



Je te hais

Caillot, Gilles

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GILLES CAILLOT

VE-TE HAIS



« UN PAGE-TURNER TERRIFIANT ! »

TERRA
NOVA

PATRICK BAUWEN

THRILLER

JE TE HAIS

Gilles Caillot

Éditions
Terra Nova

© **Terra Nova 2018**, un département de City Éditions

Couverture : © Shutterstock

Collection dirigée par Christian English et Frédéric Thibaud

Catalogues et manuscrits : city-editions.com

Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : Août 2018

Prologue

Les choses ne sont jamais le fruit du hasard. C'est toujours dans une suite logique d'événements, dans un enchaînement de circonstances, au travers d'un schéma non prédéfini que les pires tragédies se fomentent.

Il suffit d'un peu de terreau nourricier, d'un zeste d'inattendu et d'une poignée d'animosité pour donner corps au mal.

L'être humain est comme cela. Il est cela. Noir et brutal à l'intérieur. Et il n'en faut pas beaucoup plus pour que cette formidable machine devienne la pire des calamités.

Environs de Lyon

15 juillet 1989

Malgré le rétablissement récent de l'électricité, les rais blafards des torches continuaient à se mouvoir dans un chaos indescriptible. Les hommes, d'une nervosité à fleur de peau, ne parlaient presque pas ou seulement lorsque cela s'imposait. Cette tension accrue exprimait parfaitement le malaise provoqué par ce qu'ils avaient découvert, quelques heures plus tôt, dans cette ferme isolée au fin fond de la campagne lyonnaise.

Le commissaire Julien Farendière, toujours dans la cuisine, s'appesantissait sur les traînées visqueuses qui maculaient le lino et une partie du mobilier. Il se pencha, inclina la tête pour mieux visualiser les taches qui miroitaient sur le plancher, avant de s'adresser à l'un de ses collaborateurs, agenouillé à proximité d'une mare d'hémoglobine.

— Vous en pensez quoi, Musard ? Ça remonte à quand ?

L'homme, muni de l'attirail nécessaire, était à la recherche d'indices pouvant expliquer la sauvagerie de la scène de crime.

Il rehaussa les petites lunettes rondes qui avaient glissé sur le bout de son nez.

— À vue d'œil, je dirais entre douze et vingt-quatre heures, grand max. D'autant que les collègues d'à côté ont constaté une rigidité cadavérique totale et des lividités très marquées sur le corps de la mère.

Le flic hocha la tête avant de reprendre l'inspection visuelle de la

pièce. Il fixa les éclaboussures figées sur les murs, telles des aquarelles morbides, puis suivit les sillons vermillon qui partaient du frigo pour rejoindre le seuil de la porte.

En remarquant la grande empreinte de main brunâtre dessinée sur le chambranle, il s'arrêta.

— Et pour la cave ? Mêmes conclusions ?

Visiblement, le chef du SRPJ de Lyon était pressé d'avoir un maximum d'éléments à se mettre sous la dent.

L'homme opina du chef.

— À peu de choses près, oui... Même si je ne suis pas catégorique, vu la différence de température, je pense que ça s'est passé au même moment.

Le commissaire approuva avant de reprendre :

— OK. Je vais faire un dernier viron avant de partir... Si vous trouvez quelque chose, faites-le-moi savoir.

Le technicien de l'identité judiciaire acquiesça à son tour, puis se remit au travail, laissant le commissaire Farendière quitter la pièce et se diriger vers le salon.

La pièce à vivre n'avait rien à envier à la cuisine en termes d'intensité horripilante. Même si le canapé avait été débarrassé des victimes, conduites en urgence à l'hôpital Édouard-Herriot, une forte odeur de cuivre saturait l'air ambiant.

Farendière s'avança vers le petit groupe réuni autour de l'espace télévision.

— Du nouveau ?

Les hommes secouèrent la tête de concert.

— Non, commissaire. Enfin, rien qui peut expliquer cette folie meurtrière.

Il s'approcha de l'un des officiers qui venaient de remonter de la cave.

— Et en dessous, Norbert ?

— Pas chouette non plus. On a retrouvé un tas de saloperies. Albums photo, préservatifs usagés, sous-vêtements déchirés et tachés de sang. On a même mis la main sur une caméra vidéo. Un véritable arsenal. Si tu veux mon avis, ça pue l'affaire pédophile de grande envergure.

— Affaire pédophile... répéta lentement le divisionnaire en serrant les dents.

L'officier continua, malgré l'interruption :

— Williams était un collectionneur, mais il faisait aussi ses propres photos. Dans l'une des salles de la cave, on a découvert l'accès à une pièce noire où cet enfoiré développait lui-même ses clichés. Et puis...

il y a ces...

Il marqua un silence avant de poursuivre :

— Ces lits... Je ne serais pas étonné qu'ils soient remplis du fluide séminal de ce fils de pute.

— Exploitable ?

Le flic haussa les épaules.

— On a fait des prélèvements, mais avec nos moyens, tu connais la musique.

Le commissaire grogna. Les scellés génétiques, pour l'heure, n'étaient pas exploités, faute de technologies suffisamment avancées. Il y avait bien eu quelques tentatives judiciaires, ces derniers mois, mais elles restaient encore exceptionnelles.

— Bon...

Farendière fit quelques pas vers la fenêtre et regarda au loin. Les champs s'épalaient à perte de vue et isolaient la ferme du reste du monde par leur végétation luxuriante.

— Sinon, tu confirmes qu'il n'y a pas eu effraction ?

Son interlocuteur acquiesça en retenant un bâillement. Cela faisait des heures qu'ils étaient sur les lieux, des heures qu'ils retournaient l'habitation dans le but de comprendre la scène qui s'y était jouée. Ils en arrivaient tous à la même conclusion.

— On a tout vérifié, Julien. Aucune marque sur les fenêtres ni sur les deux portes. Tout s'est passé à l'intérieur, avec les protagonistes que nous connaissons.

— Donc, la seule possibilité est qu'il ait pété les plombs ?

— Ouais. Ça m'en a tout l'air. Sa femme a dû apprendre l'existence de son petit trafic et l'a menacé de le dénoncer. Il n'avait plus le choix : il a fait le ménage...

Farendière secoua la tête de dépit.

— Et le gosse ?

— On l'a interrogé avant qu'il soit emmené à l'hôpital, mais on n'a rien pu en tirer. Propos totalement incohérents. On aurait dit qu'il avait été drogué. Mais c'est guère étonnant vu l'état dans lequel on l'a trouvé.

Le commissaire approuva.

— Il m'a semblé très maigre.

— C'est ce que les médecins ont rapporté, eux aussi. Et vu ce que l'on a découvert dans la deuxième pièce de la cave, il est fort probable que le gamin ait été enfermé plus d'une semaine. J'ai compté onze traits gravés dans la chaux de l'un des murs. Par contre, je doute de la véracité du calcul, car je ne vois pas comment il aurait pu faire son

compte, étant donné l'obscurité qu'il y a là-dessous.

— A-t-il expliqué pourquoi on l'avait enfermé ?

— Non. Je te l'ai dit, ses propos étaient incohérents. Il parlait d'une gigantesque araignée qui les avait faits prisonniers, lui et sa sœur, et qui leur avait pondu des œufs dans le corps.

— Une araignée ? Des œufs ?

— Cherche pas... Il était en état de choc.

Le commissaire insista :

— Mais pourquoi cette image ? Une araignée...

— L'araignée est souvent comparée à une entité malsaine, diabolique, destructrice. Il avait peut-être en tête cette image de son père.

Farendière soupira. Ce drame épouvantable allait secouer l'opinion publique et ce n'était vraiment pas le moment, vu le contexte politico-judiciaire tendu.

En complément à cela, les affres de l'affaire Grégory Villemin étaient encore dans toutes les têtes. La sienne, mais aussi celles des médias et de ses confrères des Vosges. Enquête bâclée, secret de l'instruction bafoué, meurtre du principal suspect en mars 1985 au nez et à la barbe des forces de gendarmerie.

Il répondit :

— Je ne sais pas pourquoi, mais je la sens pas, cette affaire.

Le flic haussa les épaules.

— Tu veux mon avis ?

— Balance !

— Je crois que cette saloperie va nous hanter un bon bout de temps.

Farendière approuva. Intimement, il le savait, lui aussi. Des histoires sordides comme celle qu'ils venaient de prendre en charge n'étaient pas faites pour redorer une médaille ou mettre en exergue une carrière aboutie. Par son côté nauséabond, ils allaient être malmenés, ballottés comme des fétus de paille, et les risques de sombrer avec le navire fantôme étaient énormes.

Oui... Ils le savaient... Ils n'avaient pas le droit à l'erreur.

1. Régionalisme. Dans le langage lyonnais, un « viron » est un tour, une balade.

PREMIÈRE PARTIE

Peurs d'enfance

Les peurs... Nos peurs.

Finalement, ce sont elles qui structurent nos modes de fonctionnement, de pensée.

Qui n'a pas regardé sous son lit ou dans son placard, alors qu'il était enfant ?

Moi, je me rappelle l'avoir fait, plusieurs fois, tout en me convainquant que mon entreprise était ridicule.

Mais comment aurais-je réagi si j'avais réellement aperçu quelque chose ? Si l'une de ces créatures m'avait dévoilé son vrai visage ?

Je n'ose y penser, car, finalement, je sais aujourd'hui qu'ils existent... Oh ! pas comme les monstres imaginaires pourvus d'une poignée d'yeux vitreux ou de mâchoires à rallonge bien garnies de dents tranchantes prêtes à vous dévorer...

Non, ces monstres-là ne se matérialisent pas comme un enfant de huit ans pourrait le concevoir, mais de façon bien plus insidieuse, au travers de repères et de schémas qu'il côtoie tous les jours et dans lesquels il a donné toute sa confiance.

Lyon, 11 mai 2017

Je suis sur le point de m'endormir, lorsqu'un raclement métallique me tire de ma somnolence et me ramène à la cruelle réalité. De toute évidence, malgré les tourments qu'il m'inflige depuis des jours, il n'en a pas fini avec moi.

Rien qu'à imaginer ce que je vais endurer, je me recroqueville sur le matelas de fortune jeté dans un coin de la pièce, cherchant à me protéger.

Rapidement, sa silhouette massive se faufile dans le silence bétonné du réduit qui me sert de pièce à vivre depuis que j'ai osé prendre la défense de ma sœur. Confiné comme un cafard, un nuisible, c'est ma punition pour l'avoir défié. Je n'avais pas le droit, je suis allé trop loin. Ce sont ses affaires, pas les miennes. Un merdeux de onze ans est fait pour écouter son père et non se mettre en opposition.

Alors que mes larmes s'échouent sur les draps, je le sens approcher de moi. Son odeur, tout d'abord. Forte. Tenace. Presque repoussante. Relent âcre de transpiration et de crasse. Puis la lumière. Douce. Tamisée. Halo scintillant que la vieille ampoule électrique est tout juste capable de générer. Elle aurait presque pu être apaisante, si elle n'impliquait pas tout le reste. Ce qui va suivre.

J'ai beau me retenir, l'angoisse suscitée par la situation m'arrache un cri. Mais je ne bouge pas. Surtout pas. Replié sur moi-même, j'attends docilement qu'il fasse son affaire.

Cherchant à gagner son empathie, je lance un timide :

— Pa'. Je t'aime, tu sais...

Mais il n'ouvre pas la bouche, reste insensible à mes épanchements affectifs. Pour toute réponse, sa grande main osseuse fouille mes cheveux à la recherche d'une prise, qu'il trouve rapidement. Il faut dire que ma longue tignasse offre beaucoup de solutions.

— Pa', je te promets que...

— Ta gueule, morveux !

Brutalement, il me tire hors du lit et me traîne de force jusqu'aux toilettes.

Un cri, encore, que je ne peux retenir, puis un regard au fond du trou qui s'approche. De l'eau croupie, emplie d'excréments.

— Pa', je ne le referai pas... Je te jure que...

Sans pitié, il dirige mon visage vers les eaux nauséabondes. J'ai beau résister, je finis par plier. Que peut faire un gamin de onze ans face à la force de la nature qu'est mon paternel ?

L'immersion dure plusieurs secondes avant qu'il ne relâche la pression.

La tête hors de la souillure, je parviens à avaler quelques goulées d'air bienfaitrices, mais je sais que mon supplice va perdurer.

— Pa', gllooo. Pi...

Nouvelle immersion. Immonde.

Sa main pèse des tonnes. Je suffoque. J'ai l'impression que ma vie s'envole. C'est implacable, inéluctable. Mais finalement, alors que, impuissant, j'abdique, il m'accorde un nouvel instant de répit. Il me fusille du regard, me laisse recouvrer quelques forces, puis se met à parler en rafale, comme il le fait quand il a bu. D'ailleurs, ce soir, il empeste l'alcool.

— Tu peux me dire ce que je vais bien pouvoir faire avec toi ? Ta sœur était déjà un problème. Une chiffé molle. Une bonne à rien. Et toi, tu prends le même chemin. Tu veux qu'il t'arrive la même chose ? Hein ? P'tit con ! C'est ça que tu veux ?!

La boule qui s'est formée dans ma gorge m'empêche de déglutir. C'est la première fois qu'il me parle de Dorothée depuis que la vie s'est arrêtée, là-haut.

Les cris, les supplications épouvantables ! Puis ce silence... Glacial. Terrifiant. Désormais, c'est moi qui subis sa colère, ses coups, ses humiliations... Il faut que j'en sorte absolument, pour éviter l'irréversible.

Avant qu'il me replonge la tête dans l'eau croupie, je m'écrie, hurlant comme je ne l'ai encore jamais fait :

— Je ne suis pas comme Dorothée, pa' ! J'suis un homme ! Pas une salope de chouineuse !

La surprise doit se lire sur son visage.

— Une chouineuse ?! répète-t-il en changeant de ton. Je crois me rappeler qu'il n'y a pas si longtemps, tu chouinais, toi aussi, non ?

Ma voix résonne contre les parois de la cuvette entartrée.

— J'ai compris ce que tu m'as dit. T'avais raison !

Même si je ne le vois pas, je sens son sourire malsain s'élargir, comme il le fait quand il vient de remporter une manche. Quand on cède à ses menaces.

Oui, ce sourire. Tellement caractéristique. Un sourire qui me dégoûte. Un sourire qui en dit long sur ce qu'il a au fond de lui. Un sourire de vainqueur. De merde flamboyante.

— Très bien ! C'est ce qu'on va voir ! Je vais te donner une chance. Si tu me déçois, tu t'en mordras les doigts. C'est compris ?

Lentement, et la tête toujours enfoncée dans la cuvette des toilettes, j'opine du chef, me cognant le crâne contre l'émail.

— Oui, pa'. Je ne te décevrai pas.

Sans ménagement, il m'arrache au trou misérable et approche son visage rubicond du mien. Son haleine est insupportable, mais je ne montre aucun signe de dégoût. Si j'avais le malheur de le faire, il me broierait les membres comme s'il s'agissait de vulgaires brindilles.

— Très bien, morveux. T'es peut-être prêt, après tout !

Avec brutalité, il me projette devant lui et m'intime d'avancer.

Je dépasse le chambranle et me dirige vers l'escalier en béton. Les marches poussiéreuses s'enchaînent, les unes après les autres, pour me conduire vers la liberté.

Mais est-ce vraiment la liberté qui m'attend au rez-de-chaussée ? Cela fait des jours que je ne suis pas remonté dans les pièces à vivre, des jours que je n'ai pas vu le soleil, des jours que je n'ai pas eu de contact avec qui que ce soit. Coupé du monde. Complètement. Pourtant, l'école a dû appeler mon père. Mon maître, monsieur Grubber, a forcément remarqué mon absence et s'en est inquiété. Mais personne n'est venu me tirer de là. Rien n'a perturbé ma séquestration. Ai-je été à ce point gommé de la surface de la terre ou bien est-ce le mensonge de mon père qui a été d'une efficacité incroyable ?

Les jambes alourdies et le souffle coupé par le stress, j'émerge enfin dans le vestibule. Des volutes de lumière éblouissante dansent immédiatement devant mes pupilles et m'empêchent de discerner ce qui m'entoure. Je lutte contre ce halo aveuglant et tente de stabiliser ma vision. Dix secondes, peut-être vingt, sont nécessaires pour que je m'habitue à cette clarté cristalline.

Ce que je découvre ne me rassure pas. La maison s'est transformée en un véritable capharnaüm. Des vêtements sont jetés négligemment au sol, des porcelaines cassées couvrent le plancher. La réalité rejoint mes craintes. Il s'est passé quelque chose là-haut. Quelque chose de terrible.

Je n'ai pas le temps de me questionner davantage que mon père, qui se presse derrière moi, me hurle dans les oreilles :

— Avance !

Je sens son souffle chaud me caresser le dos.

Malgré la peur, je m'exécute docilement, mais, plus je progresse dans la maison, plus l'odeur devient insupportable. Je discerne facilement un mélange de produits ménagers et de déjections. Mon imagination bat son plein. Je le vois commettre les pires atrocités, puis tenter de tout effacer. Tous mes sens m'entraînent vers la conclusion qui s'impose : il les a tuées.

Le cœur au bord des lèvres et l'anxiété cognant crescendo dans mes tempes, je fais le tour du meuble bas qui sépare la pièce en deux. Mon regard s'éternise sur les traces qui couvrent le lino, à proximité du frigo. Le frigo lui-même en est maculé.

Non ! Il n'a même pas cherché à effacer les traces...

Alors que je m'arrête, contemplant la scène d'épouvante, je l'entends se justifier :

— Ta mère a pris le relais. Elle a voulu défendre ta putain de sœur ! Quelle conne ! Comment pouvait-elle me faire une chose pareille ? À moi, son mari ? Elle m'a ridiculisé. Elle devait être punie, elle aussi. Ta salope de mère n'a rien compris.

Rien compris ? Qu'y a-t-il à comprendre ? Qu'il les a butées froidement ?

— Entre dans le salon, mon garçon.

Toujours interdit, je fixe la porte qui se dresse devant moi. C'est un frêle battant. Unique rempart entre la cuisine et le living. Barrière entre le monde réel et l'innommable annoncé. Entre la vie formatée de tout un chacun et la folie dévastatrice et ses conséquences. J'hésite à me saisir de la poignée, mais il insiste en me poussant, jusqu'à écraser mon visage contre le panneau de bois.

— Que s'est-il passé, pa' ?

Il ne considère pas la question. Tout ce qui lui importe, à cet instant, est de me montrer son œuvre et de recevoir ma bénédiction.

— Entre, j'te dis ! Tu ne vas pas me faire regretter ma décision, hein ?

La force qu'il imprime sur mon corps est disproportionnée. Sans le vouloir, sous la pression de plus en plus forte, je fais pivoter la porte sur ses gonds. Le grincement glaçant m'arrache un cri, puis tout semble devenir irréel. Mon regard s'affole, se tord comme s'il était déformé par un prisme. Les couleurs miroitent, se mélangent, papillonnent devant mes pupilles. Je ne comprends pas ce que je vois devant moi. Enfin, mon esprit le refuse. C'est juste impossible. Démentiel.

Je prends ma tête entre mes mains, crie comme un forcené tout en

fermant les yeux pour chasser la vision abominable, puis les rouvre, espérant revenir à une réalité moins insoutenable.

Mais rien ne change.

Anéanti, je me mets à trembler et les regarde.

Assises dans le divan, ma mère et Dorothée semblent me dévisager, mais leur expression est figée, morte, pour l'éternité.

— Alors, morveux, qu'est-ce que t'en penses ? Tu ne trouves pas que c'est plus tranquille quand elles ferment leur grand claque-merde ?

Je suis sur le point de me remettre à crier lorsque les hurlements répétés qui cognent dans mes tympans depuis un moment m'arrachent enfin à mes pensées.

— Arrête, nom de Dieu ! Arrête ! Tu vas le tuer !

Hagard, je chasse les dernières images qui persistent dans mon crâne et, au prix d'un effort presque insurmontable, retrouve peu à peu la réalité qui m'entoure. Devant moi, un homme est assis sur une chaise en métal et semble prêt à défaillir sous la pression de mes mains sur sa gorge.

— Ça suffit, Marc. Lâche-le, bordel !

Je mets encore quelques secondes à réaliser ce que je suis en train de faire avant de desserrer l'étau de mes mains.

Tandis que l'autre crache ses poumons en vitupérant, je me redresse d'un brusque mouvement en arrière.

— Ce salopard mérite de crever !

Tout en cherchant à m'arrêter, Sylvain, mon supérieur depuis plus d'un an, fait signe aux flics en faction derrière la porte d'entrer.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les deux plantons armés de pistolets-mitrailleurs Beretta pénètrent dans la pièce aveugle et se postent devant nous, attendant les ordres.

— Remettez-moi cette ordure au placard, ordonne Sylvain.

— Il n'a rien voulu lâcher ? s'aventure timidement l'un des deux gardiens de la paix avant de détacher les menottes et d'aider l'homme encore suffoquant à se relever.

— Non ! Allez ! Faites-le dégager de ma vue !

Quelques secondes plus tard, le silence tombe. L'instant est solennel, presque irréel.

De ce dernier interrogatoire, nous ne gardons que rancœur et frustration. Cette sensation amère d'avoir échoué, une fois encore. La garde à vue touche à sa fin, et l'homme sera bientôt libre si nous ne réussissons pas à le faire avouer.

La torpeur dure...

Lourde.

Pesante.

Abêtissante.

Puis Sylvain finit par ouvrir la bouche. Bien que le ton de sa voix exprime le contraire, ses yeux sont chargés de reproches.

— C'est une pauvre merde, Marc. Un cafard que je rêve aussi d'écraser. Mais t'es flic, bordel ! Tu ne peux pas te laisser aller comme ça. Et encore moins ici. Dans les locaux de la PJ.

Même s'il n'a pas tort, je conteste ses propos avec virulence :

— Putain, que te faut-il de plus ? Il a violé sa gamine avant de la buter.

Sylvain serre les mâchoires. Lui aussi a été bouleversé par cette histoire sordide. Même si, déontologiquement, il se doit de ne pas porter de jugement sur le monstre que nous venons d'interroger, je sais qu'il bout intérieurement et qu'il rêve lui aussi de le crever.

— On ne laisse rien passer. Pour l'instant, on n'a que dalle contre lui, mais on finira bien par trouver quelque chose, et je te jure qu'on livrera ce salopard à la justice. Il paiera très cher pour ce qu'il a fait.

Dépité, je secoue la tête. Comme vient de le dire Sylvain : pour l'instant, nous n'avons rien. Ce fils de pute a bien joué son coup. Et si ça se trouve, il sera dehors dans moins de trois heures.

Ce que je sais aussi, c'est que, même avec des aveux, rien ne sera gagné pour autant. Je connais la justice et ses lourdeurs. Ses incohérences, aussi. Un mec comme la raclure de tout à l'heure peut très bien s'en sortir à bon compte. Surtout s'il est bien conseillé. Et les baveux qui conseillent bien, y en a quelques-uns sur la place publique.

— Tu parles !

— En tout cas, je te le redis, Marc : ne me refais jamais un truc pareil. J'ai bien cru que j'allais devoir te péter le bras pour te faire lâcher prise. Tu ne ressentais même pas mes coups de poing, bordel ! T'étais où ?

Je soupire. Un long et puissant soupir.

Où est-ce que j'étais ?! Simple ! Là où je suis toujours... La tête au fond du trou des chiottes. Revivant une énième fois les dix jours d'horreur qui ont marqué ma vie. Le milieu de l'été de l'année 1989... Reparti dans les putains de souvenirs que mon taré de père a gravés dans ma mémoire.

— Nulle part !

Sylvain me fixe bizarrement.

— T'es sûr que ça va ? Tu trembles encore !

— Ouais... T'en fais pas ! Juste un petit passage à vide. Ça ira mieux tout à l'heure, après l'autopsie.

Même s'il n'est pas dupe, Sylvain répond d'un hochement de tête.

— D'accord ! Je file au bureau pour relire le rapport de levée du corps. Je passe te prendre d'ici une heure ? En attendant, bois un café et détends-toi. OK ?

J'acquiesce, mais, dès que la porte claque, je replonge dans mes pensées.

Comment peut-on en arriver là ? Comment peut-on violer et tuer sa fille ? Il l'a bien fait pourtant ! La moitié de tes chromosomes peut le comprendre !

Non ! Pour mon père, c'était...

Je revois leurs corps dans le salon.

C'était quoi ? Différent ?! En quoi c'était différent ?! Il a violé Dorothee des mois durant. Des années, peut-être. C'est ce qui a tout déclenché. Le drame. Mon isolement. Les meurtres épouvantables de ma mère et de ma sœur. Rigides et froides. Leurs bouches scellées dans une crispation de douleur. Pour l'éternité.

Comme si je cherchais à retenir mes larmes, je ferme les paupières, mais le fluide lacrymal force le passage et s'échoue sur mon visage creusé par les années.

Alors qu'une boule d'angoisse vient obstruer ma gorge, m'empêchant presque de respirer, quelques gouttes glissent jusqu'à mes lèvres.

Je jette un regard furtif au calendrier placardé au mur en face de moi. 11 mai 2017. Trois jours. Trois petits jours avant que le monstre ne sorte de prison.

La nausée m'étreint soudainement. Je me précipite dans le couloir, percute Alban, qui revenait de la salle de pause, et j'ai à peine le temps de rejoindre les toilettes pour y recracher ce que j'ai ingéré ce matin. Le corps secoué de spasmes et la tête penchée sur la cuvette, je fixe avec détermination l'eau jaunie par mon vomi.

Cette vision me ramène à nouveau vingt-huit ans plus tôt.

— J'aurai ta peau, pa'. À l'époque, je n'avais pas les moyens de te résister, mais cette fois, je te le promets : je te crèverai.

Lyon, fin de l'année 1989

Foyer L'Orée – 4, rue Dubois

— T'as vu le nouveau ? s'exclama Nicolas, un blondinet qui ne devait pas dépasser le mètre cinquante. Complètement à la ramasse !

Nez effacé, petite bouche sans lèvres, front en retrait, brosse courte, son physique de fouine parlait déjà pour lui et sur sa nature profonde.

— Ouais... C'est vrai q'l'a pas l'air très dégourdi, le blaireau, argua Daniel, le gamin attablé à ses côtés.

Ce dernier enfourna le morceau de viande trop cuite qu'il venait de piquer sauvagement avec sa fourchette.

Le blond continua :

— Et pis, t'as vu t'à l'heure en classe ? Il n'arrêtait pas de se frotter les mains l'une contre l'autre.

— Ouais... grogna Daniel, sans conviction.

Il renifla, essuya d'un coup de manche le filet de morve qui lui coulait du nez, puis passa machinalement les doigts dans la forêt frisée de ses cheveux roux. Un roux éclatant.

— T'as pas tort. L'a un putain de tic, le nouveau... Un putain de tic... C'est bien Marc qu'il s'appelle, hein ?

La réaction de son compère ne le satisfaisant pas totalement, la Fouine poursuivit son réquisitoire.

— Ouais ! C'est Marc... Marc, la tafiole ! Et pis, c'est pas tout... Cette fiote m'a regardé bizarre quand on est sortis, comme s'il voulait me provoquer, et puis il a adressé un sourire à Joëlle. J'te l'dis... J'le sens pas... Il va nous foutre des bâtons dans les roues, ce connard.

Le rouquin, tout en mastiquant tel un bovin son morceau desséché par la cuisson excessive, pivota sur sa chaise pour considérer le garçon dont Nicolas parlait. Âgé d'une douzaine d'années, le gamin avait déposé son plateau sur une table autour de laquelle une poupée blonde, belle comme un cœur, s'était installée.

Joëlle...

Daniel serra les mâchoires.

— Putain ! T'as raison ! Alors, on va le mettre au parfum tout de

suite. On va lui montrer qui est le chef ici.

Nicolas étira les lèvres en un large sourire. Il n'en attendait pas moins de son pote. Caïd du foyer, Daniel était à ce titre celui qui devait en imposer à tout le monde. Nicolas se félicitait tous les jours d'avoir su le mettre dans sa poche. Le rouquin le protégeait, mais surtout réalisait pour lui tous les coups tordus et autres brimades qu'il n'aurait jamais osé tenter tout seul.

Connaissant parfaitement le chefaillon musclé, Nicolas en rajouta une couche, histoire de sceller le pacte. Il devait donner au rouquin suffisamment de grains à moudre pour provoquer sa réaction. C'était un diesel, mais dès que le V8 du gosse était lancé, il écrasait tout sur son passage.

— Et puis, j'suis sûr qu'il pense qu'il est plus fort que toi.

— Pff ! Arrête tes conneries !

— Si, j'te jure... D'ailleurs, j'ai entendu les frères Duperret en parler tout à l'heure. Il paraît qu'il s'est vanté de ne pas avoir peur de toi.

à la plus grande satisfaction de Nicolas, la colère de Daniel montait crescendo.

— Mais y va se prendre une sacrée branlée, le merdeux !

Le blondinet fielleux ajouta une dernière goutte dans le vase :

— Si j'étais toi, j'irais tout de suite... Histoire de lui foutre la honte devant Joëlle.

Et le vase déborda...

Le gros rouquin, désormais bouillant et soumis à l'adrénaline que son cerveau de primate n'arrivait plus à endiguer, considéra les environs. Le surveillant avait déserté la grande salle pour faire sa ronde dans l'annexe. Il en profita et se leva d'un bond.

— Reste là et regarde un chef en action !

En quelques pas, et d'une célérité impressionnante pour son embonpoint, il rejoignit la table où sa proie désignée s'était installée. Sans préambule, il s'empara du dossier de la chaise et le tira en arrière de toutes ses forces.

L'autre gamin n'eut pas le temps de manifester son étonnement qu'il était déjà dans les airs, suspendu, la gorge palpitant entre les mains d'un épouvantail écumant d'une rage froide.

— Alors, comme ça, tu fais le mariole, le nouveau ? rugit l'obèse en le secouant comme un prunier. Tu veux que j'te montre à qui t'as affaire ?

Seuls des gargouillis firent écho à sa question.

Joëlle, horrifiée, l'arracha à sa frénésie :

— Hé ! T'es malade ou quoi ?! hurla-t-elle. Lâche-le immédiatement

ou je vais chercher le surveillant.

— Toi, j't'ai pas sonnée, la rembarra l'énorme. Ne te mêle surtout pas de cette histoire.

Il poursuivit en se désintéressant de la blonde :

— Écoute-moi bien, face d'ampoule. Je ne le répéterai pas... Le chef, ici, c'est moi... Si t'as le malheur de te mettre en travers de mon chemin, je t'écraserai comme un moustique ! T'as compris, morvelle ?

Marc, toujours dans les airs, commençait à manquer sérieusement d'oxygène. Il se débattait pourtant de toutes ses forces. Malgré cela, la poigne et la force de Daniel avaient raison de son agitation. Si la prise infligée le maintenait encore une minute dans cette position, il allait perdre la vie.

Alors qu'au loin, le blondinet jubilait, excité par le drame qui se jouait, Joëlle vint une nouvelle fois arracher Daniel à ses fantasmes de domination.

— DANIEL ! Lâche-le, maintenant ! Je crois qu'il a compris !

L'influx nerveux traversa l'oreille interne de l'agresseur pour arriver jusqu'à son cortex cérébral. Au bout de quelques secondes d'hésitation, il libéra enfin la prise.

— T'es prévenu, fils de pute, poursuivit-il. Ne t'avise pas de venir marcher sur mes plates-bandes ou j'te jure que j'te casse en deux.

Satisfait, il fit un signe de tête à Joëlle, puis envoya valdinguer le plateau de sa victime. Les aliments se répandirent sur le sol en un magma coloré, juste avant que le surveillant ne fasse son entrée dans le réfectoire principal. Daniel l'avait échappé belle, et Marc devrait se justifier de sa maladresse.

*

— Alors, t'as vu qui est le chef ? ricana le roux en s'étirant.

— Joli coup, répliqua le blond, tout sourire. C'est vrai ! Il a eu son compte. Par contre...

Il marqua volontairement un silence pour pousser son pote à réagir.

Daniel ne se fit pas prier.

— Par contre quoi ?

— Faudrait que tu parles à Joëlle. Je crains qu'elle nous...

Il reformula :

— Qu'elle t'échappe.

Daniel gloussa. Selon lui, l'insinuation de Nicolas était totalement dénuée de sens. Joëlle lui appartenait. Corps et âme. Enfin, corps, pas tout à fait... mais ce n'était l'histoire que de quelques jours.

— Joëlle ! Tu rigoles ? J'en fais ce que j'veux quand j'veux.

Nicolas planta son regard de fouine dans celui de son soi-disant chef

de bande, et sa défiance dura quelques secondes avant qu'il ne baisse la tête.

Soumission... Garder Daniel dans ta poche... Surtout garder sa confiance... et continuer à l'utiliser... Oh oui !

Il demeura un instant dans cette position, mimant l'allégeance, comme il l'avait si bien appris depuis son arrivée dans le foyer, puis le mit au défi.

Il secoua la tête en signe de dénégation et lança l'appât :

— Je ne pense pas... T'as vu comme elle a réagi ? Elle a pris la défense de « mou du gland ». À mon avis, elle en pince pour lui... Remarque, c'est vrai que c'est plutôt un joli minet, lâcha-t-il, sarcastique.

Un éclair de rage traversa le regard de Daniel. Maintenant que Nicolas en parlait, il réalisait que la Fouine n'était pas si loin de la vérité. Joëlle, par son attitude, avait clairement pris le parti du nouveau.

Nicolas, profitant de la perplexité de son camarade, ajouta :

— T'es pas d'accord ?

Rubicond, Daniel rua dans les brancards.

— T'insinues quoi ?

— Ben... que si tu ne fais rien, tu la perds !

Chaque réponse attisait le foyer de la haine de Daniel. Plus leur discussion progressait, plus la tragédie se nouait.

— OK ! T'as raison. Je vais mettre le holà.

Le sourire dégoulinant du blondinet filiforme en disait long sur sa satisfaction. La manipulation, certes facilitée par l'intelligence limitée de Daniel, fonctionnait à merveille. Une boule vicelarde, deux quilles en moins !

Il suffisait d'opérer avec aisance et, surtout, de se servir de ce qu'on lui avait appris ici-bas – la survie –, dans ce putain de foyer où la loi du plus fort était la seule valable.

Chez lui, il avait subi... Il avait été tabassé par son beau-père. Des dizaines de fois... Ici, il s'était promis d'être le maître incontesté et, selon lui, le meilleur moyen d'y parvenir était d'utiliser ce gros pourceau de Daniel. S'il continuait à jouer avec finesse, Joëlle serait à lui ainsi que toutes les autres gamines qui lui plaisaient et dont il avait envie de se goinfrer. Il y a quelques années, on lui avait volé son innocence. Il entendait bien faire de même avec toutes ces pisseuses.

*

— Ça va ? questionna Joëlle en surgissant de derrière la porte comme un diable sortant de sa boîte.

Marc sursauta. La tête baissée, ruminant l'engueulade du surveillant, il ne l'avait pas vue, cachée dans l'embrasement.

— Il ne t'a pas fait trop mal ?

Marc releva la tête et posa les yeux sur la petite blonde qui se tenait devant lui, droite comme un i.

Le visage du gamin en disait long sur l'épreuve qu'il venait de traverser.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

La fillette s'approcha et posa la main sur la gorge rougie de l'enfant – enfant dont il n'avait plus que l'apparence. Lentement. Doucement. Avec une certaine tendresse. Ses doigts caressèrent la blessure.

— Daniel n'est qu'un salaud, dit-elle. Lui et Nicolas, ce sont les pires du foyer. Il faut que tu te méfies d'eux comme de la peste.

Comme s'il n'avait pas entendu la mise en garde, Marc se mit à marcher dans le couloir. Vite. Très vite. Cherchant visiblement à la semer.

Mais elle ne renonça pas et lui emboîta le pas.

— C'est vrai ! Je t'assure.

Imperturbable, il continua à foncer comme un bolide dans le dédale des couloirs de l'établissement.

— Un jour, il nous fera vraiment du mal... Je le sais...

Marc bifurqua dans un passage étroit menant aux chambres, puis, contre toute attente, s'arrêta d'un seul coup.

Elle faillit le percuter.

— Et qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

Profitant de son immobilité, Joëlle le dépassa, puis, les mains sur les hanches, se posta devant lui, l'empêchant ainsi d'avancer.

— Tout le monde a baissé les bras... Toi, t'es nouveau ici. T'es le seul qui puisse les arrêter.

— T'as vu ce qui s'est passé tout à l'heure ? répliqua-t-il en serrant les dents.

Elle hocha la tête.

— Oui. J'ai vu. Mais s'ils ont réagi ainsi, c'est qu'ils ont peur de toi, crois-moi.

Le garçon haussa les épaules.

— Pff ! Tu rigoles ? Ils ne craignent personne.

— Je t'assure que non !

Marc soupira.

— Arrête ! Tu m'énerves. Et puis, laisse-moi passer. J'ai pas de temps à perdre avec toi. Parles-en aux surveillants ou au directeur.

Les larmes aux yeux, Joëlle renifla, puis se laissa choir sur le

carrelage jauni du couloir.

— Ils s'en foutent ! Ces salauds n'en ont rien à faire... S'il te plaît, Marc ! Ne nous laisse pas tomber. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le au moins pour nous... Pour moi.

Fais-le au moins pour moi...

Il ferma les yeux. Des relents nauséabonds du passé vinrent se mélanger à la situation actuelle. Joëlle, même si elle était très différente de sa sœur, sollicitait son aide et le ramenait des mois en arrière. Pouvait-il refuser ?

Il serra les dents et revit Dorothée, quelque temps avant qu'elle ne meure.

— *Marc... Je t'en prie... Aide-moi... J'en ai parlé à maman, mais...*

— *Qu'est-ce que tu racontes ?*

— *Je te jure... Il... Il me touche...*

— *T'es dingue ! Papa ne ferait jamais ça.*

— *Je te jure, Marc. Aide-moi... Je t'en prie.*

— *Tu racontes n'importe quoi !*

— *Il est violent... De plus en plus. Si tu ne fais rien, il va finir par me tuer.*

— *N'importe quoi !*

Une bouffée d'émotion explosa dans tout son être, déclenchant frissons et angoisse profonde. Marc sentit sa gorge se nouer et de la sueur dégouliner le long de son dos. Dorothée avait perdu la vie, appelant à l'aide ceux qui l'entouraient, et lui n'avait pas bougé le petit doigt.

La fillette, qui lui barrait toujours le passage, le ramena à la réalité.

— Marc, s'il te plaît, aide-moi !

— Je ne... Je ne peux rien faire pour toi, Joëlle !

— Mais pourquoi ? insista-t-elle.

— Parce que je n'y arriverai pas...

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que, toute ma vie, je n'ai été qu'un loser.

Lyon, 11 mai 2017

— Ça va mieux ?

Tout en gardant les yeux rivés sur la route qui défile devant moi, je réponds sur un ton désabusé :

— Ouais... C'est bon. T'as relu le rapport, alors ?

Il hoche la tête en même temps qu'il répond.

— Tout concorde. Si le légiste fait son boulot et que le juge va dans notre sens, c'est vingt ans au minimum. Trente, si nous réussissons à convaincre l'ensemble des jurés.

Sa voix fait écho dans mon crâne.

Vingt ans minimum... Trente, si les jurés sont convaincus... Sentence... Punition. Peine de sûreté. Enfermement pour tenter de laver l'intolérable. Mais lave-t-on l'horreur par la tôle ? Par la privation de liberté ? Ce type n'est pas humain. C'est une ignominie. La prison est trop douce pour ce salopard.

Même si je ne me rappelle pas le procès de mon père, je l'imagine facilement. Le monstre, assis sur le banc des accusés. Attendant la condamnation, la tête basse. Car je suis certain qu'il la baissait, ce jour-là, lui qui ne l'avait jamais inclinée de toute sa vie. Sans doute parce que, cette fois-là, il le savait : il ne s'en tirerait pas. Il allait payer pour ses actes odieux.

Et il ne s'en est pas tiré. Trente ans, dont vingt-cinq incompressibles. Mais, même si son châtement est à la hauteur de son acte, pour moi, ce n'est pas suffisant.

Il a démolì ma vie en m'enlevant brutalement ma mère et ma sœur, après avoir abusé de cette dernière à de nombreuses reprises. Car je l'ai su après. Ce n'était pas la première fois qu'il s'en prenait à Dorothee. Cela faisait des mois, presque une année, une longue période pendant laquelle ma sœur avait gardé cette abomination pour elle. Au fond d'elle. N'osant en parler.

Quand elle pleurait, qu'elle hurlait son désespoir, je n'y prêtais aucune attention et l'envoyais sur les roses. Mon Dieu, si j'avais su !

Ma mère, au contraire, était au courant depuis le début – à preuve,

le journal intime que j'ai retrouvé d'elle – et je lui en veux toujours, même morte. Elle a laissé le mal prospérer à la maison, se répandre. Quand elle a tenté de s'interposer, il était trop tard et elle en a payé le prix fort. Peut-être que si elle l'avait arrêté avant...

Sylvain interrompt mes pensées.

— Marc ! T'es sûr que ça va ?

Je déglutis avant d'arriver à lâcher une réponse monosyllabique :

— Oui...

— T'es vraiment bizarre en ce moment. Des problèmes avec Joëlle ?

— Non... C'est simplement que...

Je m'arrête de parler. Même si Sylvain et moi sommes assez proches, je n'ai aucune envie de lui parler des traumatismes de mon adolescence. Je n'ai mis personne dans la confidence. Bien sûr, si on s'en donnait la peine, on trouverait des éléments dans les archives de presse ou dans un tiroir poussiéreux de la DASS. Mais personne n'a creusé le sujet et c'est aussi bien.

— Que ? Que quoi ?

— Rien. Laisse tomber. C'est ce temps qui me porte sur le système. Cette fichue pluie qui n'arrête pas de tomber. Ça me met les nerfs en pelote.

Sylvain fait la moue de celui qui ne croit pas un mot de ce que je viens de dire – je suis vraiment un piètre simulateur – et change de sujet.

— Au fait, t'as croisé Joseph ? Il voulait te parler.

Je secoue la tête de gauche à droite.

— Il avait l'air d'y tenir, en tout cas.

— Il t'a dit quelque chose ? interrogé-je, surpris.

— Non. Il m'a juste parlé d'archives et qu'il fallait qu'il t'en touche un mot rapidement. Pas tout compris.

Je fronce les sourcils en signe d'incompréhension, puis retrouve mon mutisme.

Sylvain conclut :

— Enfin bref ! Si t'as des problèmes, dis-le-moi. Je ne suis pas seulement ton supérieur, je suis aussi ton ami. OK ?

Je hoche la tête sans le regarder.

— D'ailleurs, on fait une raclette avec un couple d'amis de Véronique, ce week-end. Si ça te dit de venir avec Joëlle ?

Voilà qu'il remet ça. Comment vais-je pouvoir encore longtemps éviter ses invitations ? Il faut que je lui parle, mais je ne suis pas prêt.

J'étire les lèvres en un petit sourire, pas vraiment convaincant.

— Euh... Oui. Pourquoi pas ? Je lui en parlerai.

— Cache ta joie ! Bordel !

Je lui adresse un nouveau sourire crispé.

— Faut que tu prennes sur toi, Marc. Tous tes amis vont finir par te fuir, tu sais.

Si tu savais... Tu préférerais me fuir...

Je fais en sorte d'éluder le sujet.

— Donc, tu me disais qu'il allait prendre perpète !

Sylvain n'insiste pas et répond à ma question :

— D'après le commissaire, le proc' va demander la peine maximum si on a de quoi le confondre, et je pense que les jurés vont le suivre. Violer et tuer sa gamine, je ne vois pas comment on pourrait avoir ne serait-ce que l'ombre d'une hésitation.

— C'était pas sa gamine, rectifié-je sans savoir vraiment pourquoi.

Qu'elle soit sa gosse ou pas, ça ne changera rien aux yeux des jurés. En fait, si, je sais pourquoi. C'est lié à mon putain de passé. Toujours ces instants dramatiques... Jamais je n'arriverai à m'en défaire.

— C'est vrai, mais... il l'a connue toute petite. C'est comme s'il l'avait élevée.

Élevée ?!

Abusée, oui. Utilisée... Salie... Violée... Massacrée. Et depuis quand cela durait-il ? Un an ? Deux ans ? Plus encore ?

— Et les pys ? embrayé-je.

— Aucun risque. J'ai croisé Marion, tout à l'heure. Elle m'a confirmé que ce connard était pleinement conscient de ses actes. Il ne pourra pas se déjuger.

— Bon...

— Par contre, même si tout le monde est dans les starting-blocks, tout dépend de nous. Il faut que nous démontrions sa culpabilité, car, comme d'habitude, c'est à nous de faire le sale boulot et d'encaisser la pression.

Je reste silencieux. Je ne peux pas sortir de meilleure conclusion. Si on ne bouscule pas le destin, ce fils de pute va s'en sortir.

Et pour cela, l'autopsie est cruciale.

*

Alors que nous roulons à vive allure en direction de l'institut médico-légal, un message relayé par la radio Acropol nous arrache à notre discussion.

« VMA en cours. Échanges de coups de feu... 36, rue du Docteur-Bouchu. Bijouterie Les écrins d'or. Je répète : VMA. 36, rue du Docteur-Bouchu... À tous les agents à proximité, merci de vous rendre disponibles. »

Sylvain se tourne fugacement vers moi.

La petite lueur que j'entrevois dans ses yeux ne laisse planer aucun doute quant à la suite qu'il compte donner. Il considère la petite horloge fixée dans le tableau de bord, puis prend le micro.

Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche qu'il a déjà approuvé notre intervention.

Je tente de le dissuader, mais pour avoir pratiqué Sylvain depuis un an maintenant, je sais très bien que c'est peine perdue, qu'il n'en fera qu'à sa tête. Quand il a une idée, il est pire qu'un pitbull tenant un bâton dans sa mâchoire.

— Tu ne crois pas que... ?

— C'est à deux minutes, m'interrompt-il fermement. On va faire un crochet.

— Et l'autopsie ?

Mais Sylvain, déjà concentré sur l'objectif, a tourné à droite et se dirige à vive allure vers le lieu de l'agression.

— Putain, Sylvain, on n'a pas le temps !

J'ai beau m'époumoner, la décision est prise. Pour toute répartie, il hausse les épaules et met en marche le gyrophare afin de se frayer un chemin dans la circulation.

— Tu fais chier !

— T'inquiète ! On sécurise la zone le temps que les collègues soient sur place. Après, on file. Promis !

Rapidement, nous arrivons sur les lieux. La rue, hormis quelques passants en errance sur le trottoir désert, semble paisible. Mais, pour l'avoir déjà vécu deux fois par le passé, je sais que cela ne va pas durer et que le pire est devant nous.

— On n'intervient pas, hein ? ! insisté-je, anxieux, en me tournant vers lui.

Sans me répondre, il donne un brusque coup de volant pour jeter la voiture contre le trottoir et focalise son attention sur la bijouterie, située à quelques mètres sur la droite.

— T'es d'accord ? le relancé-je.

Je n'ai pas le temps de refermer les mâchoires qu'il est déjà dehors, la main libérant la lanière de cuir de son holster pour se saisir de son arme.

Putain... Sylvain ! Tu fais chier !

Contraint de suivre le mouvement, je dégrafe ma ceinture de sécurité, puis sors à mon tour de l'habitacle.

Mes pieds n'ont pas encore touché le macadam que Sylvain est déjà devant la devanture du commerce. Il se retourne brièvement dans ma

direction, lâche un petit sourire, puis s'engouffre à l'intérieur.

Ce type est complètement barré ! Bordel !

Je force l'allure, mais lorsque j'arrive à proximité du bâtiment, plusieurs détonations me contraignent à me coucher sur le sol. Une nouvelle salve retentit, et la vitrine explose en morceaux.

Putain ! Putain ! Putain !

L'adrénaline me brûlant les veines, je dégaine mon Smith & Wesson et rampe en direction du mur le plus proche.

Je me relève et jette un bref coup d'œil à l'intérieur. L'endroit est dévasté. Deux corps ensanglantés gisent, sans vie, près du comptoir. Une troisième victime hurle comme un cochon qu'on égorge. Ça sent la poudre et le sang mêlés. Un carnage... C'est un putain de carnage comme je n'en ai pas vu depuis longtemps.

Au milieu de ce chaos, deux hommes, armés de fusils à pompe, s'invectivent farouchement – vociférations brutes et violentes –, cherchant visiblement une solution pour se sortir du merdier qu'ils viennent de provoquer.

Il faut que j'intervienne... Il faut que...

Mon regard fouille la pièce. Je localise rapidement Sylvain. Allongé par terre. Visiblement blessé, lui aussi. Je le vois reprendre sa respiration en grimaçant, puis scruter dans ma direction. Il m'adresse un clin d'œil.

... j'intervienne...

Mais je suis paralysé, incapable de bouger.

Lâche ! T'es qu'un salopard de lâche !

Avant que je n'esquisse le moindre mouvement, il se relève et, avec arrogance, pointe son arme sur eux.

Sylvain ! Bon Sang ! Non !

Alors qu'au loin, les hurlements stridents des voitures de police s'amplifient, deux nouvelles déflagrations résonnent dans le local. Sous mes yeux horrifiés, les balles pulvérisent le crâne de mon coéquipier, puis les meurtriers s'enfuient en hurlant.

Ils passent devant moi sans me prêter attention et s'engouffrent dans la ruelle, à quelques mètres de ma position.

Deux minutes plus tard, hagard, je relève la tête. Hormis les sirènes et leur vacarme qui enfle, le silence est retombé. Un silence d'outre-tombe, comme si la mort avait tout balayé sur son passage. Et je le sais : c'est le cas. Dans leur frénésie de violence, les meurtriers n'ont pas fait dans les sentiments.

Une première voiture s'immobilise dans un crissement de pneus. Elle est rapidement imitée par une deuxième.

Un officier accourt vers moi.

— Est-ce que ça va ?

Je ne peux répondre. Seulement un hochement de tête.

Il s'agenouille et examine mes blessures. Juste quelques coupures superficielles au visage et égratignures. Rien de plus.

L'homme se redresse aussi vite qu'il s'est baissé et rejoint les autres à l'intérieur.

Je n'ai pas la force de regarder. Je préfère me lever et quitter la scène. Marcher vers une voiture. M'éloigner.

Le dos appuyé contre le métal de la carrosserie, je revois au ralenti ce qui vient de se dérouler. Mon immobilisme. Ma peur.

Un flic n'a pas peur, bordel !

Pourquoi ?!

Pourquoi n'ai-je rien tenté ? J'aurais pu sauver Sylvain si j'étais intervenu.

Parce que t'es une lopette.

Je te l'ai toujours dit...

Rien dans le calbar, Marc. Rien. T'es qu'une sale chouineuse de merde.

Lyon, fin de l'année 1989

Foyer L'Orée

— Qu'est-ce que tu foutais avec le puceau ? interrogea Daniel en bombant le torse pour impressionner la gamine.

Joëlle tenta de l'éviter, mais le rouquin lui coupa la route.

— Réponds à ma question !

— Laisse-moi tranquille !

Daniel sentit la colère l'envahir. Ce que lui avait dit Nicolas dans le réfectoire se concrétisait. De toute évidence, le nouveau avait volé le cœur de Joëlle ou, du moins, l'avait éloignée de lui.

— Oh que non ! Tant que tu n'auras pas répondu, je ne te laisserai pas partir.

Elle fit volte-face et le fusilla d'un regard noir.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Je t'ai posé une question, alors, réponds ! Qu'est-ce que tu foutais avec l'autre connard ?

Elle serra les mâchoires.

— J'ai parlé avec lui. Rien de plus.

— Ne te fous pas de ma gueule, Joëlle !

L'agitation du rouquin était perceptible et préfigurait l'état nerveux dans lequel il se trouvait. Les derniers événements l'avaient électrisé. Tous ses membres tremblaient et ses muscles masséters se contractaient de façon régulière, déformant son visage empâté, lui ôtant ainsi tout fragment de charisme qui aurait pu persister.

Elle soupira.

— Je te l'ai dit, Daniel. On a juste parlé, c'est tout.

Le gamin, qui rongait son frein au point d'en devenir parano, changea de stratégie. Il devait la faire parler. Coûte que coûte.

— Il te plaît ?

Elle secoua la tête en signe de dénégation

— Mais qu'est-ce que tu vas imaginer ?

Il continua dans le même esprit :

— Depuis l'histoire du réfectoire, je ne te capte plus...

— Oh ! Mais arrête ces conneries !

— Je le sens bien... Je ne suis pas né de la dernière pluie.

Un éclair de méchanceté illumina ses yeux ternes. Il venait d'opter pour la manipulation. Celle qu'il utilisait avec tous ceux qui lui avaient voué allégeance. Imparable.

— Tu ne veux plus de ma protection ?

Joëlle s'agita à son tour. Même si Daniel était le pire des enfoirés, il l'avait pour l'instant épargnée. Et puis, c'était compter sans son aide précieuse quand elle avait eu affaire à Honoré, le grand black du foyer. Si le rouquin n'avait pas été là, l'adolescent l'aurait outragée sans la moindre difficulté. Finalement, elle lui devait son salut. Elle lui était redevable, et son comportement était injuste.

— Daniel. J'ai... J'ai besoin de toi... Tu le sais ?

Le rouquin sentit la faille s'agrandir. La gamine était à sa merci.

Il lui offrit un large sourire qui se voulait malicieux et s'engouffra dans la brèche aussi rapidement qu'une balle dum-dum.

— Alors, prouve-le-moi !

— Comment ? demanda-t-elle, suspendue à ses lèvres.

— En arrêtant de parler à ce connard... Et puis...

Il marqua une légère pause, la forçant à réagir.

— Et puis quoi ?

Tout en conservant l'immonde sourire qui semblait sculpté dans ses traits – lèvres fines, deux lignes dessinées au couteau, disgracieuses –, le gosse adipeux poursuivit :

— Tu pourrais me faire du bien.

Joëlle se raidit.

Ce n'était pas la première fois que le rouquin abordait le sujet. Elle savait très bien ce qu'il avait en tête. Jusqu'à présent, elle avait réussi à échapper à cette conclusion pour le moins écœurante, mais à force de remettre le couvert aussi souvent, elle finirait par y passer. Et ça, c'était inconcevable.

— Non ! C'est hors de question.

Le garçon se contracta, mais enchaîna rapidement. Il ne devait pas rompre la servitude qu'il avait commencé à installer.

— Alors, tu vas m'aider pour faire comprendre à ce petit con qu'il ne doit pas me faire chier. Surtout pas !

*

Quelques heures plus tard

— C'est bon... chuchota le gamin aux cheveux de feu.

Il était hilare, savourant à l'avance la mauvaise blague qu'ils avaient préparée.

— Je crois qu'il s'est endormi...

Les deux garçons et la jeune fille qui l'accompagnaient sortirent de l'ombre et considérèrent le petit lit, simple assemblage de tubes et de longues traverses de métal. Silencieux, ils observèrent quelques instants sur la forme emmitouflée dans les draps rêches avant de se tourner vers celui qui semblait être le chef de la bande.

Malgré les risques encourus, ils avaient bravé l'interdiction de sortir de leurs chambres – réduits spartiates où seuls un lit de fortune, une table et un évier décati meublaient les dix mètres carrés généreusement attribués par l'État – pour se faufiler dans celle de leur tête de Turc.

Le petit blond, brosse courte et visage anguleux, sortit un gros bocal des plis de son blouson. À l'intérieur, une poignée de vers de terre et de scarabées, recueillis la veille lors de leur sortie hebdomadaire dans les bois, s'agitaient déjà dans l'espérance de pouvoir recouvrer la liberté. Au fond du pot en verre, une couche de matières en décomposition persillée de larves grosses comme le petit doigt complétait le tout.

— On va lui foutre la peur de sa vie à Suce-bites, pouffa le garçonnet qui venait de fêter ses onze ans quelques jours plus tôt.

Il s'avança à son tour de la couche et, au passage, tapota dans le dos du rouquin, à qui il devait rendre une vingtaine de centimètres.

— Vous êtes sûrs qu'on ne risque rien ? s'enquit le troisième vaurien en pénétrant à son tour dans le cône de lumière.

Si l'idée de s'en prendre une nouvelle fois à leur souffre-douleur préféré n'était pas pour lui déplaire, c'était sans compter sa couardise.

T'es une poule mouillée, Fabien... Pire qu'une gonzesse... Ouais... une putain de poule mouillée !

Le rouquin, dont le visage, sous l'effet des hormones, commençait à germer de tous côtés, éructa :

— T'vas pas t'y mettre ! Si t'as la trouille du gland, fallait pas venir. Maintenant que t'es là, tu la fermes ! T'as pigé ?

Vexé, le prénommé Fabien serra les mâchoires et, même si son visage exprimait une profonde frustration, il resta interdit. Contredire Daniel le rouquemoute était une bravade que peu de pensionnaires du foyer se risquaient à tenter. Et il savait parfaitement qu'il n'était pas de taille à le défier.

Alors qu'il baissait la tête en signe de soumission, la jeune fille, dotée d'une jolie frimousse éclairée par une longue chevelure blonde bouclée, intervint. Contrainte, elle aussi avait suivi le mouvement, mais, malgré sa reddition première, elle n'acceptait pas la tournure

que prenaient les événements.

— Vous êtes vraiment nuls ! Pourquoi vous acharnez-vous sur lui ?

Stoppés dans leur élan, les deux premiers garçons se retournèrent et la dévisagèrent avec agressivité.

Elle continua avec la même conviction :

— C'est vrai, quoi ? Il n'est pas méchant.

Le roux grimaça, imité immédiatement par le petit blond, à qui la succession au rôle de chef semblait promise. Voilà que Joëlle, la pucelle que Daniel projetait d'initier un de ces jours aux plaisirs de la chair, recommençait à leur mettre des bâtons dans les roues.

— Ça suffit ! grogna-t-il.

— Mais... tenta Joëlle.

Daniel ne la laissa pas poursuivre. Sur un ton qui ne souffrait aucune contestation, il ordonna à son subordonné, totalement rallié à sa cause :

— Ouvrez la boîte ! On va lui faire passer le goût de nous faire chier, à cette tête de con ! Et toi, Joëlle, tu ne perds rien pour attendre... Je m'occuperai de toi le moment venu.

Sans l'ombre d'une hésitation, et même avec un certain enthousiasme, le chefaillon en herbe s'exécuta. Il dévissa le couvercle de la boîte, d'où une odeur nauséabonde s'échappa et s'exhala dans la petite chambre.

— Moi, je vous dis qu'il n'est pas près d'oublier, ricana le gosse.

Alors qu'il s'apprêtait à déverser le contenu répugnant sur les draps de lin jaunis par le temps et les accidents nocturnes de générations entières de gamins, il fut interrompu par des bruits provenant du couloir. Des pas... Des pas lourds et lents. De toute évidence, la ronde des surveillants venait de commencer.

— Merde ! V'là la garde rapprochée ! ronchonna Daniel en serrant les poings. Vous fermez votre gueule, c'est compris ? S'il y en a un qui l'ouvre, je lui explose la tronche.

Les autres acquiescèrent en silence ; même le petit blond referma le bocal à contrecœur.

Les secondes passèrent. Pesantes. Intenses. La tension nerveuse était palpable sur les visages pétrifiés. Tous attendaient le dénouement. Certains imaginaient déjà les conséquences désastreuses de leur action.

Alors que les pas s'intensifiaient dans le couloir, le rouquin leur intima une dernière fois de se taire d'un signe plutôt convaincant, puis éteignit la torche d'un mouvement de pouce.

L'attente perdura. Adrénaline et peur mélangées. Puis les battements

de cœur s'accéléchèrent. Il ou elle arrivait, allait ouvrir la porte et les démasquer pour leur infliger une punition exemplaire... Des coups de bâton, leurs chambres fermées à clé ou bien encore contraints à manger du bouillon infect pendant une semaine. Pire, peut-être les trois réunis.

Les claquements de semelles passèrent de l'autre côté de la porte, mais, après une courte hésitation, s'éloignèrent rapidement de leur position.

Dix secondes plus tard, alors que le silence était retombé, le roux ralluma la torche. Il se tourna vers le petit blond et déversa sa haine, décuplée par ce qui venait de se passer.

— On n'a plus de temps à perdre ! Nicolas, pourris-moi ce fils de pute. Qu'on l'entende hurler quand il se réveillera.

Lyon, 11 mai 2017

Commissariat de Lyon Part-Dieu, 17 h

Chers monsieur et madame Hermière,

Mon courrier risque de vous surprendre, mais je tenais à vous faire partager les derniers instants de votre fille.

Il y a des choses qui doivent rester gravées dans la mémoire pour ne pas oublier comme la vie peut être cruelle parfois. J'ai donc pensé qu'il était important que vous sachiez ce que je lui ai fait subir.

Je me rappelle un ami. Il s'était retrouvé sans le sou à Hong Kong. La famine sévissait à cette époque. La viande coûtait horriblement cher. La famine était telle que les pauvres vendaient leurs enfants de moins de douze ans comme viande de boucherie. Un jeune de quatorze ans n'était pas en sécurité dans la rue. Toutes les boutiques vendaient cette viande grillée ou bouillie. Des membres d'enfants étaient apportés, et vous pouviez choisir la partie qui vous convenait. Les fesses étaient les parties les plus prisées et, vendues en escalopes, coûtaient le plus cher. Mon ami est resté en ces lieux tellement longtemps qu'il développa un goût pour la chair humaine. À son retour à New York, il kidnappa deux jeunes garçons de sept et onze ans. Il les attacha chez lui en les enfermant dans un placard. Puis il brûla tous leurs vêtements. Plusieurs fois par jour, il les torturait afin d'attendrir leur chair. Il tua le garçon de onze ans, car il avait les fesses les plus charnues. Il cuisina et mangea toutes les parties à l'exception des os du crâne et des entrailles. Il a été rôti au four (les fesses), bouilli, grillé, frit et préparé en soupe. Le même sort attendait le plus jeune.

À cette période, j'étais moi-même à New York pour raisons professionnelles. Il me vantait tellement souvent les délices de la chair humaine que je me décidai à en goûter. Depuis, ma passion pour cette viande succulente ne s'est jamais affadie.

Le dimanche 8 mai 2011, je me promenais par hasard près de chez vous. J'ai vu Camille jouer dehors avec son ballon. Immédiatement, j'ai fixé mon choix sur elle. Profitant que vous ne la surveilliez pas, je l'ai enlevée.

Je l'ai très vite emmenée dans une petite maison perdue sur les hauteurs que je venais de louer. Je l'ai séquestrée, trois jours, la fouettant toutes les deux heures pour attendrir ses chairs. Elle pleurait beaucoup et, même si je ne prenais pas vraiment de plaisir à la martyriser de cette façon, je devais le faire.

Le troisième jour, je suis descendu à la cave et lui ai enlevé ses vêtements.

Comme elle donnait des coups de pied, mordait et griffait, je l'ai étranglée, puis découpée en petits morceaux afin que je puisse emporter la viande dans mes chambres. Je l'ai cuisinée et mangée. Ses petites fesses étaient tendres après avoir été rôties. Je ne l'ai pas baisée, même si je l'ai regretté. Elle est morte vierge².

La lettre lui tombe des mains.

Les traits de son visage se déforment, et sa bouche se contracte dans un rictus d'horreur. Une brèche semble s'être ouverte dans le plancher pour l'entraîner dans les profondeurs abyssales des enfers.

Pourtant, des crimes atroces, il en a vu, des tas même, mais ce que ces quelques lignes laissent présager lui donne le tournis.

Sous le coup de l'épouvante et comme si la salive lui manquait, il déglutit avec difficulté avant de lancer un regard désespéré vers le flic assis sur le siège en face de lui.

— Quand l'ont-ils reçue ? parvient-il à formuler malgré son étourdissement.

— Aujourd'hui. Ils sont dans tous leurs états. La mère a fait un malaise avant d'être transférée à l'hôpital.

Acquiescement discret avant que l'homme, la petite cinquantaine élégante, ne réplique :

— Et le père ?

— Il est toujours dans la caserne, mais il n'a pas ouvert la bouche depuis son arrivée. Il est en état de choc.

— Quelle saloperie !... lâche le flic, n'intégrant mentalement toujours pas ce qu'il vient de lire. Bon, je vais essayer de lui parler.

Quelques minutes plus tard, il a rejoint la salle d'attente. Un homme, les yeux fixant le sol, patiente sur l'un des sièges accrochés à la cloison. La nervosité à fleur de peau, il fait craquer les articulations de ses doigts et tambourine régulièrement du pied.

— Monsieur Hermière ?

Il relève lentement la tête, comme si elle pesait une tonne.

— Je m'appelle Joseph Farrugia. Je vais m'occuper de l'enquête.

Sans répondre, l'homme acquiesce en clignant des paupières.

— On va s'installer dans ce bureau. J'aimerais vous parler, poursuit

l'officier de police en désignant la première porte sur la droite.

L'homme se lève, le suit sans mot dire, puis s'assoit docilement sur l'une des chaises entourant une table en bois bon marché.

Le flic le considère quelques secondes, puis s'assoit à son tour, pas trop près de lui pour ne pas entrer dans sa sphère d'intimité.

Immédiatement, il cherche à le mettre en confiance :

— Monsieur Hermière, je vais devoir vous poser quelques questions. Si vous n'avez pas envie de répondre à certaines d'entre elles, dites-le-moi, je comprendrai. D'accord ?

L'homme hoche la tête. Des larmes coulent de ses yeux rougis. Sa douleur est palpable.

Son désarroi lui retourne le cœur. Joseph ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec Robin, son fils de quatre ans. S'il lui arrivait une chose pareille, il deviendrait dingue.

Ému par sa détresse, il sort un kleenex et le lui tend.

— J'ai lu plusieurs fois le dossier avant de venir vous chercher. D'après les informations que j'ai déjà recueillies, j'ai noté que votre fille avait disparu alors qu'elle jouait devant votre domicile. C'est exact ?

Le père acquiesce.

— Sur les photos, j'ai cru remarquer que vous n'avez pas de portail.

L'homme se mouche bruyamment, puis finit par balbutier quelques mots :

— C'est le... C'est le cas... Nous... Nous n'avions pas les moyens après l'achat de la maison... Nous économisions justement pour...

Il ne termine pas sa phrase et se met à sangloter. Assurément, il réalise qu'un portail aurait pu sauver la vie de sa fille.

Joseph le regarde avec empathie et enchaîne rapidement. Il ne doit pas le perdre et le laisser se murer à nouveau dans le silence.

— Avez-vous reçu des menaces ? Des coups de fil bizarres ?

— Non. Juste cette lettre.

Le flic approuve.

— Y a-t-il eu quelque chose d'inhabituel la semaine qui a précédé l'enlèvement de Camille ? Des allées et venues que vous auriez pu remarquer ? Une présence insistante ?

— Non. Non. Rien de tout ça.

— Bon... On va chercher autre chose... Avez-vous des ennemis connus ? Dans votre travail ? Dans votre vie privée ? Une ancienne liaison ? Vous ? Votre femme ?

L'homme se contracte avant d'exploser :

— Bon sang, mais qu'est-ce que vous insinuez ? Vous avez lu la

lettre ? Vous avez lu ce qu'il a fait à Camille ? Comment pouvez-vous ?... Comment pouvez-vous sous-entendre des relations extraconjugales ?

Joseph déglutit avec difficulté. Il comprend parfaitement la réaction du père. Mais même si les questions peuvent sembler déplacées, il doit les poser. Elles sont essentielles à l'orientation de l'enquête.

— Je n'insinue rien. Vos réponses nous sont utiles. Je cherche seulement à coincer le kidnappeur de votre fille, monsieur Hermière.

L'homme serre les dents avant de répondre d'une voix effacée :

— Je... Je sais... Excusez-moi.

Le flic acquiesce d'un hochement de tête, l'intimant à poursuivre.

La mort dans l'âme, l'homme finit par répondre :

— Non ! Pas de maîtresse.

— Et votre épouse ?

Même type de réponse. Lapidaire.

— Pas que je sache.

— Bon...

— De toute façon, vos questions ne servent à rien.

— Pourquoi ? demande Joseph, surpris par la dernière réplique.

— Parce que c'est trop tard. Parce qu'elle est morte...

— C'est... C'est prob... lâche le policier avant de se reprendre. Rien ne prouve qu'il dise la vérité. Camille est peut-être encore en vie !

L'homme réfute les allégations du flic.

— Vous venez de le dire vous-même. C'est probable ! C'est même plus que probable. Ça fait trois jours, maintenant... Et puis, il y a cette lettre... Oh mon Dieu !

Joseph se mord la joue. Pourquoi s'est-il fourvoyé de cette façon ? C'est pourtant le b.a.-ba du métier : canaliser à tout prix l'émotion des témoins. Et là, il vient de l'exacerber. Il vient d'obtenir exactement l'effet inverse de celui qu'il recherchait. L'homme se referme comme une huître, tournant de nouveau son regard vers le sol.

— Il ne faut pas penser au pire, monsieur Hermière.

— ...

— Monsieur Hermière ?!

— ...

— Écoutez-moi !

— ...

Le flic abdique. Le père ne parlera plus. Enfin, pas dans l'immédiat. Contrarié par l'erreur qu'il vient de commettre, il met fin à l'interrogatoire.

— Très bien. Je ne vais pas insister. Rentrez chez vous et essayez de

repenser à notre discussion. Le plus petit détail peut avoir son importance. Si vous vous souvenez de quoi que ce soit, appelez-moi. C'est d'accord ?

L'homme ne pipe mot, mais esquisse malgré tout un hochement de tête.

Quelques instants plus tard, Farrugia a rejoint son bureau et fait le point avec Gabriel, le collègue avec qui il partage son espace de travail.

— Alors ? Il a parlé ? demande le flic en se redressant dans un craquement d'os.

— Nous avons échangé quelques mots, mais il n'a pas lâché grand-chose. Enfin, rien qui nous permet d'y voir plus clair.

— Tu penses qu'il cache des choses ?

Joseph fronce les sourcils.

Le flic reformule.

— Enfin... qu'il est impliqué ?

— Non ! Mon Dieu, non !

— Alors, on élargit le champ d'investigation ? Les pédophiles et autres détraqués ?

— Vu les circonstances, c'est l'évidence. En attendant d'avoir les résultats de l'analyse graphologique, je propose qu'on s'occupe des sorties de peine et de l'enquête de voisinage. Quelqu'un a forcément vu quelque chose.

Le flic acquiesce.

— Et pour la lettre ! Tu penses qu'elle dit vrai ? Qu'il l'a vraiment dévorée ?

Dévorée... Le mot plane quelques secondes avant que Joseph ne réponde. C'était tout simplement inconcevable.

— J'en sais rien... mais tout est possible dans cette histoire.

L'autre flic frissonne. L'idée que certains hommes se repaissent de leurs semblables lui apparaît délirante. Il déglutit avec difficulté avant de réussir à articuler :

— Bon. Et on fait quoi ?

— Je te l'ai dit : liste des sorties de peine et enquête de voisinage.

*

Appartement de Marc Kasowski, 19 h

Nuit.

Noire.

Aucun bruit, hormis les petites vibrations du moteur qui alimente la pompe à bulles de l'aquarium. Je suis dans le salon, les yeux dans le vide, ressassant la tragédie qui s'est jouée aujourd'hui.

Je ne me rappelle plus comment je suis rentré. C'est un black-out total !

Tout est obscur, confus, perdu dans un coin de ma tête que je n'arrive plus à faire fonctionner. Les seules choses dont je me souviens sont les coups de feu, la tête de Sylvain propulsée en arrière, et moi... impuissant. Anesthésié. Paralysé. Rigide dans ce costume de poltron ridicule.

Dites-moi que c'est un rêve. Un mauvais rêve...

Je me mets à sangloter. Sylvain était un collègue compréhensif, mais aussi quelqu'un de très proche. Il m'a épaulé, pris sous son aile quand ça n'allait pas. Et là, il est mort ! Par ma faute.

Pourquoi n'ai-je pu réagir ? Lui sauver la vie ? Au moins, tenter de le défendre ?

Tu le sais...

Non ! Les traumatismes liés à mon père sont une chose, mais il est en taule depuis près de trente ans...

Il t'a démolì. Ôté toute réaction de représailles, toute rébellion. Tu n'as toujours pas passé le cap !

Mais je...

Mes pensées sont refoulées par les vibrations régulières de mon téléphone posé sur la table basse.

J'hésite quelques secondes, regarde le GSM tressauter sporadiquement, puis décroche, une boule dans la gorge.

— Oui ?!

— Bordel, Kasowski ! Ça fait trois heures que j'essaie de vous joindre.

Le Tellier...

Même s'il ne s'est pas présenté, j'ai immédiatement reconnu sa voix.

— Je...

— Où êtes-vous, nom de Dieu ? On vous cherche partout, gronde le patron du SRPJ.

— Je... Je suis chez moi.

— Chez vous ?! Vous déconnez ou quoi ?

— Je...

— Vous ne perdez rien pour attendre.

— Je suis désolé, mais avec ce qui s'est passé, je...

Il ne me laisse pas terminer ma phrase :

— Désolé !? Bordel, Kasowski, on vous voit sur la vidéo de surveillance. Vous n'avez rien tenté. Que dalle... Vous avez laissé Sylvain se faire abattre comme un chien.

Ses mots sont violents, mais tellement vrais. Ils ouvrent des plaies

profondes dans mon âme. Des brèches sans fond.

Ma tête se met à tourner.

Il poursuit :

— J'ai saisi l'IGPN. Votre attitude ne m'a pas laissé le choix... Ils vous interrogeront dans les soixante-douze prochaines heures pour faire la lumière sur cette histoire. En attendant, je ne veux pas vous voir dans les bureaux.

L'IGPN... L'inspection générale des services. Cette fois, mes errements vont me valoir une suspension si ce n'est un renvoi pur et simple dans la vie civile.

Il s'impatiente de ma réaction.

— C'est compris ?!

— C'est compris, réponds-je d'une voix sans émotion.

— J'y compte bien, Kasowski. J'espère seulement que vous serez capable de faire face à vos responsabilités.

Avant que je puisse me défendre, il raccroche soudainement.

Désespéré, je prends ma tête entre mes mains.

Même si les mots de Le Tellier m'ont éreinté, je les accepte. Je les mérite. Je ne suis plus capable d'exercer dans la situation actuelle. J'ai failli à la tâche et dois en assumer les conséquences. Anéanti, je reste de longues minutes sans bouger, noyant ma détresse dans le whisky, puis j'avale un somnifère (alcool et médoc – cocktail explosif) et rejoins ma chambre.

Machinalement, j'évite l'interrupteur pour ne pas réveiller Joëlle avant de réaliser qu'elle n'est pas dans le lit.

Bon Dieu...

T'es où, Joëlle ?

Je tente de me souvenir de ce que la femme qui partage ma vie a bien pu me dire ce matin qui pourrait expliquer son absence, mais tout semble effacé dans ma mémoire.

Une soirée avec une amie ? Sa mère ?

A-t-elle une mère, d'ailleurs ?

Bien sûr que non ! Tu l'as rencontrée à l'orphelinat, Marc ! Bordel !

Mon esprit ankylosé est incapable de la moindre réflexion.

L'alcool aidant, j'oublie rapidement mes questionnements, puis dégrafe ma ceinture, ôte mon jean et ma chemise pour me glisser dans les draps froids.

Je suis stoppé par Croquette, notre chat, lové dans les couvertures.

Je tente de le faire descendre sans succès.

Saloperie de ch...

Encore un caprice de Joëlle que j'ai accepté. Pour ma part, jamais ce

genre de bestioles ne serait entré dans la maison. Bien trop indépendant et intéressé... Et surtout tellement faux.

Malgré ses miaulements, je parviens finalement à le repousser et à m'allonger.

Un frisson me parcourt, mais il n'est pas lié à la température glaciale de la pièce. Je sais que, malgré l'action du sédatif, la nuit va être terrible. Que je vais rejoindre mon père et ses horreurs. Retourner pour la énième fois dans le passé.

Il ne peut en être autrement.

*

Banlieue ouest de Lyon, 19 h 45

— Coucou, c'est moi... Y a personne dans cette maison ? lâche l'homme en se glissant à l'intérieur.

Il fait quelques pas dans le salon, puis contourne son épouse afin de se prêter au jeu favori de son fils.

— Robin... Robin... Où es-tu ?

Le bambin de quatre ans, à peine dissimulé sous la grande table en bois massif, ne bouge pas une oreille, mais laisse échapper quelques rires étouffés.

— Rho... Je ne le vois pas... Il est peut-être parti ? Tu l'as vu, Emmanuelle ?

Parfaitement rodée au scénario, la femme, la petite quarantaine, entre dans le jeu et lui lance un petit sourire complice.

— Non. Je crois qu'il a disparu.

— Tu penses que c'est le grand méchant loup qui l'a dév... ?

Il est incapable de terminer sa phrase. Avec ce qui s'est passé aujourd'hui, la question qu'il doit poser revêt une situation particulière.

Surprise, la femme se retourne et le fixe bizarrement.

Elle enchaîne, malgré son étonnement :

— Il dit n'importe quoi, papa ! Le grand méchant loup n'existe pas.

Hilare, le gamin pouffe, puis sort à toute vitesse de sa cachette.

— Existe pas g'and loup ! Existe pas g'and loup !

Il se presse contre son père, attend la réplique – « C'est moi, le grand méchant loup » – pour s'enfuir vers sa mère en hurlant, mais elle ne vient pas. Contrairement à la trame habituelle, Joseph l'attrape et le serre contre lui.

Emmanuelle, de plus en plus intriguée, se rapproche.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Il repose l'enfant au sol, puis, sans un mot, se dirige vers le bar.

— Que se passe-t-il, bon sang ? insiste-t-elle, soucieuse de l'attitude

étrange de son compagnon.

— Sale journée. Je te raconterai quand Robin sera couché.

Le temps passe avec lenteur. Il y a dans l'air quelque chose d'électrique, comme si un champ de particules négatives les enveloppait.

Tandis que Joseph, perdu dans ses pensées, est resté assis, Emmanuelle s'est occupée du bain de Robin et l'a couché.

À son retour, elle s'installe à ses côtés.

— Alors ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

L'homme avale d'un trait le reste de whisky qu'il s'est servi en attendant son épouse et se lance dans les explications.

— On a une nouvelle affaire... Je crois que, cette fois, je n'y arriverai pas.

Elle fronce les sourcils. Elle connaît bien son mari. C'est un dur à cuire. Pour qu'il soit dans cet état et surtout pour qu'il lui en parle, c'est du sérieux.

— Si tu m'expliquais de quoi il s'agit, Jo ?

Il expire tout en se massant les tempes.

— On est sur les traces d'un tueur d'enfants.

— Oh mon Dieu ! Où ça ? À Lyon ?

Il opine du chef.

— Oui.

Elle avale bruyamment sa salive.

— Pédophile ?

— A priori, non. Mais ce qu'il leur fait est encore pire !

— Pire ?! relève la femme en frissonnant.

Que pouvait-il y avoir de pire qu'un homme qui viole un enfant avant de le tuer ?

— Il...

Il semble chercher la force nécessaire pour continuer.

— Il... Il est probable qu'il les... mange !

— Qu... ?! s'étrangle Emmanuelle, ne réussissant pas à terminer sa phrase.

— On a affaire à un cannibale ! Ce salaud a envoyé une lettre aux parents pour leur raconter ce qu'il a fait subir à leur fille.

La femme se fige. Son sang paraît quitter son corps. Ses mains deviennent moites et glacées. Elle ouvre la bouche sans qu'aucun son en sorte. Les mots que Joseph vient de prononcer s'entrechoquent dans son crâne.

Chancelante, elle se relève du sofa et fait quelques pas avant de s'arrêter devant la fenêtre. Elle regarde longuement les ombres

projetées des arbres dans le petit jardin avant de reprendre ses esprits. Elle semble discerner une ombre qui vient de disparaître, plisse les yeux, mais finalement se retourne.

— Et tu les as interrogés ?

— Oui. Enfin, le père. La mère a fait un malaise. On l'a conduite à l'hôpital.

— C'est monstrueux, Joseph ! Comment peut-on survivre à une chose pareille ? S'il arrivait la même chose à Robin, je... je... Non ! Je ne peux même pas l'imaginer.

Il acquiesce.

— Je... Je me suis dit exactement la même chose. Et puis, quand je lui ai posé des questions, j'ai été incapable de garder la distance nécessaire. Je me suis reconnu en lui et sa souffrance. C'était horrible. J'ai complètement foiré l'interrogatoire.

Elle soupire.

— Vous avez des pistes ?

— On a seulement la lettre manuscrite qu'il a envoyée. J'espère qu'elle mènera à quelque chose.

Elle le fixe d'un air inquiet. Joseph n'est pas dans son état normal. Il tremble sans discontinuer, et ses yeux bruns, si pétillants d'ordinaire, sont mornes et ternes. C'est la première fois qu'elle le voit ainsi.

Elle lui caresse la joue et tente de l'apaiser.

— Vous allez le coincer, chéri. J'en suis certaine.

— J'en sais rien... lâche-t-il, dépit. Savoir qu'un monstre pareil se balade en liberté me tétanise.

— La presse est au courant ?

— Non, mais, tôt ou tard, ça finira par se savoir... Et là, je n'ose imaginer la psychose que ça va déclencher.

Elle lui adresse un timide sourire et lui prend la main.

— Et si on allait se coucher ? Tu as une tête épouvantable. Je te ferai un massage si tu veux.

Il lui rend son sourire, mais ses yeux restent désespérément éteints.

— C'est gentil, mais je crois que je n'arriverai pas à en profiter.

*

— Marc, calme-toi ! supplie la femme, la cinquantaine, assise sur le canapé.

Elle est en larmes.

— Non ! Je ne m'arrêterai pas. Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

Elle redresse la tête et tente de soutenir le regard dévasté du jeune adulte.

— Nous ne pouvions pas t'en parler. Ton père et moi marchions sur

des œufs quand cela s'est passé. Nous venions de te sortir de l'orphelinat... Nous étions désemparés... Nous savions que tu n'aurais pas supporté la nouvelle.

Le jeune homme, petite vingtaine, la dévisage méchamment.

— Je vous déteste. Toi et papa ! D'ailleurs, je ne vois pas comment je peux vous considérer comme mes parents. Vous n'êtes rien pour moi. Vous n'avez jamais signifié quoi que ce soit !

De nouvelles larmes s'accumulent dans les yeux de la quinquagénaire. Cette révélation, même plusieurs années après le drame, est particulièrement douloureuse.

— Marc... c'était... c'était pour te protéger...

— Foutaises ! hurle le jeune, rouge de colère.

La nervosité à son paroxysme, il se met à tourner frénétiquement autour du sofa, puis cherche à en savoir davantage.

— Quand ça s'est passé ?

Malgré l'appréhension de sa réaction, elle répond :

— Deux jours après ton départ de l'orphelinat. Nous l'avons appris par la presse.

La rage lui arrache des larmes. Joëlle était morte deux jours à peine après son départ de l'institution. Deux petits jours... Comme il le pressentait, le directeur n'avait pas tenu ses promesses et l'avait laissée aux mains du monstre. Et lui... il l'avait abandonnée.

Elle poursuit :

— Nous avons cherché à savoir ce qui s'était passé et nous avons fait part de tout ce que nous savions à la police.

— Je l'ai abandonnée... Je...

— Arrête, Marc. Tu ne l'as pas abandonnée, tu ne pouvais pas sav...

— Et Daniel ? la coupe-t-il lorsque ses souvenirs remontent à la surface.

Le sourire diabolique du rouquin boutonneux vient s'incruster dans son cortex cérébral.

Un blanc qui dure plusieurs secondes.

— Je ne sais pas, Marc. Tout ce que nous avons appris, c'est que, suite à cet événement, il a été placé en maison de correction.

Le jeune homme serre les poings.

— Il a tué Joëlle, Marie ! Je n'ai rien fait pour la protéger... Tu comprends ?

— Oh ! Marc, non ! Tu n'y es pour rien... Je t'assure...

— Si. Je n'aurais jamais dû... Jamais dû venir avec vous. Je l'ai trahie.

— Mais non... Regarde... Regarde ce que tu es devenu... Tu as un

métier respectable. C'est... C'est inespéré.

Il éclate d'un rire nerveux.

— Ma vie n'est qu'une succession de drames. Ma mère... ma sœur... et maintenant Joëlle... Je n'ai... Je n'ai jamais réussi à les protéger. Mais je te le jure, je vais retrouver ce fils de pute et lui faire la peau. Il mérite de crever ! T'entends ? De crever !

— Ta mère ? Ta sœur ? relève la femme, interloquée.

Le silence perdure.

— Laisse tomber ! Ce sont mes affaires.

Mais elle insiste :

— Qu'est-il arrivé à ta mère et à ta sœur ? Cela n'apparaît pas dans ton dossier.

— Elles sont mortes ! Rayées de la surface de la terre par celui qui aurait dû les aimer...

Celui qui aurait dû les aimer... aurait dû... j'aurais dû... les aimer ! Les aider !

Ces quelques mots planent de longues minutes, montent en intensité avant de tournoyer et d'exploser dans ma tête comme des bulles de savon trop grosses, disproportionnées. Je sens le liquide huileux se répandre à l'intérieur de mon âme comme si elle venait de se liquéfier d'un seul coup.

Un rêve, Marc... Tu rêves...

Ma mère, ma sœur... Aurais-je dû les aimer ? Aurait-il dû les aimer ? Marie ?

Joëlle...

La confusion est totale. Je me perds... Mes repères éclatent. Le schéma du rêve diffère en tous points de ce qui m'est donné de vivre d'habitude. Ici, mon père n'apparaît pas. Il y a seulement cette Marie et cette discussion virulente.

Le jeune adulte qui se trouve au milieu des débats se fige avant de se tourner lentement vers moi. Il me fixe, interloqué. Je le considère à mon tour, étonné dans un premier temps, puis complètement déconcerté. Ce jeune adulte, c'est moi. Quelques années en arrière.

C'est la première fois que je vis cette expérience de dissociation. Je suis à la fois acteur et spectateur de mes propres agissements. De mon passé.

L'intensité du souvenir force ma mémoire à s'ouvrir dans de larges dimensions.

Des images fugaces traversent mon esprit. Des flashs intenses.

Marie. Dorothée... Maman. Du sang. Partout. Un cadavre dans l'escalier. Ma mère et Dorothée assises sur le canapé, raidies par la

mort. Mon père hilare... Et puis à nouveau Marie... Une cuisine et un petit salon. Une femme qui s'active au milieu... Marie, ma mère adoptive... et puis Joëlle. Un premier baiser volé. Ses bras qui m'entourent avant de me repousser. Un autre flash dans une douche... un vestiaire... un grand vestiaire. Un orphelinat – enfin, ce que j'imagine être un orphelinat, car je n'ai plus aucune certitude. Son corps offert. Un roux de dos qui pousse des ricanements. Qui se retourne, me fixe, puis disparaît, mais j'ai reconnu son visage. C'est celui de mon père. Puis retour sur Joëlle. Mes mains sur sa petite poitrine. Joëlle, mon premier amour... Le seul ? Oui, évidemment ! Elle est devenue ma femme. Son visage en sueur tout contre le mien. Ses paupières closes.

Je frissonne. Mes membres tremblent.

Bon sang... L'orphelinat... Marie... Je les avais complètement oubliés. C'est comme s'ils n'avaient jamais existé. Et ils refont surface aujourd'hui ! Pourquoi ? Et Joëlle, c'est quoi cette histoire ?

Mais tous ces influx ne sont pas réels. C'est un cauchemar. Je... Je...

Malgré mon état léthargique, je sens le sang affluer dans mon crâne et mes neurones se mobiliser pour arracher de nouvelles bribes de souvenirs à mon cortex parahippocampique.

T'aurais pas dû, Marc ! T'avais pas le droit ! J'avais confiance en toi...

Un regard que je croise – de jolis yeux bleu lavande –, chargé de reproches que je n'arrive pas à soutenir. Du sang dans un couloir. Un long couloir. Sans fin. Des néons jaunâtres qui grésillent. À tue-tête !

Les jambes écartées de Joëlle et un gamin qui s'enfuit en courant.

Bon Dieu... Non !

Soudain, les images se délitent, et je me retrouve dans l'obscurité de la chambre à coucher. De la sueur couvre mon front brûlant ; pourtant, je grelotte de froid. La fenêtre est ouverte et laisse le vent jouer avec les rideaux jaunis et dévoiler les rares lumières qui s'éternisent sur la ville.

Merde...

Je me redresse et me recroqueville. Un regard de l'autre côté du lit – Joëlle n'est toujours pas rentrée ; par contre, Croquette a réintégré son poste sur le duvet – un autre sur mes mains. Elles sont trapues et parcourues de cicatrices ignobles qui remontent jusqu'aux poignets. Celles d'un homme qui a connu le pire.

Mais qui suis-je ?

Qui suis-je réellement ?

Lyon

Fin de l'année 1989

Foyer L'Orée – le réfectoire

— Bonjour ! lança Joëlle en s'approchant de Marc qui, le regard posé sur son assiette, semblait perdu dans ses pensées. Je peux m'asseoir avec toi ?

Le gamin releva la tête et la considéra de haut en bas, comme si c'était la première fois qu'il la voyait.

— Pourquoi ?

Sans répondre immédiatement à sa question, Joëlle posa son plateau sur la table en bakélite, puis s'installa à ses côtés.

— Parce que je voudrais te parler.

Le gosse grommela.

— Pourquoi tu t'obstines avec moi ?

Elle soupira.

— Parce que je t'aime bien... et que... et que j'aimerais mieux te connaître, balbutia-t-elle.

En signe d'amitié, elle approcha la main de la sienne, mais Marc la retira vivement.

— Hé ! À quoi tu joues ?

— Rien, je...

— Et puis, arrête ! C'est des salades ! J'ai appris que t'étais avec eux, l'autre soir. Tu veux te payer ma tête ? C'est ça ?

Des larmes montèrent et vinrent noyer les jolis yeux bleus de la gamine.

— Non. C'est pas vrai ! parvint-elle à formuler, malgré les sanglots qui la faisaient hoqueter. C'est... C'est Daniel qui m'a forcée. J'voulais pas... J't'assure...

Il se détourna d'elle et fixa l'autre coin du réfectoire. Son regard buta sur celui de son ennemi juré qui venait de s'installer, avec sa cour, à une grande table. Le rouquin le dévisagea avec une telle haine qu'il la ressentit à plus de vingt mètres de distance.

Après une lutte visuelle de plusieurs secondes, le chefaillon lui

adressa un signe qui ne souffrait aucune équivoque possible. Il allait l'égorger.

Elle poursuivit :

— S'il te plaît ! Je te jure que c'est la vérité.

Il se recentra sur la gamine.

— Et pourquoi tu t'intéresserais à moi ? J'ai rien à...

Joëlle s'approcha à nouveau. Elle finit par poser la main sur la sienne qui, cette fois, ne se déroba pas.

S'il voulait montrer au rouquin qu'il avait compris la leçon, c'était mal barré.

— J't'ai déjà dit. Tout le monde a la trouille de Daniel et de sa bande. Ils font vraiment régner la terreur ici et t'es le seul qui puisse l'arrêter.

— Arrête avec ça, Joëlle ! Je ne peux rien faire contre eux. Rien du tout...

Constatant l'entêtement du garçon, elle changea de tactique et chercha à renforcer l'empathie qu'elle avait générée, même si, au fond d'elle-même, elle savait très bien qu'elle n'aurait pas grand-chose à faire. Vu l'attitude et le regard de Marc, elle était certaine qu'il n'était pas insensible à son charme et que la partie était bien engagée.

— Mais si tu me disais plutôt pourquoi t'es ici ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Il la renvoya dans ses vingt-deux. Brutalement.

— J'ai pas envie d'en parler.

— Pourquoi ? Moi aussi, j'ai passé des moments difficiles, tu sais. Faut pas avoir honte !

Marc baissa la tête. Il se rendait compte que tous les gamins du foyer avaient vécu des histoires douloureuses et traînaient, comme lui-même, le fardeau bien trop lourd de leurs traumatismes de petite enfance.

Joëlle réalisa qu'il y avait matière à accentuer leur complicité. Sans qu'il le demande, elle se mit à parler et dévoila les pages sombres de son passé.

— Quand j'avais neuf ans, mon beau-père a abusé de moi. Je pleurais presque tous les jours. C'était horrible... comme si ma vie s'était arrêtée d'un seul coup. J'avais terriblement honte et voulais disparaître. J'ai prié pour mourir, tu sais...

Elle laissa passer un sanglot et reprit :

— Il venait me retrouver le soir après que ma belle-mère s'était couchée ou pendant la journée, quand elle n'était pas là.

Marc ferma les yeux et serra les mâchoires. Cette histoire, il la

connaissait par cœur. La même chose s'était passée chez lui. Avec Dorothée... Lui-même... Ce qui leur était arrivé à tous n'était qu'un effroyable cheminement de l'horreur humaine. Tellement commun, finalement. Il pouvait en juger, désormais.

Pendant qu'il revisitait son propre drame, Joëlle continuait. Martelait...

— Il me demandait toujours plus. Des choses répugnantes... dégueulasses. Mais je ne pouvais rien faire... J'étais complètement paralysée.

Elle déglutit avec difficulté, tentant d'effacer la boule qui s'était formée dans sa gorge.

— Et puis, j'étais persuadée que tout était ma faute, que c'était moi qui l'excitais. Non, j'pouvais vraiment pas le dénoncer. Je serais retournée à la DASS, et ça, c'était inconcevable.

L'émotion qui se répandait au fond de son être, aussi corrosive que l'acide, lui donnait le tournis, lui brûlait l'estomac, le tube digestif, les lèvres ! Il finit par éructer les mots qui nourrissaient sa colère :

— C'est immonde ! Et ta belle-mère n'était pas au courant ?

La fillette répondit sincèrement :

— Non. J'ai pas osé lui en parler. C'est seulement quand j'ai chopé une infection et que le médecin est venu à la maison pour comprendre pourquoi ma fièvre ne redescendait pas, qu'ils ont découvert ce qui se passait. Une pisse chaude ou un truc comme ça. Maladie vagérienne qu'il disait. Mon salopard de beau-père n'avait pas fait les choses à moitié. Le jour même, après m'avoir traitée de salope et de bien pire encore, ma belle-mère s'est rendue à la police pour le dénoncer. Ils l'ont embarqué avant que la nuit soit tombée...

Si ma mère avait fait la même chose... Dorothée ne serait pas morte...

Marc réalisa la souffrance qu'avait endurée la fillette qui lui racontait sa vie et se déjugea, se maudissant, même. Alors que Joëlle implorait son aide, lui, égoïstement, l'avait rejetée sans vergogne.

— Je suis... désolé.

— Tu vois ? T'es pas le seul à avoir eu des problèmes...

Il répondit, le ton adouci par ce qu'il venait d'entendre :

— Ton histoire me rappelle la mienne.

— Pourquoi ? Ton père te violait aussi ?

— Oui... Enfin, rien à voir avec toi. Juste de temps à autre quand il était bourré. Mais c'est ma sœur qui...

Il marqua un silence douloureux qui plana un long moment avant que Joëlle ne pose la question :

— Il violait ta sœur aussi ?

Marc s'éclaircit la gorge avant de répondre :

— Oui... Ce salaud violait Dorothée...

— J'suis désolée... Et qu'est-ce que t'as fait ?

Putain... Qu'est-ce que j'ai fait ? Rien ! Je l'ai laissée crever comme une merde !

Une lopette... Une sale lopette de merde !

— J'ai essayé d'en parler à ma mère.

— Et ?

Marc bouillonnait. Les questions de Joëlle le renvoyaient à sa propre impuissance. Dorothée était morte sans qu'il ait rien fait. C'était un événement programmé. Inéluctable... Et lui n'avait été qu'un spectateur passif du drame.

— Rien ! Ça suffit ! Je ne veux plus parler de ça !

Mais elle ne se laissa pas démonter. Avec un aplomb impressionnant, elle le fixa dans les yeux.

— De toute façon, je sais ce qui s'est passé.

Marc ne cacha pas sa stupéfaction.

Elle poursuivit :

— J'ai lu ton dossier.

— Comment ça, t'as lu mon dossier ? Comment t'as pu lire m... ?

— Cherche pas !

À son tour, le garçon la bouscula.

— Bordel ! Comment t'as fait pour avoir accès à mon dossier ?

Joëlle baissa la tête.

— J'peux pas te dire...

— Arrête ! T'as pas le droit de me sortir un truc pareil, puis de me laisser en plan.

Elle sembla peser le pour et le contre. Marc joua sur la corde sensible :

— Si tu veux que je t'aide à te débarrasser de Daniel, il faut que tu me dises tout.

La gamine hocha la tête.

— Bon... OK... Mais tu ne dis rien à personne. Promis ?

Il acquiesça à son tour. Un mouvement rapide. Presque imperceptible.

Elle lâcha :

— C'est Rubinard.

— Quoi, Rubinard ?

La face immonde et rubiconde de l'adjoint du directeur se déploya devant ses yeux. L'homme, la cinquantaine bien entamée, transpirait la perversité et le vice. Un physique adipeux adoubé d'un ventre

proéminent, un crâne auréolé d'une couronne de cheveux blancs frisés, un visage gras vissé sur un corps sans cou. L'image lui donna la nausée. Il n'avait jamais eu vraiment affaire à lui, mais il redoutait le moment. Rubinard était l'incarnation du pire.

La réponse de Joëlle ne l'étonna pas.

— Il me montre tous les trucs que je lui demande.

Marc comprit immédiatement ce que cela impliquait.

— Ouais... Et en échange, tu le laisses te faire des saloperies, hein ? C'est ça ? Put... Dorothée... lâcha-t-il avant de se reprendre. Put... Joëlle... Mais à quoi tu joues ?

— Il n'est pas méchant !

Marc s'étrangla.

Elle poursuivit :

— Il me demande juste de m'asseoir sur ses genoux et de temps en temps de lui laver le dos.

Les images qu'il matérialisa à partir des dires de Joëlle accentuèrent son envie de vomir.

— Juste ? Bordel ! Tu déconnes ou quoi ?

— Je te jure... Il n'est pas méch...

Il l'interrompit avec vigueur :

— C'est un gros vicelard de merde ! Je vais... Je vais lui exploser la tronche.

— J'te jure ! Il ne m'a jamais touchée, et puis, quand je lui frotte le dos, il met la radio parce qu'il sait que j'aime la musique.

Marc secoua la tête. Le directeur adjoint lui avait complètement retourné le cerveau.

— La radio ! Mais t'entends c'que tu racontes, Joëlle ?

— Il fait rien de mal. Je l'aide parce qu'il a un problème à l'épaule qui le gêne pour se laver. Et pour me remercier, il permet qu'on écoute du disco dans la salle de bains. C'est trop cool !

La colère du gamin enflait au fur et à mesure des révélations de Joëlle. Il en tremblait.

Elle tenta de le ramener à plus de discernement.

— Calme-toi ! J'te dis qu'y a pas de lézard !

— Je vais m'en occuper, j'te l'jure !

— Dis pas n'importe quoi et occupe-toi plutôt de Daniel !

Telle une nappe de brouillard qui s'élève d'un point d'eau au petit matin, un blanc s'étira, long, filandreux, paresseux. Au bout d'un moment qui leur apparut démesurément long, il finit par reprendre :

— Alors, qu'est-ce que t'as appris sur moi ?

Elle soupira.

— Que tes parents sont morts...

Il secoua la tête.

— Non... Pas tout à fait.

— Et que ton père a...

Elle eut une hésitation.

— ... a tué ta sœur et ta mère. Il paraît même que t'as assisté à tout.

Marc baissa les yeux sur son assiette.

Ça, oui... Il avait assisté à tout ! Son putain de père n'avait pas fait dans la dentelle. Il avait fait le ménage dans sa vie. Lui arrachant sa mère, sa sœur... Si bien qu'aujourd'hui, il se retrouvait dans un centre spécialisé aussi vétuste qu'abject.

Ébranlé par le fait de savoir que son passé avait été exposé à d'autres, il grogna, découvrant des canines particulièrement pointues, dans un sourire de haine mal contenue.

— Il n'avait pas le droit de te dire ça !

Joëlle le dévisagea. L'expression du visage de Marc avait changé du tout au tout, et le ton sur lequel il venait de parler ne correspondait pas à l'image qu'elle s'était faite de lui : celle d'un être craintif et renfermé. Là, il apparaissait vindicatif, et ses gestes transpiraient la violence intérieure qui semblait l'animer.

— Tu sais... Faut pas en faire tout un plat. Ton histoire n'a rien d'extraordinaire. J'avais juste envie de savoir ce qui t'était arrivé, c'est tout.

Il comprima les mâchoires et se retourna vers la table du roux. Le gamin et sa horde les fixaient, aimantés à la scène.

Tout cela allait mal finir. Très mal...

Il leur tint tête quelques secondes, puis se remit en position pour manger. Il but un verre d'eau et piqua généreusement dans son assiette.

Alors qu'il s'apprêtait à avaler, Joëlle lui glissa dans l'oreille :

— T'aimerais m'embrasser ?

Il manqua s'étrangler. La bouchée rejaillit aussi rapidement qu'il l'avait ingérée. Il s'en fallut de peu pour qu'elle ne ressorte par le nez.

— Qu'est-ce que t'as dit ?

La fillette lui minauda un sourire qui le destabilisa.

— Je t'ai demandé si t'aimerais m'embrasser.

N'en croyant pas ses oreilles, il la regarda sans savoir quoi répondre.

Elle ajouta :

— Moi, oui.

C'était la première fois qu'une fille lui faisait ce type de demande. Même s'il avait déjà réfléchi à ce que pouvait être un baiser, il en

éprouvait une certaine appréhension. Il imagina la langue de Joëlle dans sa bouche, contre la sienne, se frôlant, s'enroulant l'une à l'autre, et il ne sut dire si cela présageait d'un moment agréable ou non.

Alors qu'il continuait à projeter intérieurement la suggestion qui lui était offerte, le visage de son père, propulsé par son inconscient, rompit le charme de manière définitive.

La scène se matérialisa. Plus vraie que nature.

Il était dans le couloir, derrière son géniteur. L'homme était debout, les poings sur les hanches, et avait fait irruption dans la chambre de Dorothée. Sa voix, chargée en alcool comme à l'accoutumée, résonnait au point de lui donner le tournis.

— Viens, ma petite chatte... Viens vite...

Il vit Dorothée esquisser un mouvement de recul.

— Maman est partie...

— *Pas toi ?*

Il ressentit l'état de panique dans lequel sa sœur était en train de plonger.

— Tu vas pouvoir t'occuper de moi, hein ?

— *Hein, pas toi ?*

Marc s'apprêtait à se lever et s'opposer à son paternel quand Joëlle réussit au bout du compte à le ramener à la réalité.

Elle réitéra une nouvelle fois sa demande.

— Pas toi ?

Hébété, Marc répondit maladroitement :

— Comment ça, pas toi ?

— *On va se prendre du bon temps, ma petite princesse.*

— Hein ?

— *Maman n'est pas là... Y a que ton connard de frère, mais il est occupé dans sa chambre...*

Ce n'est pas le couloir... C'est ma chambre... Ce salopard m'enfermait dans ma chambre pendant qu'il faisait des saloperies à Dorothée.

Le parasitage du souvenir de son père revenant à la charge, il tenta de le chasser à grands coups de fouet mental.

Il finit par décrocher.

— Qu'est-ce que tu disais ?

Vexée, elle soupira, puis se leva.

— Tu fais chier ! T'as quoi entre les deux oreilles ? Du vide ou quoi ? T'as entendu ce que je viens de dire ?

Surpris par la réaction virulente, Marc la fixa d'un air bête.

— Franchement, tu crains ! poursuivit-elle, déçue. Et ne compte plus

sur moi ! C'est pas la peine !

Perturbé par ce qui venait de se passer, il la regarda se diriger vers la sortie sans tenter de la retenir, puis, au bout de quelques instants, attiré par les cris qui s'élevaient dans le réfectoire, il se retourna en direction de la table des caïds du foyer.

Le blondinet et Daniel, le gros porc rouquin, qui avaient deviné le dénouement de la scène, étaient hilares. Ils le pointaient du doigt et hurlaient à tue-tête.

— Le nouveau est une lopette ! Le nouveau est une lopette ! Le nouveau est une lopette ! Une super lopette, même ! Rien dans le calbar, le nouveau... Oh non, rien de rien... Juste un pov' vermicelle, bon à branler avec une pince à épiler.

3. Explication volontairement déformée pour coller au discours d'une gamine de douze ans.

Lyon

12 mai 2017, 8 h 30

La sonnerie du réveil m'arrache brutalement à mes rêves, refoulant dans le tréfonds de mon cerveau l'image immonde de mon père souriant devant les cadavres décomposés de ma mère et de ma sœur.

Finalement, le monstre a rejoint mes pensées cette nuit...

Instinctivement, je jette un regard autour de moi, renouant avec une décoration plutôt spartiate et masculine, puis je m'assois sur le bord du lit désert.

— Joëlle ?

Ma tête tourne encore. Malgré la nuit qui s'est désagrégée, l'alcool que j'ai ingéré la veille fait encore effet. Je fais un effort pour me lever, mais ma tentative avorte lamentablement et je me retrouve presque immédiatement assis.

— Joëlle ? T'es là ?

Le silence qui fait écho à ma question me confirme que, malgré l'heure matinale, ma compagne a déjà quitté les lieux ou elle n'est pas rentrée.

Bon Dieu... Mais quel con de se mettre dans un état pareil !

J'oxygène rapidement mon organisme pour tenter d'en finir avec la nausée qui m'assaille, puis, furieux contre moi-même et mon état comateux, je me relève en prenant appui sur la table de nuit. Croquette, couchée sur le traversin, ronronne de plus belle.

Je dévisage le chat et secoue la tête d'énervement.

Le traversin... Et puis quoi encore ? T'avais l'intention de m'étouffer avec tes putains de poils ?

Un jour, je te ferai la peau !

Je délaisse le félin qui n'a pas bougé et fais quelques pas incertains. Je manque tomber, mais me retiens in extremis aux rideaux qui, par chance, ne se décrochent pas de la tringle.

J'atteins, non sans mal, le bac à douche et y reste un bon moment, savourant le jet d'eau chaude contre ma peau. Petit à petit, la sensation d'étourdissement disparaît et la béatitude m'envahit. Je

reprends le contrôle de mes sens et me laisse aller au plaisir de cette purification aqueuse.

Au bout d'un quart d'heure, lavé des vapeurs d'alcool résiduelles, je ressors de la salle de bains avec une tête beaucoup plus présentable. Un bon café, et ma cuite ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

Alors que les arômes de l'arabica brésilien se répandent dans la cuisine, je repense aux rêves qui ont émaillé ma nuit. Mon père, ma mère, ma sœur, mais surtout cette Marie et tout ce qui va avec : le pensionnat, les vestiaires, ses douches et Joëlle en toile de fond.

C'est dingue ! J'ai l'impression d'avoir vécu quelque chose de réel alors que tout n'était que projection de souvenirs mélangés – véritables ou fabriqués par la chimie de mon cerveau.

Qui est cette Marie ? Je n'en garde aucun souvenir. Pourquoi ? A-t-elle réellement été ma mère adoptive comme je l'ai rêvé ? Il ne me semble pas la connaître et, pourtant, je le jurerais : le visage de cette femme ne m'est pas inconnu, c'est certain.

Troublé par ce ressenti ambivalent, je me dirige vers le percolateur, prends la tasse de café pleine à ras bord et m'installe à côté de la commode. Cette vieille relique contient tous les papiers que j'ai gardés depuis des années. Peut-être qu'en fouillant dans les tiroirs retrouverai-je enfin quelque chose qui puisse m'orienter ?

Et les années défilent au rythme de l'exhumation des archives entassées.

Des avis d'assurance, d'imposition. Diverses factures et relevés bancaires. Pas de photo. Rien. Étrange. Et puis, tout au fond dans la pile, une pochette ancienne. La couleur est passée. Je ne sais même pas si je l'ai ouverte un jour.

Des dessins à l'intérieur. Des dessins d'enfants.

Qu'est-ce que... ?

Avec fébrilité, je tourne les pages. Des dessins sombres... Qui dérangent... De toute évidence, des scènes de vie croquées par des enfants particulièrement perturbés. Des arabesques noires, dressées comme des ronces flanquées d'épines d'une longueur improbable. Des bonshommes de petite taille allongés sur le sol. Des enfants ? Certainement.

Sont-ils endormis ? Morts ? Je ne saurais le dire.

Et au milieu un personnage récurrent, un monstre affreux, affublé d'une bouche énorme et de griffes acérées. Mais il y a surtout une médaille, grande et ronde, un christ jaune – en or, certainement – qui pend à son cou. Pour l'avoir aperçue à de nombreuses reprises, je sais parfaitement à qui elle appartient. C'est celle de mon père.

Je serre les mâchoires et continue l'exploration, retourne les feuilles. Frénétiquement.

Sur l'une d'elles figure une inscription en haut à droite : *Marc – L'Orée – 1989*. C'est écrit d'une main tremblante. Une main de femme vu la graphie des e et des i.

Je tombe des nues.

C'est moi qui ai fait ça ?

Je poursuis l'immersion.

Les dessins s'enchaînent, s'accélèrent, et la noirceur gagne du terrain. Le monstre semble s'être nourri du désespoir de l'enfant qui le symbolise. Le croquemitaine...

Est-ce vraiment moi qui ai fait ça ?

Le dévoreur d'enfants continue à croître au point de s'étendre sur toute la feuille. Sous ses pieds, des magmas de traits. Des brindilles... Non ! Des os stylisés. Je discerne même des formes enfantines de crânes.

Le chaos.

Puis, soudainement, tout change. De la couleur. Un homme et une femme qui se tiennent par la main. Un soleil franc qui semble bénir leur union. Et, surtout, plus de ronces, plus de monstre. Ils ont disparu, se sont évaporés.

Le cœur battant, je tourne les dernières feuilles du dossier, mais elles sont du même tonneau.

Ces ultimes dessins sont-ils de la même main ?

Un rapide comparatif me le confirme.

Alors, que s'est-il passé ? Comment expliquer ce changement brutal ?

Si c'est moi qui les ai réalisés, je devrais pourtant m'en rappeler.

*

Commissariat de Lyon Part-Dieu, même heure

— Des nouvelles du père ? lance le flic en pénétrant dans le bureau.

Il a la tête mâchurée, réminiscence d'une nuit plutôt difficile. Son collègue, assis derrière son PC, sur le point de porter une tasse de café brûlant à ses lèvres, la repose.

— Non. Silence radio. Mais rien d'étonnant...

Joseph soupire. Il imagine parfaitement la détresse abyssale de l'homme, qui n'en reviendra certainement jamais.

Il acquiesce, ôte son blouson en cuir et l'accroche au grand portemanteau perroquet.

— Et les sorties de peine, ça a donné quelque chose ?

— Non. Rien. Enfin, rien qui nous permette de faire une connexion.

— Merde ! Et les archives ?

— Non plus. J'ai balayé toute la base de données ce matin. Je n'ai rien trouvé se rapprochant de notre affaire. Jo, je crois bien qu'on tient une première.

Joseph hausse les épaules de dépit.

Cette première-là, il s'en serait bien passé.

L'autre poursuit.

— Mais on continue à creuser... Le Tellier souhaite étendre les recherches à toute l'Europe... voire au monde entier. Avec les moyens de transport actuels et tous les jobards qui vont et viennent à travers l'Europe, on pourrait se coltiner un monstre.

Joseph hoche la tête. Pour une fois, Le Tellier a raison : l'espace Schengen a affaibli considérablement la sécurité intérieure des pays, transformant les frontières en passoires tout juste bonnes à faire chier les touristes. Elles n'empêchent en rien le pire du pire de traverser nos terres et, comme si de rien n'était, de semer peur, terreur et mort.

Joseph s'assoit à son bureau et soupire de dépit. Son front brûlant trahit l'état d'anxiété dans lequel il se trouve. Cette affaire, il ne la sent pas, elle le dépasse. Et selon lui, elle les dépasse tous. Dans le sordide, ils ont tiré l'extrême.

Gabriel, remarquant le désarroi de son coéquipier, s'approche de lui.

— Jo, te démonte pas. On va le choper, hein ! Ce n'est qu'une histoire de temps. Un salopard de cette envergure ne peut pas passer inaperçu. Si cette histoire est vraiment réelle, il a forcément laissé des traces.

Joseph fronce les sourcils.

— Qu'entends-tu par là ?

— Écoute, je trouve ça trop gros, cette histoire de croquemitaine... Ça pue le drame familial à plein nez.

Joseph se justifie :

— Je l'ai interrogé... Franchement, je t'assure que...

— Tu te souviens de l'histoire de la mère enceinte qui s'était soi-disant endormie dans un parc de Clermont ?

Joseph acquiesce d'un mouvement de tête.

Pour se le rappeler, il s'en souvient. C'est comme si cette histoire datait d'hier. Elle l'a terriblement affecté. Il revoit le visage de poupon de la petite Fiona, cinq ans, dans les quotidiens. Fillette à qui la vie promettait tant de belles choses et qui avait été abominablement assassinée par le beau-père. Crime camouflé par la mère. Une omerta horrible !

— Oui. Mais là, ça n'a rien à voir.

— Tu es vraiment sûr de toi ?

L'autre flic soupire, mais ne répond pas.

Gabriel poursuit :

— J'ai demandé à Bob de chercher du côté du père. Ses antécédents, son enfance, ses comptes en banque, les messages qu'il a pu poster sur les réseaux sociaux, son comportement au boulot, ses relations.

— On perd notre temps...

Le flic hausse les épaules.

— En l'absence de nouveaux éléments, on va ronger l'os qu'on nous donne.

*

Je suis toujours assis devant la commode. À l'image d'un ouragan qui se serait abattu sur moi, des monceaux de papier recouvrent désormais le sol. C'est dingue comme autant de choses peuvent tenir dans un si petit espace.

Mais malgré le foutoir, mes recherches n'ont pas été vaines. J'ai enfin trouvé ce que je cherchais. Je sais qui est cette Marie.

Au dire du papier que j'ai entre les mains, j'ai été adopté en fin d'année 1989 par la famille Dumarché. Marie et Jacques Dumarché, un gentil petit couple de commerçants qui m'a sorti de la pension dans laquelle j'avais été placé.

Mon rêve évoquait donc la réalité, enfin, en partie. J'avais séjourné au foyer L'Orée au cours de l'année 1989 et j'avais dû y résider plusieurs mois avant qu'on vienne m'en arracher.

Ce qui était délirant, c'est qu'avant ce rêve, ils n'existaient pas dans mon esprit. Ni les lieux ni eux. Juste ce sentiment étrange de déjà-vu quand Marie s'est introduite dans mes pensées nocturnes.

Comment ai-je pu les oublier de cette façon ? Et bon sang... que sont-ils devenus ?

Abasourdi, je me force à repenser aux images qui ont secoué ma nuit. Focalise toute mon énergie dessus.

Je revois cette femme dans la cuisine, cette Marie. Elle s'affaire autour du petit îlot central en bois ciré. Je distingue la batterie en cuivre accrochée à l'un des pans en guise de décoration. Plus loin, sur le plan de travail, une pâte à tarte est étalée dans un moule, et une dizaine de pommes patientent dans l'attente d'être débitées en quartiers. Elle tient un long couteau et l'essuie méthodiquement avec un torchon, lame tournée vers l'extérieur.

Soudain, elle me remarque, se tourne vers moi. Elle est triste. Enfin, me semble-t-il. Peut-être parce que les bleus qui s'étendent sur sa pommette droite déforment son visage. Et puis, il y a son œil. Rouge.

Injecté de sang. Comme si elle avait pleuré trop longtemps. Mais, même si elle a pleuré, je sais que ce ne sont pas les larmes qui en sont la cause.

Marie ?

Je m'immerge. Tente de remonter le temps. M'accroche aux bribes de souvenirs qui surgissent de mon cortex.

Marie ?

Retour arrière.

Des cris dans la cuisine. Je suis dans une chambre d'enfant que je ne connais pas. Je tends l'oreille. Les cris sont plus stridents. Mon cœur s'accélère. Furtivement, le visage de mon père apparaît devant mes yeux. Puis ceux de ma mère et de Dorothée. En fait, ce sont les mêmes cris. De peur. D'angoisse. De terreur. Mais cette fois, les hurlements proviennent de Marie. Je la sens paniquer.

La boule au ventre, je me lève et descends les marches quatre à quatre. Mais arrivé en bas, je stoppe mon élan. Contrairement à mes intentions, je ne fais pas irruption dans la cuisine, mais me colle contre la cloison.

Lopette !

Je jette un regard à l'intérieur.

Mon père est là. Droit comme un i. Fier et féroce. Il la menace d'une hache. Il est prêt à lui défoncer le crâne. Il bande ses muscles, la lame d'acier s'élève dans l'air, mais... mais, au moment où il va l'abattre, il s'arrête soudainement. C'est comme s'il venait de sentir ma présence. Il fait quelques pas, hume l'air tel un prédateur qui a localisé une nouvelle proie, puis disparaît subitement, laissant tomber la hache dans un fracas métallique.

Marie ?

Elle se retourne. Me remarque certainement, puis, à son tour, s'échoue sur le lino en sanglotant.

— Ça va ?

— ...

— Est-ce que vous allez bien ?

— ...

Mais les souvenirs se rompent. Les images s'effacent. Marie rejoint le tréfonds de mon cerveau.

MARIE !

K-O et transpirant par tous les pores de la peau, je rouvre les yeux. Je suis assis à même le sol et tiens toujours la page A4, sorte de testament qui confirme mon adoption.

Si j'ai vraiment vécu avec eux, je devrais m'en souvenir...

Une fois encore, je tente de fouiller dans ma mémoire, mais plus rien ne remonte, le contact est rompu, l'accès synaptique semble s'être refermé.

Mais je ne m'avoue pas vaincu pour autant. Je dois comprendre. Savoir.

Je parcours le texte en diagonale, à la recherche de l'adresse qui figure sur le jugement d'adoption. C'est dans le V^e arrondissement, pas très loin de chez moi.

Vu que Le Tellier m'a congédié, le temps que l'IGPN instruisse le dossier, je vais profiter de ce repos forcé pour faire un saut là-bas, histoire d'en avoir le cœur net. Peut-être qu'en voyant la rue, la maison ou – qui sait ? – Marie elle-même, j'aurai un électrochoc.

M'accrochant à cette espérance, je me relève, traverse le salon et récupère mon blouson pendu à la patère.

Tandis que ma main fait pivoter la poignée, je jette un rapide coup d'œil au calendrier accroché au mur. J'ai barré les jours comme l'aurait fait un forçat sur le mur d'un bagné. Deux cases blanches séparent une autre, hachurée au marqueur rouge. Deux espaces vierges. Deux jours. C'est le temps qu'il me reste avant que mon père ne recouvre la liberté.

Ça aussi, je dois m'en occuper ! Le voir avant qu'il ne sorte.

Demain...

Corbas. Me confronter avec mon géniteur.

Oui...

Une obligation.

Demain.

Depuis ma naissance, j'ai bouffé de la merde. Il est temps que je règle mes comptes avec le passé et que je prenne un nouveau départ.

Lyon

Fin de l'année 1989

Foyer L'Orée

Marc avait passé l'heure suivante à errer dans les couloirs comme une âme en peine. Il était déçu, contrarié, énervé, n'arrivant pas à digérer la discussion qu'il avait eue avec Joëlle. Finalement, la jeune fille lui évoquait des sentiments beaucoup plus forts qu'il n'avait bien voulu croire de prime abord. Était-ce la projection de Dorothée qu'il en faisait ou bien s'agissait-il d'autre chose ? De plus sérieux ? De plus profond ? De plus incontrôlable ?

C'était assurément un peu des deux, au regard des manifestations physiques qu'il subissait depuis plusieurs jours.

Joëlle...

Alors qu'il rêvassait, assis, le dos appuyé contre la cloison, René, l'homme à tout faire du foyer, l'interpella :

— Eh ben, mon garçon qu'est-ce que tu fais ici, à traîasser ? T'as rien d'autre à faire d'intéressant ?

Le gosse releva la tête et renvoya au quinquagénaire la tristesse qui l'avait assailli.

— Bof !

L'homme se baissa pour se mettre au niveau du gamin.

— Hum ! Ça n'a pas l'air d'aller. Si tu me racontais ce qui t'arrive ?

Marc soupira. Il n'avait pas envie de s'épancher sur les derniers événements, mais, d'un autre côté, il avait besoin d'en parler pour se libérer de la boule qu'il avait dans la gorge. Et René, rare adulte à qui il faisait confiance dans l'orphelinat, était le parfait candidat pour provoquer ce soulagement. L'homme transpirait la gentillesse et la compréhension.

Marc allait répondre, mais René le devança :

— Et si tu m'aidais ? À nous deux, on aurait plus vite fait et puis ça te changerait les idées, non ?

Le garçon haussa les épaules, mais acquiesça d'un mouvement de tête.

— Par contre, je te préviens, ça ne sera pas forcément très rigolo, mais, au moins, je ne verrai plus ta tête de chien battu. Sans déc, on dirait qu'un avion est tombé sur tes baskets.

Marc élargit son sourire. René avait le don de savoir présenter les choses et, par son humour, de les rendre agréables.

Il répondit à la proposition du technicien :

— D'accord ! J'veux bien t'aider. Mais c'est quoi le programme ?

René s'esclaffa. Il n'en attendait pas moins de Marc.

— J'étais sûr que je pouvais compter sur toi. T'es un brave garçon ! Alors, déjà, va falloir trouver cette maudite fuite qui inonde le premier étage, et puis, s'il nous reste encore un peu de temps, on s'occupera des tableaux électriques. Plusieurs fusibles sont visiblement HS, et ce serait bien de les changer si je ne veux pas me faire engueuler par le directeur.

Les heures se délitèrent rapidement, si bien que la fin de l'après-midi pointait déjà le bout de son nez quand ils s'arrêtèrent. Les deux compères avaient réglé le problème des sanitaires plus rapidement que prévu – un petit joint qui, sous l'effet du temps, était devenu poreux – et avaient ainsi pu trouver le temps nécessaire pour faire le tour complet des panneaux électriques et tester l'intégralité des ramifications ô combien complexes de l'établissement.

Avec les précieuses indications de René, Marc en avait beaucoup appris sur les différents relais, circuits dérivatifs et autres détails techniques du foyer. Il pouvait désormais le seconder si on le lui demandait.

Quand ils en eurent terminé avec le dernier fusible, le technicien en chef, tout sourire, proposa à Marc de s'asseoir devant deux chocolats chauds qu'il venait de commander à la cantine.

— T'as fait un super boulot, petiot ! Je ne sais pas comment je vais pouvoir te remercier.

Il marqua un silence joueur avant de reprendre :

— Quoique ! Laisse-moi réfléchir... Je crois qu'il me reste une plaquette de chocolat noir qui traîne dans ma loge... Si ça te dit ?

Marc refusa poliment la proposition. Leurs travaux lui avaient changé les idées, et c'était largement suffisant pour le satisfaire, d'autant plus que le chocolat n'était pas vraiment sa tasse de thé.

— Merci. Mais je n'ai besoin de rien. C'était cool de bosser avec toi !

René renforça leur complicité :

— Toi, t'es vraiment un chic gamin, fit-il en lui adressant un clin d'œil. Mais pour le choc'... si t'aimes pas, tu pourras l'utiliser pour faire du troc.

Marc gloussa.

— Comment t'as deviné que j'aimais pas le chocolat ?

— Disons que je suis particulièrement affûté. Et que la psychologie humaine n'a aucun secret pour moi.

— Non, sérieux, comment t'as fait ?

René rigola à son tour. Les questionnements du garçon attisaient sa bonne humeur.

— Marc, aucun pensionnaire ne résiste à une plaquette de chocolat. Crois-en mon expérience ! Le fait que tu me dises « Je n'ai besoin de rien » était suffisamment évocateur pour que je comprenne.

Le regard de Marc s'illumina. Le vieil homme avait de la ressource et lui semblait bien plus intelligent que la plupart des personnes qu'il avait côtoyées ici-bas.

— OK. Alors, merci ! J'accepte ta plaquette de chocolat.

Devisant sur les travaux qu'ils avaient abattus, ils burent leur boisson chaude, puis, lorsque le moment de se quitter fut arrivé et que Marc se leva pour rejoindre sa chambre, René le stoppa dans son geste.

— Alors, qu'est-ce qui n'allait pas tout à l'heure ? Encore un coup de la bande à ce petit merdeux de Daniel ?

En plus d'être fin psychologue, visiblement, l'homme était très attentif à ce qui se passait dans les murs du pensionnat.

Marc secoua la tête.

— Non. C'est pas ça.

— Alors, quoi ? Tu peux me le dire. Je suis ton ami, tu sais.

Même si l'amitié ne voulait pas dire grand-chose à Marc, il imaginait facilement que la relation qu'il avait établie avec René revêtait quelque chose de particulier.

— C'est... hésita-t-il. C'est Joëlle !

— Quoi ? La petite blonde ?

Marc acquiesça.

L'homme plaisanta :

— Ah ! c'est donc ça ! T'es amoureux !

Marc dessina une petite moue sur son visage encore poupon.

— Non ! Mais je...

— Tss, tss, tss... Raconte pas de salades ! Comme je te l'ai dit tout à l'heure, je suis affûté... Je sens ce genre de choses. Et puis, il n'y a pas de mal à ça, tu sais. Au contraire.

Marc capitula :

— OK. Je l'aime bien, c'est vrai...

— Nous y voilà !

— Mais on s'est engueulés...

— Oh ? Vraiment ? Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas... On discutait et, tout à coup, elle s'est mise à crier en me disant que je craignais, puis elle est partie en me laissant comme un con.

L'homme éclata de rire.

— Ah ! les femmes ! lâcha-t-il en continuant à s'esclaffer. Moi, j'ai mis quarante ans à les comprendre et, finalement, je reste persuadé que je n'ai toujours pas réussi.

Marc pouffa à son tour, un sourire fendu jusqu'aux oreilles.

— Mais si j'étais toi, j'irais la voir et lui dirais combien je tiens à elle. Je suis certain qu'elle y sera sensible, crois-moi !

*

Fin d'après-midi

Bureau du directeur

L'homme se redressa sur l'assise de la chaise et considéra le couple avec une certaine gravité. La mise en garde qu'il allait formuler, même si elle faisait partie du protocole, n'était pas superflue. Il ne pouvait passer outre. C'étaient des choses que les potentiels adoptants devaient intégrer avant de se lancer dans l'aventure d'une vie de famille chamboulée.

Il réajusta ses petites lunettes en bakélite rouge, puis se lança dans les explications. Scolaires, certes, mais finalement assez justes.

— L'adoption d'enfants est aléatoire et particulièrement contraignante. D'autre part, passé l'âge de dix ans, nous estimons seulement à quinze pour cent les chances de succès d'intégration.

Il marqua une pause et observa attentivement les réactions de l'homme et de la femme assis en face de lui. Ces derniers, malgré l'avertissement qu'il venait d'exprimer, ne semblaient pas prêts à mettre en cause leur décision.

Il continua sur le même ton :

— Et quinze pour cent, c'est fort peu ! De nombreux couples ressortent meurtris, voire traumatisés par cette expérience.

Nouveau coup d'œil – en coin, cette fois-ci – avant de poursuivre :

— Je suis désolé d'insister, mais vous devez vous préparer à un échec. La structure mentale de ces enfants est déjà bien en place et il est illusoire de penser les faire changer. Malgré vos efforts, ils resteront pleinement conscients de leurs traumatismes et réagiront en fonction de leur passé.

La femme, restée silencieuse depuis l'entrée du couple dans le bureau, intervint. Le ton de sa voix était sec et nerveux :

— Nous savons tout cela, monsieur...

La phrase resta suspendue quelques secondes avant de retomber. Elle avait atteint l'homme dans ses fondements. Surpris, il n'eut pas le temps de répliquer qu'elle enfonça le clou :

— Notre décision est prise depuis longtemps. Nous savons parfaitement que l'adoption est une chose difficile, mais nous mesurons tout ce que cela implique...

L'homme déglutit bruyamment.

— Et nous sommes prêts à l'assumer.

Elle marqua un temps d'arrêt avant de continuer :

— Alors, passons à autre chose, s'il vous plaît !

— Très bien, reprit-il, mal à l'aise en desserrant d'un geste rapide sa cravate. À ce jour, nous avons huit enfants candidats à l'adoption dans le foyer. Mais, je vous préviens tout de suite, ils ont tous plus de dix ans.

— Cela ne nous gêne pas.

L'homme se leva, se dirigea vers un vieux classeur en bois et déverrouilla la porte coulissante. Il prit une série de dossiers photocopiés et revint vers le couple.

Il posa la pile devant eux.

— Voilà ! Vous avez tous les éléments. Prenez le temps qu'il vous faudra pour bien les étudier. La prochaine journée d'adoption aura lieu dans dix jours. Nous en parlerons à ce moment-là et si vous êtes toujours convaincus du bien-fondé de votre démarche, je vous ferai rencontrer ceux que vous avez retenus.

D'un mouvement de tête, la femme acquiesça en s'emparant de la pile de dossiers. Ils avaient enfin les sésames pour choisir celui ou celle qui deviendrait leur fils ou leur fille.

— Merci, monsieur, répondit-elle.

— Je vous en prie.

Elle se retourna quelques secondes vers son mari, puis croisa de nouveau le regard du directeur.

— Je sais que votre temps est précieux, monsieur, mais ne serait-il pas possible de les voir aujourd'hui ?

Le directeur soupira. Il pouvait comprendre la demande, même si elle était contre les règles établies.

— C'est que...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'elle insista :

— Juste un instant ?... S'il vous plaît...

Pressé d'en finir, il secoua la tête, puis céda à la requête.

— Pour l'heure, ils sont en salle de télévision, mais vous pourrez les

voir à travers les grandes vitres. C'est tout ce que je peux faire.

Lyon

12 mai 2017, 10 h 30

— Entre ! lance le flic, assis derrière son bureau.

Joseph, qui patientait devant l'embrasure de la porte, s'exécute. Avec une certaine nonchalance, il pénètre dans la pièce lumineuse.

Ajouré d'une grande fenêtre, l'espace de travail de Le Tellier est plutôt agréable – en tout cas, au regard du sien –, mais le caractère austère et impersonnel prédomine du fait de l'absence de décoration sur les murs et de plantes vertes. Seuls les rares cadres photo qu'il a posés devant lui insufflent à l'ensemble un semblant d'humanité.

— Alors ? Quelles sont les nouvelles ?

Joseph soupire. Même s'il s'attendait à la question, il la redoutait, car ce qu'il va répondre ne le satisfait pas. Malgré l'énergie déployée, ils n'ont toujours rien trouvé.

— On continue à chercher, mais toujours rien de concret...

Le commissaire serre les dents et s'éponge le front d'un geste rapide.

— Ça fait déjà trop longtemps que ce dossier traîne en longueur, Farrugia. J'ai le préfet sur le cul. Si on ne lui donne rien de tangible, il va finir par venir ici, en personne. Et franchement, si c'est le cas, je vous l'envoie. J'ai vraiment pas envie de me le coltiner.

Cherchant à se calmer, Le Tellier se masse les tempes avant de reprendre :

— Et les expertises graphologiques ?

Le flic secoue la tête. Le compte-rendu des graphologues est lapidaire, et ce ne sont pas les maigres informations qu'il contient qui vont leur permettre d'orienter l'enquête.

— Rien de concluant, chef. D'après les experts, l'auteur du texte est droitier et souffre vraisemblablement d'un complexe d'infériorité. Mais à part ça... Si... C'est un homme...

Le Tellier ronchonne.

— On est bien avancés !

Ne sachant quoi répondre, Joseph reste interdit.

Le Tellier continue sur le même ton :

— A-t-on fait réaliser un comparatif avec l'écriture du père ?

Joseph écarquille les yeux.

— Vous... Vous ne pensez pas que... ?

Le Tellier l'interrompt sans ménagement :

— Je ne suis pas là pour penser ni pour faire votre boulot ! Je pose juste des questions sur la bonne application des bases du métier ! Mais d'après votre réponse, je crains que ce ne soit pas le cas.

Joseph sent la colère l'envahir. Les bases du métier... Il a toujours fait en sorte de suivre les consignes à la lettre... Mais, selon lui, dans ce cas précis, la situation ne le justifie pas. Le père était bouleversé, tétanisé et bien loin d'un profil filicide. L'application des bases du métier n'aurait fait que les ralentir.

Se sentant agressé, il cherche à se défendre.

— L'interrogatoire du père m'a confirmé qu'il n'y était pour rien.

Le Tellier secoue la tête.

— Vous êtes psy, Farrugia ?

Le flic se retient d'exploser. Le commissaire est en train de mettre en doute ses compétences. Et vu le contexte, il n'a pas besoin de cela.

Il finit par répondre sèchement.

— Non !

— Alors, pitié, faites-moi réaliser cette putain d'analyse graphologique.

Contrarié, Joseph le fixe quelques secondes avant d'opiner du chef.

Le Tellier réalise-t-il que ses paroles ont été trop dures envers son collaborateur ou bien sont-ce les deux burn-out qui ont déjà décimé les effectifs qui le font changer de ton et s'adoucir ? En tout cas, la prise de conscience est réelle.

— Farrugia, ce n'est pas contre vous. Vous êtes un bon flic. Je sais très bien que vous êtes à cran, vous aussi, et qu'il n'en faut pas beaucoup plus pour que tout parte en vrille, mais je vous assure qu'il faut toujours se méfier des apparences. Durant ma carrière, j'en ai vu des vertes et des pas mûres, et je ne vous parle pas des mauvaises intuitions... À la pelle. Et c'est imparable, la nature humaine est ainsi faite. Elle a le don de vous fourvoyer.

Joseph acquiesce à nouveau. Même si Le Tellier l'a secoué, il sait parfaitement que son supérieur n'a pas tort.

Il finit par répondre :

— Je ferai le nécessaire, chef. Mais je vous le dis... Je suis certain qu'il n'y est pour rien.

*

Après avoir avalé le sandwich acheté cinq minutes plus tôt dans une

des boulangeries du quartier, je me retrouve devant le 51 de la rue Tourvielle.

C'est un petit immeuble qui, au vu des fissures ornant déjà ses façades, a été dressé dans la frénésie immobilière qui sévit depuis les années 2000. Époque génialissime qui a posé comme principe qu'il ne fallait que six mois pour monter le tout, alors que les fondations n'étaient pas encore sèches.

L'ouvrage déploie ses balcons torturés au gré des fantasmes de l'architecte, assurément fou ou poudré jusqu'au grenier. Je scrute l'horizon – gauche, droite – m'attarde sur les graffitis qui couvrent les murs et portails alentour – cela aussi : cicatrice écœurante de notre société moderne décérébrée – tout en cherchant à faire ressurgir les souvenirs emprisonnés dans mon cortex. Mais je sais très bien que rien n'en sortira, que cet immeuble est bien trop récent et que son béton armé a fait disparaître l'endroit où j'avais vécu. Moi et mes parents adoptifs. Engloutis par le présent. Gommés. Définitivement.

Je me décide malgré tout à pénétrer dans la copropriété et m'approche de l'interphone.

Kasowski... Faites qu'il y ait un Kasowski...

Mais j'ai beau parcourir le panneau électrique, je ne trouve pas mon nom.

La déception... le temps de me reconnecter à la réalité.

Put...

Dumarché... Pas Kasowski... Marie et Jacques. Ce sont les noms qui figurent sur le procès-verbal d'adoption.

D-U-M-A-R-C-H-É !

Rasséréné, je parcours à nouveau le tableau.

On habitait une maison... Il y avait un jardin... Des volets bleus. Je me rappelle, maintenant... Il n'y a aucune chance que... je...

Soudain, mes yeux se fixent et mon cœur manque un battement. Le nom brille en lettres dorées au milieu de la liste des habitants de la copropriété.

Dumarché, M & J.

M & J comme Marie et Jacques.

C'était une maison ! J'en suis certain... Une putain de maison !

Mais je réalise aussi que cela ne date pas d'hier. Plus de vingt-cinq ans.

Ils l'ont sans doute revendue et ont négocié un appartement dans l'immeuble...

Je reste pétrifié un instant avant d'avancer le bras vers le bouton chromé.

J'appuie. Pulsations qui s'accélèrent. J'attends quelques secondes avant de renouveler mon geste.

Aucune réponse.

Silence.

Personne.

De rage, mon poing s'écrase contre le mur rugueux. Un morceau de peau s'arrache au contact du crépi acéré, et quelques gouttes de sang se répandent, dessinant au passage sur l'épiderme un entrelacs d'arabesques éphémères.

Chier !

Je suis sur le point de tourner les talons lorsqu'un homme, qui s'occupait jusqu'alors à tailler les arbustes délimitant le petit jardin et le chemin d'accès à l'entrée, m'interpelle :

— Y a un problème ?

Il a dû me voir taper contre le mur.

Je me tourne lentement dans sa direction sans lui répondre.

Il poursuit :

— Vous cherchez quelqu'un ?

De quoi il s'mêle, celui-là ?

Malgré ma volonté ferme de rester muet, je finis par articuler quelques mots.

— Marie et Jacques Dumarché... Ce sont...

Mes paroles se tarissent subitement. L'homme, planté devant moi, taille-haie baissé, est devenu blême, d'une pâleur presque spectrale.

Je l'exhorte à m'en dire plus.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

Il déglutit avant de répondre :

— Vous avez bien dit les Dumarché ?

Interloqué, je le fixe avec insistance.

— Oui ! Pourquoi ?

Le poids de mon regard le pousse à s'expliquer :

— Ça fait déjà quelque temps qu'ils ne sont plus là, monsieur... C'est horrible, ce qui leur est arrivé.

Ma stupeur doit se lire sur mon visage émacié.

L'homme inverse les rôles. De questionné, il devient questionneur :

— Mais d'abord, qui êtes-vous ?

Je serre les mâchoires et marmonne mon nom en extirpant ma carte de police.

L'homme jette un rapide coup d'œil au badge plastifié, puis acquiesce.

— C'était l'automne dernier. On les a retrouvés dans leur lit.

— Morts ?

— Oui. Ils étaient l'un contre l'autre, complètement momifiés, comme s'ils dormaient... Ça devait faire des années qu'ils étaient ainsi.

Les mots du jardinier résonnent dans mon crâne.

On les a retrouvés dans leur lit. L'un contre l'autre. Complètement momifiés...

— Mais... Mais... Comment est-ce possible que personne ne se soit inquiété de leur silence ?

Je fais une pause avant de reprendre :

— C'est vrai, quoi ?! On ne meurt pas sans que personne s'en aperçoive !

L'homme, malgré la moue qu'il ébauche sur son visage, hoche la tête.

— Ben... La preuve que si. S'il n'y avait pas eu cette affaire d'humidité dans l'appartement de monsieur Lajournie, on ne les aurait sans doute pas encore découverts.

Vu les informations qu'il possède, l'homme n'est pas seulement le jardinier, mais assurément le gardien de l'immeuble.

— Et qui payait les traites ?

— Ça... je n'en sais rien, monsieur...

J'acquiesce d'un geste et lui pose la question qui me turlupine depuis qu'il m'a annoncé leur décès.

— J'ai vu leur nom sur le tableau de l'interphone. Si on les a découverts l'année passée, pourquoi est-il encore enregistré ?

— Sans doute parce que l'appartement n'a pas été vendu... en déduit l'homme. Habiter dans un lieu qui a côtoyé la mort n'attire pas les foules. Et puis, il y a peut-être des héritiers...

Des héritiers...

D'après mes souvenirs, je jurerais avoir été le seul enfant du couple. Serait-il possible que la réalité soit différente ? Ou alors, que ce soit après mon départ... Ils ont peut-être adopté d'autres enfants ?

Non ! Quand je suis parti, ils étaient déjà vieux... Avec moins d'énergie... Ils n'auraient jamais endossé à nouveau cette responsabilité.

Cette histoire prend vraiment une tournure inattendue. Je dois me tromper quelque part.

Je finis par demander :

— J'aimerais visiter l'appartement.

L'autre décline en secouant légèrement la tête.

— Je suis désolé, monsieur, mais, sans autorisation, je crains que

cela ce ne soit pas possible.

— Écoutez, je dois faire le clair sur cette affaire et j'ai besoin d'avoir accès à certains éléments. Vous pourrez rester avec moi, j'ai juste besoin de jeter un coup d'œil.

L'homme me dévisage bizarrement. Il doit se demander l'objet de mon insistance.

— Je ne...

Je l'interromps :

— Vous préférez me faire perdre du temps et m'obliger à revenir avec un mandat de perquisition ? fais-je, sachant très bien que je n'aurai jamais l'accord du juge pour une histoire vraisemblablement déjà classée.

Il soupire.

J'insiste une nouvelle fois :

— Je vous promets qu'il n'y aura pas de problème.

— Cinq minutes. Pas une de plus.

*

— Alors qu'est-ce que ça dit ? demande le flic en se penchant sur l'épaule de son collègue.

Ce dernier décortique le rapport qu'il vient de recevoir des graphologues.

— Ce n'est pas lui ! J'en étais sûr, mais Le Tellier n'a rien voulu savoir.

— Tu connais le chef !

— Il me gonfle à toujours vouloir avoir le dernier mot.

— On ne le changera pas, Jo. Il est comme ça depuis que je le connais. Une vraie tête de mule quand il s'y met.

— Je sais... Et l'enquête qui n'avance pas... On n'a pas fini de l'avoir sur le dos.

— Ouais... D'autant plus qu'on n'a rien trouvé du côté de la famille. Leur vie est clean. Propriétaires depuis dix ans, endettement satisfaisant, même s'ils ne roulent pas sur l'or. Pas d'addiction aux jeux. La mère est la cadette d'une famille d'industriels qui a déposé le bilan il y a une vingtaine d'années. Bonne éducation, parcours scolaire convenable et aujourd'hui comptable dans une PME à Écully. Peu de vie sur les réseaux sociaux, quelques photos de son chat et d'autres conneries sans intérêt, mais rien sur la gamine qui aurait pu attirer l'attention d'un quelconque jobard. Son téléphone est net, lui aussi. Pas de numéro récurrent hormis celui du mari. Pas de SMS équivoques. A priori, tout porte à croire qu'on a affaire à une femme fidèle.

— Et lui ?

— Idem. J'ai rien trouvé de compromettant. Technicien spécialisé dans une usine pétrolifère depuis quinze ans. Enfance compliquée, mais il s'en est bien tiré. En somme, un petit couple sans histoires.

— Enfance compliquée ?

— Son père a quitté sa mère avant sa naissance. Le type ne l'a jamais reconnu. Et puis sa mère est morte d'un cancer quand il avait seulement dix ans.

— Et cette nouvelle épreuve qui lui tombe sur la gueule...

— La vie est injuste, Jo. Certains ont la poisse dès leur naissance et elle s'accroche à leurs semelles comme de la merde de porc.

Joseph acquiesce. L'image suggérée par Gabriel, à défaut d'être raffinée, est parfaitement adaptée.

— Bon ! Maintenant qu'on a définitivement écarté la thèse du couple filicide, quelles sont les options restantes ? Parce qu'on va devoir rapidement donner à Le Tellier de quoi becter sinon il va nous pourrir la vie.

— Je sais... Mais ce n'est pas faute d'avoir cherché... Albert a passé au peigne fin les sorties de prison et balayé la liste des pédophiles du secteur. Y a strictement rien qui corresponde.

— Et l'enquête de voisinage ?

— Rien non plus, pour l'instant. Pas de témoin.

— Putain ! On ne va pas attendre les bras croisés qu'il en enlève un autre ?

Gabriel soupire.

— Je ne crois pas qu'on ait d'autres possibilités...

*

Après avoir quitté le gardien de l'immeuble et lui avoir fait promettre de ne rien dévoiler sur mes investigations, je déambule désormais dans la rue, tête baissée, noyé dans mes pensées. À défaut d'avoir trouvé des réponses à mes questions, je repars de l'appartement avec une montagne de nouvelles interrogations.

Mes parents adoptifs sont morts il y a des années. À preuve, les momies qu'on a extraites de l'appartement. Où étais-je pendant tout ce temps ? N'ai-je jamais cherché à reprendre contact ?

Lorsqu'on les a découverts sans vie, je n'ai rien reçu. Ni courrier ni coup de téléphone. Pourquoi ne m'a-t-on pas tenu informé du drame alors que j'étais leur fils ?

Plus troublant : pourquoi n'ai-je aucun souvenir précis de ce moment de vie partagé avec eux ? Avions-nous des différends qui auraient pu expliquer mon éloignement ?

Et puis toutes ces inconnues relatives à leur décès : de quoi sont-ils morts ? Qu'ont été les conclusions des autopsies ? Une enquête a-t-elle été ouverte ?

Oui ! Forcément !

Enfin... pourquoi ne les a-t-on pas retrouvés plus tôt ?

Ils devaient être seuls, coupés du monde. Pas d'amis. Pas de famille.

Ouais... sauf que payer les charges coûte quelque chose. Sans compter les impôts fonciers... Le fric venait bien de quelque part.

Quelqu'un payait les factures...

OK. Alors, qui payait ces putains de factures ? Qui et pourquoi ?

Les Dumarché ont-ils eu d'autres enfants ?

Non !

En es-tu aussi certain ?

Je m'en souviendrais...

Comme tu te souviens de tout le reste ?

Je relève la tête et évite in extremis le lampadaire qui a surgi devant moi.

Des enfants plus âgés...

Ou...

Joëlle...

Quand tu l'as sortie du pensionnat, elle a été adoptée par les Dumarché.

Je ne sais plus... Je... Je...

Mais si... C'est l'évidence !

Putain ! Comment est-ce possible de ne pas se souvenir de choses aussi simples ?

Cherche pas, je te dis. C'est l'évidence. Vous vous êtes mariés. Vous n'avez jamais été séparés. C'est certain... Joëlle...

Il faut que tu lui en parles.

Joëlle !

Joëlle ?

Joëlle est morte !

Les jambes écartées.

Bordel, mais qu'est-ce que tu racontes ?!

Un mal de crâne, aussi violent que soudain, interrompt mes réflexions. En quelques secondes, il a raison de mes forces. Ma vision se brouille, se trouble. Une puissante nausée m'étreint et me contraint à m'arrêter et à m'asseoir.

Affalé sur le trottoir, je tente d'accrocher mon regard au bitume qui s'étend à perte de vue pour stopper la houle virale qui m'agite, mais la rémission ne sera pas pour tout de suite. La crise, à défaut de passer, s'amplifie. Je suis contraint de m'appuyer contre le muret bétonné qui

borde les troènes d'une nouvelle barre d'immeubles.

C'est à ce moment précis qu'un grondement éclate dans mon oreille.

— Alors, chouineuse ? Tu les as retrouvés ?

Je tourne la tête dans toutes les directions, mais le voile qui flotte devant mes yeux m'empêche de discerner les éléments environnants.

Je tente de me redresser, chancelle, puis retombe, me griffant le dos contre le crépi. Mon estomac se contracte. Une crampe me plie en deux. Un flot de bile inonde ma trachée avant d'envahir ma bouche. Sous l'effet des suc digestifs, mes muqueuses hurlent leur souffrance.

La voix se manifeste de nouveau. Plus fortement. Les mots s'entrechoquent :

— Je vois que t'as pas changé, chouineuse ! T'es toujours aussi inutile !

Malgré la morsure de l'acide, je hurle à mon tour :

— QUI ! ? QUI ÊTES-VOUS ?

Je respire rapidement, forçant mon esprit à reprendre le contrôle de mon corps.

— Voyons, Marc... Ne me dis pas que tu m'as oublié, moi aussi ?

— QUI ÊTES-VOUS ? !

La voix se fait doucereuse. Mélange de miel et de poison.

— Tu me déçois, mon garçon ! Quand je pense que, de mon côté, je n'ai pas arrêté une seconde de m'inquiéter pour toi et de chercher à savoir ce que tu devenais. Tu vas rire, mais j'ai même conservé tous les articles de presse sortis à ton sujet... Quel père modèle je fais parfois ! Quelle dévotion !

Mon cœur bat la chamade. Les cognements sont douloureux. J'ai l'impression qu'il va exploser si je n'arrive pas à me calmer. La voix continue d'injecter son poison :

— Mais qu'importe ! Nous serons bientôt réunis et je te promets que nous allons faire de belles choses ensemble.

À bout de force, je m'écroule sur le macadam. Si quelqu'un me voyait, il préviendrait immédiatement les urgences.

Mais peut-être qu'on me voit... qu'on va venir s'occuper de moi. Mon crâne semble s'ouvrir. Une torche blanche m'éblouit. La rue s'estompe.

— Et pour tes beaux-parents... Ne cherche pas ! Je nous en ai débarrassés. Ils n'avaient pas une bonne influence sur toi... Un mouflet de ta trempe, ça se modèle.

— Non ! C'est faux. Ça ne peut pas être toi ! T'es en prison depuis vingt-huit ans !

— T'as pas idée de quoi je suis capable, et les maigres souvenirs que

t'as dans le crâne sont très loin de ce que je peux faire. Je t'assure.

Les images tourbillonnent autour de moi, mais, bizarrement, le visage de mon père, penché sur moi, est très net.

Il me sourit et me souffle dans le creux de l'oreille :

— Allez, lève-toi. Je vais te montrer quelque chose qui devrait te plaire. Quelque chose qui m'a nourri pendant toutes ces années.

Lyon

Fin de l'année 1989

Foyer L'Orée

— J'suis désolé ! lança Marc en interceptant Joëlle qui s'apprêtait à sortir de la salle de télévision.

Elle s'arrêta sur le seuil et se retourna.

— Pff. Tu m'as bien laissée me ridiculiser tout à l'heure...

L'acidité du ton employé l'interpella. Car, même si elle était furieuse, elle ne le montrait pas, physiquement parlant.

Marc se justifia :

— Je ne voulais pas, je t'assure. T'es l'une des rares personnes à être sympas avec moi ici. C'est que... notre discussion m'a fait repenser à des trucs horribles.

Les lèvres de la gamine s'entrouvrirent et s'arquèrent de façon à former un petit sourire.

— Si tu le dis...

Daniel, qui venait de remarquer que Joëlle s'était arrêtée, intervint :

— Hé ! le branleur ! T'as pas fini de nous emmerder ? Faut qu'on t'le dise comment ? rugit-il, les joues rouges de colère.

Ignorant le chefaillon, Marc fit comme si de rien n'était et poursuivit :

— Joëlle, s'il te plaît ! Je tiens à toi. Je...

Les poings du rouquin se serraient, se desserraient, en rythme alternatif de plus en plus rapide... et menaçaient de s'abattre à tout moment sur sa tête de Turc préférée.

Joëlle, malgré sa frêle silhouette, objecta :

— Arrête, Daniel ! Il n'en vaut pas la peine ! Tu vas avoir des ennuis. Laisse-moi lui parler une minute. J'arrive.

Le roux considéra la gamine avec étonnement. Avait-elle réellement dit que le nouveau n'en valait pas la peine ? Il repassa rapidement dans sa tête les quelques secondes qui précédaient, puis figea un rictus satisfait sur son visage porcin.

Oui... Elle l'avait dit !

Convaincu que la fillette s'était finalement ralliée à sa cause, il envoya une grande tape dans le dos de la fouine blondinette qui, elle aussi, s'était arrêtée pour l'intimer à se remettre en route.

Joëlle vérifia que Daniel était assez loin pour ne pas entendre ce qu'elle allait dire et chuchota :

— Je ne vais pas pouvoir rester très longtemps, mais ça me fait plaisir que tu sois venu me parler.

— Mais pourquoi avoir dit que je n'en valais pas la peine ?

Elle haussa les épaules.

— Parce que ce gros con de Daniel allait te réduire en bouillie. C'était la seule façon de sauver ta peau.

Marc acquiesça.

— Et si tu veux passer ce soir... viens... Je t'attendrai dans les vestiaires des filles.

Marc n'en crut pas ses oreilles. Joëlle lui proposait un rencard. À son tour, il esquissa un sourire.

— D'accord !

— Mais fais gaffe à ne pas te faire choper, fit-elle en jetant un coup d'œil au surveillant qui trônait au milieu des gamins. Rubinard et sa clique font la ronde toute la nuit.

— T'inquiète !

— Alors, on se dit vingt et une heures trente, OK ?

Il valida d'un bref hochement de tête, puis, alors que Joëlle disparaissait dans les méandres du couloir, fit le tour panoramique de la salle de repos. La plupart des gosses du foyer avaient déserté les lieux pour rejoindre leur chambre, en silence. Seuls les frères Duperret, Annie la petite brune boutonneuse et Ahmed le Kabyle traînaient encore malgré l'extinction des feux. Rubinard, le visage empourpré et les mains posées sur les hanches, dirigeait avec vigueur les opérations d'évacuation.

Marc le considéra avec dégoût.

Bon sang, Joëlle... Comment peux-tu ?

Il laissa passer les retardataires et resta planté devant la porte.

Furieux, Rubinard s'approcha.

— Qu'est-ce que tu fous ? T'as pas entendu ce que je viens de dire ?

Marc ne bougea pas une oreille et, au contraire, resta lové contre le chambranle. Il le fixa avec intensité.

— Tu cherches les ennuis, c'est ça ?

De rage, l'homme le poussa avec agressivité. Il s'apprêtait à lever la main sur lui quand le gamin répondit enfin :

— Qu'est-ce que vous avez raconté sur moi ?

Rubinard s'arrêta d'un seul coup.

— Pardon ?

Avec aplomb et les yeux toujours plantés dans les siens, le garçon réitéra :

— Qu'est-ce que vous avez raconté sur moi ?!

Il n'avait pas mentionné le nom de Joëlle afin de ne pas l'exposer.

Rubinard hésita une poignée de secondes, tentant de jauger ce que ce morveux arrogant avait en tête, puis rétorqua :

— Je ne comprends pas ce que tu racontes !

— Je sais que vous avez parlé de moi, de mon passé. Vous n'aviez pas le droit !

Même si cela relevait du miracle, Rubinard s'empourpra davantage. Ses joues prirent une couleur cramoisie répugnante, exposant un entrelacs de veinules éclatées.

— Je n'ai jamais rien fait dans le genre. Et puis, t'es qui ? Je ne te connais même pas. T'es nouveau ?

Il était vrai que, depuis son arrivée au foyer, ils n'avaient pas eu l'occasion d'être présentés. Et même s'ils s'étaient croisés à plusieurs reprises, le directeur adjoint n'y avait pas prêté attention. Marc avait le don de se fondre dans le paysage et de passer inaperçu. Un même banal. Terne. D'ailleurs, c'était à se demander pourquoi Joëlle s'intéressait à lui.

Le gosse répondit :

— Marc Kasowski !

Une lueur perverse étincela dans les petits yeux de Rubinard... Deux billes noires fichées dans la chair boursouflée d'un visage repoussant.

Kasowski...

Ce nom, il ne l'avait pas oublié... et il ne l'oublierait jamais.

— C'est la merdeuse qui te l'a dit ?

Marc sentit monter en lui une rage puissante.

— C'est pas une merdeuse !

L'homme éclata de rire.

— Oh que si !

— Non ! C'est...

Il s'arrêta. Il était en train de se faire manipuler... Il venait d'avouer que Joëlle avait craché le morceau.

L'homme gloussa.

— Tu n'imagines pas à quel point !

Son sourire ignoble dévoila une dentition à l'abandon. Des dents pourries qui avaient en partie jauni. Marc en eut la nausée.

— Maintenant qu'on se connaît, tu vas me suivre... Faut qu'on

prenne un peu de temps, tous les deux. Je crois qu'on a plein de choses à se dire.

*

Aile des filles, 21 h 30

Joëlle entrouvrit la porte de sa chambre et jeta un coup d'œil dans le couloir.

Désert. Pas de lumière vacillante. Pas de bruit, même lointain. La voie était libre. C'était le moment de rejoindre les vestiaires.

Sur la pointe des pieds, elle se glissa dans la semi-obscurité et entama sa progression silencieuse. Une bonne centaine de mètres la séparaient du lieu de rendez-vous qu'elle avait fixé à Marc et, théoriquement, elle n'en avait que pour une minute, tout au plus.

Elle longea une première dizaine de portes, toutes semblables, avant d'arriver à un coude prononcé. Dans cette partie du boyau, la lueur diaphane de la lune, qui filtrait tout à l'heure au travers des deux velux, était encore plus ténue.

Elle marqua une hésitation, laissa le temps à ses yeux de s'habituer aux ténèbres qui s'étendaient devant elle, puis, ne constatant aucune amélioration, posa la main contre le mur pour se guider à l'aide de la cloison.

D'après ses souvenirs, il lui restait encore une quinzaine de portes à dépasser avant d'atteindre les vestiaires. Elle effaça rapidement les cinq premiers renforcements.

Alors qu'elle franchissait le sixième, un bruit la stoppa dans sa progression.

Un bruit étrange... Mélange de cliquetis aigres, de claquements criards et désagréables, semblables à ceux d'une crécelle.

Et ils étaient tout proches.

Paniquée, elle s'accroupit instinctivement et resta dans cette position inconfortable, osant à peine respirer.

Le temps passa. Lentement, refusant d'avancer, comme toujours dans une telle situation de stress.

Une minute, deux...

Trois...

Petit à petit, les craintes de Joëlle se dissipèrent, et elle réussit à se convaincre que ce qu'elle avait entendu ne devait pas être si proche, finalement.

T'es vraiment qu'une cruche, ma pauvre. Une vraie poule mouillée quand tu t'y mets... Heureusement que Marc ne t'a pas vue aplatie comme une crêpe !

Elle imagina facilement la honte qu'elle aurait ressentie si son

prétendant l'avait trouvée dans cette position, puis se releva, en rage contre elle-même.

Elle dépassa encore trois ou quatre renforcements avant que le bruit qu'elle avait perçu, quelques minutes plus tôt, se renouvelle.

Cette fois, la source sonore se trouvait juste devant elle. À deux mètres, tout au plus.

Fuir !

Terrorisée, elle fit un pas en arrière et, sans demander son reste, pivota pour rejoindre sa chambre.

Mais sa tentative avorta. Quelque chose avait agrippé ses vêtements et la retenait.

En même temps que la panique l'inondait, le faisceau d'une torche se braqua sur elle.

— Tiens... tiens... tiens... Mais qui va là ?

Même si, du fait de la lumière brutale, elle n'était pas parvenue à discerner les traits de son interlocuteur, la voix l'avait renseignée sur son identité. C'était Daniel qui, de toute évidence, n'en avait pas fini de s'acharner sur elle.

Fier de son effet, le rouquin gloussa et la tira sans ménagement à lui.

— Je vois que mes informations sont particulièrement fiables.

La fillette ne se laissa pas démonter.

— Qu'est-ce que tu fous ici, Daniel ? Tu sais que c'est interdit de traîner dans l'aile des filles ?

Le gamin ricana.

— Ne me prends pas pour un con, Joëlle... On m'a dit que tu avais filé un rencard à Tête-de-bite.

Elle pesta intérieurement. Pourquoi n'avait-elle pas été plus discrète ?

Les lèvres pincées, elle analysa la situation. Selon toute vraisemblance, Marc n'était pas encore arrivé puisque Daniel était là, devant elle. Elle disposait donc d'un court instant pour trouver une parade et faire fuir le rouquin avant l'arrivée de Marc.

Elle mentit avec aplomb :

— Ah bon ! Et tu le vois ici ?

Le joufflu sembla réfléchir.

Sans attendre de réponse, elle remit la pression :

— Pff ! Franchement, Daniel, tes informations, c'est de la merde ! Tu me saoules avec tes conneries.

Les paroles déstabilisèrent le rouquin. Il ne sut quoi répondre. Hésita.

Elle poursuivit :

— Et si tu m’laisses pas tranquille, je hurle !

Daniel dépassa sa stupéfaction et considéra Joëlle de pied en cape. Une lueur malsaine brillait dans ses yeux. Imaginait-il, à cet instant précis, qu’il avait l’opportunité de la coincer dans les vestiaires et de passer à l’acte ?

Elle ressentit l’excitation du prédateur en herbe et le mit en garde :

— Daniel, n’y pense même pas ! Si tu tentes quoi que ce soit, je te jure que je vais crier !

L’autre maintint son regard encore quelques instants, mais elle renouvela la charge :

— T’as compris !!!?

Le gosse finit par redescendre sur terre.

Avait-il intégré que Rubinard serait le premier sur les lieux si la donzelle se mettait à hurler ? Certainement ! Il ne pouvait pas prendre le risque de l’avoir dans les pattes.

Contrarié, il la fusilla du regard, fit danser sa torche sur ses courbes, puis lâcha l’affaire.

— OK ! J’m casse ! Mais... j’té préviens, si j’apprends que tu continues à voir l’autre tapette, je te pulvérise.

*

Marc considéra l’homme avec dégoût.

Tel un pantin désarticulé, le corps flasque et ventripotent vibrait au rythme des pulsations électriques qui le traversaient. L’écume qui avait fleuri au coin de ses lèvres et l’odeur entêtante de brûlé qui s’échappait de la masse charnelle de Rubinard ne laissaient aucun doute sur l’issue fatale.

Le gamin, nu comme un ver et frissonnant de froid, ferma les yeux.

Il n’interviendrait pas. Il laisserait le destin qui venait de le sauver en finir avec la pourriture qui gesticulait devant lui. Et ce serait rapide. Quelques secondes, tout au plus.

Il avait tenté d’abuser de lui et il en payait le prix fort.

Lorsque Marc rouvrit les yeux, l’homme ne bougeait plus. Son sourire ignoble avait disparu au profit d’une crispation de douleur. Fasciné, le gamin fixa un instant les éclairs jaunâtres qui s’entêtaient à zébrer la pièce, puis plongea son regard vers la radio gisant au fond de la baignoire.

Était-elle tombée accidentellement ? L’avaient-ils fait tomber dans leur lutte ? Il ne saurait le dire, mais, assurément, elle l’avait sorti des griffes de son agresseur.

Un frisson le parcourut. L’effet du froid, mais aussi celui de l’adrénaline qui se résorbe après une émotion intense.

Ce qu'il venait de vivre tambourinait encore dans sa tête.

Le crissement aigu du verrou de la porte, le sourire ignoble de Rubinard lorsqu'il s'était approché. Sa voix aigre-douce... mielleuse à vomir.

Tout s'était mélangé pour former un cocktail explosif. Il avait ressenti une haine profonde l'envahir, puis l'ombre de son père avait ressurgi de ses souvenirs.

La bouche déformée par la colère de son géniteur s'était superposée à celle de Rubinard, et tout le reste avait suivi. Son visage, ses mains, son corps adipeux, même l'odeur s'était associée à l'illusion. En quelques secondes, le directeur adjoint était devenu son paternel. Le monstre. Celui qui avait anéanti sa vie. Et la substitution, à l'image d'une transe profonde, s'était éternisée. L'avait anesthésié. Le rendant vulnérable et le privant de toute rébellion.

Rubinard en avait profité et, quand Marc avait repris un peu de lucidité, il était dans la salle de bains, dans le plus simple appareil.

L'homme avait forcé la voix pour couvrir le bruit de l'eau qui cascadaient à grands flots contre l'émail.

— T'es plutôt bien fait, mon garçon...

Il avait grogné de plaisir en le scrutant de la tête au pied.

— On va voir si tu es aussi doué en actes qu'en paroles !

Il avait psalmodié quelques mots incompréhensibles, sorte de chansonnette ridicule, puis s'était déshabillé à son tour pour finir seulement vêtu d'un vieux slip kangourou.

— Mais déjà, on va se laver.

Le porc infect, confiant de l'emprise qu'il avait sur le garçon, avait terminé de se dévêtir, puis s'était approché de Marc dans un dodelinement grotesque.

— Tu vas me frotter le dos. Et après, ce sera mon tour...

Tout en maintenant les mains de Marc pour le contraindre à entrer dans la baignoire, il s'était engagé, lui aussi, posant le pied sur le rebord. Envisageait-il vraiment de pouvoir rejoindre le garçonnet dans cet espace réduit ?

En tout état de cause, tout s'était précipité. Marc revit le corps bouffi se coller contre le sien. Ses doigts effleurer sa peau, son sexe durcir, son haleine fétide assaillir ses narines.

Il sentit aussi l'homme glisser et tenter de se retenir. Il se rappela en avoir profité pour effectuer un roulé-boulé habile pour s'extraire de la baignoire.

Il se rappela...

Soudain, la scène se déchira. Un bruit l'avait tiré de sa torpeur. Et

même s'il semblait provenir du corps qui continuait à crépiter sous l'effet de l'électricité, il ne devait pas s'attarder davantage sur les lieux.

Marc se rhabilla rapidement, puis fit le tour du studio de l'assistant, essuyant minutieusement, à l'aide d'une serviette, tous les endroits qu'il avait pu toucher.

Il vérifia le contenu de ses poches pour s'assurer que rien n'était tombé dans l'appartement, jeta un œil sur sa montre, puis, telle une anguille, se faufila à l'extérieur.

Il était temps de rejoindre Joëlle.

*

Aile des filles

Vestiaires, 21 h 48

Joëlle se morfondait dans le noir.

Cela faisait maintenant un bon quart d'heure qu'elle était arrivée et elle attendait Marc avec impatience. Ce fut au moment où elle prit la décision de faire demi-tour que des bruits de pas, à peine audibles, brisèrent le silence du couloir.

Son cœur se serra.

Était-ce Marc ? Était-ce Daniel qui revenait pour vérifier ses dires ? Pire, s'agissait-il de Rubinard ou d'un de ses sbires qui effectuait sa ronde ?

À cet instant précis, elle réalisa le caractère insensé de son entreprise. Si elle se faisait prendre hors de ses quartiers pendant le couvre-feu nocturne, elle serait sévèrement punie et consignée dans sa chambre pour une durée qu'elle n'osait imaginer.

Le sang battant dans ses tempes ; elle retint sa respiration et attendit sans bouger.

Les pas s'alourdirent, prirent de l'amplitude, même si la personne cherchait de toute évidence à rester le plus discrète possible. Ils s'arrêtèrent devant l'ouverture.

Si c'était Rubinard, il aurait une torche...

Une petite voix masculine rompit ses supputations :

— Joëlle ?... Joëlle, t'es là ?

La gamine laissa échapper un soupir de soulagement.

— Bon sang ! Qu'est-ce que tu foutais ? Ça fait plus d'un quart d'heure que je t'attends.

— Je sais... J'suis désolé. J'ai eu quelques affaires à régler.

— Affaires ?

Marc sortit une boîte d'allumettes de sa poche, gratta le soufre contre la bande granuleuse et alluma la mèche d'une bougie qu'il

cachait sous sa chemise. Une douce lumière orangée déchira peu à peu le voile ténébreux des vestiaires.

— C'est mieux comme ça, hein ? répondit-il en plantant la tige de cire dans l'un des interstices formés par les planches du banc écaillé.

— Hé ! Où t'as trouvé ça ? C'est interdit, tu sais ?

Le gamin haussa les épaules.

— Tout est interdit ici, de toute façon. Ça ne changera rien.

Joëlle secoua la tête, mais ne fit aucun commentaire. Marc avait raison : les règles étaient très strictes à l'intérieur du foyer. Beaucoup de choses étaient proscrites, mais là, il dépassait les bornes... Une boîte d'allumettes... S'il se faisait coincer avec ça, il serait renvoyé sur-le-champ.

— Alors, qu'est-ce que tu avais à faire de si important ? reprit-elle en s'asseyant à proximité de l'éclairage improvisé. Pourquoi t'es arrivé en retard ?

Marc hésita. Devait-il lui parler de ce qui venait de se passer avec Rubinard ? Devait-il lui avouer qu'il était avec lui au moment où ce dernier était passé de vie à trépas ?

Il sonda les yeux clairs de la douce gamine avant de décider de ne rien lui révéler. Car même s'il aurait aimé soulager sa conscience, il ne voulait surtout pas l'impliquer dans cette histoire.

Il chercha rapidement une réponse crédible.

— J'ai croisé René et il m'a tenu la jambe...

— René ? Celui qui s'occupe des réparations ?

Marc hocha la tête.

Il allait s'enfoncer davantage dans le mensonge quand elle ajouta :

— Mais qu'est-ce qu'il faisait encore au foyer ? Il part toujours en fin d'après-midi. C'est bizarre...

Marc, déconcerté par la réflexion, balbutia quelques mots dénués de sens :

— Ben... Euh... je ne sais pas, mais...

Joëlle pouffa de rire.

— Tu sais, Marc, je ne te demande pas de me dire pourquoi il était là.

Le garçon fit la moue. Il était mal barré. Mentir à Joëlle était un jeu pour le moins éreintant.

— Je te demandais juste pourquoi tu étais arrivé en retard. De quoi vous avez parlé, toi et René ?

Nouveau blanc.

Les questions qu'elle posait s'intensifiaient. Il avait l'impression de prendre l'eau de toutes parts, d'être ballotté comme une coquille de

noix au beau milieu d'un océan déchaîné.

Bon sang ! Joëlle arrête !!!

À court d'idées, il se rapprocha de Joëlle et prit sa main dans la sienne.

Elle était fraîche, presque froide.

— Hé ! Mais qu'est-ce que tu f... ?

Il inclina son visage jusqu'à ce que ses lèvres viennent effleurer celles de la gamine.

— Marc, tu...

Le contact s'établit sans devoir jamais s'arrêter.

Pour Marc, c'était la première fois qu'il goûtait un baiser, et cette expérience, en plus d'être inattendue, revêtait quelque chose de particulier, de viscéral, d'enfoui dans son inconscient qui ressurgissait avec violence.

Il ressentit une chose étrange émerger, gonfler comme une baudruche, le remplir. Dans son cœur. Dans son être. Tout au fond.

Jusqu'à présent, sa vie n'avait été qu'une lutte acharnée contre les facéties du destin. Il avait côtoyé l'horreur, la tristesse et la souffrance. Personne ne lui avait montré quoi que ce soit de positif. Or, à cet instant précis, tout était enfin sourire, les ténèbres s'évaporaient, se délaient. Un extraordinaire sentiment de bien-être l'envahissait.

Pendant de longues secondes, leurs lèvres restèrent soudées comme si elles sanctifiaient ce moment de bonheur, puis leurs langues se frôlèrent, se touchèrent, s'enroulèrent pour se lancer dans un ballet lent et sensuel.

Rassasiés, ils finirent par se désunir, puis Joëlle se colla contre lui et l'entoura de ses bras.

— Pourquoi t'as fait ça ? lui glissa-t-elle dans l'oreille.

Surpris, Marc se redressa et la considéra d'un air interrogateur.

— Oui... Pourquoi tu m'as embrassée ? s'enquit-elle.

— Ben... Parce que... Parce que j'en avais envie.

— Vraiment !? C'est que je te plais, alors ?

Même si les questions lui paraissaient évidentes, voire absurdes, il répondit quand même :

— Ben oui... Bien sûr !

Elle soupira d'aise et se serra davantage contre lui.

Il lui caressa les cheveux avec une tendresse qu'il n'avait jamais exprimée, pas même à Dorothée quand elle était encore de ce monde.

— Tu ne me laisseras jamais tomber, hein ? supplia-t-elle en cherchant ses lèvres pour un nouveau baiser.

Marc soupira intérieurement. Si seulement il pouvait exaucer ce

souhait, être assuré que cela puisse être réalisable. Possible. Car ici-bas, rien n'était acquis, il le savait pertinemment. Du jour au lendemain, les aléas de l'adoption pouvaient les séparer à tout jamais, sans retour arrière possible. Irrémédiablement.

Il se força à chuchoter la réponse qu'elle attendait.

— Oui... C'est promis. Je ne te laisserai jamais tomber, Joëlle.

La petite frissonna de plaisir.

— Je t'aime, tu sais.

— Oui... moi aussi.

Lyon

12 mai 2017, fin d'après-midi

— Bon sang ! Tu pourrais y aller, grogne la femme en faisant irruption dans le salon. C'est toujours à moi de me farcir les courses !

La trentaine bien entamée, de longs cheveux blonds, de grands yeux noisette mis en valeur par des cils fournis, elle pourrait être jolie si la colère ne déformait pas ses traits au point de les rendre anguleux.

L'homme, assis devant la télévision, la considère d'un air hébété, puis répond sans se démonter.

— Thierry vient me chercher dans dix minutes. Je lui ai promis d'aller faire un tour. On va essayer son nouveau VTT.

Exaspérée, elle secoue la tête, puis se renfrogne. Laurent n'en a que faire de ses états d'âme. Dans la petite vie tranquille de son mari, il y a ses amis, le sport et les sorties. Les rares fois qu'il a un peu d'attention pour elle correspond au moment précis où ses hormones le lui suggèrent.

Elle le fusille du regard, puis ajoute :

— T'es vraiment pas sympa. Et Antoine ? Je suppose que je dois m'en occuper aussi ?

— Ben... C'est que...

— Ça va ! J'ai compris, reprend-elle, furieuse. Mais tu ne perds rien pour attendre. À ton retour, il faudra qu'on parle. Ça ne peut pas durer comme ça. Je ne suis pas ta boniche !

Il baisse la tête pour éviter l'affrontement. Il connaît Marlène. Il est préférable de ne pas jeter de l'huile sur le feu, au risque de relancer un débat interminable.

Et puis, de toute façon, selon lui, quand il reviendra de sa balade, la crise sera passée.

Sans se démonter, il complète simplement :

— Je vais me changer. À tout à l'heure. Si tu pouvais penser à me prendre un carton de bières pour ce soir.

Dix minutes plus tard, elle aborde l'avenue Barthélémy-Buyer en direction du Leclerc de Tassin. Tout en fixant la route, elle fulmine de

rage, repensant encore à ce que lui a dit Laurent.

*« Si tu pouvais penser à me prendre un carton de bières pour ce soir... »
Et puis quoi encore ? Quel enfoiré ! Il se fout vraiment de ma gueule.*

Elle s'arrête au feu tricolore, observe machinalement les passants qui se pressent devant l'arrêt de bus, puis continue sa route vers le supermarché perdu au milieu des barres de HLM.

Quelques mètres plus loin, elle entre dans le parking, cherche quelques instants une place disponible, puis, malgré le monde, finit par se garer.

Allez, courage, ma fille ! Allons affronter la foule !

Avec détermination, elle ouvre la portière et pose le pied sur le bitume.

Elle va revêtir, le temps d'un instant de frénésie consumériste, son costume de guerrière. Car plus vite elle en aura terminé, mieux ce sera. D'autant plus qu'elle doit préparer le gâteau pour ce soir.

Alors qu'elle insère déjà un jeton dans le chariot, une décharge d'adrénaline la fait frissonner. Antoine, son fils de huit ans, n'est pas à ses côtés. Paniquée, elle se retourne, le cherche des yeux sans trop savoir où regarder, puis recentre son attention sur son véhicule.

Le gamin est toujours assis dans l'habitacle et n'a pas bougé une oreille.

Bon sang ! Je ne vais jamais réussir à m'en sortir avec cette famille...

Furieuse, elle fait demi-tour et aboie après lui :

— Antoine, qu'est-ce que tu fabriques ? Au cas où tu ne t'en serais pas aperçu, on est arrivés.

— J'ai pas envie, maman.

Pas envie, maman...

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Excédée, elle s'empourpre.

— Tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi ?

— J'ai pas envie. C'est pas drôle, les courses. J'peux pas rester dans la voiture ? reprend le gamin, les yeux toujours rivés sur sa 3DS.

— Non !

— J'suis dans un niveau. Je ne peux pas encore sauvegarder. S'il te plaît...

Elle soupire. Depuis qu'il a ce jouet, il n'en décroche plus et, même s'il est présent physiquement, son esprit est ailleurs, perdu dans ces foutus mondes imaginaires.

Elle va lui répondre, le menacer d'une punition exemplaire s'il n'obtempère pas immédiatement quand l'idée qu'Antoine vient de lui souffler prend un sens. Elle n'est pas si mauvaise. Au contraire, elle lui

permettra de ne pas l'avoir dans les pattes.

Elle s'éclaircit la gorge, puis se penche vers son fils.

— Bon ! D'accord ! Mais je veux que tu restes dans la voiture. Tu ne sors pas d'ici. Sous aucun prétexte. T'as compris ?

L'enfant, les yeux toujours rivés sur sa console, acquiesce sans avoir vraiment écouté ce qu'elle vient de dire.

Elle réitère plus fermement :

— Antoine ! Je viens de te demander quelque chose.

— Oui... oui...

— Et s'il fait trop chaud, tu ouvres un peu la vitre. D'accord ?

— D'accord, m'man.

Avec une certaine appréhension et une pointe de culpabilité – c'est la première fois qu'elle va faire une chose pareille –, elle s'éloigne en poussant son chariot. Rapidement, les grandes portes vitrées du supermarché se dressent devant elle, puis la happent.

Elle n'en a que pour une petite demi-heure. Ce n'est pas la mer à boire.

Pourtant, c'est largement suffisant pour faire basculer leur existence.

*

Parking du Leclerc de Chantevert, 18 h 10

Antoine relève la tête. On frappe avec insistance contre la vitre de la voiture.

Un homme, la soixantaine, lui semble-t-il, le regarde en souriant.

— Petit... Petit...

Le gamin l'ignore et continue sa partie.

Mais l'homme insiste.

— Excuse-moi de te déranger, mon garçon, mais j'ai un petit service à te demander.

Antoine se redresse sur l'assise du siège-auto et le considère à nouveau.

— Tu vois les sacs, là ?! reprend le sexagénaire en désignant les deux gros paquets en toile de jute posés à côté de lui.

— Oui.

— Ils sont trop lourds pour moi. Mon pauvre dos crie sa douleur. Si tu pouvais m'aider à les porter, ce serait vraiment gentil.

Le garçonnet secoue la tête en signe de dénégation.

— Maman m'a dit de ne pas sortir de la voiture.

Comme s'il cherchait à gagner sa confiance, l'homme accentue son sourire perfide jusqu'à ses oreilles. Il approche son visage ridé au plus près du carreau.

— S'il te plaît. Tu n'en auras pas pour très longtemps, et puis, si tu

acceptes, tu auras droit à une petite récompense.

Récompense... Mot magique qui capte instantanément l'attention du gamin. Malgré les deux monstres qui entrent dans son champ de tir, il quitte des yeux la console.

— Une récompense ! C'est quoi la récompense ?!

Le poisson vient de mordre. Il est temps de le ferrer. De toutes ses forces...

L'homme profite de l'intérêt qu'il vient de susciter :

— T'es bien curieux, dis-moi.

— Allez, c'est quoi ? réplique le gamin, pressé de savoir.

— Bon... Comme tu m'es sympathique, je vais te le dire. J'ai un petit-fils qui a à peu près ton âge. Je lui ai acheté une cartouche de jeu qu'il a déjà. J'étais venu au magasin pour l'échanger, mais ces maudits vendeurs n'ont pas voulu me la reprendre. Alors, si tu m'aides, elle est à toi.

Les yeux du garçonnet se mettent à briller.

— C'est quel jeu ?

— C'est... euh... Je ne me souviens plus du titre. Je ne suis pas vraiment calé en jeux vidéo, mais le vendeur m'a dit qu'il venait de sortir.

— Super Mario Bros. 2 ? réplique Antoine, le cœur battant.

L'homme renforce son sourire mielleux.

— Oui ! C'est ça ! C'est exactement ça !!!

Antoine soupire. Ça fait plus de deux mois qu'il le réclame à ses parents. Deux mois qu'il ronge son frein.

Pour ton anniversaire, Toinou. Papa et maman ne peuvent pas t'acheter des jeux tous les jours...

Et là, on le lui propose en échange d'un petit coup de main de rien du tout, mais pour cela, il faut qu'il désobéisse à sa mère. C'est trop bête.

Pesant le pour et le contre, il hésite un court instant avant de prendre la décision qui s'impose. Il ne va pas passer à côté de cette opportunité. C'est trop tentant.

Refoulant les consignes laissées par sa génitrice, il soulève le loquet et ouvre la portière.

— C'est d'accord, m'sieur ! J'vais vous aider. Je peux avoir le jeu tout de suite ?

L'homme lui adresse un énième sourire, puis éclate de rire.

— Un peu de patience, mon garçon. Il est dans ma voiture. Il suffit d'aller le chercher.

Le gosse acquiesce.

— Allez, viens. Ne perdons pas de temps.

Trop excité à l'idée de tenir entre ses mains le nouveau Mario Bros., il n'a pas remarqué l'incohérence des propos du vieillard. Pourtant, ils l'auraient alerté. S'il avait, comme il vient de le lui dire, réellement voulu échanger le jeu vidéo au magasin, il l'aurait avec lui et non pas laissé dans la voiture.

Les bras chargés des sacs, Antoine suit le type qui avance avec difficulté et s'appuie régulièrement sur une vieille canne taillée dans du bois d'olivier. Ils marchent quelques dizaines de mètres, puis s'arrêtent devant une fourgonnette blanche, vitres teintées, garée à l'arrière du magasin.

Essoufflé par l'effort qu'il vient de faire, le gamin pose les charges sur le sol et fixe l'homme avec intensité. Ses yeux semblent l'implorer.

— Tu as été très serviable, mon garçon. Sans toi, je n'aurais jamais réussi, tu sais.

Antoine hoche la tête et, impatient de pouvoir toucher l'objet de sa convoitise, croise les bras.

— Et ma récompense ?

Tout en jetant un coup d'œil rapide autour d'eux, l'homme étire un énième sourire dégoulinant de fausseté.

— Une promesse est une promesse. Allez, monte et va la chercher.

Le gamin ne se fait pas prier. À peine l'homme a-t-il tiré la porte coulissante qu'il se rue à l'intérieur et commence à fouiller dans les cartons entassés dans l'utilitaire.

Au bout de quelques secondes, il se retourne.

— Je ne le trouve pas, monsieur... Il est où ?

— Dans un sac. Cherche ! Cherche bien...

Le cœur battant, il reprend la fouille et soulève tous les objets qu'il trouve, mais ses recherches restent vaines.

Son visage affiche une petite moue dépitée.

— Non, il n'y est pas.

Tandis que le gosse s'affaire dans le débarras, l'homme entre à son tour. D'un mouvement sec, il referme la portière et la verrouille.

— Ah bon ! J'étais pourtant certain qu'il y était...

— Non ! J'ai tout fouillé.

— Bon, si tu le dis, c'est que tu as certainement raison. Mais ce n'est pas bien grave. Là où on va, tu n'en auras pas besoin.

Antoine écarquille les yeux. En un instant, il comprend qu'il vient de se faire piéger. L'homme n'est pas celui qu'il prétend être.

Tétanisé par la peur, il se retranche à l'arrière de la camionnette.

— Que... Que... Qu'est-ce que vous voulez ?

Le vieil inconnu se redresse et laisse tomber sa canne, désormais inutile. Avec avidité, il s'approche du garçonnet.

— Toi et tes petites fesses dodues. Je sens que je vais les adorer.

Alors que le gamin, comprenant qu'il doit à tout prix sauver sa peau, hurle et se débat comme il le peut, le poing de l'agresseur s'abat avec violence. Une dent se déchausse et roule sur le sol de l'utilitaire.

Un deuxième coup le propulse contre une des parois.

Sa tête heurte le métal et il perd connaissance.

*

Quelque part – Hauteurs de Lyon, 19 h 5

— Allez, descends de là. On est arrivés, ordonne l'homme en ouvrant la portière coulissante du fourgon.

Le gamin, pétrifié dans un coin, relève la tête. La peur se lit sur son petit visage. Il a désobéi à sa mère et en paie le prix fort.

Avec appréhension, il descend du véhicule, puis observe furtivement son kidnappeur. Il n'a plus rien à voir avec le vieillard qui l'a abordé sur le parking. Maintenant qu'il a retiré son déguisement ridicule, il lui apparaît beaucoup plus jeune et plus grand. Peut-être un mètre quatre-vingts et solide comme un roc.

Transi par l'angoisse, il bredouille :

— Où... Où sommes-nous ?

— Ça n'a aucun intérêt que tu le saches. Allez, bouge ton petit cul !

Le gamin a un mouvement de recul.

— Mais... maman va s'inquiéter... Elle... Elle...

L'homme appuie un regard intense sur sa proie.

— Ça, mon garçon, fallait y penser avant ! Maintenant, c'est trop tard.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais ». Allez, sors de là ou c'est moi qui viens te chercher.

— Elle... Elle va...

— Tu lui as désobéi, Antoine.

— Mais je...

— Je vous ai bien observé avant de venir vers toi. Elle t'a pourtant demandé de ne pas descendre de la voiture.

Les larmes montent aux yeux de l'enfant une nouvelle fois, et l'homme entre dans la camionnette tout en continuant de parler.

— Tu sais qui je suis ?

Le gosse secoue la tête.

Le type continue :

— Le croquemitaine. Je dévore les enfants qui n'écoutent pas leurs

parents. Et, aujourd'hui, tu entres parfaitement dans le profil des merdeux que je punis.

Antoine ne sait quoi répondre. L'homme est effrayant de froideur, mais cette histoire de croquemitaine est ridicule et seulement bonne pour les petits de la maternelle. Du haut de ses huit ans révolus, il a passé l'âge de ces pantalonnières.

Tout en sanglotant, il finit par formuler :

— Le croquemitaine n'existe pas. C'est comme le père Noël. Le croquemitaine, c'est juste un truc pour faire peur. Mais moi, j'y crois pas.

L'individu se baisse, pliant ses genoux pour se mettre à sa hauteur.

— Ah ouais... Tu crois ça ?

— Oui ! répond Antoine en croisant les bras, comme pour le défier.

— Alors, je vais te montrer. Suis-moi.

Contraint par cet inconnu qui lui serre le bras, Antoine traverse la petite cour en graviers noirs de crasse avant de s'arrêter devant l'énorme cadenas scellant la porte principale d'une grande bâtisse en pierres.

Dans un silence de mort, l'homme déverrouille la serrure afin qu'ils puissent entrer et se diriger vers la première pièce sur la gauche.

Une odeur nauséabonde, mélange de citron pourri et de viande avariée, les enveloppe immédiatement.

— Ça, c'est la cuisine, lâche le monstre. C'est ici que j'ai fait cuire la petite sottise après l'avoir découpée en morceaux.

Le garçonnet, terrifié, jette un coup d'œil craintif au mobilier. Un réfrigérateur gigantesque – il n'en a jamais vu un aussi grand –, un îlot central en métal garni de grands couteaux et d'une petite scie, deux énormes éviers – il pourrait s'y tenir assis – et une petite table accompagnée d'une seule chaise.

— Va ouvrir le frigo.

Antoine recule. Même s'il ne croit pas au croquemitaine, l'homme le terrifie.

— Vas-y ! Tu verras si je mens.

À contrecœur, il avance vers l'énorme bloc métallique et tend le bras pour saisir la grosse poignée chromée.

Il la tire d'un coup sec.

La porte pivote dans un grincement inquiétant et révèle l'intérieur.

L'horreur lui explose au visage.

*

Supermarché Leclerc, avenue Barthélémy-Buyer, 19 h 30

Quand Marlène ressort du supermarché, le parking s'est

sérieusement vidé. Finalement, elle a mis plus d'une heure pour faire les courses, se laissant convaincre par un des vendeurs du rayon électroménager. Une machine Nespresso, dernier cri, avec quarante pour cent de remise. Ça faisait des années qu'ils hésitaient. C'était l'occasion ou jamais.

Satisfaite de son achat, elle pousse son chariot bien rempli en direction de la voiture, réfléchissant déjà à l'argumentaire qu'elle va sortir à Laurent pour faire passer la pilule.

Elle s'avance dans l'allée, contourne le gros 4 x 4 stationné sur le passage clouté, puis s'approche du coffre. Ce n'est que lorsqu'elle l'ouvre qu'elle se rend compte qu'Antoine a disparu.

Les premières minutes qui suivent semblent durer une éternité. Nerveuse, elle fouille les environs du regard, cherche la petite tête blonde parmi le flot bigarré de véhicules encore présents, puis revient en courant à l'intérieur du supermarché.

Calme-toi, Marlène... Calme-toi ! Antoine a dû descendre pour venir te chercher. Tu es restée plus longtemps que prévu dans le magasin. Il s'est impatienté, c'est tout...

Essoufflée, elle se rend à l'accueil, parle à l'une des hôtes pour qu'elle lance un appel au micro, puis patiente en se rongant les ongles.

Au départ, elle s'était juré que, lorsque le garçon réapparaîtrait, elle le punirait – au moins une semaine sans sa maudite console –, mais plus le temps passe, plus la peur gagne du terrain.

Cinq minutes se consomment... puis dix... puis un quart d'heure.

Il est désormais impossible qu'Antoine se trouve dans l'établissement.

Au bout d'une demi-heure, un des responsables du magasin, alerté par la jeune femme de l'accueil, vient à sa rencontre.

— Je suis désolé, madame, mais je crains que votre fils ne soit pas ici. Nous avons cherché partout, même dans la réserve. Voulez-vous que je prévienne la police ?

La femme le regarde comme si elle ne réalisait pas la situation.

— La police ?! répond-elle en s'étrangeant.

— Oui. Je pense que c'est préférable.

— Mais je... Il...

L'homme pose la main sur son avant-bras pour la reconforter.

— Je vais les appeler. Ils s'occuperont de tout.

Une heure plus tard, enfermée dans un bureau du SRPJ, elle tâche de donner une description précise d'Antoine à un gardien de la paix.

— Un mètre vingt-cinq. Vingt-deux kilos.

— Des signes particuliers ?

Elle semble réfléchir.

— Non.

— Comment était-il habillé ?

— Jean, baskets. Chemise rouge et blouson Eden Park. Noir. Avec des bandes blanches vers les poches et sur le bout des manches. Il... Il avait aussi une capuche...

— Très bien, répond le flic en sauvegardant la fiche de signalement. Nous avons terminé. Un officier va passer vous voir pour prendre votre déposition.

Elle se contracte. Quelle va être la suite des événements maintenant qu'ils ont toutes les informations ? Une enquête va-t-elle être ouverte ? Un appel à témoins, lancé ?

Elle demande :

— Que va-t-il se passer ?

— Nous allons contacter le ministère et faire le nécessaire.

*

Quelque part dans les environs de Lyon, 22 h

Assis sur le béton insalubre, Antoine pleure toutes les larmes de son corps.

Les dernières heures qu'il vient de vivre dépassent en horreur tout ce que son esprit d'enfant a pu imaginer. La réalité l'a catapulté dans les bras d'un monstre encore plus abominable que ceux qui peuplent ses cauchemars d'enfant et qui le réveillent noyé dans ses larmes.

L'homme qui l'a enlevé est le croquemitaine. En chair et en os.

Plongé dans la pénombre de la pièce, il sèche ses pleurs et fixe les débris de sa console vidéo qui parsèment le sol. Mais ce n'est pas son jouet cassé qui lui rougit les yeux. Ce qu'il a vu dans les petites boîtes bien rangées dans le réfrigérateur est bien pire.

C'est du sang... pour faire du boudin ! T'aimes bien, j'espère ?

Il se rappelle avoir fixé avec dégoût le morceau de chair rosé qui reposait sur une assiette.

Et ça ?! C'est ce qu'il reste de la petite truie... Un morceau de jambon...

Sont-ce réellement les restes de la gamine qu'il lui a dit avoir mangée ?

Même si rien ne le prouve réellement, il en est convaincu. L'homme qui le séquestre est effrayant et singulièrement convaincant. Et même si Antoine est encore dans l'âge de l'innocence et de la naïveté, il a parfaitement compris que, dans peu de temps, il viendra s'occuper de lui comme il l'a fait pour la fillette.

Sa voix résonne encore dans sa tête... revenant en boucle, jusqu'à lui

arracher des larmes de peur.

Je dois m'absenter quelques heures, mais quand je reviendrai, on prendra tout le temps qu'il faut. En attendant, inutile de crier ou de tenter quoi que ce soit. Personne ne t'entendra de là où nous sommes, et puis, tes nouveaux amis que tu ne vas pas tarder à rencontrer n'aiment pas ça... Ça les met en panique et, quand c'est le cas, ils mordent...

Je ne voudrais pas qu'il t'arrive des histoires, en tout cas, pas avant qu'on ait pu se connaître un petit peu.

Des rats ! Des foutus rats... Il en a fait connaissance trente minutes plus tôt. Gros comme des chats et particulièrement agressifs, prêts à attaquer ses chairs et à le dévorer, eux aussi.

Anéanti, il sanglote un moment, se débarrasse de son pantalon encore humide d'urine qui lui glace la peau, puis se recroqueville. Comme le lui a dit son ravisseur, il n'a pas d'échappatoire. Il en est réduit à son bon vouloir.

Pendant son attente, il revoit sa mère qui lui adresse ses dernières recommandations avant de le laisser pour s'engouffrer dans le centre commercial. Des dizaines de fois... Des centaines même... Chaque fois, son cœur se serre...

Pourquoi n'a-t-il pas obéi ? Pourquoi n'a-t-il pas écouté sa mère ?

Tout cela pour un jeu vidéo. Jeu vidéo auquel il ne jouera jamais s'il ne trouve pas une solution pour s'enfuir de cet enfer.

Lyon

Fin de l'année 1989

Foyer L'Orée

Le soleil venait de se lever, mais le calme et le silence, si ordinaires à cette heure, n'étaient pas de rigueur ce matin.

Cela avait commencé par les sirènes deux tons de l'ambulance et des voitures de police qui avaient transformé la cour pavée de l'établissement en une vaste salle de concert cacophonique.

Désormais, c'étaient les allées et venues du personnel qui créaient un ramdam de tous les diables, digne d'un déménagement en bonne et due forme.

Marc, réveillé par le bruit, se leva et entrouvrit la porte de sa chambre.

Le couloir était en pleine agitation.

Côté gauche, le directeur, nerveux, emboîtait le pas à deux officiers de police alors que, dans le coin opposé, à proximité de la sortie, deux infirmiers s'affairaient à transporter un brancard sur lequel reposait une grande housse blanche.

Ça y est... Ils ont découvert Rubinard...

Pressé d'avoir accès aux premiers éléments de l'enquête, Marc enfila le pantalon et la chemise qu'il portait la veille et se glissa à l'extérieur. Il fit quelques pas avant d'être intercepté par un troisième fonctionnaire de police qu'il n'avait pas encore remarqué du fait de sa position. Ce dernier bloquait l'accès au reste du couloir et à la montée d'escalier.

— Faut pas rester là, petit, fit le flic en lui barrant le passage.

Même si le drame qui s'était joué ne lui était pas étranger, Marc fit comme si de rien n'était et posa la question que toute personne n'ayant pas eu connaissance de la tragédie était censée poser.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

L'agent sembla hésiter. Certainement cherchait-il les mots, les mots qu'un enfant de onze ou douze ans pouvait intégrer sans être choqué.

— Il y a eu un accident.

— Un accident ? ! Qui a eu un accident ?

L'homme mit fin à ses espérances d'en savoir davantage.

— Tu le sauras suffisamment tôt. Pour l'instant, tout le monde est consigné dans sa chambre. Alors, file.

Marc jeta un coup d'œil en direction de l'antre de Rubinard. Un des policiers qui, tout à l'heure, accompagnait le directeur montait désormais la garde devant la porte.

Malgré l'injonction, Marc resta statique quelques instants, imaginant les enquêteurs relever ses empreintes digitales, récolter les indices qui pourraient le confondre, puis, sous l'impulsion du représentant des forces de l'ordre, il finit par faire demi-tour.

T'inquiète... Ils ne recherchent pas de coupable... C'est un accident... Juste un accident.

C'est alors qu'il entendit René.

Entouré par deux personnes en civil, l'homme sortait de l'appartement. Il exprimait toute son incompréhension.

— Bon Dieu, mais qu'est-ce que vous insinuez ?

— Taisez-vous et avancez, s'il vous plaît, fit l'un des deux en le poussant sans ménagement.

Marc sentit son sang se glacer.

De quoi s'agissait-il ? René était-il en état d'arrestation ?

Il se tourna vers le flic, toujours posté devant lui.

— Qu'est-ce que vous avez après René ? Il n'y est pour rien !

L'homme ne considéra pas la question du gamin, mais réitéra son ordre.

— Je t'ai demandé de rentrer dans ta chambre ; alors, t'obéis ou je t'assure que tu vas avoir de gros problèmes.

René, étroitement escorté par ses gardes du corps, traversa le couloir. Il continuait à manifester son incompréhension. Et pour cause.

— J'ai rien fait ! Je vous assure !

— Gardez votre salive, monsieur Gardinet. Vous en aurez besoin quand on sera au poste.

Déséparé par les événements qui s'annonçaient, Marc bondit et, en quelques mouvements rapides, il se retrouva devant l'employé, forçant le groupe à s'arrêter.

— René, qu'est-ce qui se passe ? implora-t-il.

Un des fonctionnaires gronda à l'intention d'un des deux flics :

— Virez-moi ce gamin ! Bon Dieu, il n'a rien à foutre ici.

— René ! Je t'en prie... dis-moi !

L'agent d'entretien lui adressa un petit sourire embarrassé avant d'être poussé à nouveau vers l'avant.

— File d'ici, Marc. Ils font juste une grosse erreur, mais ne t'inquiète pas, ils vont vite s'en apercevoir.

*

Comme si le temps avait voulu jouer avec leurs nerfs, la matinée s'était étirée avec une lenteur infinie. Marc, à son grand désarroi et à l'image des autres résidents du foyer, était resté consigné dans sa chambre, porte verrouillée.

C'est seulement vers treize heures, après le départ des derniers fonctionnaires de l'identité judiciaire, que tous les enfants furent regroupés dans le réfectoire pour une réunion extraordinaire.

Le directeur et une grande partie des encadrants, avec leurs têtes de circonstance, avaient pris place sur une sorte de podium aménagé pour l'occasion.

Après une introduction assez brève, le directeur entra dans le vif du sujet. Le ton était fébrile.

— Vous n'êtes pas sans savoir qu'un drame terrible s'est passé cette nuit.

Visiblement très affecté par la disparition soudaine de son adjoint, il marqua un silence afin de s'éclaircir la voix.

— Et que monsieur Rubinard nous a... nous a quittés.

Un bourdonnement confus gronda dans l'assemblée.

— La police a déjà commencé son travail et il est peu probable que certains d'entre vous soient interrogés, mais comme l'enquête est en cours, je ne peux rien affirmer.

Nouveau grondement.

Marc sentit son cœur s'emballer.

... une enquête est en cours... que certains d'entre vous soient interrogés...

Cela voulait-il dire que les flics pensaient que Rubinard n'était pas mort de façon accidentelle ? Si oui, pour quelle raison ? Parce qu'ils avaient relevé tout un tas d'indices dans l'appartement de l'homme ? Des indices lui appartenant ? Allaient-ils l'interroger ? L'emmener au poste comme ils l'avaient fait pour René ?

Déboussolé par la multitude de questions qui fusaient dans son cerveau en ébullition, il jeta un regard en direction de Joëlle. La petite blonde, tête basse, semblait attristée par l'événement. Pourtant, selon Marc, il n'y avait pas de quoi. Rubinard était une ordure qui ne méritait pas d'apitoiement. Il n'était qu'un cafard à écraser, une vermine spongiforme à éradiquer. L'adjoint, même s'il n'avait pas agressé sexuellement Joëlle, avait abusé d'elle, d'une certaine façon. Et puis, l'homme n'avait-il pas cherché à s'en prendre à lui aussi ?

De rage, il se mordit la lèvre et quitta Joëlle des yeux.

Sur le podium, le directeur poursuivait son discours :

— En attendant que les circonstances de la mort de monsieur Rubinard soient établies, vous serez cantonnés dans vos quartiers. Pas de sortie extérieure. Suspension temporaire du processus d'adoption. Vos animateurs vont aménager des séances cinéma et des ateliers créatifs. Merci pour votre attention.

Il marqua un silence, puis, à l'instar des autres personnes du corps encadrant, descendit du podium.

— Et maintenant, allez déjeuner. Le repas va être servi.

Et c'est tout ?

Marc resta pétrifié.

Et René ? Il n'a même pas parlé de René...

Pourquoi ?

Pourtant, l'image de l'homme d'entretien embarqué sans ménagement par la police restait gravée dans son esprit.

Le cœur battant, il se précipita vers le podium, monta d'un bond de chat les deux marches et s'adressa à l'assemblée qui se retirait :

— Pourquoi ils l'ont embarqué ?

Plusieurs personnes, dont le directeur qui s'apprêtait à sortir de la salle, se retournèrent.

Marc posa plus fort sa question :

— C'est vrai ! Pourquoi ils l'ont embarqué ? Il n'a pourtant rien fait !

Cette fois, ses hurlements captivaient tout l'auditoire. Même Joëlle, qui semblait tout à l'heure perdue dans ses pensées, s'était retournée et le fixait.

Le directeur fit demi-tour et s'approcha rapidement du trublion. Arrivé à la hauteur du podium, il l'interpella :

— Pouvez-vous nous expliquer ce qui vous arrive, Kasowski ?

Marc le fusilla du regard.

— Pourquoi la police a embarqué René, ce matin ?

Le directeur, gêné, chercha ses mots avant de répondre :

— J'imagine que c'était pour la routine ou qu'ils avaient leurs raisons. Et puis, cela ne vous regarde pas, Kasowski.

— Mais... Mais... René n'y est pour rien ! C'est un accident...

L'homme fronça les sourcils.

— Ah bon ! Et qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

Marc en avait trop dit ou pas assez. Il se sentait piégé. Deux solutions s'offraient à lui et aucune n'était satisfaisante. Révéler la vérité et s'attirer un paquet d'ennuis ou bien se ridiculiser auprès de tous et surtout de Joëlle.

Perdu, il balbutia :

— Je... Je le sais, c'est tout.

L'homme éclata de rire. Un rire qui toucha Marc en plein cœur.

— On va vous acheter une boule de cristal, Kasowski ! *Je le sais, c'est tout...* Vraiment n'importe quoi !

— Mais je...

Le garçon fut interrompu abruptement. Aucune réponse n'était autorisée.

— Par contre, ce que je sais, moi, c'est que vous vous souviendrez longtemps de votre intervention déplacée, argua le directeur, ironique. Après déjeuner, passez me voir à mon bureau !

— Mais...

— Ça suffit ! Allez manger et n'oubliez pas : passez me voir.

Les regards, qui s'étaient focalisés sur Marc, se dispersèrent aussi rapidement qu'ils avaient convergé. Ricanements et commentaires désobligeants accompagnèrent le mouvement.

Marc baissa la tête et soupira. Il réalisait qu'il avait été vraiment stupide de s'exposer comme il l'avait fait. D'ailleurs, il ne comprenait pas pourquoi il avait agi ainsi. Cela avait été plus fort que lui.

Il descendait les marches du podium lorsqu'il fut rejoint par Daniel et sa bande. Le roux était hilare, et des larmes de joie avaient coulé sur ses joues adipeuses.

— Bon sang, mais qu'est-ce que tu peux être con, vermicelle ! J'me suis jamais autant marré de toute ma vie.

Marc ne prit pas la peine de lui répondre et tenta de forcer le barrage qui s'était dressé devant lui.

— Hé ! Mais où tu vas ? On n'en a pas encore fini avec toi.

— Moi, si ! Alors, laissez-moi passer.

— Oh ! mais c'est qu'il se rebelle, le nouveau ! ricana le rouquin en le chahutant. Tu crois qu'on va te laisser nous manquer de respect ? Hein ? D'autant qu'on n'a plus ce vieux connard de Rubinard dans les pattes.

Marc joua des coudes pour tenter de se frayer un chemin, mais le nid de vipères était dense ; sa tentative avorta.

Daniel poursuivit :

— Mais dis-moi... Toi qui sais tout... C'est bien le larbin qui a buté le pourceau ?

Pourceau toi-même, grosse merde !

Marc serra les dents. S'il ne trouvait pas dans les secondes à venir un moyen pour s'en débarrasser, le gros rouquin n'allait pas le lâcher.

Il répliqua sans baisser les yeux :

— Non !

— Comment ça, non ?

— Parce que c'est moi !

Daniel lorgna vers sa cour pour chercher son approbation et éclata de rire.

— Toi, face de crabe ?! Avec ta carrure de microbe, t'ferais pas de mal à une mouche. T'es vraiment à mourir quand tu t'y mets.

Marc le fixa d'un regard noir qui en disait long sur son état d'énervement.

Un jour, je te montrerai... gros lard !

À nouveau, il essaya de forcer le passage.

— Laisse-moi passer, Daniel. Je dois aller manger et voir le directeur...

Le tas de graisse élargit son sourire.

— Alors, tu vas me donner tout ce que t'as dans tes poches avant de partir, vermicelle. Si tu veux passer, tu paies.

Marc grogna.

— J'ai rien.

— C'est pas ce que je crois, réfuta le roux.

— J'ai rien, j'te dis.

En même temps qu'il parlait, le chefaillon fit un geste de la tête en direction de ses acolytes pour leur intimer de maintenir leur proie. Mains et pieds. Un des garnements enclencha une clé anglaise qui fit perdre à Marc tout espoir de pouvoir sauver le morceau de tablette de chocolat qu'il avait préparé pour Joëlle.

Il tenta de résister, mais dut plier devant le nombre.

Le fragment d'emballage se retrouva rapidement dans les mains d'un des vovous.

— Il a du chocolat ! Il a du chocolat ! exulta le gosse, sourire fendu jusqu'aux oreilles.

Sans attendre, Daniel s'appropriä la prise et débälla le morceau.

Chocolat noir. Quatre-vingt-cinq pour cent.

— Putain ! T'as chopé ça où ?

Marc resta silencieux.

— T'en as encore ?

Nouveau silence.

L'excitation de la horde boutonneuse montait d'un cran.

— Pête-lui le bras ! Il va cracher le morceau, le nouveau.

La torsion s'amplifia.

— Arr... !!! Arrête !

— Alors, t'accouches ? T'en as encore ?

Marc fit non de la tête..

— Si tu veux passer, va falloir te mettre à table...

— Il me reste que ce morceau, concéda Marc qui, sous la douleur, n'était pas capable de retenir ses larmes.

— Où tu l'as eu ?

— C'est René... C'est René qui me l'a donné

— Le larbin !? Et pourquoi il te l'aurait donné ? Tu l'as piqué, ouais !

Le rouquin eut une hésitation, le temps de réfléchir à ce qui lui semblait devenir une évidence. Il reprit :

— Ah ! Je sais... Il a acheté ton silence. C'est pour ça que tu disais qu'il n'y était pour rien !

Marc blanchit. Même si René n'était pour rien dans l'histoire. Le raisonnement du joufflu était loin d'être stupide. Il y avait même fort à parier que bon nombre de personnes dans l'établissement tiendraient le même et que cet élément risquait de sceller le destin de l'homme d'entretien.

Il répondit instinctivement.

— Non ! C'est pas ça du tout !

— Alors, explique ! répliqua Daniel, les bras croisés contre sa poitrine.

Marc se mordit la joue. Entrer dans les explications, lui révéler qu'il avait aidé René et qu'en récompense l'homme lui avait donné une tablette de chocolat lui prendrait un temps précieux qu'il n'avait pas.

Après réflexion, il changea de stratégie :

— T'as raison. C'est pas René qui m'a donné le morceau. C'est Humbert, le directeur.

Le roux écarquilla les yeux.

— Mais... Mais pourquoi ?

Constatant la réaction de Daniel, Marc se félicita de son mensonge. L'idée qu'il avait eue semait déjà le trouble dans l'esprit de son persécuteur attitré. Il poursuivit :

— À ton avis ?

Cheveux de feu serra les dents.

— Joue pas à ce jeu-là avec moi, vermicelle. Crache !

— Il sait que tu traficotes à gauche, à droite, que t'es le caïd du foyer. Il t'a dans le collimateur. Il m'a demandé de lui dire tout ce que je savais et de lui fournir toute nouvelle information.

Daniel hésita. Incertain d'avoir reçu la version lard ou cochon.

— Tu t'fous de ma gueule, c'est ça ?

— Pense ce que tu veux, connard... Maintenant, laisse-moi passer !

répondit Marc avec un sourire de défiance.

Daniel grogna, mais fit un signe pour que ses frondeurs s'écartent.

— Et rends-moi le chocolat. Tu n'voudrais pas que je dise à monsieur Humbert que tu me l'as volé, hein ?

*

Marc considéra Joëlle avec intensité. La fillette avait terminé son dessert et plongeait maintenant ses yeux clairs dans les siens.

— Oui, c'est vrai. René n'y est pour rien, fit le gamin, répondant à la question qu'elle lui avait posée.

— Mais comment tu le sais ? répliqua la jolie blondinette. Tu as vu ce qui s'est passé ?

Après un court moment d'hésitation, Marc concéda d'un hochement de tête :

— Oui.

Interloquée, elle se redressa sur l'assise de sa chaise en formica.

— Raconte !

Marc soupira. Même s'il ne voulait pas l'impliquer, au vu de la tournure que prenaient les événements, il devait au moins lui en parler. Un minimum.

— Tu sais garder un secret ?

La gamine acquiesça immédiatement.

Fort du consentement, il se confia :

— J'étais avec Rubinard quand il est mort.

— Quoi ?!

Il enchaîna :

— C'était juste avant que je te rejoigne. Il m'avait convoqué dans son bureau suite à la séance télé.

Joëlle gardait les yeux braqués sur Marc, cherchant à savoir s'il mentait ou pas.

— Je ne sais pas comment j'ai atterri dans sa salle de bains, mais je me suis retrouvé dans la baignoire. Il était planté devant moi, tout nu. Il m'a regardé longuement, puis a voulu me rejoindre. C'est à ce moment que tout a dérapé.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'en sais rien. Tout c'que je m'appelle, c'est que j'ai résisté. Que je me suis débattu pour le repousser et que j'ai réussi à sortir de l'eau. Quand je me suis retourné, Rubinard était en train de griller dans la flotte.

— Griller ? lâcha Joëlle, interloquée.

— Le poste radio était tombé dans l'eau...

La gamine ferma les yeux avant d'acquiescer. Imaginait-elle la

scène ? La chair de Rubinard en train de crépiter sous l'effet de l'électricité traversant son corps ? Sa peau s'embraser et répandre cette puanteur brûlée ?

Au bout de quelques secondes interminables, elle demanda :

— Et René ?

Marc répondit du tac au tac :

— René n'a jamais été là.

— Alors, pourquoi les flics l'ont embarqué ? demanda-t-elle, intriguée par la réponse.

— Je sais pas...

Un nouveau silence s'éternisa avant qu'elle ne reprenne :

— Tu vas faire quoi ?

Marc concéda son impuissance :

— J'en sais rien... Faut juste que je sorte René de cette merde. C'est ma faute si les flics l'ont embarqué !

Elle considéra Marc avec attention.

— Pourquoi tu dis ça ?

Le héros malheureux hésita.

— Parce que... Parce que c'est moi qui étais avec Rubinard quand il a cané, pas lui... Et je n'ai rien dit à personne... Faut que j'en parle au directeur.

La gamine serra les mâchoires.

— Si tu fais ça, c'est toi qui vas avoir des ennuis. Comment tu vas expliquer que t'étais avec Rubinard dans la salle de bains ? Et tu penses qu'il va te croire ?

— M'en fous ! René ne mérite pas ça.

— Moi, je ne veux pas qu'il t'arrive des problèmes. T'imagines ? S'il te vire de l'orphelinat, je ne m'en remettrai jamais. J'ai besoin de toi...

Marc acquiesça.

— T'inquiète !

Il se tut, puis sortit de sa poche la plaquette qu'il avait réussi à sauver des mains du rouquin.

— Tiens, c'est pour toi.

Joëlle considéra l'emballage froissé.

— C'est quoi ?... C'est du chocolat ?

Le gamin hocha la tête.

— Comment tu l'as eu ?

Les lèvres de Marc formèrent un sourire malicieux.

— Hé, hé ! Tu ne crois pas que je vais te le dire ? Mais tout ce que j'ai récupéré est pour toi, Joëlle.

Le regard de la fillette s'illumina.

— Oh ! T'es vraiment adorable.

Bercé par la douceur de ce bonheur partagé, Marc ferma les yeux et se laissa flotter, maximisant les effets euphorisants. Cela faisait des années qu'il n'avait pas eu l'occasion de ressentir une telle émotion. D'ailleurs, l'avait-il déjà ressentie ? Toute son enfance n'avait été que drame, souffrance et tristesse. Il n'y avait pas eu la moindre once de joie, ni même la place pour un éventuel épanchement affectif. C'était à se demander pourquoi le sort s'était ainsi acharné sur lui.

En tout cas, pour l'heure, il profitait du moment présent et gravait cette image de plénitude dans son esprit. Il la garderait comme un précieux trésor. Tout au fond de son cœur.

Il releva la tête et fixa la gamine avec une certaine ardeur.

— Je vais y aller, Joëlle... Monsieur Humbert m'attend !

Elle essuya la larme qui avait coulé le long de sa joue.

— Promets-moi que tu ne vas pas prendre de risque, hein ?

Il lui sourit, puis se leva.

— Tu crois quoi ? répondit-il en lui adressant un clin d'œil. Mais je ferai ce qu'il faut pour ne pas abandonner René.

Lyon

13 mai 2017

— Pourquoi faut-il toujours que tu te mêles de mes affaires ?!

Imperturbable, l'homme se retourne lentement.

Une femme est de dos. Je suis derrière cette dernière. Sa silhouette plutôt forte me cache une grande partie de la scène. Pourtant, je parviens à discerner la chose qu'il tient dans sa main. Quelque chose de pointu.

— Cette fois, Georges, t'es allé trop loin. Je ne peux pas te laisser continuer !

Celle qui tente de s'interposer est ma mère. Même si, avec le temps, j'ai oublié le timbre de sa voix, les souvenirs physiques qu'il me reste de ma génitrice me le confirment.

Bruit sourd. Craquements secs.

— Tu fais chier !

— Je vais prévenir la police, Georges. Tu es malade... Tu... Tu...

La réponse est cinglante. Elle gifle l'air :

— Fais un geste, pouffiasse, ne serait-ce qu'un seul, et je te jure que je te tue. Toi et ta sale gamine.

Mais la femme est déterminée à lui tenir tête. Elle hurle à son tour :

— Non ! C'est fini ! T'es allé trop loin. J'ai trouvé ce que tu caches dans le garage. Comment peux-tu ?

Il fige un léger rictus sur ses lèvres. Un rictus effrayant.

— T'as fouillé dans mes affaires ?

Elle acquiesce d'un mouvement de tête.

— J'ai trouvé les photos de ces gosses...

Il sent la colère l'envahir davantage. Son visage rugueux s'empourpre, et les veines de son cou battent à tout rompre comme si elles prenaient vie.

— T'aurais pas dû, salope ! Tu vas payer pour ce que tu as fait ! Et le gamin va m'aider !

Ses yeux injectés de sang se fixent sur moi, me déshabillent presque. J'en tremble.

— Laisse-le tranquille !

— Oh que non !! Marc, bouge ton cul !!!

Ma mère essaie de lui faire opposition.

— Laisse-le !

À mon tour, je tente de le calmer.

— Papa, arrête, je t'en prie ! Je ne veux plus fai...

Il se tourne vers moi, de l'écume acide au coin de ses lèvres charnues. Sa barbe de trois jours met en relief sa folie destructrice. Il m'interrompt violemment :

— Vous n'êtes vraiment que des bons à rien !

Alors que les choses se précipitent et qu'il lève son couteau pour l'abattre sur ma mère, une porte claque au loin. Un bruit assourdissant qui résonne dans ma tête.

Joëlle ?

Le sang gicle sous la pression artérielle, puis flotte dans l'air comme si nous étions hors du temps... en apesanteur. Les gouttelettes se mettent à virevolter autour de nous dans un ballet frénétique. Le phénomène dure quelques secondes avant de disparaître soudainement et d'entraîner avec lui les voix de mes parents dans des râles successifs.

Noir. Total. À nouveau. Nimbé d'un silence sans faille. Je m'éloigne de toute cette horreur suggérée. Intériorisée. Fruit de la chimie de mon cerveau.

J'ouvre les yeux et observe autour de moi. Le jour se lève à peine. Il doit être six heures trente du matin. La lumière diaphane, encore alourdie par les derniers reliefs de la nuit, me permet de réorienter mes sens.

Je suis dans le salon, allongé sur le sofa, une couverture jetée négligemment sur moi. Je porte toujours mes affaires de la veille.

Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

Mais rien ne remonte. Aucun souvenir. Un énorme trou noir entre le moment où je suis reparti de chez les Dumarché et mon réveil sur ce canapé.

Bon sang !

Contrarié par la situation, je me lève d'un bond et fais le tour de l'appartement.

Je me cogne contre le chambranle, heurte un meuble bas dans l'entrée, puis pénètre dans la cuisine. Personne. Seule une pile d'assiettes sales défie les lois de la gravité dans l'évier et témoigne d'un semblant de vie.

Je retourne dans la chambre. Elle est vide, elle aussi. Le lit est défait.

Je suis sur le point de ressortir lorsque mon attention est attirée par un petit morceau de papier posé sur la table de nuit.

Montée d'adrénaline.

Qu'est-ce que... ?!

Avec une certaine appréhension, je m'approche, le saisis et lis les quelques mots inscrits au feutre rouge.

Tu avais promis de prendre soin de moi, mais tu n'as rien fait.

Alors, ne me cherche plus et oublie-moi.

Joëlle

Interloqué, je reste quelques instants sans bouger avant de relire plusieurs fois le billet. Je m'arrête finalement sur les deux dernières lignes et les récite en boucle dans ma tête.

Alors, ne me cherche plus et oublie-moi.

Joëlle.

Joëlle... Pourquoi m'a-t-elle laissé ce mot ? Et que sous-entend-elle par : « Tu avais promis de prendre soin de moi, mais tu n'as rien fait », alors que je l'ai sortie du pensionnat ?

C'est clair, pourtant ! Elle t'annonce qu'elle te quitte...

Non !

Regarde les choses en face !

Non !!! C'est faux !

Ouvre les yeux ! Ta vie misérable... de minable. Que lui as-tu procuré, finalement ?

...

Rien ! T'es une lopette, mec ! Les femmes n'aiment pas les losers de ton genre !

Joëlle m'aime !? On s'est mariés !

Vraiment ?! T'as été incapable de la protéger quand elle avait besoin de toi... C'est comme pour ta mère et ta sœur lorsque je leur ai tranché la gorge ! Qu'as-tu fait pour les sauver ?

Hein, niouf-niouf ?

Accablé, je parviens tout de même à réduire au silence les paroles cinglantes de mon père et, malgré un nouveau mal de tête qui commence à poindre dans mon crâne, je me mets à réfléchir. Si Joëlle est partie, elle a forcément pris des affaires, prévenu ses parents.

Joëlle est orpheline !

Alors, des amis.

Qui sont ces amis ? Tu ne les connais même pas !

Je me lève, m'approche des commodes, ouvre les tiroirs, les uns après les autres. Ils sont vides ou presque.

Les battements de mon cœur accélèrent.

C'est au tour de la penderie de dévoiler des espaces gigantesques désespérément inoccupés.

Plus aucune trace de sa présence.

La tête me tourne. La nausée m'assaille. Je dois encore vivre un cauchemar.

Joëlle n'a pas pu partir comme ça en me laissant ce mot ridicule.

Non !

Joëlle n'aurait jamais fait une chose pareille.

Je suis sur le point de composer son numéro lorsque mon téléphone se met à sonner.

Je décroche.

— Oui ?

— Capitaine Kasowski ?

La voix est ferme. Un flic, certainement.

— Oui.

— Capitaine Verrozzi. IGPN. Le commissaire Le Tellier nous a transmis vos coordonnées, car nous n'avons toujours pas reçu l'accusé de réception à notre convocation.

Je réponds sur un ton glacial :

— Pas étonnant, je n'ai rien reçu.

Je ressens une pointe d'embarras de l'autre côté de la ligne et enchaîne, pressé d'en finir :

— Mais je peux m'y rendre. Quand est-ce prévu ?

— Dans deux heures dans nos locaux. Enfin, vu les circonstances, si c'est possible pour vous ?

Même si je sais pertinemment que je ne suis pas prêt émotionnellement à répondre à leurs questions, je lâche dans un soupir :

— Très bien. J'y serai.

*

SRPJ de Lyon

Rue Marius-Berliet, deux heures plus tard

Quand Joseph arrive au SRPJ, une ambiance étrange règne dans les couloirs. On dirait que le bâtiment se trouve dans un espace-temps différent de celui de la vie extérieure. Trop calme en apparence. Beaucoup trop calme pour être réel.

Pourtant, il le sait, la tempête s'annonce et elle va faire rage.

Il pénètre dans le bureau et fait le tour de la pièce. Seule Julie, une jeune brigadière du service, est à son poste et pianote sur son clavier d'ordinateur.

— Que se passe-t-il ? Où ont-ils filé ? lâche-t-il en s'approchant.

— Réunion de crise !

— Quoi ?!

— Réunion de crise et t'es convoqué, toi aussi. Ça commence dans cinq minutes.

Il retire sa veste et la pend à la patère.

— Qui sera présent ?

— Le commissaire, tous les chefs de service, un paquet de cadres et plusieurs Parisiens.

— Parisiens ?! Qui ça ? relève-t-il en se connectant à sa messagerie.

— Des représentants de la BM⁴.

Joseph acquiesce. Voilà que les huiles de la capitale s'intéressent à l'affaire ! L'histoire prend déjà un tournant national. C'est du rapide.

— Eh ben, ils sont prompts à la détente, cette fois-ci.

La fille hausse les épaules, ce qui a pour effet de faire bouffer sa chemise sur sa poitrine effacée.

— C'est qu'il y a du nouveau.

— C'est-à-dire ? réagit-il instantanément.

— Un autre enlèvement.

Ses yeux s'écarquillent.

— Quand ça ?

— Hier soir. Un gosse de huit ans.

— Merde ! Et... il a aussi envoyé une lettre ?

— Non. En tout cas... pas encore. Mais Le Tellier ne veut pas prendre les choses à la légère. Après la première disparition, il préfère se montrer prudent.

Joseph acquiesce d'un léger mouvement de tête.

— J'comprends. Et toi ? T'es pas conviée à la messe ?

— Tu rigoles ?... Les subalternes n'ont pas le droit aux petits fours.

Joseph grimace.

— Bon, j'y vais. J'te raconterai.

Julie l'interpelle alors qu'il quitte la pièce :

— Au fait, tu ne m'as pas envoyé de message, hier soir ? Tu faisais la gueule ou tu m'as gentiment oubliée ?

— Euh... lâche-t-il sans bouger les lèvres. C'était un peu compliqué, en fait. Emmanuelle a été sur mes basques toute la soirée.

La fille fait la moue.

— Tu ne m'aimes plus, c'est ça ?

— Mais non ! Qu'est-ce que tu vas imaginer ?

— Joseph, sois franc, s'il te plaît. Ne me mène pas en bateau. Je ne le supporterai pas.

— Julie, je te jure que...

Elle l'interrompt une nouvelle fois. Même si Joseph se joue d'elle, elle l'aime éperdument. Peut-être qu'à force et si elle s'avère convaincante, il finira par lâcher sa femme pour elle.

— Allez, file ! Tu vas être en retard. On maintient notre petit rendez-vous de ce soir, de toute façon, hein ?

Le flic se contracte. Il avait totalement oublié la promesse qu'il lui avait faite. Il va encore devoir faire preuve d'imagination pour s'en sortir. Mal à l'aise, il répond en essayant de ne rien laisser paraître.

— Euh... Oui... Oui, bien sûr.

La jeune femme sourit.

— Je t'aime.

— Moi aussi. À tout à l'heure.

La salle du conseil est noire de monde. Hormis, le commissaire Le Tellier et l'ensemble des cadres du département, trois flics de la brigade de protection des mineurs et deux représentants de la PTS ont répondu présents à l'invitation et devisent dans la pièce aménagée pour l'occasion en vaste salle de projection.

Quand il entre, Le Tellier vient immédiatement à sa rencontre.

— Bonjour, Joseph, on vous attendait pour commencer ! lance le quinquagénaire, dont le costume le boudine plus que de raison.

Il lui serre la main et l'invite à le suivre pour rejoindre le devant de la pièce.

Tout en se dirigeant vers le podium improvisé, Joseph tente d'en savoir un peu plus sur la nouvelle affaire.

— Il paraît qu'un nouveau gosse a disparu ?

L'homme soupire. Les cernes qu'il porte ce matin trahissent son insomnie de la veille.

— Un gamin de huit ans. Sa mère l'a laissé dans la voiture alors qu'elle faisait les courses. Quand elle est revenue, il avait disparu.

Joseph secoue la tête. Il n'arrive pas à comprendre comment il est possible de laisser son enfant tout seul, sans surveillance.

— Et vous pensez que les deux affaires sont liées ?

— Aucune idée, mais nous ne devons rien négliger, d'autant plus qu'on a tout le gratin sur le dos. Procureur et maire y compris. Tout ce qui pourra nous aider à retrouver cet enfoiré est bon à prendre.

— Et la presse ?

— Ils ne sont pas au parfum pour l'instant, mais je ne donne pas cher de notre peau quand la nouvelle sera connue. Le préfet m'a appelé ce matin. Il veut me voir en début d'après-midi. Une cellule de crise vient d'être créée au gouvernement.

— D'où la présence de la brigade des mineurs.

— Exactement.

Rapidement, ils approchent de l'estrade. Un homme, costume sombre, cravate rose, fait défiler les diapositives de la présentation qu'il s'apprête à commenter.

— Qui est-ce ? lance Joseph.

— Robert Mandelieu, répond Le Tellier en enjambant la rangée de sièges qui se dresse devant lui. Il fait partie de la PTS, et son département est spécialisé dans le profilage textuel et linguistique. Les tics d'écriture n'ont aucun secret pour lui.

L'homme, la quarantaine, cheveux coupés très court, est concentré sur son sujet. Comprenant qu'on parle de lui, il se retourne, les salue poliment, puis retourne à ses préparatifs.

— Allez vous installer, Joseph. On va commencer.

Après sa brève introduction, Le Tellier s'éclipse pour laisser place au spécialiste de la PTS. La lumière se tamise, et une première image se matérialise sur l'écran. C'est une partie de la lettre reçue par les parents de la petite Camille Hermière. Un passage est entouré en rouge.

— Messieurs, voici un des deux documents qu'on nous a confiés. Je vous ferai grâce des résultats des analyses ADN qui ne présentent aucun intérêt et me concentrerai sur le contenu.

Il prend un pointeur télescopique et l'approche de la toile tendue.

— Si nous considérons le texte à proprement parler, il est découpé en trois séquences bien distinctes.

Il survole les premières lignes avec sa baguette.

— Comme vous pouvez le constater, l'introduction et la conclusion sont très différentes du corps du texte. La syntaxe et l'orthographe n'ont rien à voir.

— Cela signifie-t-il qu'il y a plusieurs auteurs ? avance l'un des participants.

— C'est ce que nous pensions également.

Des murmures s'élèvent dans l'assemblée, mais l'homme poursuit :

— Mais ce n'est pas le cas... Toute la partie centrale est en fait un plagiat. Nous avons retrouvé la source sur Internet. Il s'agit d'un segment d'une lettre adressée par Albert Fish à la famille d'une de ses victimes.

Les bruits s'intensifient.

— Fish ?! relève Joseph, perturbé par l'explication du scientifique. Qui est ce type ?

— Fish était un psychopathe. Un des pires que le monde ait connus. Il vivait à New York, il y a des années. Cannibale, sadomasochiste,

coprophile et coprophage. Bref, un monstre dans toute sa splendeur. Après avoir été interné, puis déclaré sain de corps et d'esprit, il a été exécuté en 1936.

— Mais... Mais... pourquoi avoir repris ce texte ? Quel est le rapport ?

— Ça, c'est à vous de me le dire. Je n'en ai pas la moindre idée.

— C'est peut-être un admirateur secret ou un dingue qui a découvert son histoire et qui s'en est inspiré ? commente un des hommes du dernier rang.

— C'est fort possible, en effet !

Les commentaires fusent désormais de toutes parts. Le Tellier doit même intervenir pour calmer les esprits et permettre à l'homme de poursuivre son exposé.

— Messieurs, s'il vous plaît, nous n'avons pas encore terminé. Je vous demande un peu d'attention et de silence. Pour ceux qui souhaiteraient en savoir davantage sur Fish et ses déviances, un dossier a été réalisé par Robert et son équipe. Quelques exemplaires sont sur la table du fond. Ils sont à votre disposition.

Mandelieu le remercie d'un sourire crispé, puis continue la présentation :

— Nous avons également dressé quelques traits de sa personnalité en nous basant sur son écriture. À l'évidence, c'est un être intelligent et très organisé. Il s'estime supérieur aux autres. Même si, par moments, il semble avoir besoin d'être rassuré et de se persuader qu'il détient le pouvoir, il n'en demeure pas moins provocateur à l'extrême. Nous pensons qu'il a connu un certain nombre de traumatismes durant son enfance et que cette rancœur a mis du temps à ressortir. L'électrochoc est probablement sa rencontre récente avec Fish.

Un des flics l'interrompt sans ménagement :

— Je ne comprends pas ! Vous venez de nous dire que Fish était mort en 36 !

Mandelieu grimace et secoue la tête.

— Quand je parle de rencontre, c'est sur Internet ! Il l'a certainement trouvé par hasard en se baladant sur la Toile, mais sa curiosité l'a poussé à aller plus loin. Il a retrouvé des articles. Des témoignages. Peut-être même une synthèse sur ce qu'a été la vie de Fish. Et je peux vous affirmer que, pour y avoir consacré les deux tiers de sa lettre, il est indéniablement fasciné par ce que l'homme a commis. Il le prend pour modèle.

— Vous pensez vraiment qu'il dit la vérité ? l'interrompt à nouveau l'auteur de la première question. Vous pensez qu'il l'a dévorée ?

— C'est très probable.

À nouveau, la salle s'enflamme. Malgré les recommandations de Le Tellier à garder le silence, la fronde est lancée. Il est impossible de continuer dans ce brouhaha.

Pourtant, la réunion se poursuit une heure encore.

Quand Joseph revient à son bureau, il a un mal de tête carabiné. Finalement, peu d'éléments ont été mis en évidence par les équipes de la PTS. Il y a bien cette histoire de plagiat, mais cela ne mène pas à grand-chose. Fish était américain, mort il y a des années, et il vivait à une époque où il était facile d'enlever un enfant sans se faire remarquer. Aujourd'hui, c'était bien plus compliqué. Il n'y avait donc rien de comparable avec l'affaire qui les occupe aujourd'hui.

— Eh ben, vous en avez mis du temps ! lâche Julie qui mange un sandwich fraîchement acheté au troquet du coin de la rue.

— À qui le dis-tu ?!

— Et alors ? Qu'est-ce que t'as appris ?

— Pas grand-chose. Juste que notre taré s'amuse à copier un psychopathe mort depuis des lustres.

La jeune femme fronce les sourcils.

— Qui ça ?

— Un certain Albert Fish.

— C'est dingue, je n'avais pas fait le rapprochement, mais maintenant que tu en parles... C'est vrai que la ressemblance est frappante.

— T'en as déjà entendu parler ? demande Joseph, surpris que la jeune flic connaisse le pédophile.

— Oui. J'ai lu son histoire, il y a quelque temps. Yahoo en avait fait un dossier spécial.

Dossier spécial...

Yahoo...

Voilà l'électrochoc.

— Quand était-ce ?

Julie se gratte la tête tout en cherchant visiblement à remettre de l'ordre dans sa mémoire.

— Ben... Un petit mois de ça, je crois. En tout cas, ce que j'ai lu était hallucinant. Ce type était un taré.

Il remise l'information dans un coin de sa tête, puis poursuit :

— C'est le moins que l'on puisse dire, réplique Joseph en agitant le dossier qu'il tient entre ses mains. J'ai feuilleté sa biographie en remontant. Il me file la chair de poule.

Il fait le tour du bureau et vient s'asseoir à côté d'elle.

— Tu sais où est passé Gabriel ?

— Non, je ne l'ai pas vu ce matin. Il est peut-être malade.

Joseph ronchonne.

— Ça tombe mal. J'avais besoin de lui aujourd'hui. Avec tous les voisins que j'aimerais questionner, je ne vais jamais m'en sortir tout seul.

La jeune femme bondit sur l'occasion. Rester enfermée dans les bureaux à brasser du papier ne l'inspire pas plus que ça. Et puis, c'est une occasion inespérée d'être en compagnie de son amant.

— Tu veux que je te donne un coup de main ?

— Euh...

— Allez ! réplique-t-elle sans attendre.

— Tu n'as rien de prévu ?

— Rien de bien motivant. Si je peux me rendre utile. Et puis, on pourra passer un peu plus de temps ensemble...

Joseph lui adresse un petit sourire fabriqué. Ces derniers jours, Julie faisait le forcing et elle en devenait incontrôlable. Plus leur histoire avançait, plus la pression qu'elle exerçait était importante.

— Ben, c'est que...

— Quoi ?! Tu ne vas pas me laisser en plan quand même ?!

Il hésite. Julie et ses charmes ont un sacré poids dans la balance, mais la décision qu'il va prendre n'est pas faite pour arranger les choses. Au contraire, passer ses journées avec la jolie jeune femme lui compliquera la vie.

Elle le relance :

— Joseph, bon sang...

Dernier doute, puis relâchement :

— OK. Je signe ton ordre de mission, je mange un morceau et on y va.

*

Lyon

Locaux de l'IGPN

7, place Saint-Jean

Salle de réunion Amarante

— Bon ! Reprenons, monsieur Kasowski ! lance le type qui vient de s'asseoir devant moi. Si vous nous expliquiez enfin pourquoi vous n'êtes pas intervenu.

Je bois quelques gorgées du verre d'eau fraîche qu'il vient d'apporter et le fusille du regard.

— J'en sais rien.

— Arrêtez avec ça ! Il y a bien une raison. Vous aviez peur, c'est ça ?

Il a mis le doigt dessus. Pourtant, je réfute immédiatement son allégation :

— Je suis flic ! La peur, je ne connais pas. Je fais mon job comme tous les autres.

— Alors, expliquez-nous !

Cela fait près de deux heures que les bœufs-carottes me cuisinent, comme si j'étais un criminel de la pire espèce. Ma patience commence à faiblir. À plusieurs reprises, je me suis retenu pour ne pas quitter la petite salle dans laquelle ils m'avaient consigné.

Devant mon silence, il ajoute :

— Vous savez, tout le monde a le droit d'avoir peur. C'est une réaction normale. Dans votre situation, je pense que je serais resté à l'abri. Tout comme vous.

La dernière phrase me fait bondir. Sans crier gare, je me lève de la chaise et viens agripper le col de sa chemise d'un blanc immaculé. Trois boutons volent avant de rouler sur le sol.

— Je ne suis pas resté à l'abri ! Qu'est-ce que vous insinuez, bordel ? Que je suis une chouineuse ? C'est ça ? Hein !

Devant la violence de ma réaction, l'homme se contracte. Son visage arrogant devient livide, et je crois qu'il lit dans mes yeux toute la haine que je lui voue à cet instant.

Au bout de quelques secondes de flottement, je recouvre mes esprits et relâche ma prise.

— Vous êtes complètement dingue ! lâche-t-il après avoir repris son souffle et s'être massé le cou. Je vous assure que nous n'allons pas en rester là.

Il réajuste son nœud de cravate et boit l'eau de son gobelet.

— Et je peux déjà vous dire que je vais demander votre suspension sur-le-champ.

Les intentions du flic ne me déstabilisent pas. Je m'attendais à cette issue. Depuis des mois, le mal qui me ronge faisait son œuvre, creusant sans relâche dans mon âme, grignotant insidieusement mes forces morales, mettant à nu mes cicatrices.

Je ne mérite plus l'insigne. Je ne suis plus digne de confiance. Qui voudrait travailler avec un type comme moi ? Totalement à la dérive. Totalement imprévisible. Incapable d'assurer quand il faut prendre une décision ou sauver une vie.

Personne...

Me suspendre est donc la meilleure chose qui puisse arriver. Pour moi, mais surtout pour les autres.

Terriblement las et pressé d'en finir, je le défie une nouvelle fois,

yeux dans les yeux, puis je me lève sans attendre son approbation.

Il tente de s'interposer :

— Restez assis ! Je n'en ai pas encore fini avec vous.

Mais je le repousse fermement.

En même temps que je pose mon arme de service sur le bureau, je lui lance une dernière réplique.

— Moi, si ! Alors, faites ce que vous avez à faire et foutez-moi la paix.

*

Après être sorti du SRPJ, j'ai déambulé dans la rue. Sans but. Sans destination. Croisant les passants, les dévisageant comme des êtres bizarres, des êtres insouciants. Puis, à bout de force, je me suis posé dans un café pour laisser passer le temps. Je ne pouvais pas rentrer à la maison, en tout cas, pas maintenant. Car même si je doutais fortement que Joëlle rentre, vu le mot qu'elle m'avait laissé, je ne voulais pas prendre le risque de la croiser ni de devoir lui expliquer ce qui s'était passé. La mort de Sylvain. Mon manque de courage. Ma mise à pied. Lui avouer l'inavouable : que tout ce que j'ai construit en quinze ans de labeur a été balayé en quelques minutes parce que je garde encore en moi les traumatismes que mon père m'a infligés.

Un bon à rien. Un trouillard incapable d'arracher sa sœur et sa mère aux griffes de son père. Un minable qui l'a laissé s'en tirer à bon compte.

Plus je réfléchis à la situation, plus la conclusion m'apparaît évidente : je dois démissionner. Ne pas attendre la sanction de la hiérarchie. Agir plutôt que subir. De toute façon, ce qui va arriver est inéluctable. Je dois anticiper.

Pendant les quelques minutes qu'ont duré mon désœuvrement, j'ai siroté plusieurs verres. Sans conviction. Sans réelle envie. Juste histoire de noyer mes idées noires et d'avoir un taux d'alcool suffisant pour retrouver un état euphorique artificiel, mais ô combien nécessaire ! Je dois trouver le courage d'affronter Joëlle, ne pas me démobiliser devant elle, la faire changer d'avis pour ne pas qu'elle me quitte.

Affirmer mon choix et l'assumer.

Enfin... essayer.

Je regarde la grande horloge suspendue au-dessus du bar. Mes cogitations m'ont fait perdre du temps. C'est déjà le début de l'après-midi. J'ai bu l'équivalent d'une demi-bouteille de whisky et, à défaut de m'en être débarrassé, mes idées noires ne sont plus très claires. Que vais-je faire maintenant ? Demain ? Et le jour d'après ?

En démissionnant, je n'aurai plus de travail ni même droit au chômage... La vie va être difficile et je le sais. Je ne pourrai jamais rester cloîtré à la maison à me tourner les pouces.

Et Sylvain ?! Tu crois qu'il se pose ces questions-là ?

Je ravale ma culpabilité et me lève. Je paie rapidement au comptoir, puis me faufile parmi les ombres extérieures. Il est temps de prendre les bonnes décisions, et la première d'entre elles est d'aller voir mon père pour l'exorciser de mes pensées. Je n'ai jamais pu le faire avant, craignant une confrontation directe, de ne pas être capable de soutenir son regard. Mais aujourd'hui, je n'ai pas le choix. Je dois prendre sur moi. C'est une question de survie.

D'un pas mal assuré, je rejoins ma voiture. L'odeur écoeurante qui me prend le nez dans l'habitacle me rappelle instantanément que je n'ai pas tenu la promesse que je me suis faite. J'ai fumé à l'intérieur. Pourtant, je déteste ces effluves de tabac froid au plus haut point.

Peut-être qu'un jour je réussirai à m'arrêter et peut-être que ce jour coïncidera avec celui où je ne reverrai plus ce salopard.

Oui... Peut-être qu'en l'affrontant, je pourrai enfin tenir une promesse et retrouver un peu d'estime de moi-même.

Lyon

Fin d'année 1989

Foyer L'Orée

Vingt minutes plus tard, Marc était assis dans le bureau du directeur et attendait patiemment que l'homme déclenche les hostilités. Mais ce dernier, à défaut de parler, réalisait des allers-retours nerveux en lui jetant par intermittence un regard noir.

Au bout d'une minute de silence pesant, c'est Marc qui prit l'initiative de lancer les débats.

— René n'y est pour rien, monsieur.

Le directeur ralentit sa marche et s'assit sur le plateau en bois luxueux de son bureau afin de se mettre au plus près du jeune garçon.

— Comment pouvez-vous dire ça, Kasowski ? Qu'est-ce que vous en savez ?

Marc se mordit la lèvre. Allait-il lâcher l'info ? Allait-il lui dire qu'il était avec Rubinard quand le drame s'est produit ? L'envie de tout déballer était là, présente... tenaillante, mais la raison lui ordonnait de se taire.

Intelligemment, il chercha à en savoir davantage.

— On lui reproche quoi ?

Le directeur le considéra longuement avant de répondre.

— Manquement à la sécurité, pour l'instant.

— Manquement à la sécurité ?! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça ne vous regarde pas, Kasowski. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, monsieur Gardinet est interrogé par la police, c'est tout. Rien ne dit qu'il soit impliqué directement dans l'affaire.

Marc était au bord des larmes. Il réalisait que, par son silence, René risquait d'être condamné, d'être envoyé en prison et d'y croupir plusieurs années. Tout cela pour un acte qu'il n'avait pas commis.

— Mais... Mais qu'est-ce qu'il a fait ?

L'homme soupira d'exaspération.

— Je sais que vous étiez proches, tous les deux... finit-il par dire. Je suis désolé de ce qui arrive, mais monsieur Gardinet a manqué à son

devoir d'entretien des installations.

Marc le considéra d'un drôle d'air.

— Quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Vous n'en saurez pas plus, Kasowski. L'instruction est en cours et moi-même ne suis pas au fait des avancées de l'enquête. Alors, laissez la police travailler et arrêtez avec vos questions déplacées.

— Mais je...

Le directeur explosa :

— La ferme ! Je ne le répéterai pas, Kasowski ! Un mot de plus et je vous envoie en maison de correction. C'est ce que vous voulez ?

Le gamin fit non de la tête. Pendant une seconde, l'image de Joëlle traversa son esprit... Il ne pouvait pas se faire virer... Il ne pouvait pas la laisser dans cet orphelinat, seule, sans défense. Il le lui avait promis.

— Non.

— Alors, un petit conseil, Kasowski. J'aime quand les choses se passent en douceur et j'ai horreur des trublions dans votre genre. Tenez-vous à carreau et faites en sorte que je n'entende plus parler de vous. C'est clair ?

Marc serra les mâchoires.

L'homme redit avec une fermeté exagérée :

— Est-ce que c'est clair ?

Marc hocha la tête.

— Oui, monsieur.

— Alors, dégagez de ma vue avant que je ne change d'avis.

— Mais je...

Le regard hargneux du directeur fut plus fort que son entêtement à sauver René des griffes de la police. Désarmé, Marc se leva, traîna les pieds, puis sortit du bureau avec une seule pensée en tête : son père avait raison, il n'était qu'une lopette... Une sale lopette de merde !

*

Un peu plus tard

Salle d'activités

— Alors ? fit Joëlle en s'approchant. Tu lui as dit que t'étais avec Rubinard quand il a clamsé ?

Marc se contracta. Un filet de sueur poisseux lui coula le long du dos.

Allait-il lui avouer qu'il n'avait rien osé dire au directeur et que, par son silence, il avait abandonné René à son destin ?

Non ! Joëlle était importante à ses yeux. Il ne pouvait pas lui laisser penser qu'il n'était qu'un incapable. Un être faible. Un minable.

— Oui... décida-t-il de mentir.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

Même s'il avait tenté de se préparer à la question qu'il savait inévitable, il n'avait pas réussi à trouver la réponse cohérente. Il avait tourné plusieurs fois le problème dans sa tête sans que rien vienne éclairer une éventuelle résolution.

Le regard fuyant, il répondit :

— Qu'il va en parler à la police et qu'avec mon témoignage, l'affaire sera classée rapidement.

En terminant sa phrase, Marc frissonna, presque écoeuré. Il s'était débarrassé de la vérité avec une telle facilité qu'il se demandait même si c'était lui qui venait de parler.

Joëlle répliqua du tac au tac :

— Tu dois être content, alors ?

Il hocha la tête, piteux.

Tu parles...

— Oui... Je suis soulagé.

Il s'enfonçait dans le mensonge sans résister et, même si ça lui donnait la nausée, il savait que tout retour arrière était désormais impossible.

Joëlle l'enveloppa d'un regard sans équivoque. Pourtant, la gamine n'avait qu'une douzaine d'années, et les sentiments qu'elle démontrait, qu'elle éprouvait à ce moment-là, ne pouvaient être ceux de l'amour. Cependant, ils y ressemblaient à s'y méprendre.

— Oh ! je suis si contente...

— Moi aussi, répondit-il en calant tendrement sa tête contre la sienne.

Daniel, qui se trouvait au fond de la salle, leur jeta un regard orageux, mais ni Marc ni Joëlle ne prêtèrent attention à lui, enfermés qu'ils étaient dans leur bulle de bonheur, insensibles aux mauvaises ondes et aux pensées négatives.

Joëlle se laissa aller davantage et lui chuchota à l'oreille :

— Tu crois qu'on sera toujours ens... ?

Elle se reprit avant même d'avoir terminé sa phrase :

— Je veux dire... Tu crois qu'on ne sera jamais éloignés l'un de l'autre ?

Marc serra les mâchoires. Il savait que leur destin commun, le partage de leurs existences réciproques relevaient de l'impossible. Pour l'heure, ils étaient deux êtres abandonnés, en proie à leurs doutes et à une totale absence de certitude, dans un foyer aussi vétuste qu'abject. Mais bientôt, et même s'ils espéraient le contraire, ils

seraient séparés par l'adoption.

Pour toujours.

Irrémédiablement.

Réfutant ce que l'avenir leur réservait, Marc se colla encore plus fort contre Joëlle.

— Oui ! Bien sûr !

Le petit sourire de la gamine lui serra le cœur.

Elle le croyait, ou du moins voulait y croire.

Joëlle... on sera séparés. C'est certain... Mais tu es celle que je veux protéger. Tu ressembles tellement à Dorothée. Tellement... Je n'ai pas pu la sauver. Pas su. La laissant aux mains de ce monstre. Cette fois, je te jure que... que je ferai tout ce qu'il faut pour te...

Des larmes roulèrent de ses yeux.

Elle ne les vit pas.

— Oui, Joëlle... Je t'en fais la promesse !

Lyon

13 mai 2017

Après avoir quitté Lyon, Joseph et Julie ont roulé sur quelques kilomètres en direction de la campagne, puis entamé la montée vers les premières maisons.

— C'est joli ici, fait la jeune femme en considérant les vastes étendues boisées devant eux.

— Ouais... Ça change de la ville.

— Elle habitait ici, Camille ?

Il acquiesce d'un mouvement de tête.

— Dans les premières maisons plantées sur le flanc de la colline. Depuis quelques années, de nombreuses familles ont fui les quartiers encombrés de la ville pour s'installer dans ces bourgades.

En silence, elle continue à observer les conifères qui s'élèvent majestueusement sur le bord de la route, puis recentre son regard sur les lacets de plus en plus serrés.

Au bout de quelques secondes, elle reprend enfin :

— C'est bizarre ! Pourquoi ici ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi venir ici pour enlever un enfant ? Il y a tellement d'endroits pour le faire plus facilement. Ici, les gens se connaissent, remarquent facilement les rôdeurs. C'est une prise de risque supplémentaire.

— C'est vrai, je me suis fait la réflexion également. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles nous venons ici. Il est possible qu'il soit du coin !

Ils parcourent encore un petit kilomètre, puis Joseph, les mains accrochées au volant, rompt le silence qui est retombé dans l'habitable :

— Bon ! On arrive. T'es prête ?

— Oui. Plus que prête.

Ils s'engagent sur la route qui forme un angle droit avec la départementale, la suivent sur un petit kilomètre, puis s'arrêtent en

contrebas de la place du village.

Les premières maisons s'étendent à perte de vue dans le vallon.

— Eh ben ! Quand je disais que beaucoup de familles étaient venues s'installer à la campagne, je ne croyais pas si bien dire.

— Et par où on commence ? demande la jeune flic en sortant de la voiture.

— Ils habitent au 36. Je propose qu'on procède en spirale. Du plus proche au plus lointain. Après, nous remonterons au village.

Quelques instants plus tard, ils se retrouvent devant la petite maison des Hermière. Joseph reconnaît immédiatement le bâtiment rectangulaire qu'il a vu sur les photos. Hormis l'absence de portail, il note également l'inexistence de grillages sur tout le pourtour du terrain de quelques centaines de mètres carrés.

En silence, il fait le tour visuel du voisinage.

Les Hermière habitent en plein milieu de la rue et sont encadrés par deux maisons plus imposantes. Une vingtaine de mètres tout au plus séparent leur habitation de la plus proche. De plus, les jardins sont collés les uns aux autres et séparés seulement par une grande haie de troènes.

Il poursuit son observation avec attention.

De l'autre côté de la rue, juste en regard de l'entrée de la villa de la famille, une ruelle semble monter vers le village. Une grande demeure, certainement une ancienne ferme réhabilitée, en délimite le côté droit.

En complément, sur la gauche, un jardin – qui s'avère d'ailleurs être un verger – s'étend sur une centaine de mètres de longueur.

Joseph se gratte le menton et commente ses premières impressions.

— Sacrement culotté, quand même. Beaucoup de vis-à-vis. À part le jardin, il avait de grandes chances pour qu'il se fasse repérer.

— Quand est-ce arrivé déjà ?

— Il y a une petite semaine.

— C'était le week-end ?

— Non, mais tout comme. Lundi 8 mai pour être précis.

— Alors, effectivement, il a pris de sacrés risques.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi.

— Pour tenter ce genre de coup, il doit se sentir protégé par la grâce divine.

— Ou ne pas attirer l'attention en se faisant passer pour un employé d'une société de service. Compagnie de gaz, électricité ou bien encore entretien de jardin.

Elle acquiesce.

— Bon, de toute façon, on en saura plus en interrogeant le voisinage. On y va ? Maison de gauche ?

— Je te suis.

La porte s'ouvre sur une femme d'une soixantaine d'années. En les voyant, elle a un mouvement de recul.

— Qui... Qui êtes-vous ?

— Police, madame, répond Joseph en sortant sa plaque.

— C'est à propos de l'enlèvement ?

— Oui.

La sexagénaire se renfrogne.

— Vos collègues sont déjà passés hier.

— Je sais. Mais c'est moi qui reprends l'enquête. Cela vous gênerait-il de répondre à quelques questions ?

— Non. Bien sûr que non. Entrez, je vous en prie.

L'intérieur possède un certain charme désuet.

Elle les conduit dans le salon, richement décoré en bibelots divers, qui donne sur le jardin des Hermière.

— Alors, que voulez-vous savoir que je n'ai pas encore dit à vos collègues ?

Joseph la considère quelques secondes.

— Ce qui nous intrigue, madame, commence-t-il, c'est que personne n'ait vu ou entendu quoi que ce soit. Pourtant, la maison est loin d'être isolée. C'est un mystère que nous devons éclaircir.

Elle acquiesce en passant sa main dans ses cheveux grisâtres.

— Étiez-vous chez vous ce jour-là ?

— Oui. Je me reposais dans ma chambre. Ce sont les cris du père qui m'ont réveillée.

— Et vous n'avez rien entendu de particulier, ni remarqué quelque chose d'anormal avant d'aller vous coucher ?

Elle semble réfléchir.

— Non. Enfin, je ne crois pas.

— Il n'y avait personne dans la ruelle ?

— Euh... Je ne... Euh... Si... bien sûr ! Il y avait bien cette camionnette blanche pendant les travaux. Ils avaient creusé un trou important dans la chaussée. J'm'en rappelle maintenant.

— Des travaux ?

— Une fuite de canalisations. Le fourgon est resté garé près de quatre jours devant le jardin des Faure.

Joseph serre les dents. Voilà pourquoi personne n'avait rien remarqué de particulier. Avec le temps, la camionnette s'était fondue dans le paysage.

La vieille femme poursuit :

Mais je suis persuadée que cela n'a rien à voir.

— Avez-vous rencontré les ouvriers ?

— Euh... Oui... une fois. J'ai échangé quelques mots avec un homme qui creusait. C'est lui qui m'a dit que c'était une fuite de canalisations.

— Un homme ?! Un seul ?

Elle approuve.

— Pourriez-vous le reconnaître ?

— Je... Euh... Je n'ai pas vraiment fait attention.

Il y a là des indices à récupérer.

— Comment était-il ? demande Joseph. Type européen ? Grand ? Svelte ou plutôt empâté ?

— Blanc... Assez grand, je crois, et poids plutôt normal.

— Comment était-il habillé ?

— Une salopette orange et une casquette assortie. Mais vous... vous pensez que...

— Je ne sais pas, madame. Dans cette affaire, tout est possible. Nous ne devons négliger aucune piste. Et celle-ci vaut la peine qu'on s'y intéresse.

Elle réprime un frisson. Elle n'y a jamais pensé, mais elle a peut-être croisé le kidnappeur de la petite Camille.

— Et la camionnette, comment était-elle ?

— Ben... Blanche, comme je vous l'ai dit.

— Y avait-il une marque ?

— Euh... Je ne me rappelle pas... Mais... non, je ne crois pas.

Joseph la fixe intensément. On dirait qu'il la suppliait presque.

Au bout de dix secondes, il finit par dire :

— Bon. Nous n'allons pas vous importuner plus longtemps. Si vous vous souvenez de quelque chose, n'hésitez pas à m'appeler. Voici mes coordonnées.

Contrarié, d'un côté, de ne pas en avoir appris un peu plus, mais satisfait par l'obtention de cet élément crucial, il tend sa carte qu'elle saisit pour la ranger rapidement entre les plis de sa robe.

— Très bien.

— Merci, madame.

De retour dans la rue, Julie, qui n'a pipé mot pendant l'échange avec la retraitée, reprend de la voix :

— Je crois qu'on vient de trouver comment il a agi.

Joseph acquiesce.

— Il a bien préparé son coup. Quatre jours à planquer pour passer

inaperçu. Ce salopard est sacrément méthodique. Et puis, il nous a clairement pris pour des cons avec sa lettre.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il disait ?

— Qu'il était passé par hasard devant chez eux. Tu parles ! Il a prévu l'enlèvement des jours durant.

Julie soupire, puis regarde en direction des arbres fruitiers et baisse les yeux sur la chaussée. Une plaque de bitume noir détonne du reste du macadam.

— Remarque, on s'emballa un peu vite. Si ça se trouve, c'étaient de vrais travaux. On ferait mieux de vérifier à la mairie.

— Tu as raison. Mieux vaut s'en assurer. Mais mon petit doigt me dit que nous sommes sur la bonne piste.

*

— C'est lui ! hurle un des flics en se rapprochant de l'écran. C'est lui !

Les deux hommes qui se trouvent dans son dos scrutent à leur tour l'image figée sur le moniteur.

Au milieu de la foule qui se presse en direction de l'entrée du supermarché, un enfant s'éloigne de la caméra. Leurs regards se focalisent sur lui. Blouson noir. Des bandes blanches autour des poches et sur les manches, un jean, des baskets, une chemise rouge qui dépasse négligemment de son pantalon : aucun doute, c'est bien le petit Antoine.

Il est accompagné par un homme voûté qui se tient appuyé sur une canne. Ce type, de dos, est impossible à identifier.

— Reviens en arrière !

Avec une excitation grandissante, le flic recule le curseur de quelques secondes et, d'un clic de souris, relance la vidéo.

— Là ! En haut à gauche. Regardez ! Ils quittent la voiture.

Les trois hommes ne perdent pas une miette des images qui défilent devant eux, mais à aucun moment ils n'arrivent à discerner le visage du suspect.

Ils visionnent la vidéo jusqu'à ce qu'Antoine et son ravisseur disparaissent du champ de la caméra.

— Putain ! Quelle poisse ! grommelle l'un des flics, contrarié. On n'a pas d'autres bandes ?

— Non. On a tout visionné, répond celui qui, deux heures plus tôt, est entré en contact avec le centre de surveillance du supermarché pour récupérer les enregistrements vidéo. Y a juste les quatre caméras qui quadrillent le parking de devant. Là où ils se dirigent, il n'y a aucune couverture.

— Il le savait... Ce n'est pas possible autrement.

— Oui... Bon... En tout cas, ça confirme qu'Antoine l'a suivi de son plein gré.

Alors que deux des techniciens de la scientifique, dépités, sont prêts à lâcher l'affaire et établir leur rapport, le troisième a toujours les yeux fixés sur l'écran. Il les invite à rester assis.

— Si j'étais lui, je l'aurais enlevé dans un fourgon ou un van...

— Pourquoi tu dis ça ?

— Trop de risques d'enfermer un gosse dans le coffre ou à l'arrière d'une berline. Il aurait forcément attiré l'attention de témoins, surtout à l'heure de pointe. Vous ne croyez pas ?

— Ouais ! Et ça change quoi ? répond le plus brun d'entre eux en haussant les épaules.

— Jacques, remets la caméra numéro deux et cale-la sur l'horaire, s'il te plaît.

L'homme, qui s'était rassis, s'exécute. Il sélectionne le film, positionne la barre de temps à dix-huit heures quatorze et redonne vie aux images prises par la caméra.

— Vous voyez, là ? fait-il en pointant l'index sur l'arrière-plan.

— Quoi ? Les voitures qui sortent du parking ?

— Exactement ! C'est la sortie du supermarché.

— Et ? rétorque le brun, toujours dubitatif.

— J'ai regardé sur Google Maps. Il n'y a qu'une seule sortie. Ce salopard est forcément passé par là.

La tension, qui était retombée quelques secondes plus tôt, remonte d'un seul coup.

Pendant une poignée de minutes qui semblent durer des heures, les trois hommes assistent au ballet agité des entrées et sorties. À dix-huit heures dix-neuf, précisément, une camionnette rouge sort du parking du supermarché. Deux minutes plus tard, un autre utilitaire blanc emprunte le même itinéraire. Il faut attendre encore dix minutes pour qu'un autre van de couleur sombre ne sorte à son tour.

— OK ! On a trois possibilités dans le créneau de l'enlèvement. Et pour deux d'entre elles, les véhicules venaient de la gauche. Ils étaient donc garés à l'avant du magasin. Ça veut donc dire que notre lascar se balade avec un Trafic blanc.

*

Avant d'entamer la montée vers le village, ils ont continué l'enquête de voisinage, mais ils n'ont pas obtenu plus d'informations. Hormis les Faure et les Véron, les trois autres habitations les plus proches de la maison des Hermière étaient désertes de tout occupant.

— Alors, qu'en penses-tu ? demande Julie en s'épongeant le front constellé de gouttelettes de transpiration.

Tout en s'arrêtant, Joseph sort à son tour un mouchoir de sa poche et se tamponne l'arrière du crâne.

— Je suis surpris que personne n'ait entendu de cris. Pourtant, les Faure étaient juste à côté. Ils ne dormaient pas, ne regardaient pas la télévision, ils étaient juste occupés à jouer aux cartes. Si la gamine avait crié, ils l'auraient entendue, c'est évident. D'autant plus que leurs fenêtres ne sont pas doublées.

La jeune femme s'arrête à son tour afin de reprendre un peu d'énergie. Le raidillon est vraiment abrupt. Elle répond d'une voix essoufflée :

— Elle n'a peut-être pas crié, tout simplement.

— Elle l'aurait suivi sans rechigner ?

— Je crois plutôt qu'il l'a piégée. C'est tellement facile de tromper la vigilance d'un gamin. Il lui a sûrement promis une surprise.

Joseph acquiesce.

— Ça se tient. Si j'en crois ton raisonnement, on aurait plutôt affaire à quelqu'un qui inspire confiance.

— Ça m'en a tout l'air.

Joseph poursuit sur sa lancée. Il imagine parfaitement la scène.

— Je pense également qu'il lui a parlé plusieurs fois avant de passer à l'acte. Histoire de la mettre en confiance.

— C'est fort possible, en effet.

— Quand il a senti qu'elle n'offrirait plus de résistance, il a refermé son filet.

— Tout juste. Par contre, il aurait très bien pu attirer l'attention à ce moment-là. Parler à une gamine de six ans quand on est adulte est toujours suspect.

— Et pourtant, personne n'a rien vu ! C'est pas logique.

— C'est vrai que les probabilités sont faibles, vu le nombre de voisins.

Joseph ronchonne.

— Toute notre discussion se base sur des suppositions. J'aimerais bien avoir des certitudes.

De dépit, Julie fait claquer ses mains sur le haut de ses cuisses fuselées que son jean moulant met en valeur.

Joseph ne peut s'empêcher de la fixer avec insistance.

— Quoi ? fait-elle, remarquant son regard posé sur elle.

Il secoue la tête.

— Rien.

— T'es sûr ?

— Oui. Allez, allons déjà vérifier à la mairie cette histoire de travaux.

Dix minutes plus tard, dégoulinants de sueur, ils arrivent sur la place du village. Les rares commerces qui se partagent les lieux essaient de mettre un peu de vie dans la bourgade, mais sans grand résultat.

Ils passent devant le café, où deux clients sirotent une bière en terrasse, puis marchent jusqu'à l'église d'époque romane. Là, ils tournent sur la gauche et longent le petit cimetière avant de déboucher sur la mairie.

Le bâtiment de deux étages, fraîchement refait à neuf, se dresse devant eux avec la fierté d'un réhabilité.

— Après toi !

Alors qu'ils s'appêtent à pousser la porte, le téléphone de Joseph sonne.

Il décroche immédiatement.

— Oui ?!

— C'est Le Tellier ! On a une piste et c'est du sérieux. On est déjà en route. Rappliquez en vitesse à Saint-Marcel-l'Éclairé. Je vous envoie par SMS les coordonnées GPS.

— Qu'a... Qu'avez-vous trouvé ?

— Peut-être l'endroit où il crèche.

Joseph sent son cœur s'emballer.

— Mais comment avez-vous trouvé ?

Le Tellier élude les explications :

— Pas le temps... Je vous dirai tout ça quand on l'aura...

Joseph l'interrompt :

— A-t-il une camionnette ?

Le Tellier marque un temps d'arrêt avant de répondre :

— Oui. Blanche. Pourquoi ?

Le cœur de Joseph reprend à nouveau son rythme. Les indices convergent... Et s'ils avaient vraiment réussi à dénicher sa planque ?

— Parce que notre suspect semble en avoir une, lui aussi. Nous arrivons dès que possible.

Pendant qu'il raccroche, Julie le fixe avec intensité.

— Alors ?

— Alors, ils ont peut-être trouvé l'endroit où il se cache.

Le regard de la jeune femme s'illumine.

— C'est pas vrai ?! Où ça ?

— Saint-Marcel-l'Éclairé. Vingt minutes d'ici. Ça pourrait coller.

— Tu connais ?

- C'est en pleine forêt, sur les hauteurs.
- On y va ? demanda-t-elle, un peu effrayée.
- Bien sûr qu'on y va !

*

Prison de Lyon-Corbas

Je ne sais pas ce que j'ai foutu, mais c'est seulement vers quinze heures quinze, le cœur serré, que je me gare sur le parking de Lyon-Corbas. Après une courte hésitation, je sors de la voiture et lance un regard anxieux en direction de la centrale. Planté au milieu de nulle part, l'énorme bâtiment, mélange de béton et de métal, se dresse devant moi tel un colosse indestructible.

J'éprouve une sensation insolite.

Plus je m'approche, plus je vois en ce lieu un étrange portail séparant deux mondes bien distincts. D'un côté, celui dans lequel je vis ; de l'autre, le pire du pire. Celui du mal, exsudant des murs pour couler sur le sol et le contaminer.

La tête rentrée dans les épaules, j'avale les derniers mètres qui me séparent de la grande porte beige de la prison. Vingt-sept ans que j'espère ce moment. Vingt-sept ans que je le crains aussi. Cette attente interminable remplie de cauchemars et de désirs de vengeance va enfin cesser.

Malgré mon impatience et afin d'atténuer mon stress, je prends le temps de fumer une cigarette avant de faire signe aux gardiens pour qu'ils m'ouvrent la petite entrée sur la gauche.

Quand le pêne se rétracte, un frisson me parcourt. Cette fois, j'y suis. Dans quelques minutes, je vais me retrouver face à lui.

Mon cerveau se met à bouillir.

Que vais-je bien pouvoir lui dire ? Comment vais-je réagir ? Comment va-t-il réagir ?

Je n'en sais rien. Peut-être que, finalement, je ne dirai rien et le fixerai de longs instants avant de repartir comme je suis venu.

Pourtant, j'ai eu le temps d'y penser durant toutes ces années. Mais là, c'est foutrement réel. Ce que j'ai imaginé s'étiole. Je vais me confronter au monstre. Le monstre qui a dévoré mon enfance. Ma vie. Tué ma famille. Celui que je hais le plus au monde. Bizarrement, je me sens démunie, dénué de toute force, vidé de mon énergie vitale.

Et même si les mots ne viennent pas comme je l'espère, je ferai en sorte de lui montrer que je n'ai plus peur de lui et que cette époque d'emprise est révolue. Définitivement.

Une boule dans la gorge, j'entre dans le vestibule, puis, à la demande du gardien, je tends ma carte d'identité et ma plaque de

police.

L'homme me considère rapidement, tapote quelque chose sur son clavier et me demande ensuite la raison de ma visite.

— Je viens voir Georges Kasowski, réponds-je.

Le garde me fixe d'un air étrange.

— Georges Kasowski ?

Je confirme immédiatement.

— Il doit être libéré demain.

— Attendez, s'il vous plaît !

À nouveau, il pianote sur son clavier, bougonne, puis saisit son téléphone. Il gesticule, articule plusieurs mots que je n'entends pas du fait de l'épaisse vitre nous séparant, puis raccroche.

Il se penche et appuie sur le bouton activant l'hygiaphone.

— Je suis désolé, mais je n'ai personne ici sous le nom de Kasowski.

Sa réponse a l'effet d'un camouflet.

Personne ! Comment ça, personne ?

Je me souviens que mon père a été transféré à Corbas dès l'ouverture de la prison et que, depuis, il y purge sa fin de peine.

— Je... Je suis son fils... Je n'ai eu aucune information concernant un nouveau transfert.

L'homme me regarde bizarrement.

— Il n'a pas été transféré.

— Pardon ?!

— Non. Je viens de regarder dans l'ordinateur. Aucun Kasowski n'a séjourné à Corbas, même pour quelques jours.

J'ai l'impression que mon sang quitte mon corps.

C'est une erreur... Une putain d'erreur dans leurs fichiers. Mon salopard de père est forcément ici.

Je prends sur moi pour me ressaisir et réussis à balbutier quelques mots :

— Ce... Cette situation est grotesque. Vous vous trompez, c'est obligé !

Le type hausse les épaules. De toute évidence, il me prend pour un dingue.

— J'suis désolé.

Il me tend mes papiers, puis retourne à son bureau.

Sonné. Je suis littéralement sonné.

Je reste de longues secondes sans bouger, sans même respirer, puis frappe à la vitre pour attirer à nouveau son attention.

Il me fusille du regard, se lève en soupirant et réactive l'interphone.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Je vous ai dit qu'on n'avait pas de

Kasowski.

— Je veux parler au directeur.

— C'est impossible. Le directeur est en rendez-vous. Il en a au moins jusqu'à quatre heures et demie.

Je ne me laisse pas démonter pour autant.

— J'attendrai ! Le temps qu'il faudra !

L'homme soupire à nouveau. Visiblement, mon insistance le contrarie.

— Très bien. Comme vous voulez. En attendant, veuillez sortir et repasser tout à l'heure.

Lyon

Fin d'année 1989

Foyer L'Orée

— Laisse-moi tranquille, s'écria Joëlle en s'arc-boutant contre le mur de la salle de bains. Lâche-moi !!!

De toutes ses forces, elle tentait d'échapper à la prise du rouquin qui, sans ménagement, la pressait contre lui et tentait de l'embrasser.

— T'arrêtes de te débattre ou je t'en colle une ! T'as compris, sale garce ?

Elle essaya de s'extraire une nouvelle fois de l'emprise, mais, face à la force et à la taille du garçon de quatorze ans, elle ne trouva pas l'énergie suffisante pour y parvenir. Prête à tout pour se défendre, elle plongea la tête vers l'avant-bras de son agresseur et enfonça ses canines dans la peau laiteuse et glabre du préadolescent.

La morsure lui arracha un cri, mais ce n'était pas tant la douleur qui l'avait fait réagir : cette petite pute avait osé, l'avait défié. Lui. Daniel, le maître incontesté du foyer. Elle allait le lui payer très cher.

De rage, il la fusilla du regard avant de lui envoyer une gifle monumentale. Sous le choc, la tête de Joëlle fut violemment projetée vers l'arrière, et son crâne s'écrasa contre l'émail des carreaux.

Bruit mat. Effrayant... Combinaison d'os fracturés et de porcelaine ébréchée.

Instantanément, elle sombra dans un état léthargique.

Le gros chefaillon, malgré l'adrénaline qui lui gorgeait le corps, se radoucît.

— Si tu t'calmes et que tu t'laisses faire, j'te promets que je t'ferai pas d'mal.

Étourdie par l'impact, Joëlle ne réagit pas pendant plusieurs secondes. Daniel en profita. En quelques gestes rapides et convulsifs, il déchira le corsage et lui retroussa la jupe. Toujours sonnée, elle ne montra aucun signe de résistance quand la main outrageuse s'aventura sous sa culotte. La respiration du rouquin s'accéléra. Il sentait déjà poindre une solide érection au contact du duvet fin et du sexe qu'il

maltraitait.

— Tu vas aimer ! J't'assure. T'en r'demand'ras... Tu verras.

Joëlle recouvra enfin ses esprits. Le contact des doigts de Daniel sur son intimité fut un électrochoc, lui rappelant des souvenirs enfouis dans les arcanes de sa mémoire. Des souvenirs des jours heureux quand ils étaient tous ensemble : papa, maman et Margot. Avant l'accident...

Personne n'a le droit de te toucher, Joëlle. De te faire du mal... Tu comprends ? Si un jour cela arrive, il faut que tu viennes m'en parler immédiatement. D'accord, ma chérie ?

Oui, papa.

Je t'aime, ma fille. Je serai là pour te protéger.

De nouvelles larmes s'échouèrent sur ses joues.

Papa... pourquoi t'es plus là ?

L'émotion suscitée par ces réminiscences du passé catalysa sa rébellion. La gamine se mit à hurler de toutes ses forces et risqua un geste d'autodéfense inattendu. Alors que Daniel s'affairait à se débarrasser de son pantalon qui lui bloquait désormais les jambes, le genou de sa proie se déploya à la vitesse de l'éclair et lui percuta avec force les testicules.

Catapulté à son tour, il recula de plusieurs mètres avant de s'aplatir sur le sol. Il ne put empêcher Joëlle de profiter de l'occasion pour s'échapper dans le couloir.

— Salope de merde ! Je vais te tuer !

Ouais... J'avais te crever... Te crev...

Ses pensées s'interrompirent quand, froc coincé aux chevilles, sautillant telle une guenon devant un régime de bananes, il s'engagea à son tour dans le corridor.

Marc était planté devant lui. Les poings posés sur les hanches, il lui bloquait le passage. Derrière lui, Joëlle courait déjà vers les salles du fond.

— Pousse-toi !

Le gamin ne se laissa pas intimider et ne bougea pas une oreille.

— Casse-toi de là, j'te dis !

— Non ! Tu ne passeras pas.

C'était une première pour Marc : faire obstacle. Imposer un non, franc et catégorique.

Le rouquin s'était approché dangereusement et le menaçait désormais de ses poings, gros comme des enclumes.

— Joue pas au héros, Suce-bites ! J'te jure que, si tu n'me laisses pas passer, je t'explose la gueule.

Marc réaffirma sa décision, se mettant en position de combat.

— Non. Tu ne passeras pas, Daniel. Tu ne feras pas de mal à Joëlle.

— Oh ! mais c'est qu'il est amoureux, Tête-de-gland... Tu veux te la taper, toi aussi ? Je pourrais te la laisser après l'avoir secouée, la pucelle, mais le problème, c'est qu'après moi, elle risque de ne rien sentir avec ton vermicelle... ricana le rouquin en étirant un sourire dégoulinant de méchanceté.

Marc renforça sa posture.

— Si tu veux t'en prendre à elle, faudra q'tu'me passes dessus.

L'autre se redressa et fit rouler les muscles dissimulés sous son tee-shirt.

— Tu crois que tu me fais peur, avorton ?

— Va te faire foutre !

— OK. Tu l'auras voulu...

13 mai 2017

Saint-Marcel-l'Éclairé

Hauteurs de l'Ouest lyonnais

Quand ils se présentent devant la petite maison perdue dans les bois, Le Tellier et les renforts ne sont pas encore arrivés.

Joseph jette la voiture en travers du chemin, puis coupe le moteur.

— Je crains que les infos de Le Tellier ne soient qu'un tuyau percé, lâche-t-il en soupirant. Y a personne ici.

Julie acquiesce d'un lent mouvement de tête.

— Ouais. J'suis de ton avis, commente-t-elle en abaissant le pare-soleil. Ça a tout l'air abandonné ici. On fait quoi, alors ? On retourne à la mairie pour les travaux sur la voirie ou bien on se cogne la visite ?

Joseph semble réfléchir quelques secondes avant de répondre sur un ton désabusé.

— Maintenant qu'on est là, on va faire le tour du propriétaire. Ce sera du temps gagné pour tout le monde.

— T'es sûr qu'on ne les attend pas ? demande-t-elle en se recoiffant rapidement devant le miroir de courtoisie.

Il hausse les épaules.

— Tu vois un danger ici ?! C'est juste une ruine. À part des araignées et quelques rats, on ne trouvera rien. J'suis d'avis d'expédier la chose au plus vite et de se tirer d'ici.

Désappointés, ils descendent de voiture, puis s'engagent dans la petite allée de graviers dévorée par les herbes folles et la mousse luxuriante. Rapidement, la petite bâtisse se dresse devant eux. De construction ancienne, elle est dans un état de délabrement avancé. Certains carreaux de fenêtres ont même volé en éclats. Difficile de croire qu'elle puisse être encore habitée.

Ils font quelques pas, puis s'arrêtent devant la porte vermoulue qui leur barre le chemin.

Ouais... Tuyau percé.

Tout en s'emparant de la poignée, Julie revient sur la discussion qu'ils ont eue un peu plus tôt dans la matinée :

— Alors, tu m'emmènes où ce soir ? fait-elle en le fixant droit dans les yeux. Tu nous as trouvé un petit resto romantique ?

— Euh... Pas encore, chérie, mais...

Tandis qu'il parle, elle fronce les sourcils. Visiblement, ce n'est pas la réponse qu'elle espère, surtout après la mauvaise semaine qu'ils viennent de passer sans se voir en dehors du travail.

Pour compléter le tout, cela fait maintenant plus d'une quinzaine que Joseph a un comportement bizarre avec elle. Comme s'il cherchait à la fuir. À l'éviter. À lui faire comprendre à demi-mot que leur couple illégitime vit ses dernières heures.

Contrariée, elle l'interrompt sans ménagement :

— Pas encore ?! Tu te fous de moi ? T'as d'autres choses plus importantes à penser ? C'est ça ?

— Mais non... non...

Elle embraie, remontée comme un coucou :

— Joseph, je ne te sens plus. T'as changé. Jamais tu ne m'aurais dit un truc pareil, avant. Tu t'en rends compte ?

L'homme marque un silence. Va-t-il enfin lui dire la vérité sur ses sentiments ? Que tout est fini et qu'il reste avec sa femme ?

Non... Il est bien trop couard.

Devant son silence, elle s'impatiente et l'encourage à lâcher le morceau, mais rien ne sort et, au contraire, les traits du flic se tendent et il serre les mâchoires. Pour finir, une lueur étrange traverse ses yeux d'un bleu azur.

— Attends !

— Attends !? Attendre quoi ? J'en ai marre d'attendre. Je te parle de ce que je...

— Tais-toi, bon sang ! la coupe-t-il sèchement en se baissant.

Il observe désormais le sol avec attention.

— Qu'est-ce qu'y a ?

— J'ai parlé trop vite... On n'est peut-être pas seuls.

— Pas seuls ?

— Regarde les traces.

À son tour, elle se baisse pour fixer la poussière qui brille dans la lumière. Avec le soleil, elle n'avait rien vu, mais maintenant qu'il le lui a fait remarquer, c'est très net : quelqu'un est venu ici et a piétiné le sol devant la porte. Les deux ou trois empreintes de pas qui se dégagent des diverses marques dans la poussière le confirment. Un bon 43 ou 44. Des chaussures de sport avec semelles crantées.

— Merde !

— Et elles sont fraîches, je peux te l'assurer... continue-t-il tout en

sortant l'arme de son holster.

Il se décale pour se placer contre le chambranle, puis relève le canon, prêt à faire feu. Elle l'imité et se cale dans son ombre.

Le temps paraît se figer. Le silence est omniprésent et ne présage rien de bon. Ils regardent le bois pourri avec fébrilité.

Et s'il était là finalement ? Et si l'horreur se trouvait de l'autre côté ?

— Qu'est-ce qu'on fait ? Tu ne crois pas qu'on devrait attendre Le Tellier et les renforts ?

L'homme semble hésiter. C'était agir immédiatement ou prendre le risque de le voir s'échapper.

Tout en serrant la crosse de son revolver, il fixe, droit dans les yeux, sa coéquipière d'infortune.

— On n'a pas le choix, Julie. S'il est ici, il nous a vus. Forcément. Nous ne pouvons pas lui donner le temps de réfléchir et de se faire la malle.

Même si elle n'en mène pas large – c'est la première fois qu'elle va participer à une intervention –, elle acquiesce timidement. Joseph a raison : ils ne peuvent pas prendre le risque de le laisser filer. L'homme qu'ils traquent est un monstre. Un monstre qui dévore les enfants.

Avec appréhension, ils ouvrent la porte – qui n'était pas verrouillée – et s'engouffrent à l'intérieur.

*

Prison de Lyon-Corbas

— Si vous voulez bien me suivre, lâche après un bref salut l'homme de taille moyenne.

Je lance un petit sourire crispé, puis, sans un mot, lui emboîte le pas, quittant ainsi la salle des gardiens.

Nous passons une série de portes et de grilles, traversons plusieurs couloirs aveugles, éclairés par des néons dont la lumière crue me rappelle celles d'une morgue, puis débouchons dans les quartiers des membres du conseil d'administration.

Il me fait entrer dans un bureau à la décoration plutôt dépouillée et me prie de m'asseoir.

— Vous avez de la chance, monsieur Kasowski, mon rendez-vous s'est décommandé à la dernière minute...

Il se tait en me fixant avec insistance avant de poursuivre :

— Alors, si vous m'expliquiez la raison de votre visite ?

Je tombe des nues. Lui expliquer ? C'est plutôt à lui de m'affranchir. Cette situation est parfaitement absurde.

— Je suis venu voir mon père, mais vos gars m'ont affirmé qu'il

n'était pas ici.

Le directeur approuve.

— C'est exact ! Nous n'avons jamais eu de Kasowski ici. Je peux vous l'affirmer.

— Mais... Mais mon père a été transféré à Corbas lors de son ouverture en mai 2009. Il avait encore huit ans à tirer.

— Eh bien, je peux vous affirmer qu'il n'est jamais arrivé jusqu'ici.

— Mais c'est impossible ! Vous devez bien avoir quelque chose dans vos archives ?

— Non, monsieur. Avant de venir vous chercher, j'ai lancé une recherche dans la base de données. Sans succès. Vous feriez mieux d'aller en parler au tribunal.

— Et les archives imprimées ? Vous avez forcément une trace.

L'homme secoue la tête.

— La prison est totalement informatisée. Nous n'avons pas d'archives imprimées. S'il y avait eu quelque chose, je l'aurais trouvé. Je suis désolé.

Ne sachant plus quoi répondre, je le fixe avec intensité. Mon désarroi est total.

C'est un cauchemar ! Un véritable cauchemar.

Il s'en rend compte et écourte notre discussion.

— Écoutez ! Faites ce que je vous ai dit. Allez voir le juge. Épluchez les archives. Vous finirez bien par trouver où votre père a été enfermé.

Une boule dans la gorge, j'acquiesce sans conviction, me lève, puis me dirige vers la porte métallique qui, vu l'épaisseur, doit peser une tonne. Il se lève à son tour, puis me raccompagne jusqu'à l'accueil, où je récupère mes papiers. Encore sous le coup de la nouvelle, je rejoins l'air extérieur et prends plusieurs inspirations afin de retrouver mon souffle et de mettre fin au sentiment d'oppression qui pèse encore sur ma poitrine. Je reste ainsi quelques minutes avant de rejoindre mon véhicule et prendre la direction du SRPJ. Peut-être qu'il y aura là-bas des éléments susceptibles de m'en apprendre davantage sur mon géniteur.

Avant de donner ma démission, je dois profiter des accès aux banques d'informations et tenter de déterrer ce qui peut encore l'être.

*

— Putain, on n'y voit rien là-dedans, chuchote Joseph en se dirigeant à tâtons dans la pièce obscure tout en se maudissant de ne pas avoir récupéré une nouvelle torche pour remplacer celle qu'il avait égarée lors de sa dernière intervention.

— Ça va, toi ? Tu t'en sors ?

La jeune femme, qui le suit comme son ombre, répond d'une voix si faible qu'elle ne porte pas.

— Oui. Je suis juste derrière toi...

Tant bien que mal, ils se frayent un chemin dans les ténèbres et finissent par rejoindre le mur qu'ils ont distingué quelques secondes plus tôt. Joseph enclenche le petit interrupteur qui dépasse de la cloison, mais la pièce reste dans le noir.

— Merde !

Julie frissonne. L'anxiété qui l'a envahie lorsqu'ils sont entrés dans la maison est en train de se transformer en peur incontrôlable. Elle n'a aucune expérience de ce genre de situations, et l'absence de lumière accentue le ressenti de ne rien maîtriser.

— On devrait ressortir, Joseph ! Je ne suis pas rassurée.

— ...

— Et s'il était en train de nous piéger ?

— Dis pas n'importe quoi !

— Tu ne trouves pas bizarre que...

Il l'interrompt avec fermeté :

— Julie, je t'en prie. Maintenant qu'on est à l'intérieur, on doit continuer. On est trop engagés pour battre en retraite.

Même s'il ne l'avoue pas, Joseph réalise qu'il a pris un risque inconsidéré en intervenant de cette façon. Il a outrepassé les consignes que tout flic normalement constitué est censé respecter. Pour couronner le tout, dans son insouciance, il a entraîné Julie, une collègue non préparée à ce genre d'expédition.

Toujours en mode panique, elle insiste :

— Je t'assure qu'on devrait vraiment se barrer d'ici ! Je ne le sens pas.

Il tente de la rassurer.

— Même s'il cherche à nous piéger, il sera aussi handicapé que nous. Et puis, on est deux. Il est seul. Il n'est pas idiot... Il ne tentera rien.

— Je n'ai aucune expérience du terrain, Joseph... Tu le sais très bien !

L'homme ne relève pas. Julie n'a pas tort. Même si elle possède une arme, elle ne l'a utilisée que lors de ses stages obligatoires. Une fois par an au stand de tir. Cinq cartouches, pas une de plus... Histoire d'avoir le quota minimum pour ne pas être pénalisée.

Mais ça, l'homme qu'ils traquent ne le sait pas.

— Ne t'inquiète pas. Je te dis qu'il ne tentera rien.

Elle acquiesce timidement.

Il profite de son relâchement pour enfoncer le clou :

— Allez, continuons. Ne perdons pas de temps.

En silence, ils se glissent par la porte entrouverte et débouchent dans la cuisine. Une petite fenêtre, dont le volet est fermé, laisse passer quelques rais de lumière et apporte un semblant de clarté à la pièce. Avec émotion, ils observent la table accolée contre le mur, où une assiette et ses couverts attendent leur pitance, puis ils fixent leur attention sur l'immense billot recouvert d'une épaisse tôle de zinc.

— Mon Dieu ! Tu crois que... ? fait Julie en mettant sa main devant sa bouche.

— Chut ! Tais-toi.

— T'as vu le sang ?

— Oui...

Son Magnum braqué devant lui, l'homme fait le tour de la pièce en retenant sa respiration. Les nombreuses traces d'hémoglobine présentes un peu partout – plateau de découpe, sol et grand évier – prouvent qu'ils ne se sont pas trompés. C'est bien ici que le monstre réside. La gorge nouée, il se dirige vers la porte située de l'autre côté de la salle afin de s'assurer qu'ils sont en sécurité, puis il rebrousse chemin.

— Bon, visiblement, il n'y a personne, lâche-t-il en abaissant son arme.

— On fait quoi, alors ? On continue à fouiller ? répond Julie, espérant de toutes ses forces qu'il dira le contraire.

Il hoche la tête.

— Oui. On va profiter de son absence pour faire l'état des lieux. Et puis, ça nous permettra de le cueillir s'il daigne revenir ici.

Tout en parlant, Joseph s'est rendu compte de l'erreur qu'il a commise en arrivant.

Merde...

Contrarié, il se retourne en direction de sa coéquipière.

— Julie, je dois ressortir quelques instants.

La jeune femme sursaute.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— La bagnole ! Je l'ai laissée devant l'entrée.

— Oh ! merde...

— Comme tu dis, lâche-t-il d'un ton désabusé.

— Je viens avec toi.

— Non ! Tu restes ici. Commence à faire le recensement pendant que je déplace le carrosse.

Une décharge d'adrénaline traverse le corps de la jolie brune.

— Tu veux me planter ici toute seule ? Tu rigoles ?

— Julie, j'en ai pour deux minutes...

— C'est hors de question !

Même s'il la distingue à peine, il imagine facilement la tête déconfite de sa jeune collègue. Mais ce n'est pas le moment de palabrer. Il doit agir et vite.

Il insiste :

— Julie, il n'y a personne. T'as bien vu... Tu ne risques absolument rien.

Désespérée, elle soupire, puis finit par céder à contrecœur.

Tandis que Joseph quitte la pièce d'un pas rapide, elle se dirige vers le meuble bas qui court le long du mur de droite.

Allez, ma fille... Ne sois pas ridicule. Tu dois faire tes preuves. Si tu agis comme une gosse écervelée, il va te larguer, c'est couru d'avance !

Elle considère les deux rangées de tiroirs que soutient la structure massive, puis les ouvre, un à un, afin d'en vérifier le contenu. Des couteaux à désosser, des hachoirs, des couverts, des cuillères, des assiettes, des verres... Bref, tout ce que l'on peut trouver dans une cuisine ordinaire.

Déçue, elle se rend jusqu'au grand placard qui trône à quelques mètres de l'imposant frigo et en entreprend la fouille sans guère plus de succès.

Alors qu'elle va se rabattre sur le réfrigérateur, un bruit provenant de la pièce d'à côté la fait sursauter. Terrifiée, elle se fige dans le noir, incapable de murmurer le moindre mot.

Au bout d'un instant qui lui semble durer une éternité, elle finit par chuchoter :

— Joseph... c'est toi ?

Mais personne ne répond. Seuls des bruits de pas résonnent jusqu'à ses oreilles.

Prise de panique, elle réitère, un peu plus fort :

— Joseph, nom de Dieu, C'est toi ?

— ...

— JOSEPH !!!!!!!

Alors qu'elle serre la crosse de son arme de toutes ses forces et qu'elle vise en direction de la source sonore, le flic apparaît dans l'embrasure.

— Hé ! Du calme. Je suis là. Alors, t'as trouvé quelque chose d'intéressant ?

Sa voix grave a un effet immédiat sur le rythme de ses pulsations cardiaques, le diminuant de moitié.

— Putain, tu m'as foutu la trouille !

— Je suis désolé... Alors... quelque chose ?

— Non. Que dalle. Enfin, rien de notable. Juste ce paquet de bougies, répond-elle en exhibant son trophée à pleines mains. Vu les circonstances, on va en avoir besoin.

D'un coup de dent, elle déchire l'emballage et en extirpe deux tiges de cire d'une vingtaine de centimètres. Elle en allume une première qu'elle tend à Joseph, puis une seconde pour elle-même.

Instantanément, une douce lumière inonde la pièce, donnant au mobilier une teinte jaune orangé surnaturelle.

— Et la voiture ?

— C'est bon ! Je l'ai planquée dans les fourrés. On est tranquilles.

Elle acquiesce avant de le regarder intensément en fronçant les sourcils. Maintenant que l'anxiété est retombée et qu'elle y pense, quelque chose cloche. Elle n'y avait pas prêté attention jusqu'à présent. Pourtant, cela aurait dû lui sauter aux yeux.

Elle n'a pas le temps d'ouvrir la bouche qu'un hurlement déchire le silence persistant de la maison. C'est un hurlement de gosse. Il provient de l'étage.

— Bon sang, il est toujours en vie !

*

Quand j'arrive au SRPJ, les bureaux sont en effervescence.

Fred, un des lieutenants du département, s'affaire comme un beau diable dans le couloir et, dans sa course effrénée, vient me percuter.

Le temps que je me remette du choc, il est déjà à plusieurs mètres.

Je l'interpelle :

— Ça ne va pas, non ?

Mais il ne prend pas la peine de s'excuser et je n'ai même pas le temps de le relancer qu'il est déjà hors de portée.

J'arrête un autre de mes collègues qui se lançait à son tour vers la sortie.

— Bordel, mais que se passe-t-il ici ?

Le flic me répond à contrecœur. Visiblement, je lui fais perdre du temps précieux.

— On a retrouvé ce fils de pute.

Je fronce les sourcils.

— De qui parles-tu ?

— Bon Dieu, mais tu sors d'où ? T'as raté un épisode ou quoi ?

L'homme ne doit pas être au courant de ce qui m'est arrivé et notamment de ma mise à pied par Le Tellier.

Je hausse les épaules et le fusille du regard.

— Alors, t'accouches ?

— Le mec qui imite Fish. On a tous été briefés hier après-midi.

Pendant que je me morfondais chez moi...

— J'étais pas là. C'est quoi cette histoire ?

— Va faire un tour dans la grande salle. Tu verras. Le Tellier en a fait le QG de l'enquête. Tous les éléments dont nous disposons sont punaisés.

— C'est qui ce type ?

— J'ai pas le temps de t'expliquer... Juste un jobard de taré qui bouffe les gosses !

Je tressaille.

A-t-il dit « qui bouffe les gosses » ?

Je le fais répéter :

— Un quoi ?

— Un putain de dévoreur d'enfants. Va voir dans la grande salle, j'te dis, t'auras toutes les infos. Moi, faut que je file.

J'avale ma salive avec difficulté et, alors qu'il s'est mis à courir à son tour, tente de lui demander :

— Où a-t-il été localisé ?

Mais ma question reste sans réponse. L'homme a déjà franchi le seuil. Et, au vu du silence qui retombe progressivement dans le couloir, je sais que la moitié du SRPJ est déjà partie aux trousses du monstre.

Nom de Dieu !...

Décontenancé, je déambule le long de l'interminable tube grisâtre avant de rejoindre la salle qu'il m'a indiquée.

Le lieu est désert.

Rapide coup d'œil panoramique, puis j'entre.

Plusieurs dizaines de post-it et de photos ont été accrochés aux murs. Je m'approche. Mon cœur se serre. La tête me tourne tant mon regard affolé passe d'un élément à l'autre. J'en parcours un certain nombre avant de tomber sur la photocopie de la lettre adressée à la famille Hermière.

Et là, mes yeux font quelques allers-retours frénétiques avant de s'immobiliser.

Putain... Non... C'est impossible !

Je ne peux aller au bout de ma lecture. Ce qui est écrit dépasse l'entendement. C'est inhumain. Seul le diable a pu écrire cette chose.

Mes mains se mettent à trembler, et une puissante nausée me fait décrocher de la page d'un blanc cireux.

Instinctivement, je me retourne pour ne plus avoir de contact visuel avec ces mots abjects et recentre mon attention sur le reste de la salle.

Sur le mur opposé, d'autres pièces du dossier sont placardées. Ils exposent les pistes ouvertes et des indices collectés. Et le moins que l'on puisse dire est que le constat est amer. Cette partie-là, beaucoup moins fournie que celle où s'étale sans retenue la démonstration de la puissance du croquemitaine, semble ridicule.

Rapidement, je retourne aux premiers éléments que j'ai lus en diagonale et me remets à les éplucher. Certains d'entre eux datent déjà de plusieurs jours.

Bon sang... Pourquoi Le Tellier ne m'en a pas parlé plus tôt ? Pourquoi c'est seulement maintenant que j'apprends son existence ?

Me considère-t-il incompetent ?

La colère montant crescendo, je parcours les mots, visionne les photos, m'imprègne de l'horreur qui s'expose sous les néons.

Pour l'instant, rien n'a été prouvé, aucun corps retrouvé, c'est un ensemble de suppositions et de suggestions nauséabondes propulsées par un esprit malade.

Par contre, ce qui est certain, c'est que deux gosses ont été enlevés à quelques jours d'intervalle.

Un garçon et une fille.

Et pour l'un d'entre eux, l'enlèvement date seulement d'hier.

*

— T'es toujours avec moi ? hurle Joseph en direction de Julie.

La jeune femme, qui le suit de près, est essoufflée. Ses pas sont plus lourds. Elle rate une marche et se tord la cheville. Malgré la douleur, elle répond :

— Oui ! Juste derrière toi !

Ils ne sont pas encore arrivés à la moitié de l'escalier que les hurlements qui s'étaient tus l'espace d'un instant reprennent de plus belle.

Poussés par l'adrénaline, les deux flics avalent les marches quatre à quatre et débouchent dans le couloir de l'étage. Ici, l'obscurité est plus intense, plus dense, comme si les ténèbres épaississaient. Mais n'est-ce pas le cas ? Ne pénètrent-ils pas plus profondément dans l'ancre du mal ?

Ils n'ont pas le temps de se poser plus de questions qu'un cri leur indique où se diriger. Il provient du fond. Une des pièces les plus en retrait.

— Il est là, Julie ! Il est là !

Joseph accélère. Julie lui emboîte le pas. Le couloir se profile devant eux. Il leur semble interminable.

Le flic hurle :

— On est là, Antoine ! On est...

Un dernier cri.

Une étincelle.

Un éclair.

Un bruit assourdissant.

Puis... une ultime pensée fugitive dans l'esprit de Julie. Celle qu'elle avait éprouvée quelques minutes plus tôt. Celle d'une odeur perçue dans la cuisine. Lourde et soufrée. Celle de la poudre.

*

Après être resté plusieurs minutes dans la grande salle aménagée en QG et avoir parcouru les différents éléments du dossier, je ressors dans le couloir avec une puissante envie de vomir. Tout cet étalage monstrueux a éveillé en moi un stress extrême, similaire en tous points à celui que j'ai éprouvé lors de la découverte de ma mère et de ma sœur, figées sur le canapé.

J'ai envie de frapper. De casser. D'écraser. De faire mal...

Ce type est l'incarnation du diable. Pire que mon père. Pire que le monstre qu'il a été. Si je pouvais, je le réduirais en cendres.

Je serre les poings, mords l'intérieur d'une de mes joues jusqu'à ce que le goût du fer vienne déranger mes papilles. Ma colère doit être visible, car l'un des rares flics de garde au SRPJ me regarde d'un air bizarre avant de poursuivre son chemin.

Je dois parvenir à me calmer. Apaiser cette violence qui m'agite. Car ce n'est pas le moment d'attirer l'attention sur moi. Je dois avoir les coudées franches pour faire ce pour quoi je suis venu : en apprendre davantage sur mon père.

Déterminé, je jette un dernier regard sur le couloir austère avant de me diriger rapidement vers le bureau que je partageais avec Sylvain. Avec hâte, j'ouvre la porte et m'infiltrer à l'intérieur.

Le calme de la pièce me fait frémir. Habituellement, elle vibre d'une intense activité. Des bruits de clavier, de la musique métal que mon collègue affectionnait tant lorsque nous n'étions que tous les deux, des interrogatoires bruyants et musclés. Et là : rien ! Juste le silence. Un silence angoissant.

Avec émotion, mes yeux vagabondent dans la salle, se posent sur la table de mon ex-coéquipier sans traîner sur le cadre photo rangé à côté d'une grande pile de dossiers désormais orphelins.

Je refoule un soupir.

J'suis désolé, Sylvain. Tellement désolé...

Mon regard quitte la place vide et se focalise sur le mobilier qui m'a été attribué.

Je m'installe, allume l'écran, puis, dans une ultime expiration bruyante, entre mon mot de passe.

OK ! Allons-y !

Les dossiers se succèdent sans y trouver ce que je cherche. Même si les archives en ligne sont censées permettre d'obtenir rapidement une information, il faut encore savoir comment s'en servir. Et là, visiblement, je dois mal m'y prendre.

Pour la énième fois, j'entre *Georges Kasowski* dans le moteur de recherche, mais en ajoutant d'autres critères complémentaires et surtout en prenant soin de cocher la case *Inclure tous les éléments connexes* et y inscrire l'adresse de mes géniteurs.

Le résultat est probant : un dossier apparaît dans la liste des résultats : *Georges Williams*.

Williams ?

Intrigué, je l'ouvre sans attendre.

Le répertoire contient deux documents Word et des photos. Des dizaines et des dizaines de photos. Je clique sur les premières.

L'écran se teinte de couleurs crues insupportables. Ce que je découvre est bien en relation avec le drame que j'ai vécu vingt-huit ans plus tôt. Il y a le salon, les corps de ma mère et de ma sœur, figés dans une position effrayante, puis c'est au tour de la cuisine : du sang sur le lino, le frigo. Partout.

J'accuse le coup.

Voilà pourquoi je n'ai rien trouvé à Corbas !

Ce salopard a changé de nom !

Ou alors, il ne s'est jamais marié avec ma mère et ne m'a jamais reconnu.

Le souffle coupé, je reste tétanisé quelques instants avant de pouvoir accéder à l'un des deux fichiers. C'est le procès-verbal établi la semaine suivant la tuerie. Je le parcours en diagonale avant de buter sur un paragraphe qui me serre la gorge.

Les équipes d'excavation ont également mis au jour un gigantesque charnier. Plusieurs kilos d'ossements ont été remontés d'une fosse commune de trois mètres sur quatre mètres vingt, proche de la maison (voir photos P14554-04, 05 et 07). La profondeur reste à déterminer, car plusieurs couches de sédiments se sont agrégées avec le temps.

Selon les premières constatations, il s'agirait de canidés et de félidés. Certainement plusieurs dizaines...

Le cœur battant à tout rompre, j'ouvre les photos indiquées.

Le sol retourné laisse entrevoir une quantité ahurissante de fragments blanchâtres recouverts partiellement de terre.

Sur la deuxième d'entre elles, je vois clairement deux ou trois crânes, étonnamment petits.

Horriifié, je referme le tout et reprends la lecture du rapport.

Un second paragraphe attire mon attention.

Plusieurs albums photo, parfaitement organisés et contenant de nombreux clichés pédophiles, ont été retrouvés dans les affaires du suspect. Si l'on prend en considération l'atelier et la chambre noire découverts derrière la fausse cloison, il est envisageable que Williams prenait lui-même les photos. Mais ce point reste à confirmer, car nous n'avons eu aucune plainte à ce jour.

Autre point d'intérêt : dans un autre tiroir du même bureau, nous avons retrouvé une pochette contenant différents articles de presse et autres documents photocopiés. D'après ce que nous avons pu en lire, l'homme semblait vouer une passion sans limites à plusieurs tueurs en série américains. Comme pour les photos, nous ne savons pas encore comment il a réussi à se procurer ces éléments, mais ce point devra être instruit.

Toutes les pièces à charge ont été déposées ce jour sous les références Williams – 1989-01 à 35.

D'après ce que j'ai sous les yeux, mon père était encore pire que ce que j'imaginai.

C'est impossible... Je rêve... Je suis en train de délirer... de faire un amalgame avec l'affaire en cours. C'est tout ! Je m'en serais aperçu quand je vivais avec lui. C'est... C'est...

Pour m'en convaincre, je relis plusieurs fois le paragraphe jusqu'à n'en plus pouvoir, puis, exténué, relève la tête.

J'ai les idées en vrac. Des larmes ont brouillé mon teint, détrempé mes joues. J'entends un bourdonnement comme si une bestiole sous amphétamines était entrée dans mon oreille et s'amusait à boxer mon tympan. Un bruit sourd, entêtant. Un bruit à devenir dingue.

Calme-toi...

Je referme le fichier et fixe une ligne imaginaire devant moi. Le bureau. Cet espace de vie que j'ai partagé avec Sylvain. Les murs autour de moi – jaune pisse tant la nicotine a salopé la peinture. Ils semblent se mouvoir. Fondre. Couler et former un magma ignoble prêt à m'engloutir, m'empêcher de reprendre ma respiration.

T'es en train de péter un plomb ! Calme-toi...

Conscient de mon état instable, je m'astreins à respirer profondément. Trois fois, cinq fois, dix fois tout en me répétant la même chose.

Calme-toi...

Ne pas flancher. Juste récupérer des informations dont j'ai besoin pour parvenir à mes fins.

Voilà...

Des bruits dans le couloir m'interrompent dans mes pensées. Des pas... plusieurs... et ils approchent rapidement. Je décide de ne pas prendre le risque de me lancer dans la lecture du deuxième fichier et saisis, au contraire, une feuille dans le bac papier de l'imprimante pour y noter les références. Il faut à tout prix que je mette la main sur ces éléments. Même si cette action s'apparente à une terrible descente aux enfers, je dois me confronter à l'œuvre nauséabonde de mon géniteur. Comprendre ce qu'il a pu être et pourquoi je n'ai rien vu pendant toutes ces années.

*

Quand Le Tellier, les équipes du SRPJ et du GIPN se présentent sur les lieux, un déluge de feu s'abat de toutes parts. Les nuées d'échardes enflammées arrachées lors de l'explosion tourbillonnent dans les airs au gré du vent. La chaleur, terrible, rend l'atmosphère irrespirable, et la fumée intense donne un goût amer dans la bouche.

Un des flics, qui vient de sortir de l'habitable d'un Trafic bleu marine, se ravise immédiatement et réintègre le véhicule pour appeler les pompiers.

Le Tellier, le visage tendu, semble perdu dans ses pensées et regarde en direction de la maison en flammes.

Bon Dieu... Que s'est-il passé ici ?

Il marche sur quelques mètres, contourne les fourgons, puis se dirige vers la chose qui a attiré son attention. Un reflet... Tout petit reflet entre les branchages d'un groupe d'arbustes. Rapidement, il en identifie la source. C'est la carrosserie d'une voiture grossièrement dissimulée entre les arbres.

Il s'approche davantage avant de réaliser et de faire l'association.

Merde !

— Bordel ! On se bouge le train ! Farrugia est à l'intérieur !

Quelques minutes plus tard, alors que les pompiers, appuyés d'un Canadair CL-415, combattent le feu avec vigueur, une équipe de secouristes a réussi à extirper deux corps des ruines incandescentes.

Le Tellier, qui se rongait les ongles depuis le début des opérations, se penche sur les victimes, parfaitement immobiles.

— Comment vont-ils ? demande-t-il sur un ton trahissant son angoisse.

L'un des sauveteurs qui s'affairent et prodiguent les premiers soins relève la tête.

— Pour l'homme, ça ira. Par contre, la fille est mal en point. Son pronostic vital est engagé.

Le Tellier grimace. Alors qu'il s'attendait à mettre la main sur le meurtrier qu'ils poursuivaient, voilà que deux de ses hommes sont sur le carreau. Car la jeune femme allongée sur le sol fait partie de la maison. Il l'a croisée à plusieurs reprises au SRPJ. C'est une des brigadières du service. Elle partage le même étage que Joseph Farrugia.

La chose qu'il ne comprend pas, c'est sa présence sur les lieux.

Bon Dieu ! On va se faire laminer...

Il quitte la jeune femme du regard et le pose sur Farrugia. Ce dernier respire très lentement. Il ne présente pas de brûlures, mais semble en détresse respiratoire.

Le Tellier avale sa salive avec difficulté et se redresse.

— Personne d'autre dans ces putains de décombres ?

— Non, monsieur.

— Vous en êtes sûrs ?

— On a déjà ratissé quatre-vingts pour cent des ruines.

— Alors, qu'on continue. Qu'on fouille ce tas de cendres... Je ne veux pas qu'on le loupe. Si ce fils de pute est crevé, je veux voir son cadavre ! Vous m'avez compris ?

Lyon

Fin de l'année 1989

Journée des adoptions

— Voilà. Tout est prêt. Vous n'avez plus qu'à signer ! lança le directeur en s'installant à son bureau.

La femme et l'homme, assis en face de lui, se regardèrent avec une certaine fébrilité avant de s'adresser un sourire ému et complice. Cette fois, ils tenaient le bon bout. Ils allaient pouvoir adopter. Certes, il ne s'agissait pas d'un jeune bambin dont ils héritaient, mais d'un garçon de douze ans qui avait subi de graves traumatismes durant son enfance. Mais cela en valait la peine. Avec l'amour qu'ils avaient à revendre, leur nouveau protégé serait le plus heureux des adolescents. Ils en avaient fait la promesse.

Après avoir réglé les différents détails administratifs et leur avoir rappelé leurs obligations, le responsable de l'établissement les accompagna jusqu'à une petite salle mise à leur disposition spécialement pour la journée d'adoption.

Un garçon d'un mètre cinquante environ se tenait là, assis à un bureau d'écolier. Une vieille valise de soixante centimètres sur cinquante était posée à même les tomettes rouges. Partiellement couverte de poussière, elle semblait être le seul bien personnel dont il disposait.

La femme s'approcha et s'agenouilla pour se mettre à sa hauteur.

— Bonjour, Marc.

Le gamin leva la tête.

— Nous sommes madame et monsieur Dumarché. Tes nouveaux parents. Je m'appelle Marie.

La réponse du gosse claqua comme un coup de fouet :

— Je ne veux pas !

Surprise par la réaction, la future mère adoptive se contracta.

— Tu ne veux pas quoi ?

Le gamin poursuivit dans son refus :

— Je ne peux pas venir avec vous.

— Mais... Mais pourquoi ?

— Parce qu'il va s'en prendre à elle.

— De quoi parles-tu ? Qui va s'en prendre à qui ?

— C'est... C'est Daniel... Si je ne suis pas là pour la défendre, il va s'en prendre à Joëlle.

La femme se releva et interpella le directeur :

— Savez-vous de quoi il parle ?

Le responsable de l'établissement haussa les épaules et écarta les mains en signe d'incompréhension.

Elle porta à nouveau son attention sur le garçon.

— Marc, peux-tu m'expliquer ?

Le gamin hésita. Ce qui s'était passé quelques jours plus tôt avait été lourd de conséquences. S'il avait réussi à soustraire Joëlle des griffes du rouquin, lui en avait fait les frais. Il en portait d'ailleurs encore les stigmates.

— Daniel a tenté de violer Joëlle. Il n'a pas réussi parce que j'étais là. Mais il va recommencer... Je le sais.

La femme demanda au directeur :

— Qui est ce Daniel ? Et est-il vrai que... ?

L'homme l'interrompit d'une façon qui n'autorisait aucune réplique :

— Madame. Notre maison est respectable et respectée. Il y a inévitablement des querelles, mais cela ne va pas plus loin... Vous pensez bien que nous faisons le nécessaire pour éviter tout débordement.

Il se retourna et s'adressa au gamin :

— Et toi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est la vérité, monsieur ! se défendit Marc.

Le directeur ajusta ses lunettes sur son nez et contracta les mâchoires, le temps de corriger une réaction excessive.

— Daniel est un peu turbulent, c'est vrai, mais de là à l'accuser d'une chose aussi...

Il peina à trouver ses mots, mais se reprit finalement :

— ... aussi grave. Te rends-tu compte de la portée de tes paroles ?

— C'est ce qu'il a fait ! insista le gosse.

— Ah oui ? C'est vraiment ce que tu penses ? gronda le responsable en s'empourprant. Eh bien, nous allons tirer ça au clair sans attendre.

Il s'approcha du jeune garçon, le prit par le bras pour l'obliger à se lever, mais, avant qu'il n'y parvienne complètement, la femme s'interposa avec vigueur :

— Calmez-vous, monsieur !

Le regard qu'elle croisa était celui d'un homme atteint par la colère

et vexé dans sa chair et son autorité. Son attitude bouillonnante présageait du pire.

Elle tenta de l'adoucir :

— Je crois qu'il est inutile de donner trop d'importance à cette histoire...

— Ce petit con n'avait pas le droit ! Il a baf...

Elle l'interrompit :

— Monsieur, les insultes sont inappropriées chez une personne qui occupe vos fonctions. Ce ne sont que des gosses. Ils ne savent plus quoi inventer pour se faire remarquer. Je vous en conjure... laissez tomber.

L'homme se raidit. C'était la première fois qu'on lui parlait sur ce ton et qu'on tentait de le faire changer d'avis. Qui plus est, cela venait d'une femme. Une de ces putes de gonzesses qui l'avaient ridiculisé par le passé. Impensable...

Il était prêt à lancer une réplique acerbe quand il réalisa soudainement que, si le couple rapportait cet événement aux services sociaux, une enquête serait mandatée. Et qui disait enquête sociale impliquait un risque important pour lui et ses petites affaires. Il avait déjà serré les fesses pour l'enquête de police relative à la mort de Rubinard, il était inutile d'ajouter des problèmes.

Il comprima sa mâchoire, puis, l'idée faisant son chemin, se radoucit. Au bout de quelques secondes, il soupira enfin :

— Vous avez raison : toute cette histoire est stupide... Je me suis emporté. J'en suis désolé.

Il fit quelques pas, histoire de se reprendre et se redonner de la crédibilité.

— Et toi, Marc, tu peux partir l'esprit tranquille. Je vais surveiller Daniel. S'il touche à un cheveu de Joëlle, il aura affaire à moi. Je te le promets !

Le gamin le dévisagea de longues secondes, tentant sans doute de démêler le vrai du faux. Pouvait-il lui faire confiance ? L'homme en était-il digne ? Non... Il n'avait jamais levé le petit doigt, même quand les choses étaient allées trop loin.

Le visage délicat de Joëlle dansa un instant devant ses rétines... Il était doux et chaud comme un vent d'été balayant les blés.

Non...

S'il partait, elle se retrouverait face à Daniel et sa petite bande de crevards. C'était une évidence. Il ne pouvait pas l'abandonner à son triste sort.

— Non ! Joëlle est en danger ! Je ne vous crois pas ! Je reste ici.

Je...

La femme intervint avant que le directeur ne rue dans les brancards :

— Marc, écoute-moi, s'il te plaît.

Elle parvint à capter son attention.

— Monsieur le directeur a fait une promesse et je t'assure qu'une promesse d'adulte est une vraie promesse. Il fera attention à ton amie.

Le gamin releva la tête et sonda les yeux de cette femme avec qui il allait passer une partie de sa vie d'adolescent. Il y retrouva la même douceur que celle qui émanait du regard de madame Rapier, sa maîtresse de CE1. La seule adulte à qui, au bout du compte, il avait accordé sa confiance et qui s'en était montrée digne.

— Je...

Elle poursuivit :

— Je te l'assure... Allez, prends ta valise !

Marc baissa le menton quelques secondes, puis hocha la tête.

Même si Rubinard n'était plus de ce monde, les risques n'étaient pas encore écartés.

Je suis désolé, Joëlle... Je ne t'abandonne pas... Je viendrai te chercher dès que je le pourrai. Je te le jure !

Il soupira et lança un dernier regard au responsable de l'établissement en guise d'avertissement.

Et toi, s'il arrive quelque chose à Joëlle, je te tue...

Dans la voiture, madame Dumarché avait à nouveau tenté de le rassurer, de lui dire que tout irait bien. Elle avait même renouvelé son laïus sur la parole et la confiance qu'on pouvait accorder à un adulte. Le directeur avait promis de veiller sur Joëlle, il le ferait. Il n'y aurait pas d'incident.

Ce beau discours et ces promesses n'étaient pas parvenus à convaincre Marc. Il était resté de marbre, les mains dans les poches, le regard cloué sur ses godasses, muré dans un silence pesant pendant tout le trajet.

Quand ils étaient arrivés à destination, la première chose qu'il avait faite avait été de se débarrasser de la poignée de trombones qu'il cachait dans sa poche. Ici, ils ne lui serviraient plus à rien, du moins l'espérait-il.

Un sourire satisfait aux lèvres et au rythme des images qui réapparaissaient dans son esprit, il avait contemplé, un instant, les petites pièces métalliques qui scintillaient sous le soleil hivernal. Elles l'avaient libéré.

René... Son visage. Son sourire. Sa bonhomie.

Le panneau électrique... Les fusibles... Une armée de fusibles.

Quatre cent deux. Le numéro de l'appartement de Rubinard.

De retour avec la torche... Le même jour. Peu de temps avant de rejoindre la salle de télévision.

Le même numéro... Quatre cent deux. Les mêmes fusibles.

Un coup de tournevis et le petit morceau de plomb qui vient rejoindre sa main.

L'habile substitution avec le morceau de trombone. De l'acier... présentant un point de fusion bien plus élevé... Juste pour laisser au corps de ce fumier le temps de brûler... de s'enflammer !

Marc avait repensé au livre sur les dangers domestiques qu'il avait lu avec attention dans la salle de repos et qui, nourri des révélations de Joëlle, avait été le catalyseur du drame.

Repu de souvenirs, il avait détourné le regard et s'était empressé de rejoindre ses futurs parents. Une nouvelle vie commençait. Et même si la petite Joëlle n'était pas encore à ses côtés, ce n'était qu'une question de temps... Car il ferait tout pour les convaincre.

Lyon

13 mai 2017

Salles des archives

SRPJ Lyon

Annexe du III^e arrondissement

— Bonjour, lâché-je en pénétrant dans le vaste entrepôt que vient de m'indiquer l'un des trois gardiens de la paix. J'aimerais avoir accès à tout ce qui concerne Georges Williams.

L'homme assis derrière un grand comptoir en bois me dévisage comme s'il avait vu en moi un extraterrestre.

— C'est la première fois que vous venez ici, non ? finit-il par répondre en faisant tourner son stylo sur son pouce.

— En effet...

— Alors, il me faut les numéros des pièces que vous recherchez. Sans ça, vous n'aurez rien. Le système informatique est antédiluvien ici-bas.

Pour des archives... c'est pratique !

Heureusement que j'ai noté les références...

— Euh... Oui...

Je sors la feuille A4 que j'avais pliée et rangée dans ma poche et l'ouvre devant lui.

— Je souhaiterais consulter les pièces de l'affaire Williams... Williams – 1989. De un à trente-cinq.

L'homme m'adresse un sourire crispé et entre les informations dans l'ordinateur qui, lui aussi, est d'époque. Quelques secondes plus tard, il relève la tête.

— On peut dire que vous avez de la chance, monsieur. D'après ce que je vois, il y a prescription depuis belle lurette pour cette affaire et, dans quelques mois, tout serait allé nourrir le four crématoire.

Un frisson me parcourt. Les poils de mes avant-bras se soulèvent. À quelques jours près, je n'aurais rien trouvé. L'œuvre de mon père aurait été rayée de l'histoire comme si elle n'avait jamais existé.

— Allée J. Repère 7, indique-t-il. Si vous ne trouvez pas, revenez me

voir. OK ?

J'acquiesce d'un léger hochement de tête et pénètre dans le royaume de la poussière et des crottes de souris.

Rapidement, je trouve l'allée J et la remonte fébrilement. Une boule d'angoisse s'est logée dans mon ventre et semble enfler au rythme de mes pas. Le septième repère jaillit devant moi comme un diable sortant de sa boîte, accélérant les battements déjà rapides de mon cœur.

Devant moi s'élèvent des pochettes cartonnées à perte de vue. Je m'approche et scrute avec attention les étagères. Finalement, au bout de deux minutes, je la vois, perdue au milieu de dizaines d'autres. Une étiquette jaunie qui a, un jour, été blanche. Williams... P. Williams. 1989.

Je me mets sur la pointe des pieds et prends le dossier.

Pas très épais...

Je fais glisser les élastiques rendus cassants par les années et me jette sur le contenu.

En tout et pour tout, trois chemises le composent. La première contient le procès-verbal qui a figé la scène de crime. Photos des lieux et des victimes – ma mère, ma sœur –, levés de plans, constats divers et variés. Bref, un document strictement identique à celui que j'ai pu lire tout à l'heure sur l'ordinateur du SRPJ. Je l'abandonne rapidement et ouvre l'autre sous-dossier.

Dans celui-ci se trouvent les autopsies. Mes yeux butent sur la première. Dorothée.

Mon Dieu...

Je n'avais jamais lu le compte-rendu. Ma sœur. Ma petite sœur. Les explications de sa fin tragique sont entre mes mains qui se mettent à trembler.

Je survole les quatre pages du rapport d'autopsie, préférant fuir l'horreur qu'elle a endurée, mais m'arrête sur la conclusion :

Nous sommes bien en présence d'un homicide. En complément des coups relevés sur la tête, plusieurs blessures non létales ont été constatées. Certaines avant le décès, d'autres après. Après examen complet, je certifie que ce sont les coups de hache dans le crâne qui ont entraîné la mort.

À deux doigts de vomir, je ferme la dernière page, mais mon calvaire n'est pas terminé. Juste derrière arrive le rapport d'autopsie de ma mère. J'hésite, mais, finalement, je n'ai pas le courage de le lire. Je m'apprête à refermer la pochette lorsque je remarque deux autres feuillets agrafés, joints en complément.

Intrigué, mes yeux se posent immédiatement sur le papier, mais au lieu de balayer fiévreusement le texte, restent figés. Mon souffle se met en pause comme si mes poumons venaient de se bloquer, des gouttes de sueur envahissent mon front et dégoulinent sur mes joues.

Non ! C'est impossible !

Ce que j'ai entre les mains est forcément une illusion, un sale tour que me joue mon cerveau, soumis à rude épreuve ces derniers jours.

C'est une erreur !

Bouleversé, je détache mon regard et plie le document pour le faire disparaître dans la poche de mon blouson. Pas d'états d'âme... De toute façon, tout allait être détruit. Fébrile, j'ouvre enfin la troisième chemise jaunie et en extirpe son contenu. C'est un ensemble de documents photocopiés. Des articles de journaux, des copies de lettres, un résumé chronologique de ce qu'a été la vie de celui qui semble avoir tant passionné mon père au point de le rendre dingue.

Je referme l'ensemble et, comme je l'ai fait pour l'autre pièce du dossier, le glisse rapidement sous le pan de mon blouson.

Perdu dans mes pensées, je passe devant l'archiviste sans même le saluer, puis entreprends la remontée de l'escalier, emportant les preuves qui relient Fish à mon géniteur, et surtout ces deux pages dactylographiées qui viennent de faire basculer ma vie.

*

Le Tellier, appuyé contre la carrosserie de la voiture banalisée, fixe le bout de bitume qui s'enfonce en zigzags complexes dans la forêt.

Partagé entre colère et culpabilité, il suit d'un regard noir l'ambulance qui s'éloigne à toute vitesse vers l'hôpital le plus proche.

À l'intérieur, deux de ses hommes, fauchés dans l'exercice de leurs fonctions.

Putain, Farrugia ! Qu'est-ce que vous avez fait ? Vous deviez nous attendre et ne pas intervenir tout seul...

Nous attendre !

Bordel !

Alors que le gyrophare disparaît dans les frondaisons, un des fonctionnaires qui s'affairaient encore quelques minutes plus tôt dans la ruine s'approche en courant.

— Commissaire, on a quelque chose.

Le commissaire pivote sur lui-même et renoue avec la désolation qui s'étend alentour. Un chaos invraisemblable, maelström de fragments de bois arrachés à la bâtisse lorsque l'explosion a tout dévasté, de morceaux de pierres noircies et de poussière grisâtre qui sature l'atmosphère.

Inconsciemment, il fixe l'épaisse fumée qui assombrit le ciel, puis se recentre sur l'homme posté devant lui.

— Avez-vous trouvé ce fils de pute ?

— Non ! fait l'autre immédiatement. Il n'a jamais été ici... Ce salopard nous l'a fait à l'envers.

Le Tellier, d'un mouvement de tête autoritaire, encourage son collaborateur à poursuivre.

Le type s'exécute :

— La maison était piégée. Les pompiers ont retrouvé les restes du mécanisme de mise à feu.

Il avait tout prévu...

Le Tellier serre les mâchoires. Il imagine facilement le plaisir pris par *leur homme* quand il a mis en place le dispositif. Un dispositif destiné à tuer du flic. Imaginait-il qu'il serait identifié sur les vidéos ? Imaginait-il que la police remonterait sa piste jusqu'à cette baraque perdue dans les bois ? A-t-il laissé cette adresse au loueur de véhicules dans le but précis de les attirer dans son piège ? Assurément !

Si Le Tellier l'avait entre les mains à cet instant précis, il serait capable de l'étrangler sans autre forme de procès.

— Et les gamins ?

— On ne sait pas encore. Les Lapins crétins^s ne peuvent pas intervenir pour l'instant. Trop de chaleur. Mais les pompiers ont trouvé des trucs pas nets dans un frigo.

Le Tellier est sur le point de laisser exploser la colère qui lui noue les tripes, mais son collaborateur le coupe dans son élan :

— Ils ont également mis la main sur les débris fondus de ce qui semble avoir été un magnétophone.

— Un magnétophone ?

— Oui, ou un poste radio. On n'est pas certains, mais ça y ressemble.

Quel rapport ?

— OK...

La voix de Le Tellier, d'habitude chaude et puissante, a perdu de sa superbe. Elle est désormais à l'image des événements : dévastée. La désillusion qui l'assaille prend de l'ampleur au point de l'engloutir dans des abîmes jamais explorés.

Le flic poursuit :

— Mais on sait déjà qu'il s'agit d'un vieux modèle Philips. La plaque métallique portant la référence technique a résisté aux flammes. On a une date parfaitement lisible : 1986.

Tout en écoutant son collaborateur, Le Tellier fait le tour panoramique du sinistre. Couchés à terre, cinq ou six pompiers,

visiblement terrassés par l'effort physique qu'ils viennent de fournir, récupèrent de leur combat contre les flammes. Plus loin, les scientifiques toujours vêtus de leurs costumes ridicules attendent la permission d'intervenir.

— OK... Je ne sais pas si tout cela présente un quelconque intérêt pour l'enquête, mais allez voir les pingouins et assurez-vous qu'ils mettent tout ça dans les sacs. Moi, je dégage. J'en ai fini avec cette merde.

— Bien, chef !

En remontant dans sa voiture, Le Tellier ne peut s'empêcher de penser à Farrugia et la fliquette. C'est con, mais il ne se souvient même pas de son nom. Une fille inodore et incolore, presque transparente. Même s'il l'a croisée plusieurs fois à la caserne, il ne s'est jamais intéressé à elle et à son travail. Pourtant, aujourd'hui, elle risque de payer très cher le tribut de leur imprudence.

*

Je suis rentré chez moi à l'instinct, sans faire attention aux signalisations, aux travaux sur les routes, à l'agitation urbaine. À rien du tout. Je suis rentré juste hagard, perdu dans mes pensées qui s'affolent.

Depuis dix minutes, installé à mon bureau, je me tiens devant le dossier que j'ai récupéré aux archives. J'hésite à l'ouvrir, pourtant, je le dois. Ce que j'ai entraperçu dans les poussières du sous-sol du bâtiment défie l'imagination. C'est inconcevable.

Sans pouvoir le contrôler, mon cœur s'emballa quand j'avance la main et tourne la première page semi-cartonnée.

Mes yeux s'embrument en un instant.

Non ! C'est... C'est impossible.

Pourtant, ce que j'ai sous les yeux atteste de la réalité.

Un rapport d'autopsie. Et en lettres grasses, le nom et le prénom de mon père s'étalent comme une nappe de pétrole poisseuse. Nauséabonde. Nocive.

Je parcours les premières lignes avec une émotion jamais éprouvée. Avec la sale impression que mon corps, sous pression, va exploser.

Même si l'introduction figurant dans l'entête est d'une banalité affligeante pour l'avoir lue et relue des centaines de fois, dans le cas présent, je m'y attarde, butant sur chaque mot.

Docteur Lucien Vermanin, médecin légiste, praticien hospitalier contractuel du département de médecine légale des Hospices civils de Lyon, Institut universitaire de médecine légale, 12, avenue Rockefeller, 69008 Lyon, requis par Monsieur le Procureur de la République près le

Tribunal de Grande Instance de Lyon, aux fins de réaliser l'autopsie de Georges Williams avec pour mission de :

« Procéder à la description détaillée du corps.

« Procéder à l'autopsie complète en vue d'établir les circonstances et les causes de la mort et rechercher tout indice de crime et de délit.

« Procéder éventuellement à tout prélèvement et recherche complémentaire.

« Faire placer sous scellés tout objet en cours d'opération.

« L'expert formulera toute observation utile. »

Je note les informations importantes. Le nom du légiste qui a réalisé l'acte, puis la date et le numéro d'archives IML en vue d'y récupérer les scellés, s'ils sont toujours conservés. Enfin, les officiers de police judiciaire présents lors des opérations d'autopsie.

Le reste de la lecture du rapport est fastidieux. Non par les termes scientifiques utilisés – je les connais fort bien –, mais par l'intensité de leur résonance sur ma psyché.

Traumatisme crânien grave. Hématome sous-dural et contusion cérébrale. Volet de décompression. Traumatisme du tronc cérébral. Dysrégulation centrale.

La mort est assurément liée à la chute et confirme les constatations initiales.

Une chute ! Invraisemblable ! Mon enfoiré de père aurait quitté cette putain de planète parce qu'il est tombé sur la tête ? Risible ! Navrant !

La mort est trop douce parfois. Lui, le monstre, cet ignoble individu, a passé l'arme à gauche sans souffrir...

Je tente de recouvrer un peu de lucidité. Ma haine n'est pas opportune. Pire, elle me pollue l'esprit.

Alors, t'es tombé... Mais où ? La maison est de plain-pied.

Je fouille la pochette du dossier, à la recherche du plan réalisé par les équipes qui se sont rendues sur place. Le lieu de découverte du corps. Des corps... Mais je ne trouve rien.

De toute façon, le seul endroit où il aurait pu chuter était dans l'escalier menant à la cave. Cave dans laquelle il m'avait enfermé pendant plus d'une semaine.

Mais comment t'as fait ton compte ?

T'as glissé ?

Je ferme les yeux. Tente de me projeter dans le passé, de revoir quelque chose. Un indice. Une indication. Mais seules ma sœur et ma mère, muettes dans leur rigidité, reviennent me hanter. Leurs yeux vides. Leurs bouches tordues.

Je secoue la tête pour faire fuir ces images.

Bon sang ! Mais que s'est-il passé ?

Terriblement excité, je reprends ma lecture. Je dois en terminer avec cette abomination, cette souffrance. Puis la brûler ! Tirer un trait. Définitif.

Les cheveux prélevés dans la main de Georges Williams appartiennent à son fils, Marc. Les tests ADN sont formels. Le scénario probable que nous pouvons établir est que l'enfant se soit débattu et que l'homme soit tombé pendant leur lutte.

Une lumière blanche illumine mon esprit. Les quelques mots fissurent à nouveau la faille que j'avais colmatée durant toutes ces années.

Il me semble que mon crâne est en feu ; mes cheveux sont tendus au point de se rompre. Je sens sa main agrippée à mon cuir chevelu comme lorsqu'il me tenait la tignasse pour m'enfoncer la tête dans les eaux souillées des chiottes.

Non !

Je le revois tenter de m'envoyer un coup de poing, mais je parviens à l'esquiver. Son bras file vers le mur, et sa chair s'écrase contre le crépi.

Ma réaction est immédiate. Spontanée. Réflexe.

Mon pied dans l'estomac ou... plus bas... Oui. Un peu plus bas.

Je revois son visage se tordre. Sa bouche s'ouvrir, puis faire un pas en arrière. Dans le vide.

Ses yeux se figent une fraction de seconde sur moi et...

Et...

Il bascule.

DEUXIÈME PARTIE

Construction

*Le psychisme humain se construit progressivement
depuis la prime enfance jusqu'à l'âge adulte,
mais cette construction dépend de l'histoire de chacun. Les périodes
d'évolution aboutissent à des modifications structurelles fondamentales. Se
trouver en difficulté
lors de l'une de ces phases de maturation peut conduire
à une désorganisation profonde de la psyché.*

GILLES CAILLOT

*Lorsque la régulation analytique ou la construction psychologique du sujet
est défaillante, le sujet verbalise
un sentiment de mort imminente. Il ne sait plus, ne voit plus, se détruit et
pose une question fondamentale,
fondatrice de tout homme au sens générique du terme : « Est-il juste de
vouloir vivre à tout prix ? »*

STEVE ABADIE-ROSIER

Après la lecture du rapport d'autopsie, je poursuis mes investigations, extirpant du passé tout ce qui est possible de l'être. Ainsi, je me lance dans l'étude des éléments que mon père avait consignés sur Albert Fish. Plusieurs coupures de presse américaines, des photocopies, des éléments manuscrits, qui ne semblent pas d'époque et d'autres notes plus brouillonnes.

Je passe brièvement sur la dizaine de photos de mauvaise qualité contenues dans le dossier, puis je m'attarde sur le premier document manuscrit sorti de la pile. C'est une lettre, écrite sur un papier jauni, dans un style presque indéchiffrable au premier coup d'œil.

Malgré une difficulté évidente à les décortiquer, je parcours les quelques lignes avant de m'arrêter, en sueur, avec la sale impression d'étouffer.

Mon Dieu ! Comment peut-on ?...

Je tente de me calmer, de retrouver la lucidité nécessaire, mais une sensation invraisemblable assaille mon corps et mon esprit. J'ai l'impression de tanguer. De chavirer. Mon âme est chahutée, soumise aux roulis implacables des mots, à leur force de suggestion.

Ce qui se trouve dans cette page ne peut être que l'œuvre du mal. Le diable en personne en est l'auteur.

Assis sur le canapé du salon, je ferme les yeux pour tenter de m'affranchir de cette sensation, mais les phrases, monstrueuses, reviennent par flux de plus en plus violents. Je le sais, c'est inéluctable. J'ai beau lutter, mon esprit a beau les rejeter, les ressacs d'une cruauté invraisemblable m'attirent vers un océan carmin de tourmente. Vicié. Empoisonné. Avec l'impression épouvantable de m'y noyer. De perdre corps. De sombrer... corps et âme. De douleur. D'horreur...

Je l'ai fouetté jusqu'à ce que le sang coule sur ses jambes. J'ai coupé les oreilles et le nez, agrandi la bouche d'une oreille à l'autre, sorti les yeux des orbites.

Ce que j'ai sous les yeux est une abomination.

Fish a envoyé cette missive à une famille dont il venait de dévorer le

fil. Billy Gaffney.

Enfoncé le couteau dans le ventre et y ai placé ma bouche pour boire le sang. Puis, je l'ai démembré, et j'ai coupé le tronc au-dessus du nombril, et les jambes à environ cinq centimètres en dessous de son derrière. Après j'ai tranché la tête, les pieds, les bras et les jambes au-dessus du genou.

Une violente nausée me contraint à sortir de ma torpeur. Bloquant le reflux gastrique en serrant les mâchoires, je me relève et me rends en titubant dans la salle de bains pour recracher l'acide et les matières que mon estomac vient d'ingérer.

Je me passe de l'eau sur le visage. Laver l'horreur, si tant est que je puisse le faire.

Je suis rentré chez moi en emportant de la viande, mes morceaux préférés, son sexe, ses rognons, et un délicieux petit derrière bien grassouillet pour le rôtir au four et le dévorer. J'ai préparé un ragoût avec ses oreilles, son nez, des morceaux de visage et du ventre. J'y ai mis des oignons, des carottes, des navets, du céleri. C'était bon ! Les fesses, je les ai coupées en deux et mises sur un plat avec sur chacune des lanières de bacon.

Mais l'eau n'est pas suffisante. De nouveau, mon estomac se contracte, et une gerbe âcre, que je ne peux contrôler, vient éclabousser le miroir en face de moi.

Mes jambes se dérobent et je m'écroule sur le sol.

*

Combien de temps suis-je resté comme cela ? Je ne sais pas. C'est la sonnerie du téléphone qui me tire de cette apathie.

— Allô ?! fais-je machinalement en prenant la communication sans avoir vérifié à qui j'avais affaire.

— Bonjour. Josie Bernard. Crédit Mutuel.

Je mets quelques secondes à faire le lien.

C'est lorsqu'elle ajoute « C'est à propos de votre requête » que je me souviens de la demande envoyée lors de mon passage au SRPJ. Demande à laquelle j'avais rattaché une fausse réquisition judiciaire.

Savoir qui payait les putains de factures des Dumarché...

Mon cœur se met à battre plus fort.

— Oui ! Effectivement ! Alors, qu'avez-vous trouvé ?

La femme, que j'imagine avoir la soixantaine au vu de son prénom vieillot et de sa voix tremblotante, répond d'un ton douxereux.

— Nous avons procédé à l'analyse des flux du compte, repris les archives depuis la date que vous nous avez indiquée et...

Mon impatience doit se sentir. Elle ajoute immédiatement :

— Tous les débits ont été financés par les avoirs du couple.

Les avoirs du couple ?

Interloqué, je lui demande :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Que les factures étaient payées par les Dumarché eux-mêmes.

Mon sang se fige.

— Comment ça, par les Dumarché ? Ils sont morts il y a des années !

La femme répond sans faiblir :

— Monsieur Dumarché avait une retraite qui tombait tous les mois, et madame Dumarché, une semi-retraite qui alimentait le compte en banque tous les trois mois. Comme personne n'a été informé, le compte est resté approvisionné pendant toutes ces années, malgré leur décès.

Je sens un frisson parcourir mon échine.

Morts depuis toutes ces années sans que personne s'en aperçoive...

Tous les espoirs que j'avais mis dans cette piste viennent de partir en fumée. Mais je profite de l'avoir au bout du fil pour obtenir quelques informations complémentaires.

— Vous n'avez pas constaté de mouvements douteux ? Des retraits ? Des virements de sommes importantes ?

— Non, monsieur. Le compte a été débité et crédité de façon régulière. Et comme la somme des débits était finalement assez proche des crédits, nous n'avons jamais été alertés d'un problème éventuel.

Dingue ! On peut dans ce pays disparaître et continuer d'exister en même temps.

Cette dernière pensée s'efface aussi rapidement qu'elle est venue. À sa place, une ampoule s'allume dans mon cerveau.

— Et les prélèvements obligatoires ? Les taxes ?

La femme répond, imperturbable :

— La taxe d'habitation et la taxe foncière étaient prélevées mensuellement sur le compte. Pas d'impôt sur le revenu, visiblement.

Nouveau coup dur, mais je ne me laisse pas démonter :

— Ils déclareraient quand même leurs revenus... Enfin... tout au moins, quelqu'un le faisait pour eux.

— C'est l'évidence, monsieur. Il faudra vous renseigner auprès du Trésor public... Mais vu que personne n'a remarqué leur décès, la déclaration devait être réalisée par un mandataire. Ils étaient peut-être incapables juridiques ?

Incapables juridiques ?! L'étaient-ils quand je les ai quittés ? Ils avaient vieilli, c'est certain. Ils avaient déjà la cinquantaine quand ils m'ont adopté, mais... mais j'avais du mal à penser qu'ils puissent être séniles dix ans plus tard.

Mais pourquoi pas, finalement ?

Je la remercie pour les informations qu'elle vient de me livrer, puis raccroche rapidement. J'ai plus urgent à faire. La recherche de l'explication de la mort de mes parents adoptifs est importante, mais celle de mon père l'est plus encore, d'autant que je semble impliqué.

Et puis... il y a son œuvre... Ses recherches sur Fish.

Fish, lien avec les enlèvements, lien avec ce que j'ai vu au QG du SRPJ.

Est-ce réel ou bien est-ce mon esprit qui disjoncte ?

Et puis Joëlle qui n'est toujours pas rentrée !

Son mot laissé sur la table de nuit.

Putain... Mais que se passe-t-il ? Je suis en plein cauchemar...

Je dois comprendre. Me reposer aussi, mais comprendre. Il le faut absolument. Je suis en train de péter un câble...

*

Quelque part à Lyon

Après avoir inséré le DVD, copié quelques minutes plus tôt, dans le lecteur vidéo, la silhouette éteint. Cela fait des années qu'elle n'a pas visionné ces images cauchemardesques.

Restées gravées dans sa mémoire.

Pour toujours. À jamais.

Avec une certaine nonchalance, elle se coule sur le canapé et ferme les yeux. Elle sera une fois encore l'unique témoin de ces instants figés pour l'éternité. Elle doit se remémorer l'innommable et retrouver, dans cette crasse, la force d'aller jusqu'au bout. Regarder jusqu'à pleurer de douleur, flirter avec la folie, vomir et rejeter dans une déchirure acide la bile viciée qu'elle porte en elle.

Le grésillement qui émane des haut-parleurs la tire de ses pensées.

Le cauchemar va recommencer. Son cauchemar...

Les yeux humides, elle rouvre les paupières et fixe l'écran géant, le regard chargé de haine.

Frissons. Perles de sueur qui viennent éclore sur sa peau. Brûlures dans le ventre.

Elle retient sa respiration.

Sous l'effet des premières images, l'obscurité oppressante de la pièce se métamorphose soudainement pour se charger de teintes beaucoup plus claires. Quelques secondes plus tard, c'est au tour d'un flash lumineux d'éblouir l'écran.

Même si elle connaît le déroulement du film par cœur, elle ne peut s'empêcher de frémir. Elle sait que, d'un instant à l'autre, il va surgir, face à elle, juste après le claquement de la porte.

Elle prend une grande inspiration au moment même où les enceintes se mettent à trembler.

Sursaut. Décharge d'adrénaline. Emballement cardiaque. Puis première apparition. C'est lui. L'homme qui l'a détruite. Il est souriant, presque jovial si son sourire ne trahissait pas quelque chose d'effrayant.

Inconsciemment, elle se met à caresser son ventre. Ses longs doigts rigides glissent sur sa peau, mais butent rapidement sur la cicatrice qui lui barre l'abdomen.

Le contact est encore douloureux, comme si cette plaie à l'apparence refermée était restée ouverte, suintant le pus de son pourrissement intérieur.

Les cris provenant de la télévision lui arrachent de nouveaux tremblements. Ils sont encore si présents dans sa mémoire. Et là, ils lui paraissent si réels...

— Je me disais bien qu'il se passait des choses pas claires ici... Alors, on fait des bêtises dans la cave, gronde l'homme qui venait de surgir devant eux.

D'un geste brutal, il s'empare de la caméra et de la torche, puis les braque sur les enfants qui se tiennent devant lui.

— Non, pa' ! On ne fait rien de mal. On s'am...

La voix grave éclate comme un coup de tonnerre, stoppant net la tentative d'explications du gamin.

— Toi, tu fermes ta gueule.

Tout en jouant avec les boursouflures qui parcourent sa chair, elle observe la scène avec attention, cherchant de toute évidence à reconnaître les enfants qui, au fil de la course de la torche, se détachent des ténèbres.

Le rai lumineux s'arrête sur l'un d'entre eux.

Douze ans. Peut-être moins. Blond. Cheveux courts. Son visage qui aurait dû exprimer de la candeur est étonnamment froid, comme s'il avait été modelé dans de la cire.

— Qu'est-ce que vous foutiez ? Vous vous filmiez ? C'est quoi ? Un film d'horreur ? reprend-il avec un sourire amusé.

La silhouette se raidit. Elle se rappelle les événements comme s'ils dataient d'hier. C'est ce jour-là que tout a dérapé. Que de petits films enregistrés à la sauvette dans cette maudite cave, ils avaient versé dans l'horreur la plus totale.

C'est ce jour qui a scellé son destin et celui de ceux et celles qui se trouvaient pris au piège avec elle.

Vous méritez ce qui vous arrive, hein ?

Oui... Tu l'as mérité... Et eux aussi...

Oui !

Le garçon cherche à fuir le faisceau, mais l'homme lui barre le chemin. D'un geste vif, il lui intime de regagner sa place.

— Alors ? J'ai posé une question ! C'est quoi votre délire ? Un film d'horreur ou... ?

En un instant, son visage déformé par la colère s'éclaire, et un rictus malsain se dessine sur ses lèvres charnues.

— Ah ! Vous vouliez faire un film de boules, c'est ça ? Bande de petits salopards !

Un des garçons qui s'était mis en retrait tente de répondre malgré sa voix chevrotante :

— Non ! C'était... C'était juste pour rigoler. Un truc pour faire flipper. On ne faisait rien de mal, monsieur.

L'homme fait glisser sa torche vers le gamin.

— Un truc qui fait flipper ?! lâche-t-il avant d'exploser de rire. Tu veux que je vous raconte un truc qui fait flipper ? Tu veux vraiment ?

La main de l'ombre, toujours installée sur le canapé, s'est resserrée sur son bas-ventre. Elle ressent désormais la même peur à laquelle elle avait goûté lors de cette maudite soirée. Des crampes contractent ses intestins au point de la tordre de douleur.

Le garçon répond :

— Non, m'sieur ! On avait terminé... On va partir.

L'homme l'interrompt brutalement :

— Partir ! Tu rigoles ? Vous restez ! Tous !

La tension monte. Le malaise devient palpable.

Un autre garçon tente de s'interposer.

— Papa, laisse-les partir. S'il te plaît...

— Toi, je t'ai dit tout à l'heure de la fermer ! grogne l'homme avant de poser une nouvelle question au garçon qu'il éclairait de sa torche. Qui a eu l'idée de venir chez moi faire vos saloperies ?

Le gamin baisse la tête, jette un bref regard vers le fond de la pièce, là où une petite brune se fond dans l'ombre, puis relève lentement les yeux pour fixer à nouveau les feux de la torche.

— C'était l'idée de personne, monsieur. Ça s'est juste passé com...

— Ne te fous pas de moi ! hurle l'homme dans un nuage de postillons. Tu ne veux rien dire, d'accord, mais on verra bien qui est le plus malin.

Alors que la main de l'individu traverse l'écran pour saisir la tignasse du gamin, l'image se fane soudainement, plongeant la pièce dans l'obscurité la plus totale.

Le doigt encore appuyé sur la télécommande, la silhouette actionne l'interrupteur de la lampe boule posée sur la table basse, puis se redresse sur l'assise.

Elle ne regardera pas les scènes suivantes, elle en a assez vu. La qualité est suffisante pour qu'ils puissent discerner l'ensemble des protagonistes et c'est ce qui lui importe.

Elle se lève, fait quelques pas vers le lecteur vidéo, s'arrête devant le grand miroir mural qui reflète son image et se met à pleurer. La fin est proche. Elle le sait. La sienne, mais également celle qu'elle a prévue pour tous les autres. La réflexion lui renvoie une maigreur affligeante. Ses muscles lui paraissent avoir fondu sous sa peau, ses cheveux se sont raréfiés ; même ses poils, que les traitements avaient fait repousser comme de mauvaises herbes, commencent à disparaître par grandes plaques, laissant une toison disgracieuse et malade.

Les yeux encore emplis de larmes, elle récupère le disque argenté de son support et le glisse, en prenant soin de l'essuyer, dans un petit boîtier où quelques lettres sont inscrites.

Ce sera ton petit cadeau.

Moi, je vais me purifier encore un peu... Laver toute la merde que vous avez insérée en moi.

*

— J'suis jalouse... à en faire trembler les gens. À faire trembler mes jambes. J'ai plus qu'à plonger en silence. J'pourrais flotter inerte, tu t'en balances. Et ça me ronge, ça me pourrit, ça me rend dingue, ça me fout en l'air quand je sais que tu t'envoies en l'air. De l'air, de l'air, de l'air.

La femme qui s'égosillait devant son miroir s'interrompt brusquement.

Elle relève la tête et jette un regard fugace au reflet. Comme la veille, grimaces, puis soupirs. L'image fanée qu'elle perçoit la dégoûte.

Pourquoi ?

Pourquoi tu m'as abandonnée ?

Alors que le vieux poste CD continue à dispenser la musique et la voix cassée de Katherine Gierak, elle sort un rasoir. Un vieux modèle, doté de vraies lames visées sur la large tête métallique.

Elle ôte les vis, se saisit de la plaque acérée, la fait courir sur sa gorge, puis reprend la chanson.

— Et même si j'le savais pas, j' imagine tout. C'est encore pire. Tu pourrais tomber amoureux, recommencer une vie à deux. Plus tu la désires et plus j'expire. Et ça me ronge, ça me pourrit, ça me rend dingue, ça me fout en l'air quand je sais que tu t'envoies en l'air. De

l'air, de l'air.

La lame toujours maintenue fermement dans sa main droite, elle fait glisser son peignoir laiteux afin de dévoiler au miroir un corps d'une maigreur malade.

— Jalouse ! Jalouse ! J'suis jalouse à en faire trembler les gens. Et même si c'est moi qui casse, j'm'en fous, j'veux pas qu'on me remplace. J'suis jalouse... J'suis jalouse à en faire trembler les gens et même si c'est moi qui casse, j'm'en fous, j'veux pas qu'on me remplace. J'suis jalouse à en faire trembler mes jambes.

Petit sourire à la glace. Regard appuyé à la cicatrice hideuse qui court le long de son ventre, souvenir d'une blessure qu'on lui a infligée, puis retour sur la lame.

Elle la fixe comme une ligne de coke. Entre envie et répulsion.

— J'm'écraserais bien sur l'autoroute, mais tu t'en fous t'es déjà loin. Le pire, c'est d'être déjà trop loin, déjà trop loin.

L'éclat argenté du fil aiguisé se met en mouvement. Arabesques de folie. Ses cuisses décharnées s'entrouvrent et elle sent son sexe s'humidifier.

— Est-ce que parfois des idées noires te traversent sans crier gare ? Moi, j'en ai un peu tous les soirs. Pourvu que le temps les écrase. Est-ce que tu penses encore à moi ? Comme je pense encore à toi ? Est-ce que tu souffres autant que moi ?

La main se glisse entre les chairs molles et les poils pubiens.

— Si c'est moi, j'te le pardonnerais pas, ah !

L'acier mord de toutes parts, déchire les muqueuses. Ses doigts se couvrent rapidement de sang. Même si la douleur est terrible, elle continue.

Encore et encore...

— J'm'en fous, j'veux pas qu'on me remplace ! Non, j'veux pas qu'on me remplace. J'veux pas qu'on me remplace !

Pourquoi tu m'as abandonnée ?

Le lendemain matin

Hôpital Édouard-Herriot, Lyon

— Comment vous sentez-vous, Farrugia ? lâche Le Tellier, à peine entré dans la chambre d'une blancheur aussi malade que celle des patients qu'elle est censée abriter.

Joseph, qui vient à peine d'émerger des brumes cotonneuses de son apathie, cligne des yeux pour éviter que la lumière aveuglante lui brûle les rétines.

Il se masse les tempes en même temps qu'il répond :

— Ça va... Mal au crâne. Où suis-je ?

— Hôpital Édouard-Herriot. Service de réanimation.

Le ton est sec et froid.

— Qu'est-ce que je fous là ?

Le Tellier fronce les sourcils.

— Vous ne vous en souvenez pas ?

L'homme ne considère pas la question, mais tente de se remémorer les derniers souvenirs qui lui restent. Il n'y voit que des flammes.

— Non... Pas du tout... Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Depuis hier. Quand le SAMU vous a amené, vous étiez tombé dans le coma.

Joseph déglutit avec difficulté, comme si sa bouche était sèche – d'ailleurs, elle l'est –, puis il soupire.

— Dans le coma ?!

— Vous avez eu beaucoup de chance... Vos brûlures sont superficielles, et les médecins sont confiants.

Brûlures...

Joseph force sa mémoire à s'ouvrir.

Les images commencent à affluer. À se matérialiser.

Les bois...

Une vieille maison...

La chambre en feu...

La montée d'escalier, les marches avalées quatre à quatre. Un gosse qui pleure et hurle tout ce qu'il peut. L'adrénaline qui a embrasé son

corps.

Et puis l'explosion. Violente. Terrible.

Bon sang, Julie...

Merde...

Ses paroles se précipitent.

— Que... Que s'est-il passé ? ! Et Julie ? Le gosse ?

Le Tellier secoue la tête.

— Il n'y avait pas de gosse.

— Pas de gosse ? Mais...

— Non.

— Et Julie ?

Le commissaire, sans répondre, baisse la tête.

— Elle... Elle est... balbutie Joseph avant de s'arrêter, incapable de prononcer le mot.

Le Tellier acquiesce.

Le flic sent son énergie vitale fuir son corps. S'il était debout, il vacillerait. Son regard durci se fixe sur son supérieur.

— Que s'est-il passé ?

Le Tellier aimerait lui demander la raison de la présence de Julie, la brigadière qui a péri dans l'opération. Comprendre pourquoi elle s'est retrouvée au beau milieu d'une intervention policière dangereuse. Mais il s'abstient et répond simplement à la question :

— Explosion... Même si on n'a pas encore tous les détails, on sait que la maison était piégée.

Farrugia tente de faire disparaître le voile brumeux qui obstrue sa mémoire. Il se rappelle avoir monté l'escalier avec Julie, couru le long d'un couloir interminable, puis avoir été aveuglé par un grand flash.

Des cris d'enfant...

Oui... Il y avait des cris d'enfant. Il en est certain.

Joseph se relève brusquement.

— Il y avait un gosse, commissaire ! Je l'ai entendu distinctement.

— Joseph, il n'y a personne d'autre dans les décombres. On a tout retourné.

— Je vous assure qu'on a ent...

Le Tellier le coupe fermement :

— Je suis désolé, mais vos souvenirs ne sont pas fiables. Le traumatisme que vous avez subi en est indubitablement la cause.

Oui. C'est possible. D'autant qu'il ne se souvient de presque rien.

Joseph tente de plonger à nouveau dans l'enfer de ses souvenirs.

Une chaleur terrible.

Des hurlements.

Julie ?

Une image flotte devant lui. Une texture bizarre. Le bois du parquet quand il a été projeté par le souffle de l'explosion.

D'autres cris.

Une lueur vacillante qui s'intensifie.

Une odeur forte qui se dégage autour de lui. Elle lui pique les narines. De la chair brûlée. La sienne ? Celle de Julie ?

Encore des cris.

Il se retourne et, malgré la fumée, discerne le corps de sa coéquipière entouré par les flammes. Le feu a entamé une danse morbide et joue avec elle, la goûtant, la léchant, la mordant de toutes parts.

Julie... Non !!!

Je suis...

Le Tellier le ramène soudain à la réalité de la chambre d'hôpital.

— Je vais vous laisser vous reposer, Joseph, fait-il en quittant l'assise de la chaise sur laquelle il a pris place. Nous reprendrons notre discussion plus tard. En attendant, si vous vous souvenez de quoi que ce soit, pensez à le noter sur ce bloc de papier, complète-t-il en lui tendant un petit calepin grisâtre.

Tout en prenant l'objet, Joseph acquiesce avant de se laisser retomber sur le lit. Même si ses blessures corporelles ne sont que superficielles et que le traumatisme crânien n'a rien d'alarmant, il a quand même pris un sacré choc.

*

— Mets-toi à poil !

Accablé, le gamin se retranche contre la paroi grisâtre de la cloison.

La voix reprend, aussi violente et puissante qu'un coup de tonnerre.

— T'as compris ce que je t'ai dit ? Mets-toi à poil !

Le gosse, toujours collé contre le ciment granuleux au point de se déchirer la chair, s'est mis à pleurer. Il sait pourtant que ses larmes ne pourront rien y changer.

Tout en continuant à parler, le monstre avance en titubant. L'alcool. Beaucoup. Beaucoup trop. Un état d'ébriété que, visiblement, il ne sait plus repousser.

Le lit se présente rapidement devant lui.

— Et arrête de niouffer, j'en ai marre des pleurnichards !

Encore quelques pas hésitants et il est sur lui. Contact physique couplé à une nouvelle déflagration vocale.

— Regarde-moi quand je te parle, morveux !

Tremblant de peur, le gamin finit par relever la tête. Des larmes ont

coulé sur ses joues, et de la morve, de son nez. Malgré ses atermoiements, il parvient à articuler :

— Pourquoi êtes-vous si méchant ?

— Pourquoi ? s'esclaffe-t-il. À ton avis ?

Le gosse ne sait que répondre. Résigné, il fixe son interlocuteur.

L'autre, après un court silence amusé, réplique en ricanant :

— Parce que j'adore ça ! Parce que ça me fait kiffer à mort ! C'est con, hein ?

Vibration...

— Hein ? HEIN !?

Vibration sonore...

— Je... Je ne...

— On va faire des photos. Tu verras, c'est pas si terrible que ça... Et puis, comme ça, on immortalisera ce moment pour la postérité.

... sonore, mais surtout stridente. Douloureuse. À faire exploser les tympans.

Malgré la gêne que cela occasionne, le gosse tente de se débattre.

— Laissez-moi tranquille !

Deuxième sourire amusé. Identique à celui d'un tortionnaire qui prend un plaisir infini à faire du mal.

— Pauvre petite chose... Tu crois que t'as ton mot à dire ? gronde l'homme dans une pluie de postillons. Avec tout ce que je sais sur toi et les petits souvenirs que je vais conserver de notre rencontre, tu ne diras rien, je te le promets. Et s'il te prenait, malgré tout, la folle idée d'en parler, je serais dans l'obligation d'exhiber ton vrai visage de petit vicieux à tout le monde et, crois-moi, on te punira.

Retrait. Retranchement contre la cloison. Tentative désespérée pour échapper à l'homme qui s'est approché davantage.

— Je ne...

Il n'a pas le temps de terminer sa phrase qu'une nouvelle embardée de sons, volume toujours plus puissant, vient martyriser son conduit auditif.

Je... Je ne...

La main calleuse du monstre se pose sur sa tignasse et le tire vers l'avant. Il a l'impression qu'avec la force que l'homme imprime, il va lui arracher les cheveux.

Mais, alors qu'il hurle sa souffrance, la main disparaît soudainement, s'effaçant comme si elle n'avait jamais existé et entraînant avec elle le voile des projections refoulées par son inconscient.

Retour à la réalité.

Tout autre.

Il n'est plus enfant. Les années ont passé. Vingt ans, peut-être trente. Installé derrière un bureau en bois usé, il trône sur une estrade surplombant une salle de classe d'une quarantaine de places.

Les cris insistants de la sonnerie battant le rappel de la meute des élèves continuent à déverser leur colère par à-coups incisifs.

Groggy, l'homme tente de se remettre les idées en place et balaye du revers de la main les larmes qui ont coulé sur son visage.

Regard vers la porte. Elle est vitrée, en partie. Les gosses qui se pressent derrière sont hilares et ricanent de plus belle. De toute évidence, ils l'ont vu somnoler pendant la pause.

Affligé, il prend sa tête entre ses mains.

La scène qu'il vient de subir pendant son assoupissement, il l'a vécue, il y a bien longtemps. Avec les années, elle avait fini par s'effacer de sa mémoire, mais depuis le coup de téléphone qu'il a reçu il y a trois petites semaines de ça, elle revient sans cesse, s'ancrant toujours plus profondément dans ses rêves.

Pourquoi cet appel ? Qui l'a passé ? Une voix étrange, qu'il n'a su rattacher à un genre. Déformée, sans aucun doute. Mais pourquoi lui avait-on rappelé ce passage douloureux de son passé sans autre explication ? Qu'avait-on voulu éveiller en lui ?

Ses questions restent en suspens. Le battant s'ouvre sur une femme mince, presque maigre, petit tailleur vieillot, cheveux tirés en arrière.

— Pierre, tout va bien ? demande-t-elle, inquiète, en s'approchant de l'estrade.

Le ton est anxieux, mais de sa voix émane une chaleur amicale contrastant avec l'austérité physique qu'elle dégage.

— Les élèves sont venus me chercher. Ils m'ont dit que vous étiez...

Elle ne va pas au bout de la phrase.

L'homme relève la tête et adresse un timide sourire à la directrice de l'établissement.

— Tout va bien, ne vous inquiétez pas.

Elle acquiesce tout en continuant à parler :

— Je me fais du souci pour vous. Vous avez une mine épouvantable. Si vous avez des problèmes, n'hésitez pas à me le dire, on pourra trouver une solution pour vous remplacer le temps nécessaire.

L'homme se tend. A-t-elle dit « remplacer » ?

T'es un zombi, Pierre... Depuis cette foutue histoire, tu ne vas pas bien. Tu n'arrives plus à dormir. Regarde les choses en face. Ça va finir par te détruire.

Blessé dans son amour-propre, il conserve cependant sa courtoisie habituelle. Si la directrice lui parle de cette façon, s'inquiète pour lui,

c'est qu'elle l'a pris en affection.

Elle aimerait peut-être que tu la sautes, Pierrot ?

Comme moi, je l'ai sautée... Baisée... Salie... Non ?

T'en penses quoi ?

Tu veux la prendre en photo aussi ?

Tout s'emmêle...

Il finit par refouler la voix avec énergie.

— Ça va aller, Françoise. Ces derniers temps, j'ai quelques insomnies qui m'épuisent, mais ça va passer.

La femme acquiesce.

— Je sais ce que c'est. J'en ai eu, moi-même, à une période. Ça a été un passage difficile. Prenez des plantes, ça aide vraiment.

Il lui adresse un petit sourire de remerciement.

— Passez me voir tout à l'heure. Je vous donnerai les remèdes que je prends quand Morphée fait sa garce.

*

Les lumières du jour me tirent de mon assoupissement.

Clinquements de paupières avant un rapide coup d'œil à la montre posée sur la table de nuit. Dix heures trente. J'ai dormi comme une masse ; pourtant, j'ai l'impression de ne pas avoir fermé l'œil.

La tête en vrac, la bouche aussi pâteuse que si je m'étais pris une cuite mémorable, je tente de me lever avant de retomber lamentablement sur le matelas.

Oui... Cuite mémorable... C'est certain. J'ai dû me laisser aller, enfiler les verres jusqu'à sombrer dans un état de béatitude totale, salutaire à l'égard des mauvaises nouvelles qui se sont empilées ces derniers jours.

Non. J'en ai fini avec l'alcool. C'est...

Arrête ! Tu t'es murgé comme une merde, Marc. Regarde la vérité en face : t'as l'esprit embrouillé. Pire, t'as une putain d'envie de gerber et...

Merde... C'est quoi ces conneries ?

Du sang couvre en partie les draps.

Qu'est-ce que j'ai foutu ?

Je soulève la couette. Des plaies récentes s'étendent sur le bas de mon ventre.

Merde !

La nausée au bord des lèvres, je jette un regard pas vraiment assuré à mon portable, posé lui aussi à côté du lit. Un appel et des SMS.

Joëlle ?

Aurait-elle cherché à me joindre ?

Rapide vérification. L'historique des messages atteste un appel en

absence d'un numéro inconnu, mais surtout quatre textos de Joëlle.

Pressé de savoir ce qui est arrivé à la femme qui partage ma vie, j'ouvre rapidement le fil des conversations.

Le premier SMS est lapidaire.

Rappelle-toi, Marc...

Un peu plus bas.

T'avais pas le droit.

Sans comprendre, j'avance dans la chronologie d'un coup de pouce sur l'écran.

Si tu veux vraiment savoir pourquoi, rejoins-moi où tu sais...

Encore un peu plus bas.

Le dernier texto est un MMS. Une photo. La photo d'une télévision sur laquelle une image est figée. Des enfants, quatre ou cinq, entièrement nus, surplombent un lit où une forme est allongée.

Quel âge ont-ils ?

Douze, treize ans ?

C'est quoi cette connerie ?

La gorge nouée, je tente de me calmer, mais la photo et les mots affichés sur mon GSM tournent comme des gyroscopes devant mes yeux.

Putain, Joëlle ! Qu'est-ce que cela signifie ?

Et puis, ça veut dire quoi « rejoins-moi où tu sais » ?

N'y tenant plus, j'appuie sur la touche APPELER pour établir une connexion vocale.

La sonnerie résonne cinq fois avant qu'on ne décroche. Je n'ai pas le temps de parler qu'une voix me coupe dans mon élan. C'est celle d'une messagerie. Celle de Joëlle. Enfin, je le crois. Avec tout ce qui m'arrive, je n'en suis même plus vraiment certain.

Je ne laisse pas de message et raccroche avant d'envoyer valser mon portable. Il rebondit sur l'oreiller et retombe sur les draps.

Qu'est-ce que tu me fais ? Pourquoi ?

Partagé entre incompréhension et énervement, je reste statique quelques secondes avant de me relever. Il est hors de question que je reste prostré. Je dois tirer cette histoire au clair avant de devenir fou.

Mais comment ?

Joëlle a parlé d'un endroit dont je devrais me souvenir.

Mais... quel endroit ? Je ne vois pas de quoi elle parle.

Pense à tout ce que vous avez partagé, tous les deux...

Qu'avons-nous partagé, finalement ? Je ne sais même plus.

Accablé, je récupère mon téléphone et retrouve rapidement la photo qu'elle m'a envoyée.

Si tu m'as laissé ça, c'est forcément pour une bonne raison.

L'image se meut entre mes doigts. Zoom. Déplacement. Rezoom. Au maximum.

Six enfants sont clairement visibles sur le cliché. Un septième, dont je ne discerne pas la tête, est couché sur un matelas jeté à même le sol. L'éclairage est faible, les ombres sont nombreuses.

Déplacement vers la tête d'un des gamins.

Il semble apeuré. Non, horrifié.

Autre mouvement de pouce pour explorer le reste de la scène.

Un autre gamin. Lui aussi paraît effrayé. Un petit reflet illumine ses yeux. La lumière ou bien des larmes ?

Déplacement vers le lit. Malgré les ombres projetées, le corps se dévoile. C'est... C'est une gamine... Assurément. La pointe des seins bourgeonne à peine.

Bordel ! C'est quoi cette merde ?

Je parcours la silhouette avec attention, mais n'arrive pas à discerner son visage ni même ses cheveux.

Joëlle, où as-tu récupéré cette photo ?

Je continue l'exploration.

Un coin dans l'ombre où pend un vieux tuyau.

Mon cœur se serre.

Glissement vers la gauche.

Une étagère se dessine dans l'obscurité. Deux petits pots anciens Bouillon KUB se détachent des ténèbres.

Mon Dieu, non !

Je me souviens de cet endroit.

Le tuyau d'arrosage, les boîtes en fer qui servaient à mon père pour stocker ses clous.

Je sais où a été prise cette photo.

La cave...

La putain de cave de mon père. Là où il m'a laissé crever à petit feu pendant toute une semaine... Semaine qu'il a mise à profit pour tuer ma mère et ma sœur.

*

— Entrez ! fait la directrice en se redressant sur l'assise de la chaise.

L'homme, qui se tenait derrière la porte, l'ouvre, puis entre d'un pas hésitant.

Petit regard en coin avant de recentrer son attention factice sur la pile de papiers qui traîne sur son bureau.

— Pierre ? ! C'est déjà vous ? Avec toute cette paperasse, je n'ai pas vu passer l'heure !

L'homme hoche la tête tout en restant sur le perron.

Elle l'invite à s'approcher et à s'asseoir à côté d'elle. Il refuse de le faire.

— Alors, que se passe-t-il ? J'ai bien remarqué que vous n'étiez pas dans votre assiette ces derniers jours.

Il hésite, passe sa main dans ses cheveux emmêlés, puis finit par répondre :

— C'est cette histoire d'enlèvements d'enfants.

Elle relève un sourcil interrogateur. Visiblement, elle n'est pas au courant.

Il complète :

— Deux enfants. Enlevés à quelques semaines d'intervalle dans le département.

Elle hoche la tête.

— Non... Non... je n'en ai pas entendu parler.

Il acquiesce, puis enchaîne, les larmes au bord des yeux :

— En fait, cette histoire terrible me rappelle quelque chose. Quelque chose que je voulais oublier à tout jamais.

— De quoi parlez-vous, Pierre ? demande la femme, ne voyant pas où l'homme veut en venir.

Il s'assoit finalement.

— Ça remonte à très longtemps. Quelques mois à peine avant que je ne sois placé en institut.

La directrice, perplexe, l'intime à poursuivre.

— Quand j'avais douze ans, j'ai été abusé par un homme. Un monstre qui m'a fait faire des choses abominables.

— Oh !... Je ne savais pas... Je suis désolée.

Il hausse les épaules nonchalamment, lui montrant par ce geste qu'elle ne peut plus faire grand-chose pour lui.

— Et comme vous le dites, ça remonte à très longtemps, continue-t-elle en considérant l'âge de son interlocuteur. À l'évidence, une quarantaine d'années.

Le ton est emphatique et lui réchauffe le cœur. Ce fardeau, il le porte depuis trop longtemps. En parler lui fait finalement du bien.

— Mais malgré ce que je pensais, et même si mon calvaire n'a duré qu'un mois, je n'ai rien oublié. C'est aussi présent dans ma tête que si les faits remontaient à la veille.

Elle déglutit, mal à l'aise, mais s'efforce de garder cette même tonalité chaude dans la voix.

— Il vous a violé pendant un mois ?

— Il prenait surtout des photos et nous faisait faire des trucs

dégueullasses entre nous.

Elle l'interrompt.

— Nous ?

Il acquiesce.

— Nous étions plusieurs. Je ne sais pas comment il a fait son compte, mais ce salopard avait réussi à constituer un groupe entier. Je me rappelle encore parfaitement leurs visages. Six garçons et une fille.

Françoise écarquille les yeux. Ce que lui raconte Pierre est tout bonnement inconcevable.

— Une telle affaire aurait dû faire beaucoup de bruit au regard des enlèvements. Comment est-il possible que je n'en aie pas entendu parler ?

— Il ne s'agissait pas d'enlèvement. Enfin... il y avait bien cette gamine qui était toujours présente... mais je pense que, pour elle, c'était différent et qu'il la gardait pour les grandes occasions.

— Mais si vous étiez libres, pourquoi ne pas en avoir parlé à la police ? À vos parents ? Et surtout pourquoi revenir vers ce... ce monstre ?

L'homme se racle la gorge, semble gêné par la question, même si les faits remontent à presque trente ans.

Il finit par répondre :

— Parce qu'on avait honte... On était gamins... C'était tellement facile pour lui... Il nous menaçait, et nous, on le croyait.

— C'est-à-dire ?

— Ce salaud nous disait qu'il montrerait les photos aux gens du village si on ne se la fermait pas et que tout le monde saurait à quel point nous étions de sales vicieux.

Il se tait un instant avant de poursuivre :

— Il a réussi à nous manipuler, à nous faire croire que ce qui arrivait était entièrement notre faute. Que nous portions le mal en nous et que lui, il permettait de l'évacuer. Son foutre, la lave du démon comme il l'appelait, nous purifiait de l'intérieur...

La directrice, une boule d'effroi dans la gorge, assimile les informations avec de plus en plus de difficultés. Les faits relatés dépassent tout ce qu'elle a pu imaginer sur la nature perverse et monstrueuse de l'homme.

Avec une certaine empathie, elle cherche à faire parler Pierre afin de le libérer du poids qui pèse sur ses épaules.

— Vous m'avez dit que cela avait duré un mois ?

— Oui...

— Pourquoi tout s'est arrêté ? Que s'est-il passé ?

— On avait l'habitude de venir chez lui deux fois par semaine... Et puis un jour, l'homme a disparu. Je me rappelle qu'on avait poireauté une bonne heure devant sa porte, lançant des hypothèses toutes plus inquiétantes les unes que les autres. S'il n'était pas chez lui, c'était sûrement parce qu'il s'était fait arrêter par la police et qu'il allait tout balancer. C'est seulement le lendemain qu'on a su qu'il avait passé l'arme à gauche. Et c'est aussi le lendemain que toute l'histoire a explosé à la face du monde.

Elle acquiesce, puis se lève pour se diriger vers la fontaine d'eau fraîche qui occupe un coin de son bureau. Elle remplit deux verres avant de revenir s'installer.

Elle en tend un devant elle, boit une gorgée et reprend :

— Pourquoi êtes-vous allé en institut ? Vos parents étaient là... Ils pou...

Il la coupe :

— Parce que ma mère s'est suicidée une semaine plus tard après avoir appris la vérité et que mon père...

Elle l'invite à continuer :

— ... que mon père n'a pas supporté le choc. Il a également mis fin à ses jours peu de temps après.

Elle ferme les yeux. L'horreur traversée par Pierre est totale. Elle contient un soupir et enchaîne :

— Je suis sincèrement désolée, Pierre... Vous avez enduré quelque chose de terrible, d'abominable...

L'homme boit une gorgée d'eau avant de baisser la tête.

— C'est pour cette raison que cette histoire me tient à cœur...

Elle rebondit sur la remarque :

— Justement... j'allais vous poser la question. Pourquoi voyez-vous un lien entre la tragédie que vous avez vécue et l'enlèvement de ces gosses ?

Pierre serre les dents.

— Je le sais. C'est tout.

Elle se raidit et insiste :

— Pierre, si vous ne me dites pas tout, je ne vais pas pouvoir vous aider. Vous le savez ?

Il hoche la tête.

— Je ne demande pas votre aide. C'est trop tard. Je vous explique juste ce qui m'arrive.

Elle acquiesce à son tour.

— Vous pensez sincèrement que les affaires sont liées ? Pourtant, vous m'avez dit que cela faisait des années...

La contraction musculaire de ses mâchoires semble attester le doute qui le submerge, mais, malgré cela, il maintient sa première impression.

— Y a des trucs qui ne s'inventent pas.

— C'est-à-dire ?

Il avale sa salive, mais elle semble insuffisante pour humidifier sa gorge.

— C'est... C'est... répond-il avant de se rétracter. Non ! Je ne peux pas vous en parler. Et puis je me plante... Forcément.

La directrice insiste :

— Pierre, libérez-vous, je vous en prie.

— ...

— Pierre !

Il finit par abdiquer :

— C'est cette histoire... de... de dévoreur d'enfants.

Il s'arrête et la fixe d'un regard vide.

Elle le relance :

— Dévoreur d'enfants ?

— Il nous racontait souvent cette histoire quand on ne voulait pas lui obéir. Il nous disait qu'on avait de la chance d'être tombés sur lui et non pas sur le monstre. Lui, il nous aimait à sa manière, alors que l'autre n'avait aucune compassion ni sentiment... Fish... Albert Fish, le pire croquemitaine ayant existé sur terre.

— Fish ? Je ne connais pas.

— Regardez sur Internet à l'occasion. Mais ce qui est arrivé à ces gosses est mot pour mot la promesse qu'il nous a faite. Il revient dévorer les enfants désobéissants.

*

Alors que les derniers arrivants prennent place dans la grande salle, Le Tellier referme la porte en la faisant claquer.

Face rougie, paupières gonflées comme des baudruches et tic nerveux provoquant la contraction de ses mâchoires toutes les trente secondes, il a la tête des mauvais jours. Peut-être même pire encore.

Il faut dire qu'entre l'enquête qui piétine et le drame qu'ils ont subi la veille, il n'a pas fermé l'œil de la nuit et a passé la matinée à mobiliser ses équipes pour tenter de trouver quelque chose d'exploitable à se mettre sous la dent. Pour combler le tout, il sort d'un rendez-vous avec le préfet qui s'est plutôt mal passé.

Il fait le tour visuel des flics présents avant de commencer :

— OK, je ne vais pas y aller par quatre chemins. Je viens de m'entretenir avec le préfet et je peux vous dire qu'on est dans le

collimateur des patrons. Ils sont furieux. Nos déboires depuis le début de l'enquête et l'initiative hasardeuse de Farrugia ont été vus d'un très mauvais œil par la hiérarchie. Si on ne se bouge pas le cul, on n'aura plus qu'à pointer aux ASSEDIC.

Coup de froid dans la salle. Les visages marqués par les derniers jours sans repos se referment comme des huîtres. Le Tellier, en tant que manager expérimenté, sait aussi que la motivation ne s'obtient pas par la peur. Il enchaîne directement :

— Mais on ne va pas se laisser faire sans combattre, hein ? On n'est pas des branquignols. Alors, il faut leur prouver qu'ils se plantent. Je veux qu'on mette toute l'énergie sur le peu d'éléments qu'on détient. Robert, fais-nous un topo de ce qu'on a trouvé dans les ruines.

L'homme que Le Tellier vient de nommer s'avance au cœur de l'assemblée. La quarantaine, en léger surpoids, une barbe mal taillée, il est loin de l'idée qu'on peut se faire d'un flic affûté, prêt à en découdre avec la lie de la société. Pourtant, il a obtenu ses grades aux mérites, en démontrant ses compétences sur le terrain.

Il répond d'une voix posée malgré le stress environnant :

— Les éléments prélevés dans la maison sont encore, pour certains, en cours d'analyse, mais nous savons déjà comment le piège a fonctionné.

Il fait une courte pause avant de reprendre :

— Le mécanisme était sommaire, mais s'est révélé particulièrement efficace : un câble d'acier tendu dans l'escalier couplé à un détonateur mécanique. Un pied qui vient sans doute buter dedans en montant les marches et boom ! Fin de l'histoire. Reste à comprendre pourquoi un flic aussi expérimenté que Farrugia n'a pas été plus prudent. Je penche pour un état d'urgence qui lui a fait perdre toute objectivité.

Le Tellier intervient pour aller dans le sens de son collaborateur.

— Farrugia m'a confié qu'ils avaient entendu des cris et des pleurs d'enfant à l'étage. Il en semblait convaincu.

— Ça expliquerait leur précipitation et l'oubli des bases de sécurité.

— Pourtant, aucun corps n'a été retrouvé, rétorque Le Tellier.

— C'était de toute évidence un enregistrement.

Le Tellier fixe l'homme d'un regard circonspect.

Ce dernier poursuit :

— Ça m'amène à vous parler des résidus de plastique et de la plaque métallique qui ont été retrouvés dans les gravats de l'étage. Des recherches effectuées à partir des références et du numéro de série ont été réalisées, et les résultats viennent d'arriver. Il s'agit d'un vieux modèle à radiocassettes. En extrapolant, je pense qu'il a actionné la

lecture de l'enregistrement peu de temps avant de disparaître. Il savait pertinemment que les flics se précipiteraient sans prendre les précautions nécessaires.

Le Tellier acquiesce. Cette interprétation ne doit pas être très éloignée de la vérité.

Le flic ajoute :

— Il est possible également qu'il ait déclenché le dispositif à distance, même si nous n'avons rien retrouvé qui peut le confirmer.

— C'est-à-dire ?

— De nos jours, avec la domotique, on peut activer tout un tas de choses. Il a très bien pu utiliser un téléphone portable pour actionner la prise électrique du magnétophone. Mais pour l'instant, nous ne privilégions pas cette possibilité.

Le commissaire sait que les technologies modernes apportent tous les jours leur lot de nouveautés.

— OK, alors, focalisons-nous sur cette radio. Que peux-tu nous en dire ?

— C'est un modèle qui ne se trouve plus dans le commerce depuis fort longtemps. Elle appartenait vraisemblablement au tueur.

— Tu penses que la radio était là uniquement dans le but d'attirer leur attention ?

— C'est ce que je pense, en effet. Sinon, on l'aurait retrouvée en bas, dans la cuisine...

— Donc, il avait prévu de les piéger ?

— De nous piéger, oui. C'est ma conviction !

Mais comment a-t-il pu savoir que... ?

Le Tellier ne répond pas immédiatement. Il réalise que, hormis ses hommes, personne n'était au courant de leur intervention.

Une taupe ?

Il finit par sortir de son silence.

— Et le fichier des garanties ? Avec le numéro de série, on pourrait faire le lien avec le propriétaire ? Je me rappelle qu'il y a des années, les coordonnées de l'acheteur étaient systématiquement enregistrées.

Le flic hoche la tête.

— C'est ce que le fabricant m'a aussi répondu, mais il m'a fait comprendre que, vu l'ancienneté du numéro de série, il était peu probable que les informations soient encore disponibles. En tout cas, il a demandé à son service de lancer des recherches. S'il trouve quelque chose, on sera les premiers informés.

Dépité, Le Tellier exprime son mécontentement en pestant. Il fait quelques pas dans la salle et s'arrête devant un autre de ses hommes.

— OK. Passons maintenant aux recoupements avec d'autres affaires. Marcel, quelles sont les avancées ?

L'homme, la cinquantaine bien tassée, répond à son tour.

— Nous avons épluché de long en large le fichier des homicides, demandé à Interpol de lancer des requêtes un peu partout en Europe. Pour l'instant, nous n'avons reçu aucun résultat. Notre affaire semble inédite.

Alors que Le Tellier s'apprête à frapper du poing sur la table qui trône au milieu de la salle, son collaborateur ajoute :

— Mais... Mais on a quand même trouvé un truc bizarre en lançant des recherches dans nos bases de données.

— Bizarre ?

— Une vieille affaire. Un type qui collectionnait un tas d'articles sur des tueurs en série et qui a été compromis dans une histoire de mineurs.

Le cœur du commissaire manque un battement.

— Quel est son nom ?

— Un certain Georges Williams. Pédophile de toute évidence. En complément des coupures de presse, on a retrouvé dans les tiroirs de sa baraque plus d'une centaine de photos de gamins. Il aurait pu correspondre au profil.

— Aurait pu ?! Pourquoi aurait pu ? s'écrie Le Tellier.

— Parce que l'affaire remonte à trente ans et que le mec est mort il y a belle lurette. Il a fait une chute dans un escalier et s'est rompu le cou. Mais je n'ai lu le dossier qu'en diagonale, faute de temps.

À la fois contrarié et excité par la nouvelle, Le Tellier se ronge les ongles. Il ne sait pas s'il doit s'accrocher à cet os inespéré ou bien trouver quelque chose d'autre à ronger. Même si le type est cané depuis longtemps, la similitude est beaucoup trop frappante pour qu'il laisse l'affaire de côté.

— On va ressortir ce dossier et l'éplucher. Je veux tout savoir de ce Williams et des gens qu'il a pu fréquenter, ses amis proches, sa famille. Peut-être qu'il n'était pas le seul à être fasciné par Fish.

L'homme quitte le canapé sans envie. Cela fait maintenant près de deux semaines qu'il n'est plus le même. Deux semaines que son existence a pris un tournant inattendu. Radical.

Un spectre du passé est venu réveiller en lui tout ce que son esprit s'était évertué à cacher pendant plus de trente ans.

Alors qu'il traverse le salon, il est stoppé par une voix féminine.

— Qu'est-ce qu'il y a, chéri ? T'as pas l'air dans ton assiette.

L'homme considère à peine la femme qui s'approche de lui.

Il répond simplement et la contourne.

— Ça va ! T'inquiète.

Elle se précipite pour lui couper à nouveau la route.

— Bon sang, Nicolas ! Qu'est-ce qui se passe ?

L'homme hausse les épaules avant de lancer, par pure méchanceté, un coup de pied dans l'arbre à chat. En voyant le félin, qui somnolait sur le plateau le plus élevé, perdre l'équilibre, il ne peut s'empêcher d'ébaucher un sourire de satisfaction.

Connard de chat...

— J'ai des choses à faire, c'est tout. Je dois sortir.

Regard noir. Sauvetage in extremis de Felix the Cat qui allait s'écraser de tout son poids sur le carrelage et nouveau regard noir. Appuyé.

— Encore ?! Ça fait plusieurs jours que tu sors de la maison sans raison et que tes absences se font de plus en plus longues. T'as rencontré quelqu'un, c'est ça ?

Il soupire et la remet à sa place :

— Arrête de dire des conneries. J'ai à faire, c'est tout. Et maintenant, laisse-moi passer, grogne-t-il en lui empoignant le bras pour la contraindre à se mettre de côté.

— Nicolas, tu ne m'as jamais parlé sur ce ton. Dis-moi la vérité ! exige-t-elle en tentant de se défendre.

Mais il la maintient en faisant pivoter légèrement le membre de la femme.

— Je n'ai rien à te dire. Rien à ajouter. Fais pas chier !

Elle fronce les sourcils, et un rictus de colère se forme sur son visage.

Certes, elle a constaté depuis un certain temps un changement dans l'attitude de Nicolas, mais, ce soir, il est méconnaissable. Il n'a jamais été aussi agressif et déterminé.

L'homme profite du passage libre qu'il a créé pour s'engouffrer dans le hall d'entrée.

Elle l'interrompt au moment où il s'empare de la poignée de la porte.

— Où vas-tu ?

Il se retourne. Lentement... comme si la scène était filmée au ralenti.

Un feu ardent consume ses pupilles, un feu de folie, d'homme qui perd la raison. Mais ne l'a-t-il pas perdue finalement ?

— T'as pas à le savoir !

— Nicolas, je t'en prie, dis-moi. Si tu as rencontré quelqu'un, je suis en droit de savoir.

Il la foudroie d'un regard mortifère.

— Ne te mêle pas de mes affaires. Surtout pas !

Elle tente une dernière fois de le retenir, puis finit par le laisser partir.

En montant dans l'ascenseur, il soupire. Il espère que cette fois sera la bonne. Qu'il récupérera ce que la voix lui a promis et qu'il pourra reprendre sa petite vie sans histoires.

*

J'ai passé plusieurs heures à réfléchir aux SMS reçus de Joëlle. J'ai également tenté de la rappeler plusieurs fois sans plus de résultat. Répondeur encore et toujours, la même voix douce m'intimant de lui faire part de ma requête. Au bout de ma quatrième tentative, j'ai finalement laissé un message, lui mentionnant mon incompréhension, mais, vu les circonstances, je doute fort qu'elle daigne me répondre.

Après avoir disparu soudainement, elle semble décidée à me faire jouer à un jeu de piste aussi étrange que scabreux.

Qui sont ces gosses sur la photo ? Qui est cette forme allongée sur le lit ? Et puis, surtout, qu'est-ce que tous ces gamins foutent dans la cave de mon père ?

Était-ce à l'époque ? Quand mon paternel prenait des photos « interdites » ?

Certainement. Car même si je ne peux pas dater le cliché avec des éléments factuels, je pense qu'il remonte à plusieurs années.

OK... C'est certainement une des photos de mon père.

Mais dans ce cas... Quel rapport avec Joëlle ? Elle n'a jamais connu mon

paternel. Je l'ai rencontrée à l'orphelinat. C'était bien après...

Alors, quoi ? Pourquoi ?

Accablé de ne pas trouver de réponse, je soupire d'exaspération.

Réfléchis, Marc... Réfléchis...

Je ferme les yeux, cherchant à faire ressurgir les souvenirs. Le silence extérieur me permet une immersion plus aisée.

J'entends un grésillement ou plutôt une sorte de bourdonnement provenant d'une source électrique.

Un écran télé ? Non... Quelque chose de moins lancinant, de plus irrégulier. Quelque chose qui ressemble au son d'une radio calée entre deux fréquences.

Je force mon esprit à s'ouvrir davantage.

Des marches. Une volée de marches qui s'enfoncent dans les ténèbres. Je suis en train de rejoindre les bas-fonds, la cave de mon père. Son obscurité, sa petite ampoule à filament... Je l'ai tellement regardée lorsque j'étais enfermé que je pourrais la décrire sans erreur possible.

Non ! Joëlle n'est jamais venue ici...

Tu te plantes, Marc.

Un rire gras éclate un peu plus bas. Signe que mon père est présent, comme toujours dans mes moments de doute. Je ne comprends pas pourquoi je l'imagine encore, pourquoi il reste ancré dans mon esprit.

Il est mort, bon Dieu... Tu l'as buté.

Je garde les yeux fermés et, malgré sa présence, poursuis l'immersion.

Rapidement, je le trouve face à moi, affublé de son immonde sourire. Torse nu, pantalon baissé jusqu'aux genoux, il cache dans son dos le lit que j'ai remarqué sur la photo envoyée par Joëlle.

J'essaie de le contourner, mais sa silhouette est massive.

Il m'agresse dès qu'il me voit.

— Qu'est-ce que tu fous là ? Tu vois pas que je suis occupé ?

Montée d'adrénaline avant que la rage m'emporte. D'un seul coup, j'efface la peur qu'il m'a toujours inspirée.

— J'suis pas là pour toi, connard. Je cherche Joëlle ! grondé-je, laissant ma colère exploser.

— Oh ! mais c'est que le p'tit se rebelle ! s'esclaffe-t-il, un filet de bave s'échappant de ses lèvres ignobles.

— Joëlle ? Ta petite femme adorée ? Celle qui t'a quitté ?

Il n'a pas le temps de finir de déverser son fiel que je me rue sur lui pour tenter de le faire basculer. Mais mon paternel est un roc, il a à peine bougé. Pour garder l'équilibre, il est cependant contraint à faire

un pas sur la gauche. Ce qui me permet d'entrevoir une forme sur le lit. La même que sur la photo. J'en suis sûr.

Je m'écrie comme un dément :

— Qu'est-ce que tu faisais ? Qui est-ce ?

Il me raille d'un sourire narquois.

— À ton avis, Marc ? T'as pas une petite idée ? Ta petite femme ne t'a jamais dit qu'elle aimait les hommes ? Les vrais ? Regarde-la comme elle est heureuse.

D'un seul coup, il s'efface, laissant le lit et son occupant prendre tout l'espace.

Choc visuel. Violent. J'ai l'impression d'être aspiré dans le passé. La scène tient irrémédiablement mon regard captif.

Le corps étendu est inanimé. La peau est marbrée de traînées rougeâtres qui s'étendent du cou jusqu'aux fesses. Les jambes entrouvertes laissent un sexe souillé se dessiner dans la faible lumière de l'ampoule.

Mon Dieu !

Joëlle ?

Mes yeux parcourent le corps et remontent vers la tête. Le visage est enfoncé dans les draps. Je ne discerne qu'une masse de cheveux en bataille.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? Bordel ! Qu'est-ce que tu lui as fait ? hurlé-je à l'intention de mon père qui se tient sur le côté, les bras croisés sur la poitrine.

Son pantalon est toujours baissé, et son sexe flasque pend comme un morceau de chair inutile.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? répète-t-il en haussant les épaules. Marc, voyons... Rien du tout... Dois-je te rappeler que c'est toi qui imagines tout ça ?

— Arrête de me prendre pour un con !

Sans émotion, il remonte un vieux slip gris de calcaire avant de s'attaquer à son pantalon.

— Ben, vas-y, retourne-la. Tu verras et tu comprendras.

Avec appréhension, j'approche la main du corps jusqu'à le toucher. La peau est fraîche, presque froide. Je glisse la main sous le pli de l'omoplate et exerce une traction pour faire pivoter le corps. Il finit par se retourner.

La face qui explose devant moi me fait reculer d'un bond.

Crispée de douleur, elle est affublée de deux petits yeux vitreux plantés au milieu des chairs, me faisant penser à ceux de poissons qui auraient trop traîné sur un étal.

Ce visage, c'est le mien. Entouré de longs cheveux noirs de jais. Moi avec des nichons et un sexe de gamine.

— Alors ? Tu vois ? Qu'est-ce que je t'avais dit ?

Terrassé, je rouvre les yeux.

Ce que mon imagination vient de me faire vivre est totalement délirant.

Qu'est-ce que tu croyais ? Que t'allais avoir une vision réelle ?

Stupide...

Joëlle n'est jamais venue dans cette putain de cave.

Et elle n'en a jamais eu connaissance.

T'es sûr ?

Oui !

Et à l'orphelinat ? Elle a eu accès à ton dossier... Rappelle-toi...

Une image traverse mon esprit. Celle de Joëlle assise en face de moi. Nous avions à l'époque douze ou treize ans.

— *J'ai lu ton dossier.*

— *Comment ça, t'as lu mon dossier ? Comment t'as pu lire mon dossier ?*

— *C'est Rubinard.*

— *Quoi, Rubinard ?*

— *Il me montre tous les trucs que je lui demande.*

Rubinard...

Effectivement, je me souviens désormais. Joëlle avait eu accès aux éléments confidentiels de ma vie grâce à ce salopard de pervers.

Mais me donnait-elle réellement rendez-vous dans la cave de mon père ?

C'est l'évidence... La cave... Elle ne t'aurait pas envoyé cette photo, sinon ?

Mais pourquoi ? Rien ne la rattache à la cave.

Parce qu'elle veut que tu te souviennes, Marc. Que tu te remettes les idées en place.

Je ne comprends pas...

L'orphelinat serait plus logique. C'est là qu'on s'est rencontrés. Qu'on a échangé notre premier baiser. L'aile des filles. Mon tout premier rendez-vous amoureux.

Je tergiverse, doute, réfléchis. De toute façon, je ne suis pas sûr que cette cave ou cet orphelinat existent toujours.

Un bip strident émanant de mon portable me rappelle que je n'ai toujours pas consulté le message vocal que j'ai reçu tout à l'heure.

Je ne le considère pas et me saisis, à la place, de mon PC portable et du dossier de mon père. Je récupère l'adresse inscrite dans le procès-verbal de l'IJ, puis indique les coordonnées dans Google Maps.

Un plan apparaît instantanément. Passage en mode satellite et zoom. Au plus près.

Accélération cardiaque. Estomac qui se contracte.

La ferme dans laquelle j'ai vécu ces horreurs se détache des frondaisons. Entourée d'un côté par un bois épais, qui s'étend sur la gauche jusqu'à la plaine, et de l'autre par de grands champs qui colorent le paysage à perte de vue.

Pour l'avoir vérifié lors d'une de mes dernières enquêtes, je sais que les photos enregistrées par Google et ses prestataires sont mises à jour fréquemment et qu'au pire le cliché que j'ai sous les yeux a été pris il y a moins de cinq ans.

La maison, contrairement à ce que je pouvais penser, n'a pas été détruite. Elle continue à exhiber ses formes généreuses au milieu d'un univers de verdure. En la voyant ainsi, solide et fière, qui pourrait penser que cette bâtisse est corrompue par le mal, qu'elle n'est qu'une scarification infectée ?

Très bien... Si tu es toujours debout, je vais vérifier.

Si, pour une raison que j'ignore, Joëlle a décidé de me faire revivre ce que j'ai enduré dans mon enfance, je dois savoir pourquoi.

Je me lève à la hâte, évite le chat couché sur le tapis, enfle un blouson, puis, après avoir récupéré les clés de ma voiture dans le vide-poches de l'entrée, je sors de l'appartement.

Il est temps de mettre une réponse à mes interrogations.

*

Quelques minutes plus tard, l'ombre, après être remontée du sous-sol, sort la clé de sa poche et l'introduit dans la serrure. Après un dernier coup d'œil inquisiteur à l'ascenseur et à la cage d'escalier, elle déverrouille la porte et s'infiltrer sans bruit dans l'appartement désert.

Premier contact avec l'intérieur : l'odeur. Insupportable. Mélange de pourriture organique et de graisse. C'est très net, elle s'est intensifiée depuis son dernier passage.

Mais ce n'est guère étonnant. L'action commence à porter ses fruits.

Tour rapide du trois-pièces. Côté cuisine, l'évier déborde de vaisselle empilée à la va-vite. Le salon, quant à lui, est devenu l'annexe de la cuisine et prend des airs de galerie d'art grunge-poubelles, où des cartons de pizza vides, des sacs en papier tachés de gras et autres emballages côtoient désormais un ensemble de sculptures éphémères constituées de canettes de bière et de bouteilles de whisky vides. Le tout dans un effet surréaliste d'abandon.

Croquette est au milieu du maelström. L'animal tourne la tête dans sa direction.

— Ma pauvre Minette... T'es pas servi avec un maître pareil...

Elle s'approche du chat, caresse la petite tête qui se cale dans sa main avant de se redresser.

— Bientôt, ma belle, mais pas maintenant...

Le sourire aux lèvres, elle traverse le living pour se diriger vers le coin nuit.

T'as vu dans quoi tu vis ?

La présence d'une femme te ferait le plus grand bien.

La chambre à coucher est à l'image du reste. À l'abandon.

Le lit est défait et, à l'évidence, les draps n'ont pas été changés depuis un bon moment.

Elle traverse la pièce, cherche le moindre détail qui aurait changé depuis son dernier passage, puis entre dans la salle de bains.

Le bac à douche est perlé de gouttes d'eau. La serviette est encore humide. Marc s'en est servi il y a peu. Elle la saisit, la porte à ses narines, la hume quelques secondes, puis la repose.

Elle ouvre le meuble haut, récupère un petit objet en plastique presque imperceptible, le remplace par son jumeau, vérifie que tout est en place, puis retourne dans la chambre.

Elle s'arrête quelques instants sur la pochette ouverte qui gît sur la moquette, soulève les quelques pages qu'elle contient et esquisse un sourire satisfait.

Tout est en place, Marc. La poudre est prête. La mèche est en place. Je n'ai plus qu'à allumer.

Retour dans le salon. Direction le meuble bas du coin télévision. La porte battante s'ouvre en couinant avant de dévoiler son contenu. Elle examine avec attention les bouteilles, en sort deux – une de whisky et l'autre de rhum – de leur emplacement et les pose sur la table à proximité.

Quel ivrogne tu fais !...

Avec ce que tu bois, tu vas finir par avoir des problèmes...

Avec dextérité et après avoir fait ce pour quoi elle est venue, elle fait un minuscule trait sur l'étiquette avant de replacer l'ensemble exactement comme elle l'a trouvé.

Voilà ! Nous sommes fin prêts pour une nouvelle semaine... Mais cette fois, ce sera la dernière. Le jeu tire à sa fin, mon cœur.

Elle regarde sa montre, puis se relève. Avec les tergiversations de Marc pour quitter l'appartement, elle n'est pas en avance. Il est grand temps de goûter à nouveau au passé.

En dépit de la circulation fluide, j'ai mis plus de cinquante-cinq minutes pour arriver à destination, mais, désormais, la ferme se dessine devant moi, déployant sa grande carcasse de pierres. Dès le premier coup d'œil, j'ai la confirmation qu'elle est à l'abandon.

J'emprunte le chemin en terre, dépasse le portail rouillé, puis me gare dans l'arrière-cour dévorée par les herbes folles.

Malgré sa masse imposante, la bâtisse incarne la désolation. Les carreaux des fenêtres ont disparu, brisés par les affres du temps ou par des gosses trouvant ici un nouveau terrain de jeux isolé des regards. La porte, pourtant en bois massif, est à moitié défoncée. Vu les entailles, ce sont des coups de hache qui en ont eu raison.

Lorsque les flics sont intervenus ?

Non. Je suis sorti après avoir poussé mon père dans l'escalier, c'est obligé. Je ne serais jamais resté dans cette maison avec tous ces cadavres.

Comment es-tu sorti ? Te rappelles-tu ?

...

Bon sang, non, je ne me souviens de rien. Mes souvenirs ont totalement disparu.

Retour sur la maison. À l'image de la porte, elle est à l'agonie... oubliée de tous. Une relique du passé mise en jachère pour mieux ressurgir à présent.

Je suis des yeux la végétation qui s'est développée dans les jointures des pierres, envahissant le ciment, profitant de la moindre aspérité pour s'accrocher, prospérer, se multiplier.

Mon regard se pose avec insistance sur l'une des fenêtres du premier étage.

Ma chambre...

Puis il progresse, de proche en proche, le long du mur nord. La chambre de Dorothée, les toilettes, puis celle de mes parents avant le grand carreau circulaire de la salle de bains.

Une larme coule sur mon visage.

Je ne l'essuie pas et reste figé devant ce fantôme du passé.

Nous avons tout pour être heureux... Pourquoi la situation a-t-elle

dérapé ? Pourquoi mon père est-il devenu ce bourreau monstrueux ? Que s'est-il réellement passé ?

Au bout d'un instant, et même si mon esprit me supplie de ne pas entrer, je me décide enfin à franchir le seuil de la grande porte principale. Si Joëlle m'a attiré ici, je dois en connaître la raison.

Je redécouvre le hall d'entrée avec un pincement au cœur. J'imagine encore très bien les bibelots que ma mère avait déposés sur les petites étagères pour égayer cette pièce austère. Des porcelaines et du verre soufflé en forme d'animaux de toutes sortes. Elle adorait ce genre de décoration désuète.

Je laisse le vestibule pour pénétrer dans le salon. La pièce est vide, mais je ne peux m'empêcher de visualiser le canapé. Là où j'ai vu ma mère et ma sœur pour la dernière fois.

Mortes...

En face, la grande cheminée ancienne a presque été entièrement démontée, les pierres, certainement volées par des pillards.

Je me mets à appeler :

— Joëlle ! C'est moi ! Joëlle, t'es là ?

Mes mots restent sans réponse.

Je réitère, mais le résultat est identique.

Tu vois ? Je t'avais dit qu'elle ne serait pas là.

Elle est sûrement en bas, sinon pourquoi m'aurait-elle envoyé cette photo ?

Contrarié, je quitte le salon, puis progresse dans le couloir qui mène à l'escalier.

Coup d'œil rapide en direction des marches supérieures avant de poser les yeux sur le panneau de bois, légèrement en retrait, qui se détache du sol. Il est abaissé, mais le cadenas n'est pas en place.

Si Joëlle était en bas, la trappe serait ouverte...

Je prends la corde qui dépasse des lames de bois et tire dessus pour faire basculer la lourde planche. Une odeur de moisi, renforcée par un souffle d'air glacé, flotte immédiatement dans l'atmosphère et me projette dans le passé.

Non... Joëlle n'est pas...

Mes pensées s'interrompent brutalement.

— C'est toi ? lâche une voix fluette que je reconnais immédiatement. Descends... Papa n'est pas là, on va pouvoir jouer.

Interloqué, je considère la volée de marches qui disparaît dans l'obscurité et, machinalement, enclenche l'interrupteur sans obtenir le résultat escompté.

Tu deviens cinglé, Marc... Tu le sais ? Tu entends des voix. Ton salopard

de père et maintenant celle de Dorothée !

La voix dans ma tête redouble d'énergie.

— Tu viens me chercher ? Tu ne trouveras jamais où je suis cachée.

Dingue... Dingo... Foutraque... Taré !

Cette scène ne m'est pas inconnue. Je me rappelle que je jouais souvent à cache-cache avec ma sœur. La maison était suffisamment grande et les coins obscurs se trouvaient à foison. Pourtant, je me souviens également que Dorothée n'aimait pas la cave. Qu'elle en avait une peur bleue à cause des araignées et des autres bestioles qui s'y trouvaient. Alors, pourquoi se planquer là-dedans ?

La cave représente quelque chose de particulier pour toi. C'est un commencement, mais aussi une fin. Le yin et le yang, l'alpha et l'oméga. C'est certainement pour cette raison qu'elle revient aussi souvent dans tes pensées, dans tes rêves, dans tes cauchemars...

Et Joëlle ?

Joëlle n'est jamais venue ici... Tout n'est qu'invention !

Avec une anxiété décuplée, je sors mon portable et sélectionne l'application TORCHE pour suppléer l'absence d'électricité. Le flash du GSM se met à briller de mille feux et perce les ténèbres.

Tu dois descendre, comprendre pourquoi Joëlle t'a attiré ici...

Même si retourner dans cet endroit m'arrache les tripes, je prends une grande inspiration et commence à dévaler les marches.

La descente s'avère plus facile que je ne l'aurais pensé. Mes pieds sont désormais en contact avec le sol poussiéreux de mon ancienne prison.

Je fais courir le rai de lumière afin de reprendre contact avec les éléments environnants. Un premier mur en pierre apparaît sur ma droite. Deux étagères fixées à la roche sont encore en place et supportent les fameuses boîtes KUB remplies de quincaillerie. Un peu plus loin et jeté à même le sol, un matelas, couvert de mousse et de moisissures, est en train de pourrir.

C'est ici que la photo a été prise...

Mais quand ?

L'endroit n'a pas changé.

Je continue l'exploration en pivotant sur la gauche. Rapidement, je rencontre un deuxième mur, que je longe, puis une cloison.

Bon Dieu...

Mon cœur s'emballe sans que je puisse le contrôler ; ma respiration devient plus difficile.

Je dépasse la cloison et retrouve le réduit qui me servait de chambre. Les W-C dans un coin, la paillasse en face et, sur le côté, une

petite table sur laquelle une bougie est posée.

Je me souviens que mon père me l'avait lancée deux jours après m'avoir enfermé dans ce trou.

Je sors un briquet et l'allume. La mèche s'embrase en un halo jaunâtre et redonne vie à la pièce.

Explosion cardiaque, sensation que mes poumons sont trop volumineux pour rester contenus dans ma cage thoracique. Je retrouve l'endroit où j'ai été enfermé pendant près d'une semaine. Revenir ici n'est pas anodin. C'est un véritable ascenseur émotionnel.

Alors que l'émotion me submerge, mon regard est attiré par quelque chose qui se dessine sur le sol.

Qu'est-ce que... ?

Des pas. Des putains de pas gravés dans la poussière... Et vu les empreintes laissées, ils sont récents.

Arrête de délirer, ce sont les tiens !

Non, regarde la peinture ! Joëlle est bien venue ici.

À l'évidence, les empreintes ne sont pas les miennes. Ce sont des chaussures de femme, avec le talon qui se démarque du reste de la semelle.

— Je t'attends toujours, Marc, reprend la voix de Dorothée avant d'éclater de rire. Tu ne m'as toujours pas retrouvée.

J'ignore cette nouvelle manifestation de démence et me mets à suivre les traces. Elles m'amènent rapidement vers les toilettes, celles où mon père m'enfonçait la tête.

La cuvette est baissée. Je la relève avec empressement. Une petite boîte en plastique est à l'intérieur.

La voix reprend, mais, cette fois, c'est un hurlement :

— Marc ! Sors vite d'ici ! Papa arrive et il est très en colère !

Même si je sais pertinemment que tout n'est qu'invention de mon cerveau en surchauffe, je ne peux m'empêcher de frissonner.

— Maaaaarc, je t'en prie... dépêche-toi.

Je prends la boîte et m'empresse de l'ouvrir. Un morceau de papier plié en deux, un DVD et un petit cylindre métallique.

Un fusible...

— Maaaaaaaaaaaaarc !

Alors qu'à la hâte, je déplie la lettre, un bruit fracassant secoue la cave.

— C'est trop tard, Marc. Papa est rentré et il va te tuer !

*

Suite à la réunion d'équipe, Le Tellier avait mobilisé quatre de ses hommes sur le dossier Williams. Cette piste, même ancienne, méritait,

selon lui, une attention particulière. Il n'y avait peut-être pas eu d'enlèvement d'enfants, mais les similitudes avec l'affaire qui les occupait aujourd'hui étaient trop fortes pour être laissées de côté. D'ailleurs, les informations récupérées dans la base de données de la PJ apportaient leur lot d'éléments concordants.

... une pochette contenant différents articles de presse et autres documents photocopiés. D'après ce que nous avons pu en lire, l'homme semblait vouer une passion sans limites à plusieurs tueurs en série américains. Comme pour les photos, nous ne savons pas encore comment il a réussi à se procurer ces éléments, mais ce point devra être instruit...

Ce point avait-il été instruit ? Les archives parleraient... Enfin, il l'espérait.

En outre, ils avaient extirpé du fond du disque dur du serveur un procès-verbal établissant les agressions violentes de son épouse, madame Bénédicte Williams, et de Dorothée Williams, sa fille, des relevés de fouilles dans le jardin qui mentionnaient la découverte d'une multitude d'ossements d'animaux et enfin des photos en pagaille, de la scène de crime, mais aussi des gamins dont le type avait abusé.

— Alors, que disent les archives, Jean ? lâche-t-il en pénétrant dans le bureau mobilisé pour l'occasion.

Un des flics penchés sur les ordinateurs relève la tête.

— Je viens de les avoir au téléphone, commissaire. Coup de bol, ils ont encore le dossier. Par contre, l'archiviste était intrigué par notre demande.

Le Tellier marque sa surprise.

— Pourquoi ?

— Parce que le dossier a déjà fait l'objet d'une recherche très récemment.

Il sent son cœur s'emballer.

— Il est certain ?

— Il est catégorique. Il s'en souvient très bien parce qu'il pensait justement qu'il avait été détruit, vu les délais de prescription.

Le commissaire exulte. Il tient enfin quelque chose. Son intuition était bonne : le dossier Williams est vraisemblablement en relation avec l'affaire. Ce qui l'inquiète, c'est que l'hypothèse d'une brebis galeuse dans ses équipes se renforce.

— Qui l'a consulté ?

Le flic hausse les épaules.

— Il ne se rappelle pas le nom du type et il n'est même pas sûr de le

lui avoir demandé. Plutôt rock'n'roll, le gars.

Le Tellier devient rouge écarlate.

— Ne me dites pas que c'est vrai ! Bordel, il y a des procédures dans cette maison, elles ne sont pas faites pour les chiens !

— Je crois que notre ami les a oubliées...

— Il se rappelle quand même sa tête ?

— Sa description était plutôt vague... Pas sûr qu'il puisse nous aider. Grondements, grognements avant explosion.

— Convoquez-moi ce charlot. On va tenter un portrait-robot. On doit impérativement savoir qui a eu accès à ces éléments. Et, Jean, profite-en pour récupérer le dossier papier.

*

Alors que les cris de Dorothée résonnent encore dans la cave, je prends la bougie restée sur la table et reviens aussi rapidement que possible sur mes pas. En quelques secondes, je suis en bas de l'escalier menant à l'étage.

Comme je l'avais craint, la trappe est refermée.

Je me mets à hurler.

— Joëlle ! Bordel, à quoi tu joues ? Joëlle ! Ouvre-moi cette putain de trappe.

Tout en continuant à bramer, je dévale les marches quatre à quatre et viens buter contre la planche en bois.

Un piège ?

Joëlle avait-elle l'intention de me la faire à l'envers ?

Pour quelle raison ?

Je n'ai pas le temps de me poser plus de questions que la pression exercée par mes mains parvient à soulever le panneau de bois.

Elle n'est pas verrouillée.

Elle s'est juste refermée...

Un courant d'air ?

Une poussée plus importante me permet de faire pivoter le battant et de retrouver la lumière déclinante du rez-de-chaussée.

Regard circulaire instantané, comparable à celui d'un flic aux abois lorsqu'il pénètre dans une zone à risques.

Le couloir est désert.

Je me redresse, enjambe la dernière marche et fais un tour rapide de la maison sans rencontrer la moindre présence, ni constater le moindre changement.

Tu deviens dingue, Marc. Tu te rends compte de ce que tu viens d'imaginer, bon sang ?

Qu'est-ce qui t'arrive ?

Encore sous le coup du stress, je déplie le morceau de papier qui accompagnait le DVD et le fusible et parcours le texte manuscrit :

Quel courage, Marc !

Désormais, tu as tous les éléments en main.

À toi de faire les bons recoupements.

Ta petite sœur chérie

Je bute sur les derniers mots.

« Ta petite sœur chérie ! »

Qu'est-ce encore que cette connerie ? Pourquoi Joëlle s'ingénie-t-elle à me faire du mal ? Qu'ai-je fait pour mériter un tel châtimement ?

Interloqué, je laisse la lettre de côté et extirpe le DVD de sa pochette cartonnée. Un DVD gravé. Aucune inscription sur le recto. Je le retourne et observe attentivement la face réfléchissante. C'est à peine si l'on discerne des sillons creusés dans la couche d'aluminium. Cinq pour cent de la surface ont été utilisés, tout au plus.

Je remets le disque dans son emballage, puis m'intéresse au troisième élément du puzzle : le fusible. Ancien, de faible ampérage, il est l'image de celui que j'avais retiré à l'époque de l'armoire électrique et substitué par un morceau de métal pour nous débarrasser de Rubinard.

Rubinard... Ce salopard de pédophile effacé de la surface de la terre parce qu'il s'en prenait à Joëlle. Transformé en pantin désarticulé, vibrant au rythme des pulsations électriques qui le traversaient.

L'allusion est très claire, mais je ne vois pas le rapport avec le reste. Pourquoi vouloir me rappeler ces instants ? Parce que je l'ai sauvée de ses griffes ou parce qu'elle m'en veut d'avoir provoqué sa mort ?

Je fais rouler le petit cylindre dans le creux de ma main, cherchant à comprendre la signification de cette mise en scène.

Qui était au courant ?

Personne !

Et Joëlle ?

Je ne me souviens plus si je le lui ai dit...

Qui d'autre ?

Personne d'autre !

À moins que...

Il y avait aussi l'homme d'entretien. Je ne suis plus capable de mettre un nom sur son visage, mais je me souviens très bien de son arrestation par la police. J'étais effondré. Il avait été tellement gentil avec moi à l'internat. Et moi, pour le remercier, je l'avais fait arrêter.

Avait-il été condamné ? Jeté en prison ? Qu'était-il devenu ?

Cet homme avait forcément compris que j'avais bricolé le compteur

électrique. Alors, pourquoi n'avait-il rien dit ?

J'examine à nouveau le papier. À mieux y regarder, il me semble que l'écriture n'est pas celle de Joëlle et qu'elle est plutôt petite, vive et droite. Typiquement masculine.

Et si ce n'était pas Joëlle qui était derrière cette mascarade, mais lui, l'homme d'entretien ?

Tu es encore en train de délirer ; les SMS ont été envoyés par Joëlle, Marc.

Ce n'est peut-être pas elle qui les a envoyés.

Ça vient de son portable, regarde l'historique !

Ça ne veut rien dire... Quelqu'un a pu utiliser son GSM. Joëlle a disparu depuis quatre ou cinq jours. Il l'a peut-être enlevée ?

Soudain, j'ai l'impression que tous les éléments du puzzle se mettent en place.

Joëlle a été enlevée, c'est maintenant une certitude. Et celui qui a commis cet acte a décidé de me rendre fou.

Mais pourquoi ? Il a toujours été gentil avec toi.

Certainement parce que son séjour en prison l'a fait réfléchir et qu'il compte se venger.

*

Arrêté aux feux de circulation, Nicolas consulte pour la énième fois le message et la photo qu'il a reçus peu de temps avant de partir.

Putain... Pourquoi ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

Le passé revient toujours en boomerang, Nicolas.

Port Édouard-Herriot, allée F, rang T, place 43. Conteneur rouge. Ce soir. Vingt heures.

Chemin en terre qui longe la clôture. Trou dans le grillage. Deux cents mètres après l'entrée.

Et ce cliché quand il était gosse, avec ce petit mot ajouté sur l'image.

Un parmi les six.

Il avait tenté d'oublier ce moment tragique de sa vie, de tirer un trait définitif et, finalement, il y était arrivé plus ou moins. Il avait réussi dans ses études, trouvé un travail plus qu'honorable, s'était marié et, s'il avait voulu, aurait pu fonder une famille. Bref ! Une vie plutôt heureuse. Enfin, jusqu'à il y a deux semaines.

Pourquoi lui rappelle-t-on aujourd'hui cette sinistre histoire ?

Veut-on le faire chanter ou lui nuire ? Il n'en a pas la moindre idée. En tout cas, ces contacts répétés depuis la première manifestation le rendent dingue.

Avant que le feu ne passe au vert, il s'assure que le revolver est toujours dans la boîte à gants et il enclenche la première.

Le port Édouard-Herriot, vaste espace de stockage qui s'étend sur cent quatre-vingt-sept hectares, n'est plus qu'à dix minutes de sa position.

Il sera bientôt fixé.

Quelques instants plus tard, il se présente à l'entrée du complexe portuaire. Une longue barrière en bloque l'accès. Il fixe quelques instants la cahute blanche de l'employé de la Compagnie nationale du Rhône avant d'avancer lentement vers le préfabriqué.

Il croise rapidement le chemin en terre mentionné sur le SMS et tourne sur la gauche dans une projection de poussière.

Deux cents mètres...

Au jugé, il parcourt la distance et se gare, profitant d'un dégagement sur le côté.

OK ! Maintenant, trouvons ce putain de trou !

Par acquit de conscience, il consulte son GSM pour vérifier s'il n'a pas reçu d'autres messages, puis ouvre la boîte à gants et récupère le revolver.

Seulement si ça se passe mal... Nico... Pas de conneries, hein ?!

Le crépuscule est déjà là. C'est la fin de l'été. Même s'il fait encore chaud, les jours ont diminué considérablement. Bientôt, l'obscurité sera totale et l'empêchera d'avancer. Il complète son équipement de la torche qu'il a toujours dans la voiture, puis sort de l'habitacle.

La recherche du trou dans la clôture lui prend dix bonnes minutes. Par manque de chance, il a commencé à progresser en s'éloignant de l'entrée principale pour se diriger vers la zone de stockage, alors que l'ouverture n'était finalement qu'à dix mètres de l'autre côté à proximité de la voiture. Quand il revient sur ses pas et trouve enfin l'accès, la nuit s'est installée. Une nuit nuageuse. Sombre et sans lune.

Se maudissant mentalement de ce contretemps, il s'introduit en silence dans le complexe et entame une petite marche vers les premiers conteneurs.

Ils se dessinent rapidement devant lui, sortant de la nuit tels des vaisseaux fantômes échoués sur le bitume. Un véritable dédale s'ouvre désormais à lui. En plein jour, l'exercice aurait été plus aisé... mais là...

Pourquoi ici et maintenant ?

Ce salopard l'a fait exprès.

Méfie-toi. Je ne le sens pas...

Son revolver solidement ancré dans une main, sa torche dans l'autre, il balaye l'espace devant lui à la recherche d'une indication.

Ce n'est qu'au bout de deux minutes de prospection intensive qu'une

première pancarte surgit devant lui.

TRANSIT STOCKAGE

C'est un plan de la zone complète. Il le consulte avec attention, repère sa position actuelle et celle où il est censé se rendre et mémorise le tout.

Finalement, les allées et les rangs sont à l'image des villes américaines, découpant l'ensemble du vaste entrepôt à ciel ouvert en une grande matrice rectangulaire. Il lui suffit donc de dépasser les différentes allées jusqu'à la F, puis tourner sur la droite pour rejoindre le rang T. Il n'aura plus qu'à trouver l'emplacement 43.

Sachant désormais comment accéder au lieu de rendez-vous, et toujours sur le qui-vive, il poursuit sa route, faisant fi des grandes masses noires qui s'étendent à perte de vue.

L'allée A apparaît presque immédiatement devant lui ; il l'ignore et marche sur une cinquantaine de mètres. C'est au tour de l'allée B de dévoiler son lot de conteneurs bigarrés.

Combien en sont stockés ici ? Dix mille ? Cinquante mille ? Plus encore ?

Le gigantisme du lieu lui donne le tournis. À l'image d'un grain de sable perdu au milieu d'une dune, il vient de dépasser la troisième allée de box quand un grognement le fait sursauter.

Un chien...

Merde...

Les conteneurs sont gardés par des chiens...

Et tu fais quoi, maintenant ?

Le cœur battant la chamade, il hésite à prendre une décision : continuer ou retourner sur ses pas ?

Je dois savoir ! Savoir ce qu'il me veut !

Malgré l'avertissement, il s'enfonce davantage dans le labyrinthe.

Un deuxième grognement se fait plus proche, plus intimidant.

C'est trop risqué. Je dois revenir en arrière...

C'est un piège qu'il t'a tendu. Il savait que...

Il n'a pas le temps de poursuivre ses pensées qu'un rottweiler surgit devant lui, la gueule grande ouverte.

Instinctivement, il pointe le revolver vers le canidé et s'apprête à faire feu. Mais, déjà, un deuxième, puis un troisième animal ont été attirés par le bruit. À eux trois, ils l'entourent dangereusement.

Nicolas, paniqué, parvient tout de même à analyser la situation. S'il ne trouve pas une solution pour se sortir de ce borbier, il va se faire

dévoré. Un coup d'œil sur la gauche lui propose une alternative. Un conteneur est entrouvert. En arrivant jusqu'à lui, il pourra se protéger des crocs menaçants.

Il faut que tu fasses diversion.

Tu tires sur un de ces putains de clébards et tu cours sans te retourner.

Dix mètres, il n'y a que dix mètres. C'est faisable.

Déterminé à sauver sa peau, Nicolas vise le rottweiler qui bloque le passage vers le refuge et presse lentement le doigt sur la détente jusqu'à se laisser surprendre par le coup de feu.

Touché !

Tandis que le premier chien s'écroule, semble-t-il touché à la tête, Nicolas se met à courir aussi rapidement qu'il le peut. Les deux chiens, décontenancés par le bruit soudain, mettent plus de temps à démarrer. La confusion qu'il a créée lui permet de disposer de trois mètres d'avance.

Ce sera peut-être suffisant.

Quand il atteint la porte, les deux chiens sont quasiment sur lui. Il a tout juste le temps de glisser son torse dans l'entrebâillement qu'un des molosses lui emporte un morceau de main et par la même occasion le revolver qu'il tenait.

Malgré la douleur extrême, il parvient à se faufiler entièrement dans le conteneur et peser de tout son poids pour refermer la porte.

Au bord de l'évanouissement et dans le noir complet – il a perdu aussi sa lampe dans cette course pour sa survie –, il pose sa main dans sa chemise afin de l'envelopper et de faire un garrot pour éviter qu'il se vide de son sang.

Alors qu'il vient de terminer de nouer le tissu et que l'adrénaline commence à se résorber dans son corps, un nouveau grognement tout proche lui arrache un cri d'effroi.

Et celui-ci ne provient pas des deux molosses à l'extérieur.

*

— Je l'ai déjà dit à votre collègue, commissaire, je ne me rappelle pas son nom. Mais c'était un flic, certain.

Alors que Le Tellier secoue la tête d'exaspération, l'autre continue :

— Je me rappelle qu'il m'a demandé d'avoir accès au dossier de Georges Williams. C'est pour ça que je m'en souviens encore. C'était sans doute la première fois que votre homme venait ici pour ignorer qu'on ne bosse qu'à partir de numéros d'archives.

— Comment était-il ?

— Hum... Je dirais plutôt grand, un mètre quatre-vingts au moins, avec des cheveux bruns, très courts.

— Y avait-il quelque chose de caractéristique dans son visage ? La forme de son nez, une cicatrice, ses yeux ?

L'archiviste semble réfléchir quelques instants.

— Non. Rien de tel. La seule chose dont je me souviens, c'est qu'il était très anxieux. Il n'arrêtait pas de tripoter le papier qu'il avait entre ses doigts, et son regard était particulièrement fuyant.

Le Tellier acquiesce.

— Seriez-vous capable de nous aider à dresser un portrait-robot ?

L'homme secoue la tête.

— Non. Je suis désolé. J'étais trop occupé à rechercher les informations dans ce maudit système informatique. Je ne l'ai pas vraiment regardé.

Le commissaire soupire avant de serrer les mâchoires. Ce manque de chance chronique commence à lui hérissier le poil au plus haut point.

— Et vous n'avez pas pensé à lui demander son identité ? En général, on doit montrer patte blanche. Pourquoi ne pas l'avoir fait ?

L'homme ne semble pas gêné par la remarque.

— Les choses ont changé, commissaire. On ne demande plus de justificatifs depuis qu'ils ont installé un système de sécurité par badges pour accéder à la salle. Si votre type est arrivé jusqu'à moi, c'est qu'il avait un badge habilité.

Un badge ! Bon sang.

Le Tellier reprend de la vigueur.

— Vous rappelez-vous l'heure qu'il était ?

L'expert en papiers jaunis et crottes de souris sonde dans sa mémoire.

— Oui, très bien, vu que c'était le jour du concert des Zip Appart. J'étais excité comme une puce et consultais ma montre toutes les dix minutes, rigole-t-il bêtement. Bref, quand votre type s'est présenté, j'en avais plus que pour une demi-heure. C'était en fin d'après-midi. Sur les coups de dix-sept heures trente.

*

De retour chez moi, je ne prends pas le temps d'accrocher mon blouson à la patère et me rue dans le salon pour visionner le DVD.

Je dois savoir... Savoir quoi et pourquoi.

Avec empressement, j'insère le disque dans le lecteur et appuie sur *play*.

La télévision se met à grésiller un bon moment avant de délivrer une image de mauvaise qualité. De toute évidence, l'enregistrement a été réalisé avec du matériel bon marché, et le caméraman n'était pas vraiment expérimenté.

C'est une pièce sombre. Un faisceau de lumière, certainement celui d'une torche, court le long d'un mur en pierre. Quelques chuchotis sont perceptibles sans que je puisse toutefois les comprendre. Je parviens juste à discerner une tonalité aiguë.

Des gamins... Ce sont des gamins.

L'image reste ainsi figée de longues secondes, puis tout s'accélère.

Une phrase, empreinte de panique, inintelligible. La torche qui s'éteint, un ensemble de bruits diffus suivis de nouveaux chuchotements. Mais c'est déjà trop tard : des pas résonnent à l'étage et se dirigent vers eux.

Ils n'ont pas le temps de réfléchir à la situation ni de se cacher (où d'ailleurs ?) que la pièce s'illumine d'un seul coup, réduisant leur espoir à néant.

Une porte qui claque. De nouveaux pas qui résonnent.

Et il est là. Mon père. En chair et en os. Aussi ignoble que dans mes souvenirs.

Il entame d'une voix amusée :

— Je me disais bien qu'il se passait des choses pas claires, ici... Alors, on fait des bêtises dans ma cave ?

La caméra se met à bouger dans tous les sens. Elle semble même tomber au sol avant de se stabiliser à nouveau.

Renversement d'angle de vue. De réalisateurs, les gosses deviennent acteurs. Mon père a dû arracher le super-8 des mains d'un gamin.

— Non, pa' ! On ne faisait rien de mal. On s'am...

— Toi, tu fermes ta gueule.

Je reste sonné quelques instants avant de mettre le lecteur sur PAUSE.

« Pa' » !?

C'est moi sur ce putain de film ?

Je ne me reconnais pas. Pourtant, le gosse a bien dit « pa' ».

Je scrute l'image avec attention, disséquant les ombres et les lumières, reviens légèrement en arrière et relance la lecture dans l'espoir d'en voir un peu plus, mais la caméra et la torche ne se concentrent pas sur moi. Elles s'immobilisent sur un autre gosse. Un petit blond d'une douzaine d'années.

— Qu'est-ce que vous foutiez ? Vous vous filmiez ? C'est quoi ? Un film d'horreur ? reprend mon père.

Le gamin tente de fuir, mais mon père le repousse violemment vers l'arrière.

— Alors ? J'ai posé une question ! C'est quoi votre délire ? Un film d'horreur ou...

Je remets le lecteur sur PAUSE.

Le visage de mon père est en plein écran. Sa bouche est tordue, ses yeux brillent d'excitation, un filet de bave a coulé sur son menton. Il n'est pas dans son état normal.

À le regarder comme cela en gros plan, je ressens exactement la même chose que lorsque j'étais gamin. Cette peur farouche...

J'enclenche à nouveau la lecture.

— Ah ! Vous vouliez faire un film de boules, c'est ça ? Bande de petits salopards !

Le garçon répond malgré la peur qu'il éprouve :

— Non ! C'était... C'était juste pour rigoler. Un truc pour faire flipper. On ne faisait rien de mal, monsieur.

Mon père braque la torche sur le gamin.

— Un truc qui fait flipper ?! Tu veux que je vous raconte un truc qui fait flipper ? Tu veux vraiment ?

Le gosse tente de calmer mon père.

— Non, m'sieur ! On avait terminé... On va partir.

Mais calmer mon père est juste impossible.

Il l'interrompt brutalement :

— Partir ! Tu rigoles ? Vous restez, tous !

— Papa, laisse-les partir. S'il te plaît.

Papa...

Putain... Je suis bel est bien dans ce film...

— Toi, je t'ai dit tout à l'heure de la fermer ! Qui a eu l'idée de venir chez moi faire vos saloperies ?

Je ne me souviens de rien...

Qui sont ces gosses ?

Je vois le préado baisser la tête et jeter un regard au fond de la pièce.

Arrêt sur image. Une fois encore.

Je m'approche de l'écran et tente de discerner qui se cache dans l'ombre. Une gamine ? Possible, mais avec la qualité déplorable du film, je n'en suis pas sûr. Il faudrait que je fasse traiter le film par un professionnel de la vidéo.

Je réenclenche la lecture.

Le gamin répond :

— C'était l'idée de personne, monsieur. Ça s'est juste passé com...

— Ne te fous pas de moi ! Tu ne veux rien dire, très bien. On verra bien qui est le plus malin.

La suite de la vidéo devient plus brutale. Mon père saisit le gamin par les cheveux et, tout en continuant à filmer, le traîne jusqu'à un lit.

Le lit...

Les étagères...

La photo que Joëlle m'a envoyée a été prise au même endroit.

— Et toi, tu viens aussi, lâche-t-il en faisant signe à la silhouette de gamine. On va montrer à ces merdeux comment on fait pour baiser une salope.

Il marque un temps d'arrêt avant de continuer :

— Mais avant ça, vous allez vous présenter à la caméra. Ça nous fera un petit souvenir, à tous les huit.

Alors que la nuit a envahi le SRPJ, le bureau de Le Tellier est encore allumé.

L'homme fort du SRPJ lyonnais, accompagné de l'équipe qu'il a constituée dans la journée, tente de faire, autour d'une demi-douzaine de pizzas, la synthèse des éléments qu'ils ont collectés.

— OK. Donc, ce gars était une abomination. Pédophile, meurtrier. Peut-être pire encore.

— Sans compter les squelettes d'animaux retrouvés dans son jardin. C'était le profil type du psychopathe prêt à passer l'acte. C'est dingue que cette affaire n'ait pas fait plus de bruit à l'époque.

— Elle en a fait un peu, répond un des hommes, petit bouc bien taillé, en sortant un bloc d'une dizaine de pages photocopiées. Mais c'est vrai que la presse n'a pas couvert l'événement pendant très longtemps. Deux jours tout au plus, et surtout elle n'a jamais fait allusion aux photos des enfants. À croire qu'à ce moment-là, la police voulait étouffer l'affaire.

— C'est bizarre, non ? fait un des flics en servant une nouvelle part de *quattro formaggi*.

Le Tellier avale son morceau de pizza avant de rétorquer :

— Ça ne m'étonne pas. Une histoire pareille, vu le contexte de la fin des années 80, aurait affaibli les responsables politiques. Le préfet était déjà en difficulté à l'époque avec l'affaire Giovannetti. Un autre dossier mettant à mal la crédibilité de l'action policière aurait eu sa peau. Par contre, je ne comprends pas pourquoi on n'est pas arrivé à identifier les gosses ! Les parents auraient dû porter plainte.

— Difficile de porter plainte contre un mort, patron ! Et puis, la situation était, pour les familles, suffisamment douloureuse pour qu'elles souhaitent l'étaler sur la place publique. À mon avis, elles ont tenté de digérer ce traumatisme en silence et pansé leurs plaies à l'ombre d'un éventuel éclairage médiatique. Sans compter que les enfants n'ont peut-être jamais parlé.

Le Tellier acquiesce en soupirant.

— Vous avez raison, Balonggi. C'est l'évidence même. Je dois être

fatigué ce soir...

— Par contre, rien ne nous empêche aujourd'hui de relancer les choses, non ?

Le principal fronce les sourcils.

— À quoi pensez-vous ?

— Un appel à témoins. On a à notre disposition plus de mille clichés des sept gamins. Avec ça, on a de quoi faire.

Le Tellier sourit. Malgré le manque de sommeil, ses hommes sont encore mobilisés et affûtés. Plus que lui, de toute évidence.

— Excellente idée, Bruno. Occupez-vous-en demain matin, à la première heure. Je suis impatient d'entendre leur témoignage.

Le commissaire se sert un verre d'eau qu'il avale cul sec.

— Sinon, pour le dossier papier, vu qu'on s'est fait doubler, que reste-t-il d'exploitable, Morbier ?

— Comme on l'avait craint, notre homme a fait le ménage. Il manque pas mal de choses. Les rapports d'autopsie ont disparu ainsi que les articles sur les tueurs en série mentionnés dans le procès-verbal. Il manque peut-être des photos, mais ça, on ne peut pas savoir...

Le commissaire grimace.

— Et ces connards de la sécurité qui ne répondent pas ! Je vais devenir dingue. Toujours rien, Richard ?

— Non, répond le flic en actualisant sa messagerie. J'comprends pas ce qu'ils foutent...

— On les rappelle. Marre de poireauter comme un con.

Dix minutes plus tard, après avoir secoué gentiment mais fermement un des hommes d'astreinte du PC de surveillance, ils obtiennent les informations attendues. Dans le créneau indiqué par l'archiviste, trois personnes habilitées ont accédé à la salle : Duventhal, Érimont et Kasowski.

Le flic au petit bouc bien taillé est le premier à donner son avis.

— Je ne suis pas surpris pour Duventhal. Il m'a dit qu'il devait passer aux archives pour récupérer un rapport d'autopsie sur la requête du juge Lambert. Par contre, pour Érimont et Kasowski, je ne vois pas.

Il est suivi de près par celui d'un flic aussi large que long.

— Je confirme. Duventhal m'en avait parlé aussi.

Le Tellier met fin aux supputations des hommes de son équipe. Même si les trois fonctionnaires sont éligibles au rang de suspect, un nom a retenu toute son attention.

— Ne cherchez pas. Je pense qu'il s'agit de Kasowski.

Le flic bodybuildé y va de son commentaire :

— C'est vrai que Kasowski est bizarre, mais de là à l'impliquer, c'est un peu rapide. Il est plutôt clean si on le compare à Érimont.

— Bizarre ? s'esclaffe un de ses collègues. C'est bien pire. C'est un vrai asocial. C'est une porte de tôle. Pas bavard et plutôt brutal. Vraiment pas le genre de type qui donne envie d'aller lui causer. Seul Sylvain semblait l'apprécier.

— Érimont est un connard fini. Il ne pense qu'à sa pomme. C'est un putain de franc-tireur. Je ne serais pas étonné que...

Le Tellier intervient :

— Messieurs, s'il vous plaît, calmez-vous ! Laissons Érimont de côté pour l'instant et concentrons-nous sur Kasowski. Vous n'êtes peut-être pas au courant, mais Kasowski n'était plus dans les effectifs ce jour-là. Il n'avait donc rien à faire aux archives.

— Plus dans les effectifs !? Pourquoi ?

— Je l'ai mis en congé suite à l'incident avec Sylvain Bouchard. Une enquête de l'IGS est en cours pour confirmer sa suspension temporaire ou définitive.

L'homme au petit bouc bien taillé intervient :

— S'il était censé être en congé, que faisait-il dans les locaux hier ?

— Quoi ?!

— Kasowski était présent, comme je vous vois maintenant, chef. Il a même failli me rentrer dedans quand on partait pour Saint-Marcel-l'Éclairé. On aurait dit un zombi.

Les pensées de Le Tellier s'accélérent, tentant d'assembler les bribes d'information.

Acte un : bien que suspendu, Kasowski se rend au SRPJ dans l'intention de récupérer des indications ou de commencer à supprimer des pièces compromettantes.

Acte deux : dans la même journée, il passe aux archives pour finir le boulot et récupérer le dossier Williams. Pourquoi ? Parce qu'il a un lien avec les affaires d'enlèvements.

Pour corroborer ses déductions, il se rappelle la réflexion qu'il s'était faite lors de la réunion d'équipe de ce début d'après-midi.

Personne n'était au courant de l'intervention hormis ses hommes.

Alors, comment le protagoniste a su que nous avions localisé sa planque ?

Parce que ce salopard de Kasowski l'a prévenu, c'est évident ! Il était dans les locaux lorsque nous sommes partis pour Saint-Marcel ; il n'avait qu'à lui envoyer un SMS.

Pire, il a peut-être déclenché le dispositif à distance dans l'intention de

tout faire sauter quand ils seraient sur place.

Le Tellier rompt le silence qui s'est installé.

— OK. On tient quelque chose avec Kasowski. Trouvez-moi ce fils de pute en vitesse, on va le passer au gril.

*

Même si l'envie de vomir ne m'a pas quitté pendant le visionnage de la vidéo, je suis allé jusqu'au bout, jusqu'au viol de la gamine par le croquemitaine. Tous y ont assisté, même le gosse qui avait appelé mon père « pa' ».

Hormis la sauvagerie des images, ce qui me troublait le plus, c'est que ni le gamin ni la gamine ne se sont présentés à la caméra, comme si cela n'était pas nécessaire.

Cela confirmait-il que le gamin de l'enregistrement n'était autre que moi ? Je n'osais le croire, ne pouvais le croire. Je n'avais aucun souvenir de ces instants d'horreur. Il était impossible qu'il en soit ainsi.

Mon cerveau s'est mis en mode surchauffe.

C'est toi à l'évidence... Ton père n'en avait rien à foutre de ta gueule. Ce qu'il voulait, c'était l'identité des autres.

Et la gamine ?

Une autre voix, plantée dans ma tête, a pris le relais :

La pisseuse... Bon Dieu, Marc, tu sais bien de qui il s'agit ! C'est Joëlle... voyons !

J'ai protesté :

Non ! J'ai connu Joëlle à l'orphelinat. Tu n'as jamais posé la main sur elle.

La dualité de mes pensées a perduré quelques instants.

À moins que ce ne soit Dorothée... Rappelle-toi comme tu aimais la voir se faire baiser. À force, tu y avais pris goût... et tous les autres aussi... Bande de petits salopards !

C'est faux !

C'était notre secret, et toi, Marc, tu as tout foutu en l'air !

J'ai rien fait ! Rien du tout !

Totalement en vrac, j'ai quand même noté sur mon carnet le nom des autres protagonistes avec la ferme intention de les retrouver. Je devais à tout prix comprendre ce que Joëlle cherchait à me faire deviner et pourquoi elle voulait me rappeler ce drame. Connaissait-elle Dorothée ?

Je réfléchis quelques secondes.

C'est vrai que Dorothée et Joëlle avaient approximativement le même âge. Allaient-elles dans la même école ? Étaient-elles dans la

même classe ? Se fréquentaient-elles ? Dorothée lui avait-elle parlé de mon salopard de père ?

Si c'était le cas, cela expliquerait pas mal de choses...

Oui... Seulement si Joëlle habitait près de chez nous... Ce qui n'était pas certain !

Alors qu'encore groggy par les images, je me relève pour rejoindre mon vieux PC et me lancer dans la traque des cinq hommes, mon téléphone se met à sonner.

Je jette un rapide coup d'œil à l'écran.

Le Tellier...

Qu'est-ce qu'il veut ? Me dire que je suis viré ? Qu'ils ont acté collégialement un renvoi pur et simple dans la vie civile ? C'est ça ?

J'en ai rien à branler !

J'hésite moins de cinq secondes avant de rejeter l'appel.

Eh ben... T'attendras...

La boule au ventre et la gorge nouée, je fais un détour par le bar du salon. Je sais que ce soir, malgré mes airs de fanfaron, je vais avoir besoin d'alcool. Beaucoup plus que d'habitude... La crise de dépression qui s'annonce est d'une magnitude jamais égalée jusqu'alors. Il y a urgence à atteindre un état d'euphorie et se laisser planer.

Tu vas te murger la gueule, Marc ?

Oui ! Ce soir, obligé !

Et si Joëlle rentre ce soir et qu'elle te trouve dans cet état ?

Joëlle ne rentrera pas, tu le sais.

En repoussant d'un coup de pied Croquette qui, à son habitude, est encore dans mes jambes, je sors un grand verre à whisky, le remplis aux trois quarts et le ramène, ainsi que la bouteille, jusqu'au bureau. Une première gorgée devant l'écran m'arrache la gorge, mais la suivante est déjà beaucoup plus douce.

Tout en avalant le poison à grande vitesse, j'entre les premiers noms et commence la recherche. Google, Trombi.com, Copains d'avant, Pages blanches et jaunes, Facebook, Twitter, MySpace... Tout y passe.

Une demi-heure plus tard, la moitié de la bouteille s'est évaporée, mais j'ai déjà sorti des entrailles d'Internet cinq listes remplies d'homonymes.

Ça va être coton... Je ne pensais pas qu'il y en aurait autant.

Dans un premier temps, limitons les résultats à la région Rhône-Alpes. En spirale... toujours procéder en spirale.

Je reprends les listes et opère aux extractions. Pas moins de quinze Nicolas Meurisse sont recensés. Par contre, il n'y a que deux Jacques

Caussey, trois Pierre Patiron, sept Laurent Salez et quatre Julien Hermière.

Mettre la main sur l'un d'entre eux... ce serait déjà pas mal.

Pour me simplifier la tâche, je me décide à contacter les deux Jacques Caussey avant de me rendre compte de mon état d'ébriété.

T'aurais pas dû boire autant : t'as la langue lourde... Ça va être facile d'expliquer aux gens ce que tu cherches en ayant autant de mal à articuler !

Malgré le constat, je prends mon téléphone et compose le premier numéro.

Quelqu'un décroche au bout de trois sonneries.

C'est une voix féminine.

— Bonjour, madame, fais-je en tâchant d'articuler comme il se doit. Je souhaiterais parler à votre mari, Jacques.

Le ton n'est pas très aimable et plutôt rustre.

— Qui c'est ?

— Je m'appelle Marc Kasowski, madame. Je suis policier, réponds-je en tentant de maîtriser ma voix et contrebalancer le poids de ma langue.

Putain, Marc ! T'es vraiment qu'un sale con de te mettre dans un état pareil !

— J'aimerais parler à votre mari d'une affaire dont j'ai la responsabilité.

Le mensonge semble opérer, mais je n'obtiens pas la réponse attendue.

— Faudra passer au cimetière, alors. Mon mari est mort il y a une quinzaine.

Mort ! Merde...

L'alcool qui engourdissait mes sens semble fuir mon corps en l'espace d'un instant.

— Je suis sincèrement désolé, madame, lâché-je, décontenancé par l'annonce de la bonne femme.

Sa réponse me désarçonne davantage :

— Faut pas. Ce salaud a eu c'qu'il méritait.

— Pardon ?

Elle répond avec un aplomb qui me met mal à l'aise :

— Vous 'feriez sucer par la tireuse à lait ?

Je reste muet.

— Ben, lui a rien trouvé d'mieux. C'minable s'est fait pomper jusqu'à crever. On l'a r'trouvé dans l'étable, vidé comme un cochon.

Je marque le coup avant de balbutier :

— Ce... C'était un accident, non ?

— J'vois qu'vous connaissiez pas l'Jacques. Même s'il a jamais réussi à m'engrosser, y avait pas homme dans le comté qui utilisait plus sa queue. C'pas des cornes que j'avais, mais des bois de cerf ! Donc, non, c'corniaud a mis exprès sa bite dans la trayeuse.

J'essaie de reprendre le contrôle de cette discussion surréaliste.

— Accepteriez-vous de répondre à quelques questions ?

— Allez-y ! T'façon, avec les emmerdes qu'il m'a causées, j'suis plus à ça près !

— Les parents de votre mari étaient-ils originaires du Beaujolais ?

Elle semble réfléchir un instant.

— Vouais ! J'pense ben. Quand j'l'ai rencontré p'tiote, c'tait à Beaujeu, au bal des pompiers. Après, j'm'suis installée chez ses vieux avant qu'on déménage. Z'avaient aussi une jolie ferme avec des chèvres... Mais, bon, c'était pas à nous...

Beaujeu... Dix kilomètres à peine...

Le profil pourrait correspondre.

— Pourrais-je venir consulter quelques photos ?

— J'vois pas en quoi cela va vous aider... Mais si vous avez du temps à perdre, passez d'main matin.

*

Quelques instants plus tard, alors que je recherche de nouvelles informations dans les méandres d'Internet, l'alcool que j'ai ingéré recommence à faire effet. Ma vision s'est brouillée et une violente envie de vomir me retourne l'estomac. Mal en point, je quitte le salon à la hâte pour rejoindre la salle de bains.

Le reflet du miroir est sans appel. Je suis blanc comme un linge.

Tandis que je m'approche de la glace, une voix que je connais trop bien stoppe mes mouvements. Elle est accompagnée d'un martèlement de coups.

— Ouvre la porte ! Faut qu'on parle !

Je n'ai pas le temps de rejoindre le hall d'entrée qu'elle reprend encore plus fort :

— Marc ! Si tu ne m'ouvres pas, je te promets que je...

La porte pivote sur ses gonds et dévoile une silhouette cachée dans l'ombre.

— Qu'est-ce que tu veux ? Je t'ai dit de me laisser tranquille.

— Où sont les gosses ?

À défaut de l'inviter à entrer, je reste solidement planté devant le seuil et lui barre le passage.

— Pourquoi ?

La voix devient autoritaire :

— Réponds-moi !

— Je les ai planqués.

— Il faut nous en débarrasser. On doit terminer le boulot. Avec tes conneries, les flics ne vont pas tarder à faire le lien.

Je secoue la tête en signe de dénégation.

— On n'a jamais dit qu'on devrait les éliminer.

La femme me fixe. Ardemment. Semble penser à quelque chose d'inquiétant. Quelque chose de machiavélique. Elle est déterminée de toute évidence.

J'ai eu tout le temps nécessaire pour préparer ma vengeance.

Les faire souffrir, pleurer, désespérer et même, avec un peu de chance, les pousser au suicide.

Et pour cela, quoi de mieux que de les atteindre dans leur chair ?

Les enfants... Oui... Même si, au départ, je ne voulais pas, car j'avais aussi connu la souffrance en étant gamine. Maltraitée, violée, salie...

Mais faire subir la même chose est un mal nécessaire.

— Eh ben, j'ai changé d'avis. Les choses ont évolué. Je n'ai plus le temps de jouer au chat et à la souris. On doit terminer ce que j'ai commencé.

Je me montre ferme :

— Ce sera sans moi.

La voix se fait plus douce, presque maternelle.

— Fais-moi entrer, tu veux bien ? On va parler calmement. Je n'ai pas envie que tes voisins bénéficient de notre conversation.

*

Un quart d'heure plus tard

La silhouette sort de l'appartement à pas de loup. Même si elle n'a pas réussi à obtenir les informations qu'elle désirait, elle a finalement réglé le problème.

Définitivement.

Le temps fera son œuvre. D'ici un jour ou deux, les gamins seront morts de soif, où qu'ils se trouvent.

En montant dans l'ascenseur, elle ne peut s'empêcher de revisiter le passé, tentant de focaliser ses pensées sur les moments heureux de sa vie. Mais, hormis les joies éphémères, ce sont les longues périodes de souffrance qui reviennent la hanter.

Ses hospitalisations répétées, ponctuées de séjours toujours plus longs en unité spécialisée, avaient nourri sa rancœur et sa haine.

Le paradoxe était terrible. Si elle en était là, c'était leur faute. C'est elle qui souffrait. Eux avaient repris le cours de leur vie, s'étaient

mariés, avaient une belle situation, avaient eu, pour certains, des enfants, bref, jouissaient des plaisirs de l'existence alors qu'elle était devenue une moribonde, à peine consciente des jours qui passaient, shootée avec des drogues de plus en plus dures.

Un corps meurtri dépossédé de son âme. Une coquille creuse vidée de sa substance.

Finalement, l'hôpital avait été le fil rouge de son existence, et les courts instants de répit n'avaient fait que la replonger dans un désespoir absolu. Bien sûr, au début, elle y avait cru. Une espérance folle. Cela l'avait rendue tellement heureuse avant que...

Quelle idiote !

Elle se rappelle encore ses tentatives pour reprendre contact avec lui, même si elles s'étaient révélées inefficaces.

T'étais nourrie d'illusions, de faux espoirs...

Jusqu'à ce qu'elle entre dans sa vie par la petite porte.

C'était inespéré. Et finalement si facile...

Alors que la cage métallique tremble sur ses câbles, le visage de l'homme qu'elle a laissé, agonisant, dans la salle de bains, réapparaît. Crispé. Contracté. L'implorant presque.

T'aurais pas dû, Marc...

Elle avait tremblé, hésité quelques secondes, pleuré avant de lui enfoncer l'aiguille dans la gorge. Mais avait-elle d'autres choix ?

Il était comme tous ces porcs. Il l'avait trahie et abandonnée.

Je te hais, Marc...

Et tu vas crever !

L'ascenseur, après un long couinement plaintif, s'immobilise et libère ses portes sur le rez-de-chaussée. Regard rapide à droite, en direction de la loge du gardien de l'immeuble, puis à gauche avant de se faufiler et rejoindre les anonymes de la nuit.

En marchant tête baissée sur les bords du Rhône, elle repense aux événements qui ont rythmé sa journée. Même si elle sait que tout n'est pas encore terminé, elle peut rentrer chez elle avec le sentiment du devoir accompli.

Groggy, je me suis réveillé dans la salle de bains vers deux heures du matin avec un mal de crâne épouvantable et un filet de sang coagulé le long de ma gorge.

Que m'était-il arrivé ? Pourquoi ce sang ? M'étais-je coupé en me rasant ?

Un rapide examen de la peau a révélé un petit trou d'un millimètre de diamètre à peine. Mais une fois encore, impossible de m'en rappeler la cause. Ma mémoire continuait à me jouer des tours.

Sans chercher à comprendre davantage, j'ai désinfecté la plaie, puis j'ai continué mes recherches jusqu'à l'aurore et, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elles ont été fructueuses.

Le premier déclic m'est venu lorsque je m'étais rappelé mon passage au SRPJ, dans la grande salle, aménagée en QG avec toutes ces horreurs punaisées aux murs. Les photos des disparus, la copie de la lettre envoyée aux parents de la petite Camille, les plans des villages où les drames étaient survenus et leurs voies d'accès, leurs noms de famille...

Les éléments étaient donc sous mon nez depuis le début, et tout semblait lié : ces kidnappings et le film que Joëlle m'avait envoyé.

Camille était de toute évidence la fille de Julien Hermière, et Antoine, le fils de Laurent Salez. Il y avait trop de coïncidences pour qu'il en soit autrement.

Deux enlèvements pour deux protagonistes de la vidéo.

Fort de cette découverte, j'ai continué à investiguer autant que les informations contenues sur Internet pouvaient me le permettre. Ce que je n'avais pas compris initialement, c'était pourquoi il n'y avait pas eu d'autres enlèvements. Cela défiait la logique. Les gosses sur le film étaient cinq, sans compter celui qui se faisait passer pour moi. Il aurait donc dû y avoir cinq enlèvements.

Je me souviens de m'être fait la réflexion que j'anticipais le futur et que ces kidnappings n'étaient peut-être encore qu'au stade de projets.

C'est lorsque j'appris, un peu plus tard dans la soirée, la mort d'un Nicolas Meurisse que tout est devenu limpide. Ce dernier, selon le

journaliste, avait été dévoré par un chien dans un conteneur du port Édouard-Herriot. Un accident stupide, surtout quand on sait que tout le personnel est au courant de ces pratiques de gardiennage.

Sauf si le type en question n'en fait pas partie !

Alors, que faisait-il sur les lieux ? En pleine nuit ?

Inconsciemment, je me suis souvenu de la brève discussion que j'avais eue un peu plus tôt dans la soirée avec la veuve de Jacques Caussey. Comme Meurisse, Caussey était mort dans des conditions plutôt invraisemblables, vidé de son sang par un vampire mécanique après y avoir introduit ses attributs.

Les questions et les embryons de déduction ont tourné dans ma tête un bon moment avant que je finisse par mettre le doigt sur un petit détail anodin, mais crucial dans la compréhension de l'énigme.

C'était la veuve de Caussey qui me l'avait offert sur un plateau.

J'vois qu'vous connaissiez pas l'Jacques. Même s'il a jamais réussi à m'engrosser, y avait pas homme dans le comté qui utilisait plus sa queue.

Caussey n'a jamais eu d'enfant...

Le cœur cognant à tout rompre, j'ai vérifié pour Meurisse en consultant les différentes sources Internet à ma disposition. C'est Facebook qui m'a apporté la réponse.

Comme il le clamait assez dans ses posts, Meurisse n'avait pas d'enfant non plus et il était plutôt ravi qu'il en soit ainsi.

Jamais... Oh non, jamais ! Les gosses, c'est pas pour moi. J'aime trop ma liberté pour la sacrifier à un moufflard, a-t-il posté il y a six mois en commentant le post d'une fille qui semblait être sa cousine.

La suite coulait de source et, même si tout n'était encore que suppositions, le faisceau d'éléments convergeait et me laissait présager de la justesse de mon raisonnement.

Pas d'enfant... Pas d'enlèvement possible... L'auteur des faits s'en prenait donc directement à la personne concernée.

Au petit matin, sur les cinq enfants de la vidéo, j'en avais donc identifié quatre. Deux étaient morts récemment et deux autres avaient été frappés par l'enlèvement d'un de leurs enfants. Le seul dont je n'avais aucune information était Pierre Patiron. Avait-il une descendance ou bien allait-il subir le même sort que Meurisse et Caussey ?

Après avoir retenu un bâillement, je consulte ma montre pour la deuxième fois en moins de cinq minutes. Le temps ne m'a jamais paru aussi long qu'aujourd'hui. Assurément parce que je ne suis qu'à quelques heures de comprendre ce qui se cache derrière cette affaire. J'ai tellement hâte de le savoir.

Pourtant, une question continue à me tarauder sans relâche : pourquoi Joëlle m'a-t-elle donné les clés ? Est-elle impliquée d'une façon ou d'une autre ? Veut-elle que ce soit moi qui découvre la vérité ? Et si oui, pourquoi ?

Une question en amenant une autre, je me focalise à nouveau sur le fusible. Quel rapport ? Pourquoi a-t-elle glissé ce morceau de plomb avec tout le reste ? Voulait-elle me rappeler le meurtre de Rubinard ou bien, comme je l'ai imaginé en sortant de la cave, était-ce l'homme d'entretien qui jouait avec mes nerfs et qui tentait de me manipuler ?

Je me lève et viens récupérer le classeur dans lequel j'ai rangé tous les petits mots qu'elle me laissait régulièrement. Sur le frigo, sur ma table de nuit, sur la table de la salle à manger, dans la salle de bains. Un peu partout... Je ne sais plus comment cela a commencé, mais c'était notre petit jeu entre nous, nous avions pris cette habitude. À chacun de ses messages, je lui répondais via le même procédé.

Les mots s'enchaînent. Il y en a des centaines.

Mon amour. Je t'aime à l'infini...

Tu me manques...

J'avais envie de toi tout à l'heure. Me suis caressée sur le lit.

J'ai laissé une culotte sous ton oreiller, juste pour toi, mon trésor.

Et deux photos. Seulement deux...

Une longue tignasse blonde entourant un visage d'ange. Une finesse de traits remarquable.

Joëlle...

Pourquoi m'as-tu quitté ? Nous étions si bien, tous les deux...

Je me rappelle...

Je marque un temps d'arrêt.

Tu te rappelles quoi ?

Je suis déstabilisé par mes pensées.

Ben...

C'est vrai qu'à y penser, hormis cette multitude de messages, je suis incapable de me souvenir de mes journées avec elle, de nos soirées... Sommes-nous partis en week-ends ? Avons-nous voyagé ? Comment faisons-nous l'amour ? Prenait-elle du plaisir ? Quel était le goût de sa peau ? Son odeur ?

Rien, le néant !

Pourquoi n'avons-nous jamais eu d'enfants ? Était-ce à cause de moi ? D'elle ? Avions-nous des problèmes pour en avoir ?

Je ferme les yeux et tente de faire ressurgir le passé, de réentrevoir nos moments d'intimité, mais c'est le vide absolu, comme si nous n'avions jamais vécu ensemble.

Bordel ! On est mariés depuis près de vingt ans... Je devrais me souvenir !

Tu es fatigué, Marc. Tu n'as pas dormi de la nuit...

Alors que je suis sur le point de me lever, mon cerveau se remet en marche, comme si quelque chose venait de le libérer. Le nom de l'homme d'entretien que je cherchais désespérément depuis hier soir me revient subitement en mémoire.

René... René Gardinet !

Retrouvant une nouvelle énergie, je me mets à pianoter énergiquement sur mon ordinateur portable et accède en quelques clics à son profil Facebook.

La photo me confirme immédiatement que c'est bien lui dont il s'agit. Il n'a pas beaucoup changé malgré toutes ces années. Peut-être quelques cheveux en moins, d'une blancheur d'albinos, mais il affiche toujours la même bonhomie et son sourire gracieux.

D'après sa page, René habite désormais en Suisse et travaille depuis quinze ans dans une compagnie d'électricité.

René...

L'homme peut-il être au cœur de cette sombre histoire ? A-t-il réellement enlevé Joëlle comme je le pensais en ressortant de la cave ? Son visage m'inspire le contraire. Il semble si gentil et compréhensif. Mais j'ai appris à me méfier des apparences.

Je consulte rapidement le fil d'actualités de son profil dans l'espoir d'en apprendre un peu plus et notamment sur ce qu'il a pu faire cette dernière semaine. Et ce que j'y trouve met fin à mes suppositions.

Merde...

Le dernier post a été envoyé il y a un peu plus de deux ans par Aymeric Gardinet.

Ça fait un an, papa... Tu nous manques tant, mais je sais que tu veilles sur nous, là où tu es. Je t'embrasse très fort.

Mort ! René est mort !

Afin d'en avoir le cœur net, je scrolle sur les publications précédentes. Les cinq ou six dernières rendent hommage à l'homme. Un peu plus bas, c'est encore un message d'Aymeric qui annonce que, malgré le décès brutal de son père, il ne fermera pas la page pour que ses amis puissent témoigner librement.

La nouvelle me donne un coup au moral. Tout d'abord parce qu'elle met fin au scénario d'enlèvement de Joëlle que j'ai bâti et qui semblait me satisfaire, et puis parce que René faisait partie de mon passé, lequel disparaissait par pans entiers en ce moment.

Un deuxième bâillement a raison de mes états d'âme et me pousse

dans la cuisine. Un café bien serré devrait faire l'affaire.

J'évite la pile d'assiettes sales et contourne les paquets d'emballage qui obstruent le passage afin de m'approcher de la Nespresso.

Une porcherie, Marc... Tu vis dans une porcherie...

J'introduis une capsule dans la machine et sélectionne le programme UNE TASSE. Alors que l'odeur du torréfié brésilien vient rapidement me chatouiller les narines, je me remets à penser.

Tu devrais appeler Le Tellier et lui faire part de tes découvertes.

Pour qu'il se fiche de moi ? Il est à deux doigts de me renvoyer dans le civil... Je vais lui montrer que je suis un bon flic et qu'il se plante...

Sauf que tu as des éléments qui ne peuvent rester secrets. Tu dois en faire part à ta hiérarchie, sinon tu vas avoir de gros problèmes.

C'est au moment où je m'apprête à ressortir de la cuisine pour aller prendre une douche qu'on frappe à la porte. De grands coups, suivis de hurlements.

— Ouvrez ! Police !

*

Pierre s'était réveillé tôt ce matin. Une mélodie émise par son portable avait coupé court à sa nuit peuplée de rêves étranges et de cauchemars.

Qu'est-ce que tu veux ? Pourquoi ? Pourquoi me rappeler ces horreurs ?

Il relit le SMS qu'il a reçu pendant la nuit.

Hôtel d'Ainay. Aujourd'hui. Quatorze heures. Chambre 6. Les clés sont en bas. La réservation à ton nom. Je te conseille de venir si tu ne veux pas que nos amis flics soient au courant de tes petites saloperies. J'ai quelque chose qui devrait t'intéresser.

C'était la quatrième fois qu'on le contactait de cette façon. Toujours avec un numéro inconnu. Il n'avait pas compris l'allusion du premier message. Il avait même pensé à une erreur.

Gros porc...

Mais les textos suivants ont insidieusement rouvert la porte des enfers.

Ils étaient des petits cochons sans mémoire. Ils pensaient que le croquemitaine les avait oubliés, mais on n'échappe pas à ses griffes.

Maintenant, il est l'heure de rendre compte.

Rappelle-toi la cave.

Terminons ce qu'on a commencé !

Cette fois, cela se précisait. On lui proposait un rendez-vous avec le passé. Entre les enlèvements des gosses et ces SMS, il n'avait aucun doute sur le lien qui existait. Quelqu'un avait décidé de reprendre là où ils s'étaient arrêtés.

Pourtant, les faits remontaient à si longtemps ! Pourquoi revenaient-

ils les hanter aujourd'hui ? Qui était derrière ? Le monstre ? Non. Car, même si les messages étaient troublants par leur ressemblance, il était mort et enterré.

Toute la presse en a parlé.

Et si ce n'était pas son cadavre qu'on avait retrouvé ?

Il secoue la tête pour effacer cette pensée qu'il juge ridicule et reprend son raisonnement.

Un des gamins ? Pour quelle raison ? Ça n'a pas de sens !

La gamine abusée ? C'était le plus logique, mais elle a disparu soudainement, en même temps que leur tortionnaire. Il ne l'a jamais revue. Était-elle encore en vie ? S'est-elle remise des traumatismes qu'elle a endurés ? Il n'en a aucune idée.

Tremblant d'émotion, il se plonge dans les affres du passé.

Il revoit la cave, là où tout a commencé. Tous les sept, nus comme des vers, sous le joug du monstre.

Nicolas, Julien, Laurent, Pierre, Marc, lui et elle.

Comment s'appelait-elle, déjà ?

Il ne saurait le dire. Tout cela était si loin.

Même si leur bourreau appelait souvent la gamine par des sobriquets ignobles à l'image de ce qu'il lui faisait, il avait scandé quelquefois son prénom quand il prenait son pied.

Putain... Je me rappelle plus...

Juste de cette horreur... Mon Dieu... Nous n'avons rien fait pour la sauver !

Les images terribles traversent son esprit et renforcent ses tremblements.

Nous avons été complices et acteurs de cette saloperie...

En pleine tourmente, il tente de faire le vide dans sa tête, mais de nouvelles images, encore plus choquantes, viennent nourrir ses souvenirs.

Réfléchis, bordel ! Qu'est-ce que je dois faire ?

Des lâches et des monstres...

En parler à la police ? Lui expliquer toute l'histoire ? Non. Ce qui s'est passé dans cette cave est bien trop grave pour en faire part à qui que ce soit.

Un lâche, Pierre ! Un putain de lâche !

Je dois savoir ce qu'on me veut.

La dernière phrase du SMS revient percuter son âme : *J'ai quelque chose qui devrait t'intéresser.*

Il déglutit avec peine. Même s'il n'a aucune envie de s'y rendre, il honorera le rendez-vous fixé par l'inconnu.

Oui, il ira, mais il prendra ses précautions.

Le premier se fit sucer si fort qu'il en mourut.

*Les deux suivants furent tellement dévastés dans leur chair que la tristesse
les emporta.*

Le quatrième goûta aux morsures et en trépassa.

Que fera le cinquième pour sauver sa peau ?

— Qu'est-ce que ça signifie ? fulminé-je en pénétrant, sous la contrainte, dans l'une des salles d'interrogatoire du SRPJ. J'ai quand même le droit de savoir, bordel ! Je suis de la maison. J'connais mes droits.

Comme lorsque nous étions dans la voiture, le flic ne bronche pas. Pour toute réponse, il me pousse sans ménagement dans le dos et avance une chaise pour moi.

Il finit par ouvrir la bouche :

— Assieds-toi, Kasowski ! Le Tellier ne va pas tarder.

Toujours contrarié par cette interpellation brutale, je refuse l'invitation, mais l'homme me fait comprendre que je n'ai pas le choix.

— Tu préfères que je te passe les pinces ?

— Bon sang ! Tu vas me dire pourquoi je suis ici ?

— Patience. Tu vas bientôt le savoir.

Nous restons plantés là, une dizaine de minutes, nous regardant en chiens de faïence sans plus échanger le moindre mot avant que la porte ne s'ouvre. Le Tellier, suivi par un autre collègue que j'ai déjà croisé à la caserne, mais dont je ne me rappelle pas le nom, pénètre dans la pièce aveugle. Je tente de me lever, mais les regards lancés par les flics m'en dissuadent.

Mon supérieur entre dans le vif du sujet.

— Vous lui avez lu ses droits ? demande-t-il au fonctionnaire qui assurait ma surveillance jusqu'à présent.

L'autre acquiesce de la tête.

— Très bien. Branchez l'enregistrement, s'il vous plaît.

— Vous allez me dire à quoi ça rime ? grondé-je, exaspéré. On me traite comme un suspect. C'est quoi ce délire ?

Le commissaire se met face à moi tout en restant debout, histoire de

conserver une position de supériorité.

— Joue pas au con, Kasowski. Tu sais très bien pourquoi t'es là. Mais si tu veux, je peux te rafraîchir la mémoire.

Je le provoque.

— Ben, allez-y ! Moi, j'y comprends rien.

Le commissaire esquisse un petit sourire inamical. Je vois dans ses yeux toute la haine qu'il me porte à cet instant.

— T'as donc décidé de me faire chier...

Jaugeant ma réaction, il me dévisage une nouvelle fois avant d'entamer l'interrogatoire.

— OK ! Tu vas déjà nous expliquer ton rôle dans l'affaire Fish.

— Mon rôle ? fais-je, décontenancé. Qu'est-ce que vous racontez ? J'ai rien à voir avec ça !

— Alors, pourquoi t'es allé récupérer le dossier Williams aux archives ?

Ils sont déjà au courant pour les archives ? Ils n'ont pas traîné... Que savent-ils d'autre ? Joëlle leur a-t-elle envoyé le film, à eux aussi ? Hésitant, je réfléchis un instant quoi leur répondre, quelque chose de plausible qui pourrait expliquer mes actes.

— Parce que...

Je me reprends et lâche le morceau :

— Et puis merde ! Parce que Williams était mon père.

— Ton père ?

— Je l'ai découvert récemment, dis-je. Je pensais qu'il était encore en prison. Mais quand je suis passé à Corbas pour lui rendre visite, ils m'ont dit qu'il n'y avait jamais séjourné. Donc, j'ai fait ma propre enquête et j'ai remonté le fil jusqu'aux archives.

Le Tellier continue de me fixer, interloqué. J'ai l'impression qu'il me prend pour un fou.

C'est pas le cas ? On pourrait le penser en tout cas !

Il sort enfin de sa torpeur.

— Et tu ne savais pas que ton père était crevé ? reprend-il en agitant la tête. C'est n'importe quoi...

À considérer les faits, c'est vrai que mon histoire est totalement invraisemblable. Pourtant...

Le Tellier poursuit :

— Qu'est-ce que t'as récupéré là-bas de si important ?

Nouveau temps d'arrêt. Que dois-je répondre ? La vérité ?

Je décide de ne pas m'enfermer dans le mensonge. Ce serait très mauvais pour la suite des événements.

— Juste les autopsies et un dossier où mon père a concentré des

articles sur Fish.

Il éclate de rire.

— C'est quand même bizarre, non ? On a une putain d'affaire sur les bras avec un suspect qui joue au *copycat*, et toi, comme par hasard, tu récupères un dossier qui contient justement des éléments en relation avec ce taré de Fish. Tu te fous de ma gueule, c'est ça ?

— Non ! J vous jure que...

— Je vais te dire ce que je pense, moi. T'es passé aux archives pour subtiliser les éléments que le dossier contenait parce que t'avais la trouille qu'on fasse le rapprochement. Tu as utilisé nos accès pour savoir où nous en étions sur l'enquête et permettre à l'autre... parce qu'il y a un autre, j'en ai la conviction, d'avoir toujours un coup d'avance sur nous. Par contre, ce que je ne sais pas encore, c'est ton degré d'implication dans l'affaire. Es-tu seulement complice ou bien, vu ce que l'on vient d'apprendre, le cerveau de toute cette merde ?

Je tombe des nues. Le Tellier est persuadé que je suis impliqué dans la tragédie.

— Vous vous plantez complètement, commissaire. Je peux comprendre que vous ne soyez pas convaincu par mon histoire, mais je vous assure que c'est la pure vérité.

— Garde tes vérités pour quelqu'un d'autre, Kasowski. Dis-moi seulement où sont les gosses et qui est le salopard qui les a enlevés. Si tu coopères, je te promets qu'on en tiendra compte devant le juge.

— Je viens de vous dire que vous avez tout faux !

Silence... Une vingtaine de secondes horriblement longues. Le Tellier me considère sans ouvrir la bouche. Je sais qu'il est en colère et brûle de me mettre son poing dans la figure. Alors qu'il se relève avec la ferme décision de me laisser mariner dans mon jus, je finis par ajouter :

— Par contre, je pense avoir compris ce qui se cache derrière ces enlèvements.

— Pardon ?

— Ils sont liés à autre chose. Une vieille histoire en relation avec mon père et des gamins de l'époque.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je vais vous expliquer.

Le Tellier se rassied.

— Je t'écoute.

J'hésite. Par quoi vais-je commencer ? Dois-je lui faire part directement de mes conclusions ou bien lui raconter tout le cheminement de mes investigations et notamment de l'implication de

Joëlle ? Car, maintenant, même si je ne m'explique pas encore comment elle a pu faire pour le fusible, j'ai la conviction que ma femme est compromise et qu'elle a simulé son enlèvement pour m'emmener sur une fausse piste.

C'est pour ça qu'elle t'a quitté...

Elle préparait quelque chose pendant toutes ces années. Tu n'as rien vu venir... Maintenant que son plan est à l'œuvre, elle a pris le large et tire les ficelles dans l'ombre.

Après plusieurs tergiversations, je décide de mettre l'accent sur mes dernières déductions sans y mêler celle que j'aime encore, et ce, malgré ce qu'elle me fait vivre.

— Les parents de Camille et d'Antoine sont impliqués dans une histoire de viol. J'ai récupéré une vidéo qui le confirme.

— Hermière et Salez ?

Je confirme d'un hochement de tête.

Le divisionnaire, décontenancé, se fige. Visiblement, mon histoire a éveillé son intérêt.

— Qui te dit que c'était eux ? Si ton père est sur l'enregistrement, la vidéo doit dater d'une trentaine d'années. Et les gosses, comme tu le dis, ne devaient pas avoir plus d'une quinzaine d'années. Comment tu les as reconnus ?

— Parce qu'ils se sont présentés à la caméra... comme tous les autres.

— Les autres ?

— Ils étaient cinq en tout, réponds-je en faisant volontairement abstraction du sixième.

Si tu fais ça, c'est que tu sais qui il est, Marc, hein ?

Ce gosse, c'est toi. Tu as participé, toi aussi...

Non ! C'est Daniel qui a violé Joëlle ! Pas moi !

Je te parle de la cave de ton père, pas de l'orphelinat !

Tu te rappelles ?

C'est arrivé souvent... Chaque fois, elle pleurait, mais vous n'avez rien fait.

Des lâches et des gros porcs !

Le Tellier met fin à mes pensées embrouillées.

— Où est ce film ?

— Chez moi. Il est encore dans le lecteur DVD.

Le Tellier approuve d'un hochement de la tête.

— Très bien, on va passer le prendre dès qu'on aura le droit de perquiser. Et toi ? Où l'as-tu récupéré ?

Je soupire d'exaspération. Le Tellier est un rouleau compresseur. Je

sais que je vais devoir tout lâcher et compromettre Joëlle. Ce n'est plus qu'une histoire de temps. Mais en attendant, je dois trouver une solution pour retarder l'échéance et, si possible, me tirer de ce guêpier. Car s'il s'avère que je suis le gosse de la vidéo, je serai de facto leur principal suspect.

— Je... Je ne peux pas vous en parler pour l'instant.

— Kasowski ! Dois-je te rappeler qu'on va t'inculper pour enlèvements et meurtres d'enfants ? Alors, tu craches le morceau avant que je t'en colle une !

J'imagine sa poigne se resserrer sur mes couilles aussi fermement que la mâchoire d'un pitbull. Je suis à sa merci, sans aucune possibilité de dégagement.

À contrecœur, je finis par répondre :

— Dans la cave de mon père.

Afin de stopper le flux de questions de plus en plus précises et offensives, je préfère l'amener sur un autre terrain. Celui de l'identification des protagonistes.

— J'ai la certitude que tout est lié à cette vidéo, commissaire. Sur les cinq gosses y figurant, j'en ai déjà retrouvé quatre.

Le Tellier soulève un sourcil avant de saisir son carnet.

— Qui sont les deux autres ?

— Jacques Caussey, un agriculteur qui avait une exploitation laitière à Tarare, et Nicolas Meurisse. Mais pour ces deux-là, il n'y a plus grand-chose à faire. Ils sont morts à quinze jours d'intervalle.

Le Tellier prend sa tête entre ses mains. Mes révélations semblent le déstabiliser.

— Donc, si j'ai bien compris, quelqu'un chercherait à se venger des gosses présents sur le film. Soit par homicide, soit en enlevant leur progéniture ?

— Oui. Ça en a tout l'air... Enfin...

— Enfin quoi ?

— Je ne suis pas persuadé que ce soit des homicides... Je pencherais sur des accidents provoqués. Nicolas Meurisse, le dernier en date, s'est fait dévorer par un chien dans le port Édouard-Herriot.

Le divisionnaire acquiesce avant de me relancer :

— Et le dernier gamin de l'époque ? Comment s'appelle-t-il ?

— Pierre Patiron, mais je n'ai rien trouvé le concernant. Vous ne m'en avez pas laissé le temps...

Le Tellier note le nom sur la feuille qu'il a devant lui.

— Très bien. On va s'en occuper. Pour l'instant, on va te mettre au frais en attendant que ça se décante.

Je réagis en bramant.

— Vous ne pouvez pas me faire ça ! Je peux vous aider... Je...

— T'es en garde à vue, Kasowski, et, pour l'instant, le suspect principal d'une affaire de disparitions inquiétantes. Je crois que t'en as déjà fait suffisamment comme ça.

*

Julien Hermière remercie le facteur avant de revenir, intrigué, sur ses pas. Même s'il n'a rien commandé depuis le drame, le colis lui est bien adressé. Il considère un instant la boîte standardisée colissimo avant de s'effondrer en larmes.

L'expéditeur, Le manège enchanté, vient de réactiver à tout rompre la douleur de l'enlèvement de Camille.

Les yeux encore brouillés par l'émotion, il se rend dans la cuisine pour trouver ce qu'il faut pour ouvrir l'emballage solidement entouré de chatterton. Il finit par se munir d'un couteau bien affûté.

Les deux coups qu'il donne dans la boîte permettent à la puanteur intérieure de se répandre dans la cuisine.

Mon Dieu...

Son cœur battant la chamade, il termine d'ouvrir le carton à la hâte en le lacérant de part et d'autre sans se préoccuper de l'odeur pestilentielle. Il examine l'intérieur avec fébrilité. La vision du contenu lui retourne l'estomac dans la seconde. Une boule noue instantanément sa gorge, au point de l'empêcher de respirer. Suffoquant et pris d'une violente nausée, il fixe le sac en plastique qu'il a percé.

Non ! Non ! NOOOOOOON !!!!

Ses yeux tentent de fuir la chose rougeâtre qui suinte d'hémoglobine, mais il ne le peut pas, c'est plus fort que lui. Son regard affolé ne parvient pas à se détacher de la matière organique proprement emballée et du morceau de papier rougi plié en quatre et scotché sur l'emballage.

Dans un silence terrible, il saisit la lettre.

Au bout de quelques secondes interminables, il replie la feuille A4, la repose sur la table à proximité du colis qu'il a reçu et se dirige vers la cave.

C'est ma faute...

Tout ce qui est arrivé est ma faute...

Il descend l'escalier, fouille dans la grande armoire qui se trouve dans la deuxième pièce aveugle du sous-sol et remonte en ayant pris soin de récupérer le fusil à canon court et une boîte de munitions.

T'étais tout pour moi, ma chérie... Ma seule raison de vivre...

En arrivant au rez-de-chaussée, il repense aussi à Sophie. La femme avec laquelle il avait construit cette nouvelle vie et qui lui avait permis de retrouver l'énergie nécessaire pour y croire à nouveau. Mais c'était sans compter sa destinée. Le sort s'acharnait, indubitablement.

Je ne peux pas supporter ça...

Il hésite un peu avant de s'enfermer dans le petit bureau qui donne sur le jardin. Sa décision est prise et rien ne pourra la changer.

Je ne peux pas supporter ça...

Non...

Je suis désolé.

*

Sans que je puisse me défendre davantage, je me retrouve enfermé dans une des pièces grillagées des gardés à vue. Le Tellier m'a jeté comme un criminel dans la machine judiciaire et s'apprête à me broyer.

Il faut que tu sortes... Tu as encore des choses à faire... Et puis, il faut que tu retrouves Joëlle pour mettre fin à cette histoire insensée... Tu dois leur prouver ton innocence... Mais comment faire, maintenant que je suis enfermé ?

Tel un lion tournant dans sa cage et l'anxiété montant crescendo, je regarde autour de moi et envisage les possibilités qui me sont offertes. Attirer un des gardiens et le convaincre de me laisser sortir ?

Non, aucune chance.

Demander à être réentendu et profiter du transfert dans les couloirs pour prendre le dessus sur le gardien et m'enfuir ?

Très aléatoire avec un risque non négligeable de fin dramatique.

Simuler un malaise afin de me faire transférer à l'hôpital et, une fois là-bas, trouver une solution pour me faire la malle ?

Et puis ?

Rien d'autre...

La liste des possibilités est restreinte. La seule qui me semble pouvoir fonctionner est la dernière que j'ai envisagée.

C'est celle que je choisis.

Une demi-heure plus tard, je suis allongé sur un lit d'hôpital, entouré de deux infirmières et d'un médecin. Tous trois me fixent d'un regard inquisiteur. Un quatrième homme, un flic de la caserne, est légèrement en retrait.

— Vous vous sentez mieux, monsieur Kasowski ?

J'acquiesce lentement, simulant au mieux.

— Que ressentez-vous exactement ?

— Je ne saurais le dire précisément. Une sorte de flash dans ma tête

et...

Je m'interromps en désignant de la tête le fonctionnaire de police.

— Je croyais que le secret médical existait encore, mais je me trompe sûrement !

Le médecin fait quelques pas vers le gêneur et le congédie rapidement. Désormais, j'ai les coudées franches pour pouvoir m'extraire de cette prison. La chambre dans laquelle ils m'ont installé est située au premier étage. La fenêtre est dotée d'une poignée et semble pouvoir s'ouvrir sans problème.

Le médecin reprend :

— Alors, qu'avez-vous ressenti, monsieur Kasowski ? Car, pour être parfaitement franc avec vous, je ne m'explique pas cette chute de tension. Vos constantes sont parfaites.

— Je ne sais que vous dire... C'est vous le médecin.

— Bon... De toute façon, on en saura plus avec la prise de sang. Nous aurons les résultats dans une petite heure. En attendant, je vais vous laisser vous reposer.

Bonne idée...

*

Le choc sur le béton est rude, mais je me relève aussi rapidement que possible et me mets à couvert derrière les buissons du parc. L'objectif est atteint. J'ai réussi à m'extirper de l'hôpital et j'ai désormais le champ libre pour reprendre là où je me suis arrêté.

Mais ai-je encore le temps ?

Oui... De toute façon, tu n'as plus le choix.

Et pour Joëlle ? Je n'ai aucune idée du lieu où elle se trouve ni de ce qu'elle a prévu de faire ni quand. Pire, dépossédé de mes effets personnels, je n'ai plus beaucoup de moyens d'action. Tout en me glissant silencieusement dans le petit bois pour longer le mur d'enceinte jusqu'à l'entrée de l'établissement, je réfléchis aux possibilités qu'il me reste.

Il faut que je la provoque... que j'attire son attention sur moi.

Mais sans portable... comment faire ?

Tu pourrais récupérer ton autre téléphone. Il a un double de ta carte SIM.

Non... C'est trop risqué... Dès que mon évasion sera connue, une armée de flics sera postée devant chez moi.

À moins que tu ne passes par la cave ? Elle donne de l'autre côté. Jamais ils n'auront l'idée de...

De toute façon, si tu restes dehors sans moyen d'investigation, autant retourner en prison.

Quand j'arrive à proximité du poste de garde, deux véhicules attendent patiemment l'ouverture de la barrière. Visiblement, le vigile n'est plus à son poste. J'en profite pour rejoindre la grande artère qui dessert les différents hôpitaux et me précipite dans le métro.

*

L'hôtel d'Ainay n'a rien à voir avec un palace, bien au contraire. C'est l'un de ces derniers rescapés de l'hôtellerie bon marché de Lyon, où l'on peut encore payer une chambre pour moins de quarante euros.

Pierre, un sac de sport à la main, sac dans lequel il a glissé la carabine de chasse qu'il a pris soin de charger avec du calibre 12, scrute longuement la façade avant de se décider à franchir le seuil de la porte.

Il passe rapidement le hall exigü, où une odeur de moisissure lui prend immédiatement le nez avant d'arriver dans la petite salle qui sert de réception. Une femme d'une cinquantaine d'années est assise derrière le comptoir et semble se livrer à un examen détaillé de ses ongles.

Elle relève finalement la tête quand il s'approche de l'accueil.

— C'est pour une chambre ? lance-t-elle en faisant un sourire botoxé. On est complet, m'sieur !

Pierre acquiesce d'un mouvement de tête avant de répondre :

— Chambre 6, s'il vous plaît.

Elle se retourne, cherche la clé sur le tableau, la décroche et la lui tend.

— Désolé. Je vous avais pris pour un nouveau client.

— Personne n'est monté ?

La fille le dévisage.

— Monté ?

Il complète :

— J'attends quelqu'un. Je voulais savoir si mon rendez-vous était là.

— Ben... Si les clés sont là, c'est qu'y a personne...

Intriguée par la demande, la femme furette rapidement dans le registre pour mettre un nom sur le visage. Pierre Patiron. Une nuit.

Et rond et rond, petit patapon...

Elle se rappelle très bien. Elle s'était fait la remarque quand elle avait pris la réservation par téléphone.

— *Je voudrais réserver la chambre 6 pour jeudi prochain.*

— *C'est que...*

— *Elle n'est pas disponible ?*

— *C'est pas ça, mais j'ai d'autres chambres beaucoup plus spacieuses...*

— *Non, la 6, c'est celle-ci que nous voulons.*

Tout en repensant à la conversation, elle revoit la configuration de la chambre. Assez petite, mais avec une originalité : le couchage en mezzanine avec le salon en contrebas. Quatre mètres sous plafond, ce qui lui donne un certain cachet. Par contre, à défaut des autres, elle n'a pas de balcon, et la petite fenêtre est du côté de la cour intérieure où s'entassent les poubelles.

Y a vraiment des gens bizarres en ce bas monde.

Le cœur plus léger, Pierre prend la clé et se dirige vers l'ascenseur. Étant le premier arrivé (raison pour laquelle il est en avance), il aura le temps de se préparer et disposera d'un avantage certain sur l'inconnu.

Après une dizaine de secondes de grincements peu rassurants de la cabine, la porte s'ouvre sur le troisième étage.

Le couloir est à l'image du reste : vétuste, mais relativement propre. La tapisserie, où s'entremêlent l'orange et le violet criard des fleurs et le vert kaki et le marron des arabesques du fond, date assurément des années 1970.

Tu le menaces de ta carabine et tu le fais parler.

Et si nécessaire, tu appelles la police pour le faire coffrer.

Il trouve rapidement la chambre. Elle est un peu à l'écart, de l'autre côté de l'escalier.

Il glisse la clé et tourne la poignée.

Ça va aller... Tu vas déjà t'installer. Sortir la carabine et attendre tranquillement qu'il pointe le bout de son nez. À la moindre menace, tu plombes !

La chambre est plongée dans l'obscurité, les volets sont fermés, et le rideau, tiré. Seul l'écran de la télévision est allumé et émet un léger grésillement désagréable.

Alors qu'il tâtonne pour trouver l'interrupteur, un craquement sous ses pieds met l'intégralité de ses sens en alerte.

Du verre...

Mais il n'a pas le temps de réagir qu'une bruine anesthésiante s'abat sur lui. Il tente de crier, de hurler, mais, déjà, l'effet du produit est à l'œuvre. Il vacille, s'accroche à la cloison, tente de conserver un équilibre incertain avant de choir de tout son poids sur le plancher.

Perdant peu à peu connaissance, il parvient à ressentir la présence qui s'approche de lui. Elle est désormais à quelques centimètres.

Tandis qu'un voile s'abat sur ses yeux et qu'un parfum fleuri pénètre ses narines, on lui murmure à l'oreille :

— Bonjour, Pierre. Tu ne sais pas à quel point je suis ravie de te revoir !

— On a localisé Patiron, chef ! Son portable a borné dans la presqu'île.

Le Tellier, qui faisait les cent pas, s'arrête brusquement. Il se retourne pour considérer l'homme qui vient de pénétrer à la hâte dans le bureau.

— Où ça ?

— Quartier d'Ainay ! D'après l'opérateur, Patiron se trouve dans un triangle formé par la rue Victor-Hugo, le bas de la place Carnot et la rue d'Ainay.

— Sacrée superficie... Ils ne peuvent pas être plus précis ?

L'homme fait signe que non.

— Ça leur demanderait des heures pour affiner. Ce que l'on sait, c'est qu'il est dans la zone depuis plus d'une demi-heure et qu'il n'a pas bougé.

Le Tellier grogne de mécontentement. Il avait espéré mettre la main rapidement sur un autre des protagonistes de la vidéo récupérée chez Kasowski, mais les événements en avaient décidé autrement. Patiron n'a ni répondu à leurs appels ni pris la peine de les rappeler. Visiblement, il n'a aucune envie de leur parler. Ils ont donc opté pour la solution de force : le traquer et le ramener au SRPJ par la peau des fesses.

Le principal se sert un reste de café froid avant de s'adresser à un de ses collaborateurs, installé derrière deux ordinateurs.

— Et le film ? Authentique ?

L'homme acquiesce.

— Il a été copié sur un nouveau support, mais selon le labo, avec lequel je viens de tchatter, l'enregistrement est ancien et apparemment non trafiqué.

Le Tellier esquisse un sourire éphémère. À défaut de pouvoir mettre la main sur Patiron, il a au moins la confirmation que la piste suggérée par Kasowski est bonne. Les gamins présents sur la vidéo sont bel et bien au cœur de l'affaire. Affaire qui prend la tournure de plus en plus évidente d'une sombre histoire de vengeance.

Il songe aux scènes qu'il a visionnées tout à l'heure. Le bourreau, les gosses – est-ce possible que Kasowski en fasse partie ? – et cette gamine qui a enduré le martyre.

Qui est-elle ?

Comment a-t-elle pu survivre à cela ?

— Avez-vous réussi à mettre un nom sur la fille ?

— J'ai brassé toute la paperasserie et les archives disponibles. Rien

de certain, mais il est probable qu'il s'agisse de sa propre fille.

Sa propre fille... Dorothée Williams.

Il se rappelle avoir vu son nom dans le procès-verbal. Elle faisait partie des victimes.

Un appel téléphonique interrompt les pensées de Le Tellier. Songeur, il prend le combiné.

— Quoi ?

— ...

— C'est pas vrai ! Dites-moi que ce n'est pas vrai !

— ...

— Mais le...

— ...

— Ne touchez à rien, on arrive dès que possible.

Accablé, le fonctionnaire raccroche.

— Que se passe-t-il, chef ? demande un des flics.

— Hermière vient de se suicider !

*

Quand il rouvre les yeux, Pierre est fermement attaché à une chaise, et sa bouche, déformée, est entravée par un bâillon. La télé qui grésillait lorsqu'il est entré dans la chambre d'hôtel affiche désormais une image figée, provenant probablement d'une source vidéo.

Même si la pièce est plongée dans le noir, il tente de discerner ce qui se cache autour de lui.

Bon Dieu...

Que s'est-il passé ?

Depuis combien de temps suis-je ici ?

Dans un recoin qu'il a du mal à situer dans l'agencement global du local, il distingue la silhouette d'une chaise, sur laquelle une paire de jambes pend de l'assise.

C'est lui... Il s'est peut-être assoupi. Si je ne le réveille pas, je pourrais...

Même s'il a envie de hurler, il retient ses cris et se mobilise sur ses liens. Il doit trouver un moyen de s'en débarrasser. Silencieusement... Et, s'il a de la chance, le surprendre.

Avec une infinie précaution, il teste la solidité de ses entraves et entame de petits mouvements circulaires réguliers afin de les distendre.

Doucement...

Lentement...

Tout en travaillant sur l'élargissement et l'assouplissement de la ligature, il tente de localiser son sac de sport. Il contient ce qu'il faut pour lui permettre de reprendre l'avantage et mettre fin à cette

histoire.

Coup d'œil sur la droite, puis sur la gauche. Rien. Enfin, rien qu'il ne peut entrapercevoir.

Il t'a eu par surprise... Même sans arme, tu pourras le neutraliser.

Le temps passe, enfile, file. Les minutes se consomment sans que la situation évolue. La forme tapie dans l'ombre n'a pas bougé une oreille et il se met à espérer. À force de patience et d'obstination, il peut à présent faire glisser la corde sur trois centimètres le long de ses métacarpes. En continuant ainsi, il pourra bientôt se débarrasser de la corde. Mais il est rare que l'espoir se concrétise, surtout dans ce genre de roman. L'adage est cruel, la noirceur assumée... Non ? ;)

La chose vient de bouger et, de toute évidence, de se réveiller. Il n'aura pas le temps de poursuivre sa tentative d'évasion. D'ailleurs, un regard lancé vers les jambes plongées dans la pénombre le lui confirme. Telles des pattes de sauterelle, elles se tendent et reprennent contact avec le sol.

Dans un silence de mort, la silhouette se déplie et finit par se relever. Elle fait quelques pas dans sa direction et s'arrête dans le halo lumineux de l'écran télé.

Bon Dieu...

Le choc visuel est total. L'être devant lui n'a rien à voir avec ce qu'il s'attendait à découvrir. Il fait glisser son regard sur le visage grossièrement maquillé pour tenter de le reconnaître, mais ce qu'il a en face de lui n'est qu'une caricature grotesque. Les pommettes, très marquées par une couche abondante de maquillage, le menton en galoche, assez masculin, dessine les contours de l'os, les lèvres sont effacées comme si elles avaient été découpées au scalpel, et le nez est aussi effilé qu'un rasoir.

Il s'attarde aussi sur les cheveux en bataille qui s'entremêlent dans un chaos indéfinissable de mèches grasses.

La créature le fixe quelques secondes avant d'ouvrir la bouche :

— Ça y est ! T'es réveillé ?

L'homme tente d'arracher ses liens, mais le travail commencé n'a pas été suffisant.

Elle le contraint immédiatement en approchant une seringue de sa gorge.

— Tu veux que je me fâche ?

Pierre secoue la tête.

— Tant mieux... Tu sais pourquoi t'es là ?

Nouveau mouvement horizontal de la tête.

— menteur ! gronde-t-elle en le fusillant du regard. Tu me

reconnais, au moins ?

Une fois encore, un non de la tête.

— OK, je vais te rafraîchir la mémoire.

D'un coup de pouce sur la télécommande récupérée sur la table basse, elle enclenche la lecture. Les images se mettent à défiler, et, même si le volume est au plus bas, les hurlements et les pleurs le plongent instantanément dans l'enfer de son passé.

Ils visionnent le film pendant cinq bonnes minutes avant qu'elle ne fige l'image.

— Alors ? Tu comprends maintenant ? Tu sais qui je suis ? lâche-t-elle en grognant.

Pierre, malgré le bâillon solidement enfoncé dans sa bouche, tente de parler.

Elle le recadre immédiatement.

— Fais juste un signe de la tête !

L'homme, dont les larmes ont commencé à couler sur ses joues, finit par acquiescer.

— Tu as donc saisi que tu vas devoir payer pour ce que t'as fait ?

En venant ici, il n'avait pas envisagé un tel scénario, mais, à ce moment précis, il n'a plus aucun doute sur le dénouement. Il n'échappera pas à la fin tragique que le monstre lui propose.

Il s'agite, se débat, tente de se relever, hurle autant qu'il le peut, mais ses cris étouffés ne portent pas.

La panique est totale. Ses yeux passent alternativement de l'image figée sur la télévision à la créature qui se tient devant lui. Frénétiquement, plusieurs fois. Une multitude de fois...

Épuisé, il finit par fixer son regard sur la chose.

Un réflexe de survie le pousse à nouveau à se défendre, mais ses plaintes, filtrées par le tissu, sont incompréhensibles.

Elle s'approche de lui.

— Cherche pas à m'expliquer et n'essaie surtout pas de te trouver des excuses. Tu n'en as aucune. Toi et tous les autres. Vous êtes coupables !

Sous les derniers à-coups qu'il a donnés, les liens emprisonnant ses poignets se sont élargis. Désormais, il a l'espace suffisant pour dégager une main.

Calme-toi... Garde le contrôle... Sois naturel et ne montre rien... Ce n'est pas le moment de tout gâcher.

Toujours sous la menace de la seringue placée à quelques centimètres de sa gorge, il fait glisser lentement la corde sans que la chose s'en aperçoive.

Elle continue :

— Mais avant de passer à la suite, j'aimerais savoir...

Gagne du temps, Pierre... Gagne le temps nécessaire pour parvenir à te libérer...

— Quand tu... lâche-t-elle. Avais-tu déjà du sperme à l'époque ?

La question est tellement inattendue qu'il en sursaute.

Du sperme ?...

— Hoche la tête si c'est le cas.

Avait-il du sperme quand ces événements se sont déroulés ? Il ne saurait le dire... Quel âge avait-il exactement ? Douze ans. Maxi. S'était-il déjà caressé avant que... Oui... Mais. Non. Non, il n'avait pas de sperme...

Il secoue la tête tout en réussissant à libérer sa main droite.

— T'es certain ?

Il acquiesce de la tête.

Déçue, elle se redresse légèrement, retirant inconsciemment la seringue de quelques centimètres.

C'est ce léger mouvement en arrière qui lui donne l'impulsion.

Donne tout ce que t'as dans le ventre. C'est ta seule chance !

Brusquement, il déplie le bras qu'il gardait dans son dos et saisit le poignet de la créature. La lutte qui s'ensuit est d'une extrême brutalité. C'est un combat pour la vie. Sa survie.

Pierre, toujours soudé en partie à la chaise, se cramponne tant qu'il le peut malgré les coups de boutoir qu'elle s'évertue à donner pour s'extraire de la prise.

Malgré son handicap, Pierre finit par prendre le dessus. Sa force physique est supérieure, et la pression qu'il imprime sur les membres de l'autre est telle qu'elle en lâche la seringue, qui roule sur le sol et se perd dans l'obscurité.

Mais la chose ne s'en laisse pas imposer, et le combat se poursuit, disputé avec âpreté. La victoire semble vouloir pencher d'un côté comme de l'autre. Les deux protagonistes basculent sur le sol, roulent l'un avec l'autre, l'un sur l'autre, dans un ballet mortifère. Pierre, dopé à l'adrénaline et malgré les coups qu'elle lui rend avec acharnement, parvient à stabiliser une position dominante et encercle sa gorge de ses mains.

Regard noir chargé de haine. Réflexe de survie. Envie de pulvériser, d'anéantir. Douleur aiguë entre les omoplates, mais qui ne le fait pas lâcher sa prise.

Tue cette saloperie !

La pression exercée par ses mains s'accroît. La chose panique, se

crispe, étouffe. Les tentatives d'échappement s'accroissent avant de se raréfier. Elle va succomber. Ce n'est plus l'histoire que de quelques secondes. Mais au moment où ses poumons s'enflamment, que sa tête se met à tourner, qu'une lumière aveuglante inonde son cerveau, elle sent les doigts se dérober et la force imprimée se relâcher au point de disparaître complètement.

Terrassé, l'homme finit par s'écrouler sur le sol.

Elle tousse, crache, tente de se relever avant de retomber sur la moquette hideuse. Elle respire à pleins poumons, oxygène son corps pour dissiper les brumes du Styx.

Il s'en est fallu de peu... Quelle conne tu fais !

Finalement, elle se remet debout et considère l'homme qui gît sur le parquet. Il est anesthésié, à sa merci. Heureusement que, dans leur lutte, elle est parvenue à récupérer la seringue tombée à terre et la lui planter dans le dos. Mais comment faire maintenant pour le monter là-haut ? Vu son poids, elle n'aura jamais la force nécessaire, et c'est sans compter son poignet qu'il a dû briser pendant leur combat. Le scénario qu'elle a imaginé n'est donc plus possible.

Contrariée, elle parcourt la chambre à la recherche d'une autre solution. Elle s'arrête devant le sac de sport posé dans l'entrée, le fouille et découvre la carabine.

Mais peut-elle l'utiliser ? Non, ce serait trop invraisemblable. On ne se suicide pas avec une arme dotée d'une telle longueur de canon.

Mobilisée sur la résolution du problème qui se pose à elle, elle se rend à la salle de bains et examine la pièce avec attention. La baignoire est assez grande pour contenir un corps.

Le noyer...

Ou l'électrocuter, se reprend-elle en se remémorant l'histoire qu'on lui a racontée lors de son séjour à l'hôpital. Comme s'appelait-il, déjà ? Elle ne saurait le dire. Elle n'était pas très en forme à cette époque, pansant patiemment les plaies de ses traumatismes, mais elle se rappelle parfaitement ce que l'homme lui avait rapporté sur Marc et notamment son implication dans la mort du pédophile de l'orphelinat.

Tout ça avec un petit morceau de fil de fer substitué à un fusible.

Mais là, pas d'armoire électrique. Pas de fusible à échanger.

Je vais déjà le traîner jusqu'ici.

Malgré la douleur, elle parvient à transporter le corps jusqu'aux pieds de la grande vasque émaillée. Plusieurs minutes ont été nécessaires, mais l'essentiel est là, elle a réussi. Il ne lui reste plus qu'à le faire entrer dans la baignoire.

Tout en serrant les dents pour ne pas crier à chaque mouvement de

son poignet et au prix d'une débauche d'efforts, elle parvient à faire basculer le corps.

Le noyer... Le droguer, puis le noyer.

Un flacon de Lysanxia qu'elle déverse de force dans la bouche avant d'ouvrir à fond le robinet d'eau froide. Progressivement, l'eau monte jusqu'à atteindre, puis dépasser les lèvres et les narines du malheureux.

Tu vas crever, Pierre. Crever pour ce que tu as fait.

Adieu...

Avant de ressortir de la salle de bains, elle reste plusieurs minutes à observer les bulles s'échapper de la bouche de Pierre Patiron. Quand elles finissent par se tarir, elle fixe une dernière fois la forme immergée, puis retourne dans la chambre avec une seule idée en tête : retrouver Marc et clore définitivement cette vendetta.

*

Savourant encore les derniers instants de Pierre Patiron, elle a marché dans les rues et pris le métro sans s'en apercevoir, par automatisme. Elle a pressé le pas dans la station de Saxe-Gambetta, quittant la ligne D pour la B, direction Lyon-Part-Dieu, puis s'est arrêtée place Guichard.

L'appartement de Marc n'est qu'à cinq minutes à pied de la station de métro, mais, afin d'éviter une rencontre inopportune, elle n'a pas emprunté le parcours habituel.

Au bout de plusieurs détours improbables et d'évitements qui auraient confondu celui qui se serait mis en tête de la suivre, elle se retrouve enfin dans la rue qui dessert l'immeuble par l'arrière.

Rapide inspection des lieux. Le passage est plutôt calme, et seuls quelques rares piétons circulent sur le trottoir. Pas de voiture ou de camionnette banalisée non plus. Le cœur battant la chamade, elle se cache derrière une petite cahute de travaux et patiente quelques minutes afin de s'assurer que tout risque est écarté. Elle tente de réguler sa respiration et de reprendre ses moyens sans y parvenir complètement, puis elle se met à découvert et traverse la rue. Elle se présente devant la petite porte métallique munie d'un boîtier électronique, entre le code d'accès aussi rapidement que possible et s'infiltré dans l'obscurité.

Dans un instant, elle sera à l'intérieur et pourra mettre en œuvre la phase finale de son plan.

*

Après avoir traversé les caves et rejoint le rez-de-chaussée sans encombre, elle évite l'ascenseur qui lui rappelle beaucoup trop les

pièces exigües de son passé et avale les marches jusqu'au troisième étage.

Tu m'as tellement manqué...

Nous allons enfin nous retrouver...

Le palier est plongé dans l'ombre. Elle fait quelques pas, dépasse la première porte en bois vernis style années 1970, puis s'arrête devant la deuxième, elle-même parée comme la précédente d'une petite plaque sobre en laiton.

Elle sort la clé qu'elle a fait dupliquer trois jours seulement après avoir obtenu le poste de femme de ménage. Au cas où, et elle avait eu raison. Car même si Marc recherchait une domestique pour l'aider dans ses tâches ménagères, il l'avait vite congédiée pour raisons budgétaires, lui avait-il dit. Elle se rappelle encore la façon dont il l'avait virée comme une malpropre.

Je suis désolé : je ne vais pas pouvoir assumer la charge financière, mais je vous ferai de la pub ! Promis ! J'ai des amis qui recherchent quelqu'un. Vous retrouverez vite du travail.

Tu parles ! Marc avait toujours été un beau parleur et elle avait su immédiatement qu'il ne ferait rien. Son discours compatissant n'était qu'un tissu de paroles en l'air.

Folle de rage, elle était partie en baissant la tête, le maudissant, le méprisant. Le pire, c'est qu'il ne l'avait même pas reconnue. Ils étaient pourtant si proches, si complices. Si...

D'accord, c'est vrai qu'elle avait changé. Sa grossesse, son accouchement, le placement des jumeaux en famille d'accueil. Même si ses enfants étaient le fruit de l'horreur, cet arrachement avait été une profonde déchirure. On lui avait ôté une partie d'elle-même, sa dernière raison de vivre dans cette déferlante de douleur.

Et puis, il y avait eu son passage à l'hôpital. Long. Très long. Les drogues qui l'avaient amaigrie, entamée, rongée, détruite.

La vie qui n'avait pas été tendre avec elle, au point de la rendre folle de colère.

Quoi qu'il en soit, cette clé lui avait permis de s'insérer dans la vie de Marc sans qu'il s'en aperçoive, de prendre possession des lieux quand il n'était pas là et, à partir de cette base arrière, préparer sa vengeance et concrétiser ses plans.

La porte s'ouvre lentement sur l'appartement désert.

Quelques pas pour entrer dans le salon toujours aussi mal entretenu, puis elle s'arrête devant la commode, prend le dossier rouge et longe le mur en direction de la chambre.

La petite pièce est encombrée de vêtements sales jetés à même la

moquette et d'une centaine de dessins qui recouvrent le sol dans un chaos invraisemblable.

Elle s'assoit sur le lit et se met à pleurer.

Pourquoi n'as-tu rien fait ?

Tu n'avais que douze ans, mais...

Ses pensées se délitent soudainement. Parmi le flot de papiers, elle a aperçu un dessin qui a attiré son attention.

Elle le prend et le fixe avec attention.

Tu croyais que... ?

Non ! C'est impossible ! Tu étais là...

Tu...

Perturbée, elle se met à retourner les feuilles les unes après les autres, mais aucune ne ressemble à celle qu'elle a posée sur le lit. La plupart des versos sont des dessins abordant le même personnage central, ce monstre hideux qui semble se repaître de ses victimes. Des corps d'enfants, disloqués ou à moitié dévorés, une bouche pleine de dents acérées croquant les chairs de petites silhouettes stylisées, le même monstre piétinant des centaines d'êtres décharnés. Ce sont des dessins très noirs constitués de traits aigus, coupants comme des scalpels. Rien qu'à les consulter quelques secondes, il est facile de comprendre l'impact psychologique que son père a eu sur lui.

Elle s'arrête sur une des feuilles qu'elle a retournées. À défaut d'être un dessin, c'est une liasse composée de plusieurs coupures de presse. Datés de 1989, ce sont des articles relatifs aux incidents dramatiques qui se sont produits à l'orphelinat L'Orée, quelques jours après l'adoption de Marc.

Même si elle les connaît par cœur, puisque c'est à partir de là que tout a commencé, elle les relit avec attention, butant presque sur les mots.

14 décembre 1989

Drame à L'Orée

Après l'accident tragique qui a coûté la vie à l'un de ses surveillants la semaine dernière, l'établissement est de nouveau le théâtre d'un terrible drame.

Ce matin, trois gendarmes de la sixième brigade ont été dépêchés pour constater l'agression violente d'une jeune fille d'une douzaine d'années. La victime, qui n'avait pas répondu à l'appel de seize heures, a été retrouvée sans vie en fin de journée dans sa chambre. L'enquête diligentée en urgence par le préfet est en cours et laisse présager que la fillette a été agressée sexuellement, puis tuée par l'un des pensionnaires. Des sécrétions ayant été retrouvées sur la jeune fille, les enquêteurs

auront recours à une nouvelle technique, utilisée pour la première fois avec succès dans l'affaire Colin Pitchfork en Grande-Bretagne et permettant de comparer le profil génétique.

3 février 1990

Un suspect confondu par ses gènes

Le drame de L'Orée n'aura pas occupé très longtemps les fins limiers de la police judiciaire. Car même si l'enquête est toujours en cours, les éléments accablants laissent supposer que le dossier sera rapidement classé. En effet, la comparaison des traces génétiques retrouvées sur le corps de la jeune fille avec les prélèvements faits sur les pensionnaires masculins de l'orphelinat a mis en évidence une correspondance parfaite. Le suspect, un adolescent de quatorze ans, Daniel X., a été appréhendé ce matin et placé en garde à vue. Il sera déféré devant un juge pour mineurs la semaine prochaine. Malgré son jeune âge, il encourt la prison.

Avec cette affaire, ajoutée à celle du viol de la jeune Vanessa deux mois plus tôt, nous sommes en droit de nous préoccuper de la montée de la violence chez les plus jeunes...

4 mai 1990

Nouveau scandale à L'Orée. La pédophilie au cœur de nos institutions

Le responsable du centre, monsieur Ducrêt, a été placé en garde à vue suite à la découverte de photos et de vidéos pédopornographiques sur son ordinateur.

15 juillet 1990

Relaxe dans l'affaire de L'Orée

L'avocat de monsieur Ducrêt, ancien directeur du centre L'Orée, a obtenu un non-lieu pour détention de photos et de vidéos pédopornographiques. L'ordinateur étant partagé par l'ensemble du personnel du centre, la culpabilité de monsieur Ducrêt n'a pas pu être prouvée.

22 octobre 1990

Le foyer L'Orée fermé pour une durée indéterminée

Le foyer L'Orée, lieu qui aurait dû être empreint d'espérance pour tous les orphelins de la région et qui s'est révélé finalement être au cœur de plusieurs drames, a été fermé aujourd'hui par décision administrative.

Les petits pensionnaires qui résidaient dans l'établissement seront transférés et répartis dans les établissements limitrophes...

Une jeune fille était morte, une autre, violée. L'Orée avait fermé. Le directeur avait été inquiété quelque temps, mais finalement relâché faute de preuves formelles. Il n'y avait aucune morale dans cette histoire.

L'idée de s'emparer de l'identité de Joëlle lui est venue en faisant du rangement dans les affaires de Marc, découvrant, par hasard, le carnet intime qu'il entretenait. Ce genre d'activité est plutôt l'apanage des filles, mais, sachant les traumatismes que Marc a endurés, elle n'était finalement guère étonnée qu'il ait ressenti le besoin de le faire. En tout cas, ces confessions couchées sur le papier, aussi étranges soient-elles, lui ont permis d'identifier les points faibles de l'homme et d'agir en conséquence.

Marc a consigné sur des centaines de pages le contenu de son existence. Sa vie à l'orphelinat, son amour naissant pour Joëlle, la mort de Rubinard et son implication dans la tragédie, la peur de son père et la crainte de la perte de l'être aimé définitivement ancrée dans son cœur.

C'est le long passage qu'il a rédigé lorsqu'il a eu connaissance du drame à l'orphelinat qui lui a donné les clés de l'enfermement psychologique dans lequel elle l'a poussé. Marc y exprime sa profonde tristesse – sa Joëlle était morte ? –, mais également les doutes qui l'habitaient et sa volonté farouche de ne pas y croire malgré les évidences.

À compter de ce jour, elle est devenue Joëlle et a tissé sa toile patiemment, laissant des traces physiques de son existence, cumulant post-it, SMS et vêtements dispersés dans l'appartement. Elle est même allée jusqu'à se transformer physiquement pour ressembler aux souvenirs que Marc a de la jeune fille. Mais sa métamorphose s'est révélée insuffisante et elle a dû recourir à des psychotropes pour créer la confusion. Et cette fois, cela a marché. En quelques semaines, Marc a vu en elle la Joëlle qu'il a perdue.

Elle quitte l'assise moelleuse du lit et fait quelques pas en direction de la fenêtre. Un regard à l'extérieur. Les ombres s'étirent progressivement, et les lumières des lampadaires commencent à iriser le ciel. La journée tire à sa fin, tout comme cette histoire. Dans moins d'une heure, elle fera tomber le masque.

Étrangement calme, elle se rend dans la salle de bains, ôte ses habits et entre dans le bac à douche.

Ce soir, elle sera Joëlle une dernière fois.

*

Alors que Le Tellier et les quatre membres de son équipe ressortent de la maison des Hermière, un coup de téléphone les stoppe net dans leur progression vers le van banalisé.

— Oui ?!

— ...

— C'est une blague ?

— ...

— C'est arrivé quand ?

— ...

— Putain ! Mais comment vous avez pu le laisser s'échapper ?

— ...

— Vous ne perdez rien pour attendre. Bougez-vous le train. Retrouvez-moi ce fils de pute. De notre côté, on file à son appartement, même si j'imagine qu'il n'est pas assez con pour revenir chez lui.

Le commissaire raccroche avec une boule dans le ventre. Marc Kasowski, principal suspect dans cette affaire, vient de se faire la belle au nez et à la barbe de la surveillance policière !

Ils vont encore passer pour des cons !

*

Sans me rappeler mon trajet, ni même les gens que j'aurais pu croiser, je me retrouve dans le hall d'entrée de mon appartement.

Putain... Comment c'est possible ?

Étonnamment, il n'est pas plongé dans le noir. Une lumière tamisée, rougeâtre, semble provenir de la salle à manger.

Je m'interroge sur l'attitude à tenir : fuir tant qu'il en est encore temps ou pénétrer dans l'appartement.

Je tente de me raisonner.

Arrête ! C'est Le Tellier et sa bande... Ils ont oublié d'éteindre lorsqu'ils sont venus récupérer le DVD. C'est tout. De toute façon, s'ils étaient là, ils t'auraient entendu ouvrir la porte...

Pas rassuré pour autant, je m'infiltre, à pas de loup et l'oreille en alerte, dans le hall.

Marc, t'es débile quand tu t'y mets... Tu devrais te voir...

Complètement déb...

Mes pensées se liquéfient lorsque le salon se matérialise devant moi.

La lumière ne provient pas d'une lampe laissée allumée comme je le pensais, mais d'une vingtaine de bougies. Posées dans des verrines, sur la table nappée, elles accompagnent deux assiettes du service en porcelaine que je n'utilise jamais. Quatre grands verres en cristal et six pièces d'argenterie complètent l'ensemble.

Bon Dieu...

Mes yeux balayent frénétiquement la scène à la recherche d'une explication.

Joëlle ?

— Joëlle, t'es là ? lancé-je en m'approchant de la table. Joëlle !

Une braisière est posée sur le carreau de faïence ancienne qui me sert de repose-plat. Elle semble encore chaude. Un fumet étrange s'en exhale. Mélange de brûlé et d'un je-ne-sais-quoi qui me rappelle mon enfance. Au milieu d'une sauce visqueuse, je discerne un lapin entier, mais l'impression visuelle est étrange. La peau n'est pas grillée comme elle devrait l'être, mais noirâtre, cotonneuse, témoignant que la fourrure n'a pas été ôtée au préalable.

Je quitte des yeux le lapin pour m'attarder sur la décoration de la table. Des rubans irisés d'or ont été tendus de part et d'autre pour scinder le plateau en quatre parties égales. Deux roses, coupées à quelques centimètres à peine de la fleur, sont déposées délicatement à côté des verres. Des paillettes dorées et argentées ont été saupoudrées sur la nappe et donnent un rendu festif.

Mon regard est capté par l'une des assiettes.

Qu'est-ce que... ?

J'approche la main de la feuille de papier pliée en quatre.

C'est un papier épais, bouffant, un papier dont je me servais pour mes correspondances.

Un parfum de femme, capiteux, a été vaporisé à plusieurs endroits.

Avec une certaine appréhension, je déplie la feuille et déchiffre les quelques lignes manuscrites.

Bonsoir, mon cœur.

Comme tu as pu le constater, je suis de retour.

J'ai terminé ce que j'avais à faire. Enfin, presque.

Ce soir, nous allons célébrer nos retrouvailles et je te promets que ce moment sera inoubliable.

J'espère aussi que tu apprécieras ma cuisine, même si j'ai fait avec les moyens du bord, car il n'y avait pas grand-chose dans le frigidaire.

Pour Croquette, tu ne m'en voudras pas, hein ?

Ta petite Joëlle

Le cœur au bord des lèvres, je laisse mon regard glisser vers la braisière. Lentement... très lentement, comme si la scène était tournée au ralenti. Avec effroi, je fixe la forme figée dans la sauce et retiens de justesse un spasme vomitif.

Ce que j'avais pris tout à l'heure pour un lapin n'en est pas un. La mâchoire entrouverte de la bestiole dévoile une série de petites dents triangulaires caractéristiques.

Non...

Non !

NON !

Cette dingue a cuisiné mon chat !

*Elle est squelettique... Joëlle avait des formes... Et puis elle était blonde.
C'est impossible. Ce n'est pas Joëlle...*

Constatant mon désarroi, elle m'adresse un petit sourire qui se veut séducteur, mais obtient exactement l'effet inverse. La chose vautrée dans mes draps me dégoûte, me répugne, me donne envie de vomir.

Même si je doute que la femme ait plus de quarante ans, elle tient plus d'une vieille momie tant sa peau est flasque et pend de ses os. Son visage anguleux et ses pommettes particulièrement saillantes traduisent parfaitement l'état de cachexie dans lequel elle se trouve.

Toujours armé du couteau que j'ai récupéré dans la salle à manger, je me tiens à bonne distance.

D'une voix beaucoup plus douce que je ne l'aurais cru, elle dit :

— T'en as mis du temps. T'étais pas pressé de me retrouver ?

Déstabilisé, je ne laisse rien paraître.

— Qui êtes-vous ? grondé-je en la menaçant de ma lame et en prenant soin de garder une distance de sécurité suffisante.

Elle me dévisage d'un air interloqué.

— Comment ça, qui suis-je ? Marc, c'est moi ! Joëlle !

J'explose.

— C'est faux ! Je connais Joëlle.

Elle garde le silence, puis soupire. De toute évidence, elle ne pensait pas devoir entrer dans les explications.

Vexée, elle riposte en me toisant.

— Et qui crois-tu que je suis, alors ?

— J'en sais rien, mais vous n'êtes pas Joëlle. De toute façon, on va appeler les flics pour tirer tout ça au clair.

Elle secoue la tête et réplique avec aplomb :

— Je ne crois pas, Marc. Quand tu connaîtras toute l'histoire, je doute que tu aies encore envie d'aller trouver les flics. Je t'assure.

Décontenancé, je la fixe avec intensité.

— Qu'entendez-vous par là ? Et pourquoi avoir tué Croquette ?

Elle éclate de rire.

— Tu ne vas pas me dire que tu te soucies du chat ? Toi ? Après ce que tu as fait ?

Alors qu'elle est toujours couchée, impassible, j'approche la lame de sa gorge.

— Qu'est-ce que j'ai fait, bordel ?

Lentement, malgré la menace de mon couteau, elle se redresse et fait glisser de ses épaules le peignoir, dévoilant un corps malade, vidé de sa substance, un corps comme je n'en ai jamais vu dans la réalité. Un corps digne de ceux exposés sur les sites pornographiques du Dark

Web qui mettent en avant certaines paraphilies. Elle remarque ma répulsion et me lance un nouveau sourire.

— Ne fais pas ton dégoûté, Marc... Ce corps, tu l'as connu. Il était jeune, ferme et beau avant que vous le souilliez. Ce que tu vois devant toi, c'est ce que vous en avez fait !

Qu'est-ce qu'elle raconte ?

— Tu ne te rappelles pas ? reprend-elle en simulant un strip-tease grotesque pour se défaire de l'intégralité de la sortie de bain. En quelques secondes, sa silhouette immonde, assemblage surréaliste de peau distendue et de bosses et creux osseux, se matérialise.

— Regarde mon ventre ! ordonne-t-elle.

Elle pivote légèrement afin de se mettre dans la lumière vacillante des bougies.

— Regarde ce que vous avez fait !

Hésitant, je finis par poser les yeux sur la nudité qu'elle me propose. Ses seins sont effacés, réduits à de simples enveloppes crevées. L'abdomen n'est plus que plis de peau qui retombent mollement sur quelques poils pubiens épars.

— Qu'est-ce que je dois voir ? lâché-je sans savoir où porter mon attention.

Tout en me fusillant du regard, elle écarte deux ourlets de chair gonflée afin de découvrir une longue ligne rosée qui serpente de part en part.

— Ça !

— C'est... C'est quoi cette cicatrice ?

— Les séquelles de la césarienne. J'ai eu des gosses, Marc. Des gosses alors que je n'avais que douze ans. T'imagines ça ? Je n'étais qu'une gamine.

Mon cœur se serre. Une incertitude affreuse vient de poindre dans mon esprit.

Non... C'est...

C'est impossible...

Constatant mon désarroi, elle remue le couteau dans la plaie :

— Alors, t'as toujours pas compris qui j'étais ?

Même si mon esprit s'est fissuré et que les éléments commencent à prendre un sens, détruisant cloison après cloison la forteresse d'enfermement que j'avais bâtie, je secoue la tête en signe de dénégation.

Elle poursuit :

— Tu m'as laissée en pâture à ce monstre, Marc. Il m'a engrossée devant toi et tous ces crétins. Tu n'as rien fait pour me tirer de ses

pattes. Rien !

Ma bouche s'entrouvre sans qu'aucun son en sorte.

Elle fait courir sa main sur sa peau fripée comme pour se rappeler que, malgré ce qu'elle a enduré, elle est toujours en vie.

— Tu m'as abandonnée, Marc. Pourtant, j'étais ta sœur. Ta petite sœur chérie.

Sous le flot des révélations, mes derniers remparts explosent, entraînant avec eux tout ce que j'avais enfoui au plus profond de moi.

— Doro... Dorothée ?! Mais c'est impossible. Tu... Tu es morte.

Elle fait un petit sourire. Mais est-ce vraiment un sourire ? Je n'en suis pas vraiment certain.

— En quelque sorte... La Dorothée que tu connaissais est bien morte dans cette cave, c'est vrai, mais j'ai survécu.

Je proteste vivement.

— Non ! Je... Je t'ai vue sur le divan du salon. Tu ne bougeais plus. Tu...

Elle m'interrompt :

— Maman était morte. Moi, je n'étais que blessée. J'ai fait semblant pour sauver ma peau. Ce con était tellement bourré qu'il y a cru. Et heureusement pour moi, les ambulanciers m'ont prise en charge dès leur arrivée.

Une larme vient s'échouer sur ma joue.

— Mais je...

— Quoi ?

— J'ai lu le compte-rendu d'autopsie. Tu...

La femme éclate de rire.

— Ce que tu as lu est un faux. Je l'ai ajouté aux archives. J'étais sûr que tu irais là-bas !

Je fronce les sourcils.

— Comment t'as fait ?

Elle ricane.

— Un jeu d'enfant. Il suffisait de dénicher un badge de flic. Le plus long a été de trouver où le dossier était rangé. Un vrai labyrinthe.

— T'as utilisé mon badge ?

— À ton avis ? me nargue-t-elle d'un sourire narquois.

Je la considère un instant avant de renoncer à obtenir une réponse.

— Mais pourquoi ? Pourquoi tout ça ?

— Tu te rappelles quand tu m'as embauchée comme femme de ménage ?

Certains souvenirs n'arrivent toujours pas à remonter de mon cortex.

Je secoue la tête.

— J'exultais. J'avais passé plus de six mois à te rechercher et, enfin, je te retrouvais. Mais ma joie a été de courte durée. Tu ne m'as même pas reconnue. C'est vrai que j'avais changé, mais quand même, comment peut-on oublier sa propre sœur ? Alors, j'ai rongé mon frein, espérant que les souvenirs te reviendraient petit à petit, mais tout ce que tu as trouvé à faire, c'est me virer comme une malpropre. J'étais folle de rage. J'ai compris ce jour-là que tu m'avais rayée définitivement de ta mémoire et que je n'avais plus aucun espoir à attendre de cette vie.

Je tente de me défendre.

— J'étais persuadé que tu étais morte !

Mais elle ne me prête pas attention et poursuit son laïus :

— Alors, j'ai décidé d'entrer dans ta vie coûte que coûte, quitte à jouer un rôle. Je t'avais retrouvé, je n'allais pas te lâcher. J'ai cherché, cherché... cherché jusqu'à ce que je tombe sur ton carnet intime.

J'essaie de parler, mais elle me fait signe de ne pas l'interrompre. De toute façon, elle ne m'écoute plus. Elle est entrée en transe. Ses yeux balayent l'horizon dans des mouvements saccadés. Son ventre se contracte et accentue sa maigreur.

— Et j'ai fait renaître Joëlle.

Le choc est brutal.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Je suis devenue celle que tu n'as jamais oubliée et j'ai pris sa place. Place qu'elle aurait dû avoir si elle n'était pas morte bêtement au pensionnat.

Une boule se forme dans ma gorge.

— Joëlle n'est pas morte ! Elle habite avec moi. On s'est mariés...
Je...

Elle me coupe sans ménagement :

— Tout ce que t'as pensé faire avec elle n'était que suggestions et drogues dans ton whisky. Joëlle adulte n'a jamais existé. C'était moi. Uniquement moi !

— NON ! TU MENS ! TU MENS !

Sans crier gare, elle pivote sur un côté du lit, se penche pour ramasser quelque chose qui se trouve à terre, puis se redresse.

— Lis ! Tu verras si je mens.

L'objet qu'elle me tend est un cahier, de dimensions comprises entre les formats A4 et A5. Assez épais.

Je le prends et le feuillette rapidement.

C'est bien mon écriture.

— Où t'as trouvé ça ?

— Bien rangé dans tes affaires ! Ouvre la page où j'ai intercalé le bout de papier jaune. Tu constateras par toi-même que je dis la vérité.

Perturbé par ses dires, je trouve rapidement le passage dont elle parle et commence à lire les lignes manuscrites consignées.

Mardi 9 novembre 1999

Mon cœur saigne...

Joëlle ! Ma Joëlle m'a été enlevée.

Que s'est-il passé ? Pourquoi ne m'ont-ils rien dit ? Pourquoi ?

J'avais confiance en eux. Ils m'ont trahi !

Je le leur ferai payer.

Jeudi 11 novembre 1999

Je n'arrive pas m'en remettre. Je n'ai plus envie de vivre...

Cette salope de Marie et son pantin de mari font tout ce qu'ils peuvent pour me réconforter, mais je sais que ce n'est que pour la façade. Ils n'en ont rien à foutre de ma douleur et de la disparition de Joëlle !

Ils sont coupables...

Oui ! Coupables !

Vendredi 12 novembre 1999

Moi qui pensais qu'elle avait été adoptée par une autre famille et qu'on allait se retrouver... C'était ce qu'on s'était promis, hein ?

Quel con ! Ce ne sera pas le cas. Joëlle est morte par ma faute.

Non ! Pas la tienne, Marc. C'est leur faute ! C'est eux qui t'ont empêché de rester et de la protéger.

J'aurais dû rester !

Tu ne pouvais pas.

Si, j'aurais pu. Maintenant, elle est morte ! Tu comprends ?

Cherche les vrais responsables.

Ils vont payer.

Tu vas les faire payer !

Samedi 13 novembre 1999

Ces salopards tentent de se dédouaner. Dernier épisode en date : après m'avoir indiqué que la gamine qui a été tuée à L'Orée n'était pas Joëlle, mais une autre des résidentes, ils m'ont emmené voir un psy.

« C'est pour ton bien, Marc. Tu dois être pris en charge. Nous ne pouvons pas t'aider. »

Je ne sais pas à quel jeu ils jouent, mais je ne les laisserai pas faire.

Le bas de la page est maculé d'une épaisse tache d'encre, comme si mon stylo avait fui. Mais, en y regardant de plus près, je remarque que cette souillure est volontaire et qu'elle a été étalée avec les doigts. De longues arabesques étirées forment des entrelacs représentatifs certainement de mes pensées.

Pressé de connaître la suite, je tourne la page.

Rien. Feuille vierge.

Le cœur battant, j'enchaîne avec frénésie, tournant toujours plus vite les feuillets blancs immaculés.

Au bout d'une vingtaine, de nouvelles lignes manuscrites apparaissent enfin.

Samedi 25 décembre 1999

Jour de Noël. Je devrais être heureux... Le suis-je ?

Eh bien, oui, mon cher journal.

Tu ne vas pas le croire, mais j'ai retrouvé Joëlle. Tout n'était qu'un horrible cauchemar...

... à moins que ce ne soit une farce idiote que Joëlle m'a faite. Facétieuse Joëlle...

En tout cas, j'ai l'impression de revivre. Sentir son odeur, retrouver son sourire, découvrir ses formes me fait un bien fou et m'apporte la quiétude dont j'ai besoin.

Je vais pouvoir quitter la maison et voler de mes propres ailes. Je m'y étais préparé depuis un certain temps. Maintenant que Joëlle m'a rejoint, ce sera encore plus simple. Et puis, de toute façon, je ne supportais plus Marie et son connard de mari. Il fallait que cela cesse. D'ailleurs, ils ne viennent plus dans ma chambre. Je ne les croise même plus dans la cuisine et le salon. Je crois qu'ils ont enfin compris.

Confus, je relève la tête et fixe Dorothée.

Elle esquisse un énième sourire satisfait.

— Alors ? Qu'est-ce que je t'avais dit ?

Je la fusille du regard.

— Pourquoi n'avoir rien dit si tu savais ?

— J'ai profité de ton point faible, Marc.

— Mais pourquoi ?

— T'as toujours pas compris qui tu es vraiment ?

J'écarquille les yeux.

Elle continue.

— Tu n'as pas seulement tué tes parents adoptifs, Marc. Rappelle-toi...

Alors que je m'apprête à répliquer, cherchant à me défendre des insinuations de ma sœur, une déflagration effroyable ébranle l'entrée.

Le bruit du bois qui se rompt est rapidement remplacé par un martèlement de pas. Nombreux. Rapides.

— Fais pas le con, Kasowski ! On sait que t'es là !

Je jette un regard à Dorothée.

Elle semble impassible, presque amusée par la situation.

Je hurle en direction de mes ex-collègues qui viennent de faire irruption dans la pièce.

— C'est elle ! C'est elle qui a...

Ma voix s'éteint avant même d'avoir terminé ma phrase. Personne ne semble prêter attention à sa présence. Tous braquent leurs armes sur moi.

— Montre-nous tes putains de mains !

En même temps que je relève la tête, je croise le miroir.

Le reflet m'interpelle. Il est improbable.

— Je...

La seule chose que je vois dans la réverbération de la glace est une partie de la chambre à coucher. Je suis assis sur le lit, affublé d'une perruque blonde et d'un peignoir entrouvert.

Aucune trace de Dorothée.

— Dorothée ?

— Kasowski, pour la dernière fois, montre tes putains de mains !

Je t'aimais, Marc... Tu étais tout pour moi...

Tout...

Pourquoi avoir fait ça ?

Pourquoi ?

Je détourne la tête du miroir et regarde là où Dorothée est censée se trouver.

Joëlle l'a rejointe. Toutes deux me fixent ardemment comme si elles attendaient quelque chose de ma part.

Marc...

On t'aimait...

Pourquoi ?

Tandis que mes lèvres s'entrouvrent et esquissent un sourire, mes doigts se contractent sur la crosse de mon arme.

Papa serait fier de moi...

Je suis fier !

Je t'aime, pa'

Moi aussi, fiston !

Avec lenteur, je relève le Manurhin en direction de Le Tellier et des trois hommes qui l'accompagnent.

— Joue pas au con. Lâche ce flingue ou je tire ! fait-il avec véhémence, posant le doigt sur la détente.

Mais les sommations n'ont pas d'effet, et la gueule noire de mon F1 prend position, prête à cracher la mort.

La détonation qui suit m'assourdit d'un seul coup.

Une douleur vive se propage instantanément dans l'ensemble de

mon corps. Les fragments d'os arrachés par la balle se plantent dans ma chair, déchirent les muscles, la peau.

Affecté par l'impact, je laisse tomber mon arme et bascule sur le lit.

Alors que les flics se jettent sur moi pour me neutraliser, je tourne la tête en direction de Dorothée et Joëlle.

Elles sont toujours assises sur le lit et ricanent de plus belle.

Je tente de leur parler, mais la douleur est trop intense, même pour qu'un murmure s'échappe de ma bouche.

Tu nous as abandonnées, Marc...

Toutes les deux...

Pire même.

Les deux...

Deux.

Épilogue

Quelques jours plus tard

Le Tellier entre dans le bureau les bras chargés de viennoiseries. Cela fait bien longtemps qu'il n'a pas eu un geste de ce genre auprès de ses collaborateurs, mais aujourd'hui est une date particulière. Un jour qu'il n'oubliera pas de sitôt.

— Bonjour, patron ! lance un barbu en train de pianoter sur son clavier. Matinal aujourd'hui.

Le commissaire hochait de la tête tout en posant les trois volumineux sacs en papier sur la table centrale.

— Je n'arrivais pas à me rendormir.

— Insomnie ?

— J'avais les yeux ouverts comme des soucoupes à quatre heures du mat'. Donc, insomnie, oui ! Mais j'en connais la raison. Avec toute l'adrénaline que j'ai emmagasinée ces derniers jours, je ne suis pas près de retrouver un cycle de sommeil normal et cohérent.

L'homme acquiesce à son tour.

— Je comprends. C'est une sacrée affaire qu'on vient de boucler.

Le Tellier ouvre les sacs, qui n'en attendaient pas moins. Une joyeuse odeur de pâtisserie encore chaude s'échappe dans le bureau et enflamme leur appétit.

— Vas-y, sers-toi avant l'arrivée des piranhas du service.

Après un petit clin d'œil complice, l'homme pioche dans le premier sac et en ressort un pain au chocolat bien dodu.

— Vous avez des nouvelles des gosses ?

Le Tellier hoche la tête en se servant à son tour.

— Je suis passé à l'hôpital ce matin. Ils récupèrent vite et devraient être sur pied avant la fin de la semaine. La gamine était la plus affectée, mais la réhydratation se passe bien. J'ai même pu échanger quelques mots avec elle.

Le flic a un sourire de satisfaction.

— A-t-elle parlé de son enlèvement ?

— Non, mais c'est mieux ainsi. Ces gosses ont vécu un traumatisme profond, laissons-les revenir dans notre monde et se régénérer. Par

contre, pour la petite, ce sera compliqué. Elle ne sait pas encore que son père s'est suicidé.

Le barbu grimace. Il a encore en mémoire la scène terrible. Le bureau souillé par le sang et la matière cérébrale de Julien Hermière. Il serre les dents et rejette l'image rémanente proposée par ses souvenirs.

— Par contre, y a un truc que je ne comprends toujours pas.

Le Tellier l'incite à poursuivre.

— Pourquoi Kasowski a-t-il fait croire à tout le monde qu'il avait dévoré ces gosses ?

Le Tellier soupire.

— Il n'avait plus toute sa tête, Robert, et je crois qu'on n'est pas au bout de nos surprises. Ce qu'on a retrouvé à l'époque dans les affaires de son père laisse présager de l'enfer qu'il a vécu. De quoi foutre en l'air le plus solide des gamins.

— Pauvre gars... dit-il en haussant les épaules.

— Même si ça n'excuse rien, je dois avouer que l'histoire de Marc Kasowski est terrible.

— Et pour le contenu de son carnet intime ?

— Pour ses parents adoptifs, les Dumarché, le procureur a demandé une exhumation des corps. À l'époque, l'enquête avait conclu à un suicide médicamenteux, mais vu les nouveaux éléments, des autopsies seront pratiquées pour vérifier les conclusions.

— Et pour le reste ?

— On verra. Les psys vont se charger d'étudier sa structure mentale et tenter de discerner le vrai du faux.

— Quand je pense qu'on n'a rien vu... C'est vrai qu'il était asocial, mais qui aurait pu se douter ?

— Personne, Robert, personne. Je pense que la mort de Sylvain a été le catalyseur.

Fred, un des membres de l'équipe, pénètre à son tour dans le bureau et interrompt leur conversation :

— Eh ben ! C'est la fête, ici ! Que nous vaut cet honneur, Guillaume ? lâche-t-il en considérant les sachets débordant de victuailles.

— Sers-toi ! C'est ma tournée.

Sans se faire prier, il prend une viennoiserie qu'il enfourne directement dans sa bouche.

— Il paraît que les gosses récupèrent. Tu es passé les voir ce matin ?

Le Tellier acquiesce.

Fred poursuit :

— Sacré coup de bol quand même... Les avoir retrouvés à temps est un miracle. S'il n'y avait pas eu ce chasseur, ils seraient morts de soif.

— Oui... lâche Le Tellier, évasif, repensant assurément au dénouement heureux de cette affaire, mais aussi à la fin tragique d'une des leurs : Julie, jeune et jolie brigadière, fauchée comme du blé vert.

Il efface l'image de la jeune femme qui lui fait penser à la gamine figurant sur une des photos qu'ils ont retrouvées chez Kasowski, puis considère son collaborateur.

— La chance est capricieuse, Fred. On va dire que, pour cette fois, on a bénéficié d'un juste retour des choses. Ça contrebalancera toutes les affaires pour lesquelles nous avons échoué.

*

Tel un spectre morbide, le voile de la nuit dévore progressivement le pôle médical de Lyon, étirant les ombres, transformant la clarté rassurante du jour par une obscurité angoissante.

Seuls quelques halos de lumière, derniers remparts aux ténèbres, embrasent le boulevard et projettent dans le ciel une auréole dorée, irisant les arbres du parc et les pavillons de l'hôpital du Vinatier. À l'intérieur, une quiétude relative, rendue possible par le départ des visiteurs et d'une bonne partie des médecins des différents services, a repris ses droits. Elle offre désormais un semblant de répit au personnel soignant. Dans ce silence, entrecoupé tout de même par des cris lancinants ou des plaintes étranges, une salle vibre au rythme de la distribution des rôles.

— Qui prend en charge la zone Est ce soir ? demande l'infirmière en chef, une solide rousse d'une cinquantaine d'années.

Une blonde, plutôt jolie, répond en levant le bras :

— Moi ! Enfin, si tout le monde est OK.

Autour d'elle, une dizaine de femmes de tous âges et de toutes origines s'affairent déjà près des chariots. Une brune d'une trentaine d'années s'approche en s'esclaffant.

— Toi, t'es complètement barge, ma pauvre !

La femme la dévisage.

— Pourquoi dis-tu ça, Natacha ? répond-elle en vérifiant le prénom de la jeune femme sur son badge.

L'autre, mode princesse, répond en passant sa main dans ses longs cheveux bruns.

— À croire que t'aimes les dingues ! Tu t'es déjà tapé trois fois le secteur Est depuis ton arrivée. Et t'en redemandes. Tu me tues.

La blonde la toise.

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

— Oh ! rien, ma belle... Rien du tout... J'dis simplement que tu dois bien aimer les tarés pour t'entêter, c'est tout.

Éva, l'infirmière en chef, qui a assisté à la scène, s'interpose :

— Natacha, ça suffit ! Ces gens sont nos patients, quels qu'ils soient. Tu devrais avoir honte de parler de cette façon.

Natacha, vexée, serre les dents et envoie un regard chargé de mépris à sa supérieure.

Éva ajoute :

— Heureusement qu'il y a ici des personnes sur lesquelles je peux compter. C'est vrai que nos patients de la zone Est ne sont pas simples à gérer, mais notre devoir est de leur apporter toute notre attention et notre savoir-faire. Donc, merci, mademoiselle Keller.

La blonde acquiesce d'un petit hochement de tête, puis se met à son tour à préparer son chariot, entassant piluliers, seringues et autres flacons.

— Et toi, Natacha, vu que tu n'aimes pas prendre soin de nos oisillons⁶, tu t'occuperas de la désinfection des salles communes.

La brune, qui était en train de se faire un chignon afin de pouvoir enfiler une charlotte en papier, s'arrête d'un seul coup.

— Pardon ? Je ne... Vous... Vous n'avez pas le droit ! aboie-t-elle. Ce n'est pas à moi de nettoyer le bord...

La rousse l'interrompt énergiquement :

— Taisez-vous, Natacha ! Je ne supporte plus votre attitude. Ne m'obligez pas à vous coller un blâme.

Folle de rage, la brune grogne, puis tourne les talons avec la ferme intention de ne pas en rester là.

Tout ça à cause de cette petite conne !

L'infirmière en chef, même si elle a été perturbée par l'attitude provocatrice de sa subalterne, tente de remobiliser son équipe :

— Allez, mesdames, le spectacle est terminé. À vous de jouer. À dans quatre heures pour le débrief.

Quelques instants plus tard, la blonde a dépassé le grand carrousel et s'engage dans le couloir qui dessert la zone Est. Elle est accompagnée de Michel, infirmier d'une cinquantaine d'années, rompu aux situations d'urgence et autres interventions sécuritaires induites par l'activité d'un centre comme celui-ci.

— J'ai un pincement au cœur chaque fois que je me rends ici, dit-elle en s'arrêtant devant la grande porte métallique.

— Pourquoi ?

— Ces gens... Ils sont enfermés comme des criminels. Pourtant, ils

ne...

L'homme la stoppe dans sa tirade :

— Ils le sont. Ne vous trompez pas. La plupart d'entre eux, même s'ils n'ont pas toutes leurs facultés et n'ont pas forcément conscience de ce qu'ils ont fait, n'en demeurent pas moins des personnes très dangereuses.

— Je le sais, on me l'a dit, mais je n'arrive pas à m'y faire.

— Vous avez déjà fait la connaissance de Jean ?

Elle hoche la tête.

— À votre avis, combien de personnes a-t-il tuées ?

La femme se contracte, choquée.

— Tuées ?

— Aussi adorable soit-il aujourd'hui, Jean a assassiné de sang-froid trois personnes dans les années 90.

— Non !

— Et vous savez pourquoi ?

Elle secoue la tête.

— Tout simplement parce que les victimes n'ont pas répondu à son bonjour dans l'escalier.

Le visage de la femme se fige dans une expression d'incompréhension. Elle a du mal à imaginer un homme comme Jean répandre la mort autour de lui comme une traînée de poudre.

Michel déverrouille la serrure et fait pivoter la lourde porte dans un grincement inquiétant. Il le remarque, mais ne fait aucun commentaire. Il poursuit, tout en avançant dans le couloir d'un blanc maladif :

— Vous savez, des cas comme Jean sont quand même plutôt rares, mais vous apprendrez à vous méfier des locataires du secteur Est. Il ne faut jamais entrer seul dans leur espace de vie, ne jamais leur tourner le dos et, surtout, ne jamais répondre à leurs provocations. À la moindre alerte, un seul mot d'ordre : sortir et sécuriser la cellule.

La blonde acquiesce.

— Ça me rend triste.

L'homme la fixe avec compassion.

— Il ne faut pas, mademoiselle. Ils ne sont pas en prison, ici, mais en thérapie. Nous les soignons pour qu'un jour ils puissent...

Il s'arrête, semble-t-il pas vraiment convaincu par ses propres paroles.

— Ils ne sortiront jamais, n'est-ce pas ?

Michel hausse les épaules.

— Quoi qu'il en soit, nous tentons de les reprendre en main et nous

mettons toute notre énergie pour. C'est notre job, aussi ingrat soit-il.

Ils parcourent la dernière dizaine de mètres séparant le monde ouvert du monde fermé, puis passent une nouvelle porte, aussi lourde que la précédente. Rapidement, ils enchaînent les visites des patients, ouvrant et refermant les cellules d'isolement jusqu'à celle portant le numéro 7.

Avant de glisser la clé dans la serrure, l'infirmier considère sa consœur avec insistance. Elle observe le patient à travers le petit hublot et semble hypnotisée.

— Voici notre nouveau pensionnaire. Nous l'avons installé ce matin.

— De quoi souffre-t-il ?

— Confusions mentales et TDI₇.

Elle plisse le nez.

— Le protocole a été défini ?

Michel acquiesce.

— Déjà une mise à l'écart et sécurisation par contrainte, car le sujet est dangereux pour lui-même. D'après le dossier transmis par l'admission, il y a en lui au moins une identité pouvant se montrer particulièrement agressive pour les autres, voire les mettre en grave danger. On n'a pas encore trouvé quels étaient les déclencheurs idiosyncrasiques pour chacune de ces personnalités, mais les psys y travaillent. Côté médication, nous avons opté pour un cocktail de benzodiazépines et de neuroleptiques pour réduire l'agitation et éviter les crises. Espérons que cela suffise à le calmer.

— Connaît-on la source ?

L'homme secoue la tête.

— Non... Enfin, le dossier ne le mentionne pas. Mais visiblement le trauma date de son enfance.

Elle soupire.

— Notre enfance est vraiment la matrice de ce que nous serons adultes...

— C'est certain !

Elle tourne la tête et reprend l'observation de l'homme à travers le plexiglas. Elle est interloquée par son comportement.

— Que fait-il, là ?

L'infirmier jette à son tour un regard à travers le hublot.

— Il écrit des mots sur des post-it qu'il colle ensuite sur les murs. C'est la deuxième fois depuis la fin de la matinée.

— Pourquoi fait-il ça ?

— Pour communiquer.

— Avec nous ?

— Non. Assurément pas.

— Qui alors ?

— Une autre de ses identités.

Curieuse, elle demande :

— Et qu'écrit-il ?

— La plupart sont des petits mots affectueux.

— Affectueux ?

— Oui. Comme ceux que des gosses écriraient dans une classe de sixième. Infantiles, mais profondément sincères pour la plupart.

— Donc, cette identité est celle d'un gosse ? Serait-ce lui dans son enfance ?

— Je ne pense pas, car d'autres mots qu'on a trouvés sont beaucoup plus violents. Explicitement sexuels, presque pornographiques. Et puis, il semble que l'entité qui le gouverne dans ces moments de frénésie est de genre féminin. Mais, comme je vous l'ai dit, les psys sont en pleine découverte du sujet. Il y a matière à explorer avec lui.

— C'est dingue ! C'est la première fois que je rencontre un patient TDI.

Michel lui adresse un petit sourire.

— On ne voit pas ça tous les jours. Beaucoup ici ne sont que schizophrènes ou sociopathes. La dernière fois que j'ai vu un TDI, c'était il y a cinq ans.

Il se tait un moment avant de reprendre :

— Nous lui avons déjà donné ses médicaments tout à l'heure, mais si vous souhaitez lui parler, on peut entrer un instant. Ça vous tente ?

Le côté « rencontre bête de foire » la rebute un peu ; cependant, ce serait une première prise de contact. Elle accepte la proposition avec un hochement de tête discret.

— OK. Alors, allons-y.

*

— Depuis combien de temps travaillez-vous dans le secteur hospitalier ?

— Dix ans, madame. Cinq ans en pulmonaire, deux ans en cardio et presque trois ans en psychiatrie au CHU de Grenoble.

— Pas évident, hein ?

La quadra hausse les épaules.

— Non... effectivement, mais c'est passionnant. Ce qui est le plus compliqué, c'est qu'on s'attache aux gens et que les issues ne sont pas toujours positives.

Éva approuve. Elle connaît cette sensation depuis qu'elle a quitté les bancs de l'université. Son apparent détachement n'est que volonté et

dépassement d'elle-même. Elle a toujours éprouvé de la compassion pour ses patients et elle a dû se faire violence pour se protéger.

Elle change de sujet :

— Et pourquoi être venue à Lyon ? De la famille ?

La blonde secoue la tête.

— Non. Je n'ai personne dans ma vie... Ça a toujours été un peu compliqué.

— Pourquoi alors ?

— Parce que j'ai entendu parler de votre service, madame.

L'infirmière en chef fait une moue narquoise.

— En bien, j'espère ?

La blonde répond par un sourire avant de baisser la tête et de regarder ses pieds. Elle est sur le point de tourner les talons quand sa responsable lui demande :

— Après trois ans de psychiatrie, vous n'avez jamais songé à changer de spécialité ? Avec l'expérience que vous avez acquise, vous pourriez...

La jeune femme l'interrompt en secouant la tête :

— Non. J'ai trouvé ma place, madame. Les gens me font confiance, et mes patients apprécient mon travail. J'espère qu'ici, il en sera de même.

La responsable acquiesce tout en la laissant poursuivre.

— Et puis, je suis heureuse de rendre ce qu'on m'a donné quand je n'étais encore qu'une gamine.

— C'est-à-dire ?

La blonde soupire avant de répondre :

— J'ai eu une enfance difficile, mais grâce à certaines personnes, je m'en suis sortie. Ce que j'ai reçu dans ces moments de doute, je veux le donner aussi. L'entraide et la bienveillance peuvent sauver des vies.

— Alors, là, je suis bien d'accord avec vous.

Elle observe un court silence avant de reprendre :

— Vous savez, je suis très heureuse de vous compter dans mon équipe, mademoiselle.

— Merci beaucoup, madame. C'est gentil, répond l'infirmière avant de baisser une nouvelle fois la tête, presque gênée du compliment.

— C'est pas gentil, c'est la vérité !

Nouveau petit sourire intimidé avant de répondre :

— Je vais vous laisser, j'ai encore mon rapport de ronde à terminer. Merci encore pour vos mots et votre accueil, madame. Bonne nuit.

Elle se retourne, puis commence à avancer dans le couloir afin de rejoindre la salle des infirmières. Elle n'a pas encore atteint la grande

verrière que l'infirmière en chef l'arrête dans sa course.

— Au fait, Joëlle !

— Oui ?

— Michel m'a dit que vous aviez rencontré notre nouveau pensionnaire ?

— Oui. Lourde pathologie... mais avec le temps peut-être que...

La responsable acquiesce.

— Oui... Vous avez raison, Marc Kasowski a besoin de nous. Peut-être qu'avec nos soins nous pourrons le sauver de lui-même.

6. Nom affectueux donné aux malades souffrant d'une lourde pathologie. En référence certainement à *Vol au-dessus d'un nid de coucou*.

7. Trouble dissociatif de l'identité. Le patient TDI est une personne singulière qui se vit comme ayant des identités alternantes, séparées, qui ont une autonomie psychologique relative l'une par rapport à l'autre. À divers moments, ces identités subjectives peuvent prendre le contrôle exécutif du corps et du comportement de la personne ou influencer son vécu et son comportement de l'« intérieur ». Prises ensemble, toutes les identités alternantes forment l'identité ou la personnalité de l'être humain avec un TDI.

Bande-son

Coldplay – *Amazing Day*
Massive Attack – *Tears Drop*
Massive Attack – *Paradise Circus*
Portishead – *It's a Fire*
Portishead – *Glory Box*
Thirty Seconds to Mars – *Hurricane*
Thirty Seconds to Mars – *The Kill*
Placebo – *Every You Every Me*
Zip Appart – *La nuit, fait toujours froid ! ;)*
Radiohead – *Creep*
Tom Odell – *Another Love*
Aurora – *Running with the Wolves*
Aurora – *Murder Song*
The Pretty Reckless – *My Medicine*
Mademoiselle K – *Jalouse*
Halestorm – *Familiar Taste of Poison*
Cigarettes After Sex – *Nothing's Gonna Hurt You Baby*
Daughter – *Smother*
Hooverphonic – *Mad about You*
Muse – *Explorers*
Muse – *Psycho*

Sommaire

1. Prologue
2. Première partie
3. 1
4. 2
5. 3
6. 4
7. 5
8. 6
9. 7
10. 8
11. 9
12. 10
13. 11
14. 12
15. 13
16. 14
17. 15
18. 16
19. 17
20. 18
21. 19
22. Deuxième partie
23. 1
24. 2
25. 3
26. 4
27. 5
28. 6
29. 7
30. Épilogue
31. Bande-son

Landmarks

1. [Cover](#)